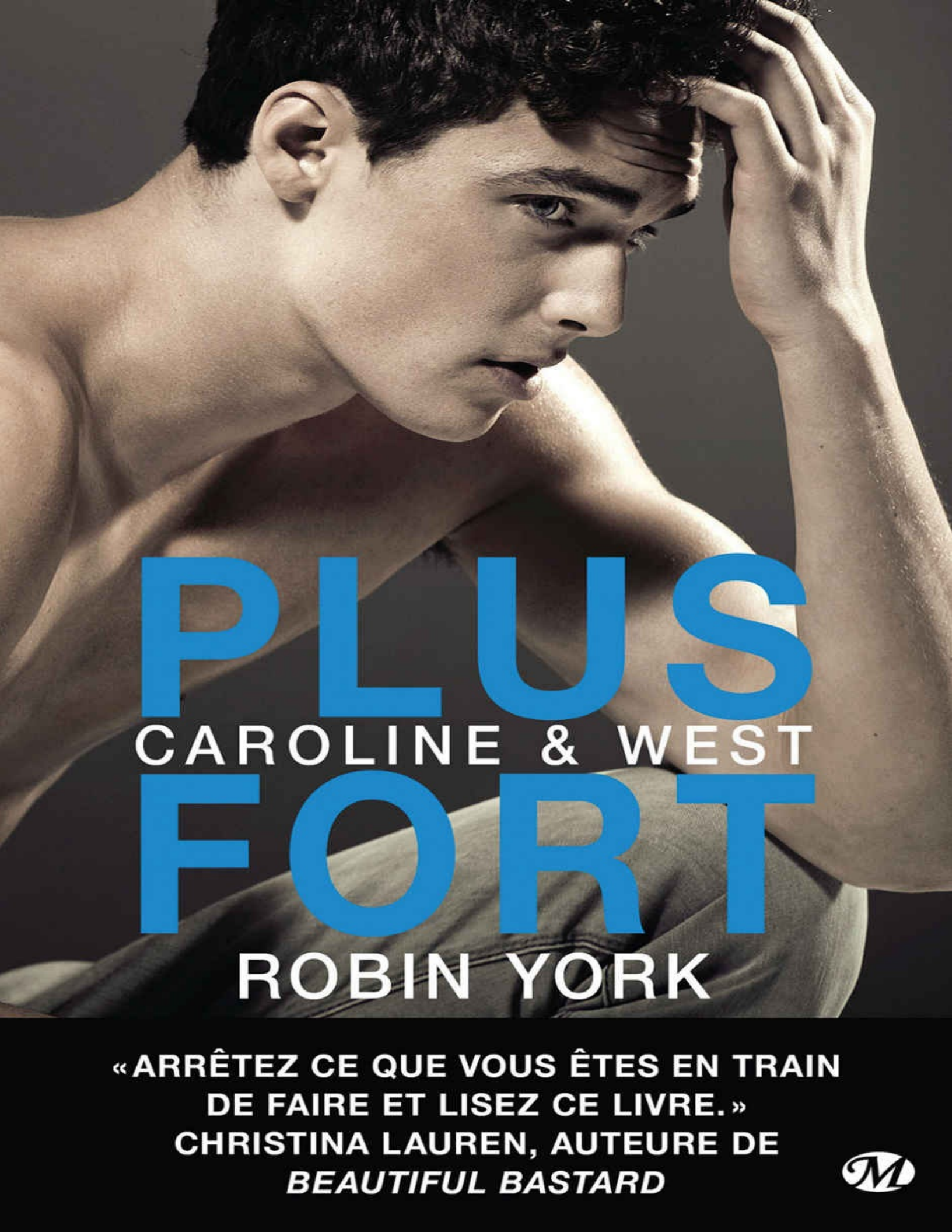




PLUS CAROLINE & WEST FORT

ROBIN YORK

«ARRÊTEZ CE QUE VOUS ÊTES EN TRAIN
DE FAIRE ET LISEZ CE LIVRE.»

CHRISTINA LAUREN, AUTEURE DE
BEAUTIFUL BASTARD



Robin York

PLUS FORT

CAROLINE & WEST – 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Boischot

Milady

Je dédie ce livre à Mary Ann, avec tout mon amour et toute ma gratitude.

FIN

WEST

Quand j'ai dû lui dire « au revoir » à l'aéroport, j'ai pensé : *C'est la dernière fois.*

Tu ne pourras plus jamais l'embrasser, la toucher.

C'est la dernière fois que tu vois son visage.

Et puis, quand j'ai tourné les talons et que je suis parti, je me suis dit : *Et voilà. C'est fini.*

Il faut croire que je me suis dirigé vers la porte d'embarquement puis que je suis monté dans l'avion. Je sais qu'il y avait quelqu'un à côté de moi mais je ne me souviens même pas si c'était un homme ou une femme. Je ne cessais de me répéter que ça allait s'arranger, que tout serait forcément plus facile, parce que rien ne pouvait être plus dur que de quitter Caroline.

Ça me fait presque rire quand j'y repense – enfin, si on peut appeler ça « rire » quand ça laisse un arrière-goût de sang dans la gorge. Si on peut parler de sourire quand il faut sans cesse déglutir pour tenter – en vain – de faire passer le goût amer de ses erreurs.

Je suis rentré à Silt en m'imaginant une scène de duel digne d'un western. Je défierais mon père de m'affronter au pistolet dans la grande rue à midi pile. On dégainerait, ma balle l'atteindrait droit au cœur, et puis... Je n'osais pas penser à ce qui se passerait après. Dans les films, c'est le moment où l'écran s'assombrit sur les bords pour ne laisser qu'un cercle de lumière qui rétrécit peu à peu pour prendre la taille d'une pièce de 1 dollar, puis de 1 cent, puis d'une tête d'épingle, puis plus rien.

Le néant. Voilà où j'habiterais après avoir écarté mon père de ma vie une bonne fois pour toutes. Je me retrouverais pris dans cette obscurité qui avait été tête d'épingle avant que toute lumière disparaisse. J'y planterais ma tente, me roulerais dans une couverture et subirais mon triste sort.

Après tout, j'étais le shérif, non ? Et lui, c'était le méchant. Et pourtant, pour toute récompense, j'aurais droit à une éternité vide de tout ce que je désirais. Ou peut-être à un badge en forme d'étoile à épingler à ma chemise.

J'étais tellement persuadé d'être dans le rôle du shérif... Ça me fait presque marrer, maintenant que j'y repense. En rentrant à Silt, j'ai été accueilli par un bordel encore plus monstrueux que ce que j'aurais pu imaginer.

J'avais accompli l'impossible en m'éloignant de Caroline.

Puis ma vie n'a fait qu'empirer.

CAROLINE

Quand mon téléphone se met à jouer la petite musique réservée à West dans l'obscurité de ma chambre, mon subconscient saute sur l'occasion et invoque un de ces rêves de dernière minute – de dernière seconde – qui semblent faits de sensations pures. La chaleur de West partout contre ma peau, le poids de son corps, son odeur, les muscles de ses cuisses tendus contre l'arrière des miennes, sa main glissant le long de mon ventre... tout West mélangé en un lent fondu enchaîné, jusqu'à ce que la chanson parvienne enfin à percer les brumes du sommeil pour venir me pincer.

Je me démêle de mes draps, à la fois excitée et énervée parce que je sais ce qui m'attend. L'estomac noué dès le réveil, la journée entière à tenter en vain de dissiper cette vague de sensations fantômes...

Je vais encore tout revivre, et puis je vais encore tout perdre – chacun de mes beaux souvenirs de West – alors que je ne demande qu'à replonger dans ce rêve pour y vivre à jamais.

Ça fait chier. Ça fait vraiment chier ! Je suis tellement dégoûtée par tout ça que j'attrape mon téléphone et fais glisser le doigt sur l'écran avant d'avoir pleinement compris ce qui se passe.

C'est la petite musique de West. West m'appelle.

Alors qu'il est 1 heure du matin et que je suis sans nouvelles depuis deux mois et demi.

S'il téléphone parce qu'il est bourré, je saute dans le premier avion pour l'Oregon et je vais lui coller mon genou dans les burnes.

Voilà ce que je pense au moment où j'approche l'appareil de mon oreille, mais ça n'a rien à voir avec ce que je ressens. J'aimerais bien, pourtant. J'aimerais être capable de lancer un joyeux « bonjour » et d'entendre West répondre « salut » sans me sentir aussitôt toute... Je ne sais même pas comment décrire l'effet que ça me fait. Je suis tout allumée, chargée à bloc. Je crépète presque.

Je me lève dans l'obscurité, électrisée de savoir que West respire à l'autre bout du fil – à l'autre bout du pays.

J'ai beaucoup trop de souvenirs qui commencent comme ça. Trop de conversations où je me suis promis une chose avant de faire le contraire.

Je croule sous le poids du désir et de la peine, un poids si lourd que je l'entends dans ma voix.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Mon père est mort.

Brusquement j'ai l'esprit clair, affûté, à l'écoute.

— Il a pris un coup de feu, poursuit West. C'est... c'est un vrai bordel, Caro. Je sais que je... je ne devrais pas te demander ça. Je n'ai pas le droit de te demander quoi que ce soit mais je voulais juste te le dire parce que je n'arrive pas à...

Une sorte de pétarade au bout de la ligne l'interrompt – le genre d'interférence qui emplit la tête d'un bruit blanc assourdissant. Je reste plantée au milieu de ma chambre, à attendre que la voix de West revienne.

J'appuie mon téléphone contre mon oreille de toutes mes forces, le souffle court, consciente – avec cette lucidité dont je ne suis capable qu'en période de crise – que, de toute façon, ça n'a aucune espèce d'importance.

Avant de rencontrer West, je ne savais pas qu'il existait des gens qui ont le pouvoir de désarmer toute logique, toute raison.

Il m'a quittée. Il m'a blessée.

Pourtant, debout dans ma chambre obscure, le téléphone plaqué contre l'oreille, je sais déjà que, dans quelques heures, je serai à bord d'un avion.

SILT

CAROLINE

En sortant de l'aéroport d'Eugene j'aperçois West adossé à un pick-up noir poussiéreux. La première chose qui me traverse l'esprit, c'est : Il s'est coupé les cheveux.

La deuxième, c'est : *Peut-être qu'il a fait ça pour elle.*

Si « elle » existe vraiment. Je n'arrive toujours pas à me faire à cette idée, malgré ce qu'il a pu me raconter.

Quoi qu'il en soit, elle n'est pas là. Moi, si.

West me fait un peu peur. Ses cheveux presque ras ombrent son crâne et accentuent les reliefs de son visage : la ligne de sa mâchoire, ses pommettes, les orbites de ses yeux sous son front têtu, son menton décidé, sa bouche marquée d'un pli amer.

Il a les bras croisés et les muscles d'un bagarreur.

Le West qui m'a quittée à Des Moines il y a de ça plus de quatre mois était un étudiant aux allures de petit garçon, mais celui qui m'attend aujourd'hui est un homme, fort et vaguement menaçant. Quand il pose le regard sur moi, je me fige. Je porte un gilet blanc par-dessus un petit haut vert acheté exprès pour l'occasion – et beaucoup trop cher –, un jean de marque et une paire de ballerines aussi mignonnes qu'inconfortables. J'ai l'air ridicule, habillée comme ça en plein mois d'août, mais il fait toujours froid dans l'avion.

J'ai voulu me faire belle, mais je me suis complètement plantée. J'ai tout faux, sur toute la ligne, et pourtant j'ai l'impression que ce n'est rien comparé à ce qui ne va pas chez West.

Il se redresse et s'avance vers moi. Je me remets en marche. Je n'ai pas le choix.

— Salut, dis-je quand nous nous retrouvons face à face, à quelques mètres de son pick-up. Tu es là.

Je fais une tentative pour sourire, mais West ne se donne pas cette peine.

— Toi aussi.

— Désolée que tu aies dû venir me chercher.

Je lui ai envoyé un texto juste avant de monter dans mon premier avion pour le prévenir que j'arrivais. Je ne voulais pas lui laisser le choix, alors je me suis bornée à lui indiquer mon numéro de vol et mes horaires.

Quand j'ai atterri à Minneapolis pour ma correspondance, j'avais trois textos et un message vocal de sa part – quatre variations sur le thème de « remonte dans l'avion et rentre chez toi. »

J'ai attendu le moment d'embarquer pour Portland avant de lui répondre :

Je vais louer une voiture.

En descendant la passerelle, j'ai pu lire sa réaction :

Je viens te chercher.

C'était ce que je voulais depuis le début. Je me suis donc contentée d'écrire :

Cool.

Pourtant la situation n'est pas cool du tout. Loin de là.

West porte un bermuda à poches et un polo rouge orné du logo d'une société de paysagistes. Il est bronzé – une jolie teinte dorée – et sent merveilleusement bon – une odeur fraîche et résineuse que je

n'arrive pas à identifier, mais qui me rappelle la fois où mon père avait poncé l'intérieur de la bonnetière.

— Tu es venu directement du travail ?

— Oui. J'ai dû partir plus tôt.

— Désolée. Tu aurais dû me laisser louer une voiture.

West tend le bras. L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il va m'attirer contre lui, et une espèce de collision se produit dans ma poitrine. Une partie de moi freine des quatre fers tandis que l'autre fonce tête baissée et va s'écraser contre ma volonté de rester digne.

Ses doigts heurtent les miens lorsqu'il s'empare de la poignée de ma valise. Le temps que je comprenne, il est reparti en direction du pick-up.

Je le suis du regard, médusée.

Ressaisis-toi, Caroline. Tu ne vas quand même pas péter un câble chaque fois qu'il fait un pas dans ta direction.

Il ouvre la portière arrière pour caler mon bagage sur la banquette. Son pick-up est un truc énorme, dont le côté passager est méchamment cabossé. J'espère que West n'était pas dedans au moment du choc.

Quand il se redresse, je compare la musculature de son dos avec le souvenir de ses épaules sous mes mains la dernière fois que je l'ai vu. La courbe de ses mollets est la même qu'avant. C'est bien West, et en même temps ce n'est plus lui.

Il s'écarte pour me laisser monter. Je dois me hisser dans la cabine tellement elle est haute. À l'intérieur il règne une chaleur et une odeur de tabac aussi étouffantes l'une que l'autre. Pourtant je garde mon gilet sur moi, gênée à l'idée de me dévêtir, même si peu.

Je me tourne pour refermer la portière et le trouve toujours planté là, qui fait barrière de son corps.

C'est alors que je comprends. Ce ne sont pas ses cheveux, son bronzage ni ses muscles qui le rendent si différent ; ce sont ses yeux. Il affiche une expression polie, mais son regard laisse à penser qu'il veut déchirer le monde à pleines dents et lui arracher les entrailles.

— Tu as besoin de manger ? demande-t-il.

Je ne pense pas que la haine cynique qui fait vibrer sa voix soit dirigée contre moi. Je suis presque sûre qu'elle est dirigée contre le monde entier, pourtant je réprime un frisson d'appréhension. C'est la première fois que j'entends West parler comme ça.

— Non, ça va. J'ai dîné à Portland.

— Il y a presque trois heures de route jusqu'à Silt.

— Ça va, je t'assure.

West me dévisage. Je pince les lèvres pour m'empêcher de bafouiller des excuses.

Je suis désolée d'avoir sauté dans l'avion dès que tu m'as appelée. Désolée de t'avoir fait te déplacer jusqu'à l'aéroport pour venir me chercher. Désolée d'être ici, désolée que tu ne m'aimes plus, désolée que ton gros connard abusif de père soit mort.

Le mien ne voulait pas que je vienne. Il n'était pas d'accord du tout. J'ai dû démissionner du cabinet dentaire où j'avais un boulot d'été comme secrétaire trois semaines plus tôt que prévu, et le billet d'avion m'a coûté presque l'intégralité de mon salaire – décision que mon père trouve « complètement aberrante ».

Il se méfie de West et, surtout, ne me fait pas confiance. Le résultat, c'est que chaque fois qu'on parle de lui, on finit par se disputer. On s'est encore disputés ce matin au petit déjeuner quand mon père a compris qu'il n'arriverait pas à me faire changer d'avis.

Évidemment, ça n'arrange rien que l'on soit sur le point de lancer l'action en justice contre Nate, mon ex. J'intente une procédure civile contre lui pour atteinte à la vie privée et préjudice moral. Mon père tient à ce que je sois auprès de lui afin qu'on relise la plainte encore un petit millier de fois.

Il est juge de profession, père célibataire de trois filles, et a une fâcheuse tendance à vouloir tout régenter. Dans la situation où je me trouve, le cocktail des trois le rend assez insupportable.

Je lui ai rappelé que c'était précisément pour lire et relire tous les documents du dossier qu'il payait notre avocat une petite fortune, mais il prétend que c'est une bonne expérience pour moi et que, si je veux devenir juriste un jour, je ferais bien d'être attentive à tout ce qui se passe.

Je le suis, attentive.

Enfin, j'essaie. J'ai un peu de mal à me concentrer depuis que West m'a appris qu'il avait rencontré une fille.

Quand il m'a appelée hier soir, j'ai oublié tout le reste.

Le procès qui m'attend est important. Honorer le contrat de travail que j'ai signé pour cet été l'était également, mais West l'est encore plus. Il est hors de question que je le laisse tomber alors qu'il a besoin de moi.

— Ne t'embête pas pour moi, dis-je enfin. Je suis venue pour t'aider.

Sans un mot de plus, il claque la portière, s'installe au volant, et démarre.

Je pensais qu'Eugene était une grande ville, mais à peine sortis de l'aéroport nous nous retrouvons au milieu de nulle part. Le paysage est tellement vert autour de nous que ça me donne soif.

Au bout de quelques minutes, West tourne à droite, et nous nous dirigeons vers les montagnes.

Il est presque 19 heures, ce qui veut dire qu'on n'arrivera pas à Silt avant 22 heures. Je ne sais même pas où je vais dormir ce soir.

Je vais passer les prochaines heures dans l'obscurité à côté de West.

J'enlève mon gilet. West met la climatisation un peu plus fort et se penche sur moi pour changer l'orientation de l'aération de mon côté. Soudain je me prends un souffle d'air froid en pleine figure. Ma peau moite se couvre de chair de poule, et mes tétons durcissent.

West baisse la ventilation.

— Tu bosses pour un paysagiste ?

— Oui, répond-il.

— Ça te plaît ?

Le regard qu'il me jette me fait penser au chat de ma sœur Janelle. Au début, chaque fois qu'il sautait sur le plan de travail de la cuisine, elle lui envoyait un coup de pistolet à eau entre les deux yeux, et il la toisait d'un air à la fois dédaigneux et incrédule, comme West en cet instant.

— Désolée, dis-je dans un souffle.

J'essaie de me rappeler combien de fois je me suis excusée depuis que je suis sortie de l'aéroport.

Beaucoup trop. Je suis en train de me laisser atteindre alors que, dans l'avion, je m'étais promis de rester inébranlable, quoi qu'il arrive. La situation est compliquée. Quelqu'un est mort, il y a eu des coups de feu, et West était suffisamment perturbé pour m'appeler. Mon rôle, dans cette histoire, c'est de garder mon sang-froid coûte que coûte. Je ne vais pas me mettre en colère ni m'apitoyer sur mon petit cœur brisé. Je ne vais pas lui faire les yeux doux ni jouer les pleureuses, et encore moins me jeter sur lui pour lui arracher ses vêtements. Je suis venue pour être à ses côtés, tout simplement.

Je lui ai donné ma parole quand il a quitté l'Iowa. Je lui ai fait promettre de m'appeler et je lui ai dit qu'il pourrait toujours compter sur moi s'il avait besoin d'une amie.

Il m'a appelée. Me voilà.

Après de longues minutes à mariner en silence dans l'odeur du tabac froid, je me prends à

examiner West une fois de plus, sauf que cette fois je cherche à voir les ressemblances plutôt que les différences. Ses oreilles sont toujours un peu trop petites. Il a toujours un sourcil barré d'une fine cicatrice et l'autre qui remonte un peu au bout. Sa bouche n'a pas changé.

Sa bouche...

Le parfum qui émane de lui m'évoque une chaude journée d'été dans les bois, ou un sapin de Noël fraîchement coupé, pourtant ce n'est pas exactement ça. Sur le fauteuil du milieu, entre nous, il y a une paire de gants de jardinage qu'il a dû poser là en quittant le travail. J'ai envie de les toucher, de les enfiler, de remuer les doigts à l'intérieur. Au lieu de ça, mon regard s'attarde sur la cuisse de West, sur son short délavé auquel de petits copeaux d'écorce sont restés accrochés, sur son genou.

Je détaille le haut de son bras, de la courbe de son épaule à l'élastique de sa manche de polo, tendu sur son biceps. Je ne discerne pas de marque de bronzage, ce qui doit vouloir dire qu'il travaille torse nu. Cette idée me laisse la gorge sèche.

La dernière fois que je l'ai vu, on était dans les bras l'un de l'autre à l'aéroport et on s'embrassait fougueusement avant de se dire « au revoir ». J'ai beau savoir que rien n'est plus pareil, tout ne me paraît pas radicalement différent pour autant. C'est cruel mais réel : malgré ce qu'il m'a fait – ce qu'il dit m'avoir fait –, je suis là, assise à côté de lui, à le dévorer des yeux.

Je suis toujours accro. J'ai bien essayé de me raisonner, mais je commence à comprendre que la raison n'a pas grand-chose à voir avec l'amour. West m'a adoucie mais il m'a affaiblie par la même occasion, plus que je ne l'aurais voulu.

Pourtant, avant qu'on parte en vrille, j'aimais beaucoup la personne que j'étais à son contact. J'étais certes plus vulnérable, mais il me rendait aussi plus forte.

— Tu veux me raconter ce qui s'est passé ? finis-je par demander.

Un muscle se contracte dans sa mâchoire.

— J'ai passé la journée au taf, je ne sais pas ce qui s'est passé.

— D'accord, mais avant ça ? C'en était où ?

— Mon père était toujours mort.

— Où est Frankie ?

Aux dernières nouvelles, la sœur et la mère de West vivaient avec son père dans le mobil-home où il a grandi. C'est pour être auprès d'elles et les protéger que West a renoncé à ses études et qu'il est retourné dans l'Oregon, mais ce n'est pas évident d'aider quelqu'un qui n'en a pas envie.

Sa mère a refusé de quitter son père, et West a décrété qu'il ne mettrait pas les pieds dans le mobil-home tant que son père y habiterait. Le résultat, c'est qu'il ne voyait pas Frankie aussi souvent qu'il l'aurait voulu, et ça le minait de ne pas être là pour la protéger.

— Elle est chez ma grand-mère, répond-il. Il faut que je passe la chercher.

— Elle va bien ?

— Je n'arrive pas à savoir.

— Elle n'était pas là, au moins ? Quand...

— Ma mère prétend qu'elle était allée dormir chez une copine.

Je regarde ses mains, crispées sur le volant, et vois ses doigts blanchir peu à peu tandis qu'il serre encore plus fort.

— Tu ne la crois pas ?

— Je ne sais pas.

On se tait pendant un long moment. Je remarque qu'il a une petite plaie à la main droite, entre le pouce et l'index. Il y a une croûte au milieu, craquelée en deux endroits. Tout autour la peau est rose et pèle.

Il a dû s'écorcher ou se brûler.

Si on avait été à Putnam, j'aurais su comment il s'était fait ça et je l'aurais obligé à mettre un pansement dessus, ou au moins de la crème pour que ça cicatrise plus vite. J'aurais sûrement fait une grimace en lui disant de cacher ça.

Je n'aurais pas eu envie de toucher sa blessure, comme maintenant. J'ai envie de caresser du bout du doigt sa peau toute rose de nouveau-né.

Je brûle de savoir comment il réagirait si je le faisais. Est-ce qu'il s'écarterait en sursaut ? Est-ce qu'il s'arrêterait sur le bord de la route le temps de me parler – de me toucher à son tour ?

— C'est quoi, l'odeur que je sens sur toi ? Je n'arrive pas à reconnaître.

Il soulève son polo pour le renifler. J'aperçois la boucle de sa ceinture, et ça suffit à m'exciter alors que je m'étais juré de mettre ma libido en veilleuse. Mes joues s'enflamment, et un incendie se propage de mon nombril à mes orteils.

Je me détourne.

Quand je risque un coup d'œil vers West, je croise son regard posé sur moi, ce qui ne fait qu'empirer mon état. Pendant ces quelques secondes rythmées par les battements de mon cœur, West n'a pas l'air en colère. Il a sur le visage la même expression que quand j'étais allongée sur son lit et qu'il s'avançait lentement au-dessus de moi après m'avoir retiré ma culotte – comme s'il avait envie de me faire sienne, de me dévorer, de m'attraper les poignets et de me faire crier de plaisir jusqu'à ce que je ne puisse plus jamais imaginer appartenir à un autre.

Je pousse un long soupir tremblant.

West reporte son attention sur la route, les sourcils froncés, comme s'il s'attendait à devoir négocier à tout instant une série d'obstacles dangereux.

Un silence pesant s'éternise, jusqu'à ce qu'enfin West expire lentement.

— C'est du genévrier.

Il me faut une éternité pour me rappeler que je lui ai posé une question.

— C'est un arbre ou un buisson ?

— Les deux, en quelque sorte.

Il pianote doucement sur le volant tandis que son genou gauche s'agite.

— En fait, c'est un arbre mais ça reste souvent assez petit, à l'état d'arbuste, poursuit-il. Les forêts de l'Oregon en sont infestées, ça pousse partout et ça étouffe le reste. Mon patron s'en sert pour monter des terrasses, mais j'ai aussi vu qu'on pouvait en faire des meubles, comme des...

Il s'interrompt et me jette un coup d'œil presque gêné, comme s'il lui était difficile de s'empêcher de me dire tout ce qu'il sait sur le genévrier.

Il déglutit.

— J'ai passé la journée à réduire des chutes de bois en sciure. C'est pour ça que je pue.

J'attends en silence. Son genou ne cesse de rebondir.

Allez, West. Parle-moi !

— C'est avec les baies du genévrier qu'on fabrique le gin, reprend-il au bout d'un moment. Enfin, pas le genévrier qu'on trouve ici, mais la variété la plus commune, qui pousse en Europe.

— Comme le *sloe gin* ?

Ma sœur Janelle en a offert une bouteille à mon père, une fois. C'était bon mais très sucré.

— Pas exactement. Pour le *sloe gin*, on met des prunelles et du sucre dans du gin déjà tout fait, c'est-à-dire où les baies de genévrier ont déjà été distillées, et puis on laisse macérer pendant super longtemps.

Pour la première fois depuis que j'ai atterri, j'ai envie de sourire. Il est peut-être blessé, tendu et

torturé, mais l'homme qui est assis à côté de moi dans cette voiture n'est autre que West. Mon West. S'il a la moindre chance d'amasser des informations, même sur un sujet aussi trivial que le genévrier et l'alcool de prunelle, il ne peut pas s'en empêcher. Il me fait penser à une pie voleuse allant ramasser des papiers de bonbon qui brillent pour en décorer son nid.

La fille qui m'a remplacée, est-ce qu'elle l'écoute quand il disserte comme ça ? Est-ce qu'elle l'en aime davantage ?

Si tant est qu'elle existe.

Cette petite idée sournoise ne cesse de me tarauder.

En tout cas, ce n'est pas elle qu'il a appelée hier soir.

— Ça sent bon, j'aime bien, dis-je.

— Quand je suis ici, je ne remarque même pas, mais quand je reviens de Putnam, c'est la première chose qui me frappe quand je descends de l'avion.

Cette fois, quand il croise mon regard, je n'y décèle aucune émotion.

— Enfin, c'était le cas, à l'époque, corrige-t-il.

— Je te parie que, quand je vais rentrer dans l'Iowa, je vais être frappée par l'odeur du purin.

— Seulement si c'est la saison.

Le silence qui s'installe entre nous alors est beaucoup plus paisible, du moins pour moi. West demeure visiblement à cran ; il ne cesse de tapoter sur le volant.

— Il est à toi, ce pick-up ?

— Non. C'est celui de Bo, mais il me le prête.

Bo, c'est l'ex de la mère de West. Frankie et elle vivaient chez lui jusqu'à ce qu'elle se remette avec leur père.

Bo était là, dans le mobil-home, quand le père de West s'est fait tuer.

Épineux sujet.

— Il est encore en garde à vue ?

— Non, les flics l'ont laissé repartir après l'avoir interrogé.

— Est-ce que... (Je prends une profonde inspiration.) Il a vraiment tué ton père ?

— Il refuse de dire quoi que ce soit. Il était là, il y a eu des coups de feu. Il y avait deux armes sur place, et je ne sais pas lequel des deux a tiré, ni même si l'un des deux seulement a fait feu. Si ça se trouve, c'était un suicide.

Sa colère s'est réveillée. Il parle d'une voix morne, comme s'il s'ennuyait.

— C'est peu probable, s'ils ont emmené Bo pour l'interroger.

— Qu'est-ce que t'en sais, de ce qui est probable ou pas ?

— Rien. Pardon.

Je viens de trouver la limite à ne pas franchir. On peut discuter des différents usages du genévrier, à la rigueur évoquer la mort de son père, mais pas question d'envisager ce qui pourrait se passer après.

West se penche pour allumer la radio. On tombe sur un tube de rock kitsch des années 1980, à plein volume.

J'éteins aussi sec.

— L'enterrement est prévu pour quand ?

— Dès que le médecin légiste aura fini d'examiner le corps.

— Ah.

— Je ne vais pas y aller.

— OK.

Nouveau silence. Une forêt dense et vert foncé flanque la route des deux côtés. On commence à

monter doucement vers des collines situées au loin.

— Tu comptes rester combien de temps ? me demande West.

— Aussi longtemps que tu auras besoin de moi.

Il me regarde avec une insistance qui me met mal à l'aise. Je préférerais qu'il se concentre sur sa conduite.

— Quoi ? finis-je par dire.

— Quand est-ce que les cours reprennent ?

— Le 28.

— C'est dans deux semaines.

— Deux semaines et demie.

— Tu ne vas pas rester deux semaines et demie.

— C'est comme ça t'arrange.

West se détourne vers la vitre de sa portière.

— Tu n'aurais pas dû venir.

Je me suis déjà dit la même chose, mais ça me fait mal de l'entendre de sa bouche à lui.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te voir, West.

— Je ne t'ai pas invitée.

— Merci pour le compliment. J'ai perdu un peu de poids, en effet.

Il fronce les sourcils.

— Tu es toute maigre.

Vexée, j'abandonne toute tentative de le dérider.

— À l'avenir, je tâcherai de me remplumer pour ne pas contrevenir à ton sens de l'esthétique.

— Si tu veux m'envoyer me faire foutre, ne te prive pas.

— Va te faire foutre, West.

Il crispe la mâchoire et se penche vers la radio, mais j'écarte sa main d'une tape.

— Je ne sais pas quoi faire de toi, grommelle-t-il.

— C'est facile : tu n'as qu'à accepter mon aide.

— Je ne veux pas te mêler à ce merdier.

— C'est gentil, mais c'est trop tard.

Ma répartie me vaut un regard assassin.

— Il n'y a pas de place pour toi à Silt.

— Ça, je ne vais pas tarder à en juger par moi-même.

— Ça, c'est sûr.

Cette fois, quand il allume la radio, je le laisse faire.

Je me fais la réflexion que nous nous dirigeons vers l'océan Pacifique, que je n'ai encore jamais vu.

Je pense à West et à ce que j'aimerais qu'il me donne. À la raison de ma venue.

Je ne trouve aucune réponse à ça. Pourtant je ne me fais pas d'illusions. Dans ma trousse à maquillage, au fond de ma valise, il y a un bracelet en cuir avec son nom gravé dessus.

Je n'aurais pas dû venir, et pourtant me voilà.

Je ne repartirai pas tant que je n'aurai pas la certitude que je ne porterai plus jamais ce bracelet.

L'accotement part en dévers de l'autre côté de la route.

Il y a un bien un garde-fou, mais je n'ai pas l'impression qu'il servirait à grand-chose si West décidait de donner un grand coup de volant et de nous précipiter à flanc de colline.

Non pas qu'il soit du genre à faire ça.

Enfin, je ne crois pas.

On roule parmi des rideaux d'arbres impressionnants, en décrivant de vastes courbes au son d'un torrent invisible. Le jour s'assombrit peu à peu.

Je n'en reviens pas, de tout ce vert. Ce n'est pas la même couleur que dans l'Iowa, même en plein mois d'août. Là-bas, c'est le vert clair des pelouses et des champs qui domine, épousant la terre. Ici le vert est vertical. Je n'avais jamais vu une telle profusion d'arbres, si drus et si élancés qu'ils attirent mon regard vers le ciel.

Au bout d'un moment, on commence à redescendre en de longues ondulations qui me donnent l'impression d'être en train de skier sur une piste à l'échelle extravagante – un gigantesque champ de bosses parmi lesquelles le pick-up nous entraîne avec toute la douceur d'une paire de skis fraîchement fartés sur une couche de poudreuse.

Je suis déjà allée à la montagne, mais l'Oregon n'a rien à voir avec Aspen ou Telluride, où mon père nous a emmenées quelques fois, mes sœurs et moi. Ici la route est si étroite et la forêt si dense que je me croirais presque dans un paysage primitif, inachevé.

On ne cesse de tourner et virer en de grandes voltes lentes. Le silence s'étire puis s'éternise. Ce trajet n'en finit plus.

West tend la main au-dessus de mes genoux pour ouvrir la boîte à gants. Il fait bien attention de ne pas me toucher en attrapant un paquet de cigarettes.

— Tu fumes, maintenant ?

— Tu me passes le briquet, s'il te plaît ?

Le briquet en question – un truc en plastique rose fluo – se trouve tout au fond, hors de portée de West. Je ne bouge pas.

— Le tabac, ça pue.

On aborde une longue ligne droite. West en profite pour se pencher afin d'atteindre le briquet. Son épaule vient appuyer contre ma cuisse.

Il se redresse au bruit du briquet, et aussitôt l'odeur du tabac emplit la cabine, âcre d'abord, puis étrangement sucrée. Ce bref contact physique fait des ricochets sur ma peau, dans tout mon corps.

West recrache sa fumée par la vitre entrouverte, en de longs rubans qui se dissipent aussitôt dans la nuit noire.

J'ai l'impression de partir en fumée, moi aussi. Les contours de mon être se dissolvent un peu plus à chaque kilomètre, à chaque claquement discret qui fait passer les phares en feu de route avant de les atténuer. L'obscurité concentre la puissance de West, le rend plus solide alors même qu'elle me gomme doucement, comme pour m'effacer du réel.

Quand il finit par baisser le volume de la radio – prélude évident à une conversation –, je dois me forcer à revenir d'un ailleurs très lointain.

— Comment ça se passe, avec Nate ? demande-t-il.

— Il ne se passe rien.

— Il a cessé de diffuser les photos ?

— Autant que je sache. Elles refont surface de temps en temps, mais c'était prévisible. Je suis presque sûre que ce n'est plus lui.

Nate a passé l'essentiel de l'année dernière à mettre et remettre en ligne des photos de moi au lit, pendant que, de mon côté, je perdais des heures à envoyer aux sites concernés des injonctions pour qu'ils les retirent. Je me serais crue dans une version grandeur nature du jeu où il faut assommer des taupes, mais en vachement moins marrant.

Il a enfin arrêté quand j'ai signalé le problème à l'administration de la fac. Lorsque l'université a lancé l'enquête, j'espérais qu'il se ferait renvoyer pour avoir enfreint la convention informatique du campus, mais il a été trop malin et il sait très bien mentir, ce salaud. Sinon il n'aurait jamais réussi à me convaincre qu'il était quelqu'un de bien quand on s'est rencontrés.

L'administration s'est contentée de le priver de tous ses accès Internet sur le campus – une mesure symbolique –, mais ça a quand même dû le secouer parce que, depuis, il a lâché l'affaire.

— Vous avez une date pour le procès ? reprend West.

— Non. On n'a pas encore fini de peaufiner la plainte.

— Et qu'est-ce que tu as décidé, pour cette histoire de Jane Doe ?

J'ai le droit de porter plainte de façon anonyme, ce qui signifie que mon nom – Caroline Piasecki, ce n'est pas commun – ne sera jamais évoqué dans le contexte du dossier, pas plus que dans les archives officielles du procès.

Ça veut dire qu'il y a peut-être une chance pour que mon avenir et ma carrière politique ne soient pas compromis par le sale coup que Nate m'a fait ou par les représailles qu'il va subir de ma part.

— Mon père connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui lui a dit qu'étant donné le juge qui va s'occuper de mon cas, ça ne devrait pas poser de problèmes.

— Quand est-ce qu'on va te donner une date ?

— Une fois qu'on aura formellement déposé plainte. Ça ne devrait plus tarder, dis-je. En revanche, mon père pense qu'il faut compter au moins douze mois avant le procès lui-même.

— J'espère que ce connard va se prendre une bonne raclée.

— Ouais...

— Tu n'as pas l'air enthousiaste.

— Ça va nous coûter une fortune.

— Combien ?

— La facture pourrait s'élever à 100 000 dollars, d'après notre avocat – peut-être même plus.

West émet un sifflement.

— Il nous a aussi prévenus que ça risquait d'être difficile, un peu comme les plaintes pour viol. On va s'en prendre à ma crédibilité, alors j'essaie de me préparer à tout ça.

— Ça risque de ne pas être évident, tous ces avocats aux dents longues qui vont te poser des questions sur ta vie sexuelle...

— Sans oublier mon équilibre mental.

— Ton mental est plutôt bien équilibré.

— Oui, mais ils vont le remettre en question, ça aussi.

Je devine un demi-sourire sur ses lèvres.

— Génial. Donne-leur mon numéro, je leur parlerai de la pauvre fille complètement timbrée qui venait squatter la boulangerie l'an dernier.

— Merci, c'est vraiment sympa de ta part.

— Je t'en prie.

Je crispe les mains sur mes cuisses pour éviter de les appuyer sur mon cœur – là où j'ai tellement mal.

C'est beaucoup trop facile de lui parler, de me rappeler...

Si je fermais les yeux, je suis sûre que j'arriverais à me convaincre que les quelques dernières semaines n'ont jamais eu lieu et que je replongerais sans mal dans le souvenir de ces nuits à la boulangerie – ces nuits passées à tomber amoureuse de West.

Peut-être qu'il ressent la même chose, car il se penche et remonte le son de la radio.

Je me tourne vers les sombres silhouettes des arbres aux branches brouillées. J’oublie le procès et me plonge tout entière dans la raison de ma présence ici : ce que je veux.

West.

Puis, au bout d’un moment, même West disparaît, et tout bascule dans le noir.

Le courant d’air froid qui s’engouffre par la portière opposée me réveille brusquement.

On est garés dans une rue où toutes les maisons se ressemblent, petites et serrées les unes aux autres au milieu d’étroits jardins.

West reste debout derrière sa portière ouverte, le visage souligné par des ombres anguleuses.

— C’est ici que dort Frankie ?

— Oui. On est chez ma grand-mère.

Sans refermer complètement la portière, il pose les deux mains sur le toit de la voiture et se penche en avant pour m’examiner à travers la vitre. J’ai l’impression qu’il se protège derrière un bouclier pour mieux me regarder – me regarder vraiment, pour la première fois depuis que j’ai atterri.

Il examine mes chaussures puis remonte lentement. Virage à droite au niveau de mes genoux, virage à gauche pour mes hanches. Il s’attarde sur ses endroits préférés.

C’est comme dans mes rêves. J’ai l’esprit trop embrumé pour songer à me défendre contre la brûlure du regard glacial de West. Tout ce que je veux, c’est grimper à quatre pattes sur la banquette et foncer tête baissée, me cogner à lui, le sentir sur moi, en moi, dans un fouillis de mains et de lèvres – de tout ce qui m’a tant manqué.

Il a suffi de quelques heures en voiture pour que mes saines résolutions faites d’amitié et de loyauté fondent comme neige au soleil – je ne peux rien contre mon désir.

L’expression de West s’est assombrie.

— Tu restes ici ce soir, lance-t-il.

— Quoi ? Je dors ici ?

— Oui.

— Et toi ?

— Je dors chez Bo.

— C’est loin ?

— À une trentaine de kilomètres d’ici.

— Je veux rester avec toi.

Il sort enfin de derrière sa portière et bascule le dossier de son fauteuil vers l’avant pour pouvoir attraper ma valise.

Quand il la pose sur le trottoir et commence à se diriger vers la maison, je comprends que sa décision est non négociable.

Je le rattrape en courant.

— Il y a beaucoup de monde ?

— D’après le nombre de voitures, je dirais qu’il y a ma grand-mère, ma mère, Frankie et une ou deux de mes tantes.

Je ne savais pas qu’il avait des tantes. À vrai dire, avant qu’il m’en parle tout à l’heure, j’ignorais même qu’il avait encore une grand-mère.

— Est-ce qu’il y a des choses que je devrais savoir à leur sujet ?

— Ça fait six ans que je ne les ai pas vues.

— Sérieux ?

— Quoi ? Tu crois que je te raconte des conneries ?

Je ne le crois pas, non. J'ai mal au ventre.

— Désolée. Comment tu... Comment je me présente ?

— Tu fais ce que tu veux, répond-il en appuyant sur la sonnette.

J'ai tout juste le temps de prendre une profonde inspiration et de me dire que ça va être super bizarre avant que la porte s'ouvre. Elle donne directement dans la cuisine.

La première chose que je remarque, c'est une femme qui sanglote, assise à la table.

Elle sanglote fort.

Il y a deux autres femmes et trois enfants dans la petite pièce, mais je ne fais pas attention à eux, parce que la deuxième chose que je remarque, c'est que la femme qui nous a ouvert a exactement les mêmes yeux que West.

Personne n'a des yeux comme West – même pas West, puisqu'ils changent de teinte d'un jour à l'autre, en fonction de la lumière, de son humeur et d'un tas d'autres facteurs que je n'ai jamais pu identifier. Je me suis toujours demandé ce qu'il y avait de marqué sur son permis de conduire, parce qu'il n'y a pas de mot pour décrire la couleur de son regard.

C'est vaguement délirant de voir les yeux de West dans le visage ridé d'une vieille dame.

À part ça, la ressemblance entre eux est ténue. Elle est obligée de renverser la tête en arrière pour lui parler tellement elle est minuscule. Elle est ronde de partout – des seins, des hanches, des fesses –, et ses cheveux poivre et sel sont coupés court. Elle tire sur la cigarette qu'elle tient dans sa main gauche, et je remarque que ses doigts sont tordus et noueux comme de vieilles racines.

— Ça alors ! On va de surprise en surprise, s'écrie-t-elle.

Ce n'est pas ce que j'appellerais un accueil chaleureux. Je m'attends presque à ce qu'elle souffle sa fumée de cigarette à la figure de West, mais au lieu de ça, elle tourne la tête vers l'intérieur.

— Michelle, regarde qui est là.

Michelle, c'est la mère de West. Ça, au moins, je le sais.

Cette dernière relève la tête.

Ses yeux ressemblent à deux trous sombres dans une boule de pâte à pain.

— Qui c'est, ça ? interroge-t-elle d'une voix éraillée, affreuse, en me désignant du menton.

J'ai envie de me cacher le visage dans les mains.

— C'est Caroline, dit West.

Elle cille deux fois, se frotte les paupières, cille de nouveau.

— Caroline qui ?

Derrière une porte fermée, on devine le bruit d'une chasse d'eau.

— Qu'est-ce qu'elle a pris ? demande West à sa grand-mère.

— Rien. Elle est comme ça depuis ce matin.

— Oh, putain..., soupire-t-il avant de prendre une longue inspiration. Est-ce qu'on peut entrer ?

— Commence par faire les présentations, lance-t-elle.

— Caroline, voici ma grand-mère, Joan. Joan, Caroline, dit-il avant de désigner les autres personnes rassemblées dans la petite cuisine. Et là, ce sont mes tantes, Stephanie et Heather, et mes cousins, Tyler, Taylor et... je ne connais pas le nom de la petite dernière.

— Hailey, indique la dénommée Heather.

— Hailey, répète West. Enchanté de faire ta connaissance, Hailey. Moi, c'est West.

Je serre la main de la grand-mère de West avec un petit « bonjour » timide.

— Je l'ai amenée pour qu'elle reste avec Frankie, explique West.

— Frankie est avec moi, rétorque Joan.

— Tu as déjà bien assez de trucs à régler comme ça.

— Je sais encore m’occuper d’une gamine.

La porte de la salle de bains s’ouvre, et je reconnais la sœur de West en même temps qu’elle aperçoit son frère et que son visage s’illumine.

— West !

J’éprouve un soulagement intense, auquel je ne m’attendais pas.

Je n’ai jamais rencontré Frankie en personne, mais quand j’étais avec West, on a commencé à échanger des textos, elle et moi. Je ne sais pas s’il est au courant qu’on n’a jamais arrêté.

Il ne s’agit évidemment pas de longues conversations philosophiques. Frankie a dix ans. Elle m’envoie des photos de garçons qu’elle trouve mignons et des blagues en général très nulles. De mon côté, je lui fais suivre des liens vers des histoires que je pense qu’elle aimerait lire, ou je me contente de prendre de ses nouvelles, tout simplement.

Comment ça va, la vie ? L’école ?

Je ne lui demande jamais comment va West.

Je me disais que ce serait indiscret, que ça dépasserait les bornes que je m’étais fixées, mais maintenant que j’y repense j’ai presque envie de rire. Je suis dans la cuisine de sa grand-mère, à Silt, Oregon. Il n’y a pas de bornes qui tiennent – ou, du moins, les miennes ne tiennent pas.

West serre sa sœur dans ses bras, le visage enfoui dans ses cheveux, les yeux fermés. Je les observe, incapable de me détourner.

Il veut que je reste ici, alors je vais rester ici.

Il veut que je m’occupe de sa sœur, alors je vais m’en occuper.

West Leavitt peut me demander tout ce qu’il veut.

Ce soir-là on dort dans le grenier, Frankie et moi. C’est une longue pièce basse de plafond, encombrée de cartons et de sacs-poubelles pleins à craquer avec, dans un coin, un fauteuil cassé, ainsi que la planche à repasser et la serpillière dans son seau. Le sol est une mosaïque de carrés de moquette tout dépareillés, où du marron foncé côtoie du rouge à imprimé ottoman et du rose à bouclettes.

Des échantillons piqués à un magasin, à tous les coups, et qui ne datent pas d’hier.

Je suis allergique à ce grenier. J’ai le nez qui coule non-stop depuis que je me suis allongée, et maintenant j’ai les yeux qui pleurent et j’éternue sans arrêt.

Je n’arriverai jamais à dormir, et ça n’a rien à voir avec l’état de mes nerfs.

Frankie est juste à côté de moi. On a chacune un lit de fortune fait d’un gros matelas en mousse recouvert de couvertures, ainsi qu’un sac de couchage. Chaque fois que je la crois enfin endormie, elle remue.

Avant de repartir, West est sorti sur le perron avec Frankie pour discuter un moment. Puis il a entraîné sa mère dans le salon et lui a parlé d’une voix grave tandis que Joan posait une couverture en crochet sur les épaules de Michelle.

Je suis restée dans la cuisine avec Frankie, pendant que les tantes de West bavardaient et que les petits cousins se disputaient pour savoir qui allait dormir dans quel lit une fois qu’ils seraient tous de retour chez Stephanie.

Michelle a fini par s’endormir sur le canapé, et Joan a refermé la porte coulissante qui sépare la cuisine du salon. Puis la petite troupe des tantes et cousins est repartie. Frankie a sauté sur l’occasion et en a profité pour me poser des milliards de questions. Comment s’était passé mon voyage ; combien d’avions j’avais pris ; est-ce qu’ils étaient gros ou petits ; où est-ce que j’avais acheté mon

pull ; combien j'avais payé mes chaussures ; combien de temps j'allais rester avec elle et pourquoi elle n'avait pas été prévenue que je viendrais.

J'ai répondu du mieux que j'ai pu, mais j'étais tendue et je guettais le retour de West. Quand, enfin, il a reparu dans la cuisine, il s'est dirigé vers Frankie.

— Quand est-ce que tu reviens ? lui a-t-elle demandé.

— Demain, après le travail. Caroline sera là pour te tenir compagnie.

— Tu veux que je fasse quelque chose en particulier ? ai-je dit.

— Reste avec elle. Appelle-moi s'il se passe quoi que ce soit de bizarre.

J'ai eu envie de savoir ce qu'il entendait par « bizarre », exactement, mais il avait l'air tellement fatigué que j'ai préféré tenir ma langue.

La situation est déjà bizarre, et j'ai comme l'impression que ça ne va pas s'arranger.

Un gros éternuement m'échappe. Je renifle piteusement. J'aurais dû emporter des mouchoirs. Moi et mes allergies à la con ! Les acariens, les mites, les moisissures, les pellicules... Je ne peux jamais prévoir si tel ou tel endroit va me déclencher une crise. J'ai toujours une boîte d'antihistaminiques dans mon sac à main mais, quand j'ai fouillé tout à l'heure, je n'ai trouvé qu'une plaquette vide, évidemment.

Je vais devoir redescendre l'étroit escalier en bois qui mène au grenier et trouver Joan pour lui demander si elle aurait quelque chose pour me dépanner.

J'espère qu'elle ne dort pas encore.

Quand je me tourne sur le côté afin de me relever, j'entends la petite voix de Frankie.

— Caroline ?

Je m'immobilise. En face de moi, je distingue les lattes de la cloison, en bois nu, avec des câbles électriques qui courent tout du long, maintenus par des agrafes. Il y a une tache d'humidité au coin d'une planche en contreplaqué gondolé. Derrière le petit velux la lune est presque pleine.

Et derrière moi, il y a une petite fille dont le père vient de mourir.

West voulait que je reste là, avec elle, mais j'ignore ce qu'il attend que je lui dise.

— Oui ?

— Tu crois qu'il va repartir ?

— Qui ça ? West ?

— Oui.

Je me retourne vers elle et me redresse sur un coude.

Nous sommes suffisamment proches pour que je voie son duvet se soulever au gré de sa respiration.

Elle a eu droit à Mon Petit Poney. Le mien, c'est Spider-Man.

Ses yeux me semblent immenses à la faible lueur de la lune. Ils sont marron, comme ceux de sa mère. Frankie a également hérité de son menton, mais le reste de son visage m'évoque West – les pommettes hautes et fines, des sourcils en accent circonflexe, une grande bouche et d'épais cheveux bruns. Elle est très belle – et tellement jeune. Ses dents de devant paraissent encore un peu trop grandes dans sa petite figure.

Je lui réponds en toute honnêteté.

— Je ne sais pas.

— Oui, mais tu penses qu'il va faire quoi ?

— Je pense qu'il va faire ce qui lui semble être pour le mieux.

Elle garde le silence un instant.

— C'est lui qui t'a demandé de venir ?

— Non.

— Alors pourquoi tu es venue ?

— Parce que... je pensais pouvoir l'aider.

Elle se redresse sur un coude, comme en reflet de ma position.

— Qu'est-ce que tu peux faire pour l'aider ?

— Pas grand-chose, reconnais-je. Je peux te tenir compagnie, si tu veux.

— Je peux te dire quelque chose ?

Non. Ne me dis rien, s'il te plaît. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je fais ici.

Ce n'est que ma lâcheté qui parle. J'ai appris à la faire taire.

— Bien sûr.

— Maman leur a dit que je n'étais pas là, mais ce n'est pas vrai. J'ai vu ce qui s'est passé, souffle-t-elle, les yeux brillants de larmes. J'ai vu.

— Tu... tu veux m'en parler ?

Elle secoue la tête. Ses larmes débordent.

Je dégage mes bras de mon sac de couchage et serre Frankie contre moi, caressant maladroitement ses épaules toutes frêles.

— Chut... Ça va aller, ça va aller, ma puce, dis-je à cette petite fille qui tremble comme une feuille. J'ignore évidemment si ça va aller ou pas.

Au bout de quelque temps, ses sanglots cessent et son souffle ralentit. Je sens qu'elle s'endort quand son corps se met à peser un peu plus lourd contre le mien.

Cela fait déjà un moment que je me retiens d'éternuer en prenant de grandes inspirations et en fermant les yeux de toutes mes forces. Dès que je peux, je me dégage doucement et descends sur la pointe des pieds.

La grand-mère de West est assise à la table de la cuisine. Elle tricote, une tasse à portée de main. Elle a coupé le son de la télé fixée au mur, mais je vois les informations qui défilent en direct. Une radio diffuse de vieux tubes tandis qu'une espèce de grésillement provient de ce qui ressemble à un récepteur des fréquences de la police.

Joan porte une chemise de nuit sur laquelle est écrit « San Francisco » en grosses lettres roses.

Elle a les bras pâles et flasques, parcourus par un feu d'artifice de petites veines rouges.

— Elle dort ?

— Oui.

— Brave gamine.

Elle n'a pas vraiment le choix, la pauvre.

— Tu veux un café ? me propose Joan.

— C'est du déca ou... ?

— Je ne bois jamais de déca.

— C'est gentil, mais non merci. J'allais simplement aux toilettes.

Il fait tellement froid dans la salle de bains que je me gèle littéralement les fesses. Il y a un trou dans le mur au-dessus de la baignoire, placé de telle façon que j' imagine que quelqu'un s'est tapé la tête dans son bain, jusqu'à ce que ça effrite le plâtre.

J'éternue trois fois le temps de faire pipi.

— Tu es enrhumée ? me demande Joan quand je ressors.

— Non, c'est mes allergies.

— Tu veux un médicament ?

— Oh, merci ! Ce serait super. N'importe quel antihistaminique fera l'affaire.

Elle se lève tout doucement, comme ces femmes dont les corps fragiles sont devenus si difficiles à manier. Une minute plus tard, elle revient avec un flacon de médicaments génériques et me tend un verre d'eau.

— Merci.

Je prends deux comprimés et étérnue de plus belle.

Joan se ressert une tasse de café et vient s'asseoir en face de moi.

— Vous êtes proches, West et toi, dit-elle.

J'ai les sinus englués. Il est trop tard pour répondre intelligemment, il fait trop noir dehors pour mentir.

— On l'était.

— Il t'a confié Frankie.

— Ça ne lui plaît pas que je sois là.

Joan me jette un regard lourd de pitié.

— Ça ne lui plaît pas d'avoir envie que tu sois là. Nuance.

Le silence s'installe. La cuisine s'emplit du crépitement étouffé que murmure la fréquence de la police et de la voix éplorée d'un chanteur oublié.

— Il t'a dit depuis combien de temps il ne m'avait pas permis de le regarder en face ? reprend Joan.

— Il m'a dit que ça faisait six ans, mais il ne m'a pas expliqué pourquoi.

— Son père... mon fils. La dernière fois qu'il s'est remis avec Michelle – enfin, la fois d'avant –, ça s'est mal terminé, et West a morflé. Il est venu me voir et m'a déclaré que je devais choisir mon camp. Il voulait que tout le monde se range soit de son côté à lui, avec sa mère et Frankie, soit du côté de mon Wyatt. Il nous a interdit de rester neutres.

Elle approche le sucre de sa tasse et en prend une cuillère, puis une autre...

— J'en conclus que vous avez choisi votre fils.

— Je pensais que West changerait d'avis.

Je souris, les yeux rivés sur mes ongles.

— Ce n'est pas son genre.

— Il lui a seulement fallu six ans.

Je regrette d'avoir refusé le café qu'elle m'a proposé tout à l'heure. Je ne vois pas comment je vais pouvoir dormir et j'envie sa tasse fumante.

Je salive à l'idée d'avaler toute cette chaleur douce-amère.

— Mon fils était un bon à rien, déclare-t-elle à la cuillère qu'elle fait lentement tourner dans son café. Je ne comprends pas pourquoi. Je n'ai pourtant rien fait de mal – enfin, je ne crois pas, les trois autres n'ont pas trop mal tourné. Wyatt, il s'est toujours cru au-dessus du lot. Même gamin, il était violent.

Elle boit une longue gorgée puis baisse les yeux vers sa tasse avec une grimace.

— Il y a trop de sucre, maintenant.

Je me sens obligée de dire quelque chose.

— Je suis désolée.

— Michelle ne vaut pas mieux, remarque. Tu as vu comment elle est. Maintenant, elle va passer des semaines entières – peut-être même des mois – à se lamenter sur son sort sans penser une seconde à tout le mal que ça peut faire à sa fille ni aux responsabilités que son fils doit endosser pendant qu'elle pleurniche comme une gourde.

Je ressens quelque chose d'étrange quand Joan me regarde enfin. Les yeux de West. Le visage d'une quasi-inconnue. Une force que je connais bien et sur laquelle je sais pouvoir compter.

— C'est pour le ramener avec toi que tu es venue jusqu'ici ? me demande-t-elle enfin.

— Je ne sais pas.

Elle vide sa tasse et se lève pour aller la poser à côté de l'évier. Elle regarde la lune par la fenêtre.

— Emmène-le loin d'ici. C'est sa dernière chance.

Je passe la matinée du lendemain dans la cuisine de Joan Leavitt, à faire la vaisselle puis à écosser des petits pois en compagnie de Frankie.

Une fois qu'on a fini, Joan essaie de nous apprendre à tricoter. Frankie se débrouille beaucoup mieux que moi. Je ne cesse d'enrouler le fil autour de l'aiguille, ce qui fait des trous dans la maille.

Joan déclare que je suis douée pour faire des trous.

Pour le déjeuner, elle fait chauffer de la soupe de tomates en boîte et prépare des sandwiches avec du faux fromage emballé en tranches individuelles et de la margarine. Il y a constamment du monde qui défile dans la cuisine – des amis, des voisins, des membres de la famille éloignée, une femme accompagnée de ses quatre enfants et qui, si j'en juge par leur conversation, fait partie du même groupe d'alcooliques anonymes que Joan. Joan est sa tutrice.

Elle ne me présente pas. Les gens arrivent et repartent, comme la marée. Joan sort de temps en temps pour fumer une cigarette et, en revenant, passe le mégot sous l'eau froide avant de le jeter. Quand elle n'est pas au téléphone, elle monte le son de la radio et, dès qu'elle a les mains libres, elle tricote. Sa laine se trouve dans un petit sac rouge qui s'accroche au passant de ceinture de son pantalon, et elle se balade en tricotant, sans avoir besoin de regarder. L'un après l'autre, elle fait des carrés de trente centimètres de côté, de couleur marron, bleue, verte ou rouge.

Le salon est littéralement envahi de ses œuvres – deux couvertures sur le canapé, une sur le fauteuil, sans compter la corbeille de fils de laine qui déborde dans un coin. Il y a plusieurs piles de livres contenant toutes sortes de motifs calées sous la table basse.

Je suis assise sur le canapé. Ma cuisse droite touche la couverture drapée autour de la mère de West, et la gauche est au contact de Frankie, qui paraît en avoir besoin.

Toute la journée, elle reste collée contre moi.

Frankie est un mélange déroutant de femme et d'enfant, avec ses genoux cagneux et ses seins déjà volumineux, son maquillage impeccable et sa posture d'ado voûtée. Je comprends pourquoi West l'aime autant. Elle représente tout ce qu'il y a de bon et de doux chez lui. Ses réactions sont vives et spontanées. Elle est drôle et parle fort, s'emporte vite mais pardonne aussitôt.

« *Ils sont beaux, tes cheveux !* » me dit-elle.

« *J'adore ton maquillage ! Tu me montres comment tu fais ?* »

« *Et comment tu fais pour que ton foulard, il reste comme ça ?* »

Elle ne parle plus de ce dont elle a été témoin.

Elle ne pleure pas.

Je me demande si je devrais révéler qu'elle a assisté à la scène, mais à qui pourrais-je le dire ? Sa mère connaît la vérité, quelle qu'elle soit. Quant à sa grand-mère, ses oncles et ses tantes... soit ils sont au courant, soit ils ignorent tout. Je n'envisage pas de trahir la confiance de Frankie en allant raconter son secret à ces gens que je connais si mal.

La seule personne à qui je pourrais imaginer me confier, c'est West, et West n'est pas là.

Dans l'après-midi, on apprend que Bo a été convoqué au poste pour un nouvel interrogatoire. La mère de West fond en larmes. Elle pleure parce que Wyatt est mort, parce que Bo risque la prison... Je n'arrive pas à savoir ce qui la chagrine le plus.

Frankie garde ses grands yeux pleins de larmes rivés sur la télé.

Je passe un bras autour de ses épaules, et on regarde des séries débiles sans rien dire.

West ne m'écrit pas, ne m'appelle pas. Il ne vient pas, alors qu'il l'avait promis.

Ce soir-là, une fois Frankie endormie, je sors mon téléphone et lis la version en ligne du journal local pour essayer d'en apprendre un peu plus.

Des coups de feu ont été entendus dans le mobil-home. La victime a reçu une balle dans la poitrine, puis est décédée dans l'ambulance qui l'emmenait à l'hôpital.

Les voisins évoquent une dispute qui a dégénéré.

Le journal ne nomme que deux témoins : Michelle et Bo.

Bo a été interrogé une première fois, puis remis en liberté, avant d'être convoqué de nouveau.

Je voudrais construire un récit cohérent à partir de ces faits plats et froids. Je voudrais une histoire que je pourrais me raconter, mais je n'ai que le visage de Michelle, noyé de larmes. Frankie roulée en boule sur le canapé, la tête sur mes genoux, les yeux braqués sur la télé. Les gens qui passent dans la cuisine de Joan restent discuter un moment, lui apportent à manger ou lui font quelques courses.

J'écris à West.

Qu'est-ce que tu fais ?

Quand est-ce que tu reviens ?

Est-ce que tu veux que je loue une voiture ?

Il fait la sourde oreille.

Quand nous étions ensemble, déjà, West refusait de me parler de Silt.

Et pourtant, me voilà. Alors, avant qu'il ne m'éjecte une nouvelle fois de sa vie, je vais en apprendre autant que possible au sujet de cet endroit et des gens qui l'habitent.

Mon deuxième jour à Silt ressemble beaucoup au premier, sauf que j'observe et écoute tout avec une attention décuplée, et que j'envoie environ quatre cents messages à West.

Ça va ?

Quoi de neuf ?

Tu as besoin de quelque chose ?

Il ne répond pas, alors je commence à lui balancer des remarques au hasard.

On regarde *Des Jours et des Vies* avec Frankie.

On mange de la soupe de pois cassés.

On dirait un bol de morve, et pourtant c'est super bon. Vous avez quatre heures pour analyser ce paradoxe.

Puis je perds patience et me lâche complètement.

Quand est-ce que tu sors du travail ?

Est-ce que je vais te voir ce soir ?

Je crois que je vais aller boire une bière.

Jouer au billard en minijupe.

Voir si on sait s'amuser dans l'Oregon.

Tu préfères les M&M's cacahuète ou amande ?

Le chocolat noir ou au lait ?

Les montagnes ou l'océan ?

J'ai envie de te voir.

Viens dîner.

À ma grande surprise, il vient. La table de la cuisine est déjà bien occupée par sa grand-mère et ses tantes rassemblées autour de sa mère, plus la ribambelle de cousins qui mangent de la salade de fruits agrémentée de crème fouettée et de petits Chamallows ou du poulet qui a cuit à l'étouffée une bonne partie de l'après-midi.

Quand West va s'asseoir sur le canapé, je le suis.

— Tu as passé une bonne journée ? dis-je en m'installant à côté de lui.

— J'ai reçu beaucoup de textos.

— Des messages intéressants ?

Les yeux rivés sur la télé, son assiette en équilibre sur ses genoux, il attrape un petit pain beurré et mord dedans.

— Non.

Puis il me jette un regard en coin, avec un demi-sourire insolent qui me donne soudain très chaud.

Ce sourire, je l'ai vu au lit, dans sa voiture, dans la boulangerie... à chaque détour de notre vie commune.

Ce sourire me manque.

— Tu peux toujours essayer de faire comme si je n'existais pas, ça ne me fera pas disparaître pour autant.

Il mâche sa bouchée de pain puis avale, sans détourner le regard de la télé.

Je me penche vers lui pour murmurer à son oreille.

— Je ne partirai que quand je serai absolument certaine que tu vas bien.

Il se fige. Il cesse même de respirer, et je retiens mon souffle par pure empathie. Je suis tellement absorbée par lui que je ne m'en rends compte que quand il prend une longue inspiration et me fait face. Son visage n'est qu'à quelques centimètres du mien.

La chaleur de sa cuisse le long de la mienne.

Ses yeux, son nez, sa bouche... son visage.

Argh !

Il n'y a pas d'autre femme. C'est impossible. Pas entre West et moi. S'il avait réellement rencontré quelqu'un d'autre, je ne ressentirais pas ça. Je ne me sentirais pas aussi vivante.

Je ne ressentirais pas ça s'il n'éprouvait pas la même chose.

— Donc, si je te dis que je vais bien, tu repartiras ? demande-t-il.

— Seulement si je te crois.

La blancheur de mon pull se reflète dans ses prunelles et anime étrangement le noir de ses pupilles.

Je vois son nez remuer presque imperceptiblement. Il a envie de me parler, je le sais. Il a des choses à me dire. Alors pourquoi n'ouvre-t-il pas la bouche pour cracher le morceau ?

Après son départ de Putnam, West a refusé catégoriquement que je change d'université pour me rapprocher de lui. Il n'était plus question qu'on se revoie. Avec lui, c'est tout ou rien. Sa mère s'était remise avec son père, donc il devait retourner s'occuper de Frankie.

Il n'a obtenu qu'un après-midi par semaine, au *MacDo* près de son école, une petite heure pour vérifier que sa mère et sa sœur n'avaient ni bleus ni bosses et pour interpréter leurs réponses à ses questions, dans l'attente du jour où il détecterait un problème.

Le reste du temps, quand il ne travaillait pas, il dormait. Il sortait parfois avec Bo et, de temps en temps, rentrait suffisamment ivre pour m'appeler et me raconter sa vérité.

Tout était fini entre nous. Il fallait que je cesse de vouloir être son amie. Il fallait que je cesse de lui

écrire.

Tout était fini entre nous, donc on n'aurait pas dû se parler au téléphone à 2 heures du matin, sauf que c'était lui qui m'appelait. Une fois qu'on commençait à discuter, on se retrouvait très vite à échanger des plaisanteries insignifiantes, à éviter les sujets qui fâchent, jusqu'à ce que l'un d'entre nous dise quelque chose qui nous précipite dans un abîme obscur où nos mains s'égareraient et où on s'avouait tout ce qu'on avait refoulé pendant de longues semaines.

« *Tu me manques.* »

« *J'ai envie de toi.* »

« *J'ai besoin de toi.* »

« *Je t'aime toujours.* »

« *Je ne peux pas. Je suis désolé mais je ne peux vraiment pas.* »

Il me répétait que je méritais mieux, mais je n'ai jamais réussi à me convaincre que quelqu'un d'autre puisse prendre la place de West.

Je regarde ses joues s'empourprer doucement, la veine qui bat dans son cou. Je sens la chaleur qui émane de lui – le désir.

Il peut me mentir par textos, ou même au téléphone, mais pas quand il est assis tout près de moi. Son corps ne ment pas.

— Je te défie de me convaincre que tu vas bien, dis-je. De me faire croire que je ne te manque pas, que tu n'as pas envie de moi, que tu ne penses pas à moi tout le temps. Parce que, moi, je pense à toi sans arrêt.

Je pose la main sur sa cuisse, juste au-dessus de son genou.

— Vas-y. Dis-moi tout ça si tu l'oses.

Ses muscles tressaillent sous mes doigts. West referme la main sur ma nuque.

Il se penche vers moi, tout près.

Je pense qu'il a l'intention de me balancer une vacherie, histoire de me faire comprendre à quel point notre situation est pourrie. Je devrais m'y préparer, me blinder, mais je n'y arrive pas. Quand il pose la main sur moi, je fonds – partout.

C'était par ce geste précis qu'il m'attirait pour un baiser. Et puis, quand il me laisse approcher comme ça, je lis en lui comme dans un livre ouvert et décèle la moindre émotion dans son regard.

Sa tristesse. Son désir.

Il a besoin de moi. Il brûle d'envie de se perdre dans ma douceur et d'y oublier cette vie de malheur qui le cerne.

L'angoisse se devine aussi dans ses yeux. Un déchirement atroce.

Sa douleur prend peu à peu le pas sur sa tendresse, et son regard se durcit ; cette expression vide et froide me fait peur.

— Reste avec Frankie, dit-il enfin. C'est la seule chose que j'attends de toi.

Puis il se lève et s'en va, comme si c'était la réaction la plus normale du monde. Il se lève, enjambe un bébé qui crapahute, fourre son assiette à moitié pleine dans la poubelle et sort.

Je ne sais pas où il va.

Je sais seulement que c'est quelque part où je ne peux pas l'atteindre.

J'envisage d'emprunter une voiture et de demander l'adresse de Bo. Je pourrais me garer devant chez lui, frapper à la porte, trouver West et le coincer. Je pourrais poser mes deux mains sur son torse et le pousser de toutes mes forces.

Dis-moi ce que tu penses. Avoue ce que je représente pour toi.

Dis-moi ce que tu comptes faire maintenant qu'il est mort.

Promets-moi que tu vas revenir. Montre-moi que tu m'aimes encore. Dis-moi que tu es désolé.

La seule chose qui me retient, c'est la force de mon désir pour lui.

J'ai envie de le suivre partout, comme Frankie me suit, moi – de me lover contre lui pour trouver un peu de réconfort.

Enfin, non, ce n'est pas la seule chose qui me retient. Il y a aussi ce que j'ai vu – ce qu'il a osé me montrer. Il va mal, et cette dureté de façade est la seule défense qu'il connaisse.

C'est pour lui que je suis venue, pas pour moi.

Il veut que je reste avec Frankie, alors c'est ce que je vais faire.

Mon troisième jour à Silt est identique aux deux premiers.

West a mis les voiles et refuse de répondre à mes textos.

Mon père m'appelle, mais je ne décroche pas. Quatre fois de suite. Tant que je suis ici, je ne peux pas penser à ce qui se passe à la maison – pas si je veux éviter de péter les plombs. C'est trop.

Et puis, je suis fatiguée de mes conversations avec mon père. Il est obnubilé par l'affaire avec Nate. J'ai passé l'été à parler du procès avec mon père et à penser à West. Le procès et West, West et le procès. Plus d'une fois, allongée dans le noir dans mon lit de petite fille, j'ai eu l'impression de disparaître – l'impression que j'étais réduite aux conséquences des événements de l'an dernier. Ce qui s'est produit avec Nate. Ce qui s'est produit avec West.

Au lieu de prendre les appels de mon père, je consacre la matinée à jouer les détectives. Je m'insinue dans les conversations et apprends les prénoms de tous les cousins de West. Je commence à me faire une idée de la personnalité de chacun de ses oncles et tantes, ainsi que des rivalités qui alimentent les petits drames quotidiens de cette famille.

Et il y en a, des petits drames. Je comprends sans mal pourquoi West a choisi de prendre ses distances pendant six ans.

Michelle est convoquée au commissariat dans l'après-midi. Joan nous apprend à jouer au backgammon, à Frankie et à moi, et on se lance dans un tournoi à la table de la cuisine pendant qu'elle prépare un chili, tricote et parle au téléphone avec ses filles, l'une après l'autre. Elles ont toutes une bonne raison d'être en colère.

Michelle revient avec une migraine, fond en larmes quand Joan lui demande ce que la police voulait savoir, puis s'endort sur le canapé.

Frankie se lasse du backgammon et veut jouer au *Uno* à la place. Quand Joan lui fait remarquer qu'elle n'a pas les cartes qu'il faut, Frankie lui dit qu'elle en a un paquet au mobil-home. C'est aussi là-bas que se trouvent ses vêtements, sa petite trousse à maquillage, son téléphone, son duvet et toutes les affaires qu'une gamine de dix ans aime avoir sous la main.

— On peut aller les chercher, dis ? implore-t-elle. S'il te plaît, Caroline !

— Tu sais bien que je n'ai pas de voiture, ma puce. Je pourrais demander à West.

— Il va dire « non ». Ils me disent tous « non », grommelle-t-elle avant de croiser les bras sur ses cartes et de poser le front dessus avec un soupir de désespoir.

— L'enquête est encore en cours, ma chérie.

En début de soirée, Joan reçoit un coup de fil et sort sur le perron pour répondre. Quand elle revient, elle nous apprend que la police considère la mort de Wyatt Leavitt comme un accident et que l'affaire est classée.

Les autorités vont rendre le corps à la famille. L'enterrement est prévu pour le lendemain.

Cette nuit-là, alors que Frankie dort déjà, Joan monte à l'échelle qui mène au grenier.

— Caroline ? Tu es habillée ?

Je porte un tee-shirt à manches longues et un pantalon de yoga pour dormir. Je suis pour ainsi dire habillée.

— Oui.

— Alors viens.

Quelques minutes plus tard, elle se gare devant un mobil-home plongé dans l'obscurité. Une longueur de cordon jaune est collée en travers de la porte pour signifier que l'accès est réservé aux enquêteurs.

La poignée tourne facilement sous la main de Joan, qui me fait signe de passer sous le cordon.

On va entrer par effraction, me dis-je. Et contaminer le lieu du crime.

Techniquement, l'enquête est close, mais je crois bien que, même si elle était encore en cours, je n'hésiterais pas à entrer. J'ai besoin de voir à quoi ressemble cet endroit. J'ai besoin de savoir, parce que c'est ici que West a grandi.

Son passé gît ici.

Je prends note de tous les détails – l'odeur de renfermé qui règne à l'intérieur, le piteux lambris collé aux minces cloisons, la table toute rayée dont la surface imitation bois n'est qu'un pauvre autocollant à moitié arraché.

Joan sort de la chambre avec les bras chargés de vêtements.

— Attrape-moi un sac-poubelle, dans le placard sous l'évier, me dit-elle.

J'obéis tout en me demandant où West rangeait ses affaires quand il habitait ici. Qu'est-ce qui lui appartenait en propre ? Comment protégeait-il ses quelques biens ?

Il ne voulait pas que je voie tout ça.

Mon téléphone sonne. En le sortant de ma poche, je décroche sans le faire exprès. J'entends la voix de mon père.

— Caroline ?

— Salut, papa.

— Je n'arrête pas de t'appeler depuis ce matin.

Joan ressort de la chambre avec une autre brassée de vêtements. Je cale le portable contre mon oreille et ouvre le sac-poubelle. Elle y jette les fringues en vrac avant de repartir vers la chambre.

— Désolée, je n'ai pas eu une minute à moi.

— Qu'est-ce qui t'accapare tant ?

Une petite intrusion sur les lieux d'un crime.

Et dans la vie privée de l'homme que j'aime.

Bref, j'ai l'impression de me taper la tête contre un mur.

Sauf que West n'est pas un mur, même s'il aimerait s'en donner l'air. Les briques qu'il a érigées autour de lui sont aussi immatérielles que le faux bois de la table.

— Je n'ai pas le temps de discuter, là, dis-je à mon père.

— Quand est-ce que tu auras le temps ?

— Je ne sais pas. Je t'appellerai, d'accord ?

— Non, pas d'accord. J'ai prévu une réunion mardi parce que j'ai encore des questions à propos de la plainte. J'ai besoin que tu me donnes ton avis sur une chose ou deux d'ici là. Quand est-ce que tu reviens ? Ou...

Je cesse de l'écouter. Dehors, une voiture s'approche au son d'une grosse ligne de basses. Le faisceau d'une paire de phares balaie l'intérieur du mobil-home et met en valeur une sombre décoration au mur.

Des éclaboussures.

Du sang.

Je raccroche.

Joan revient avec une poignée de bijoux dans une main et un paquet de cartes de *Uno* dans l'autre.

— Il faut qu'on file, lance-t-elle.

Je ne demande pas mieux. J'ai envie de fuir à toutes jambes. Pourtant je reste encore une bonne minute plantée au cœur des pires cauchemars de West, parce que pendant des années il n'a pas pu s'en échapper.

On retourne chez Joan en silence, toutes vitres ouvertes. Je fais tourner mon téléphone entre mes mains d'un geste machinal en pensant à mon père.

Le père de West est mort, lui. J'ai vu les traces de son sang.

Joan a dû les voir aussi. La vie de son fils répandue sur un mur. Quel gâchis.

Je suis venue pour aider West, pourtant je me sens impuissante. Tout ce que je peux faire, c'est rester ici et l'aimer. Espérer.

Je monte les sacs dans le grenier pour que Frankie les trouve à son réveil.

Mon quatrième jour à Silt est celui de l'enterrement.

West se tient près du cercueil, à côté de sa mère.

J'essaie de ne pas trop le regarder, mais ça m'est difficile. Ses cuisses tendent le tissu de son costume. Sa veste est si serrée qu'elle lui donne l'allure d'un gangster de film noir. Quand il se penche pour consoler un de ses petits cousins, je remarque que son pantalon est luisant tellement il est usé au niveau des fesses, et j'ai peur que les coutures ne craquent.

Peut-être qu'il l'a emprunté à quelqu'un, mais un pincement au cœur me convainc que non. Ce costume est le sien – le seul qu'il possède. Son costume d'avant, qu'il a dû porter pour sa remise des diplômes du lycée et son bal de promo.

Il ne lui va plus, et j'ai envie de pleurer.

West a l'air tellement en colère.

Il ne voulait pas venir. Sa mère n'a pas réussi à le convaincre. Sa grand-mère n'a même pas essayé.

Frankie voulait qu'il soit là.

Elle se trouve à l'autre bout du salon funéraire, à côté de sa tante Heather, qui a trois enfants de trois pères différents et qui vit dans l'Idaho, des indemnités qu'elle touche depuis qu'un accident de travail lui a abîmé le dos. D'ailleurs elle ne cesse de se le masser. Moi-même, j'ai mal partout à force de rester debout comme ça, et je ne me suis pas pris une palette de boîtes de conserve sur le râble il y a dix ans.

Cela fait six heures qu'on est là. Il fait trop chaud, trop sec, et il n'y a rien à boire ni à manger.

Régulièrement, Frankie cherche West du regard et, quand elle le trouve, ses épaules se détendent un peu.

Il fait son possible pour lui rendre la situation supportable, comme si ça lui épargnait d'avoir à l'affronter lui-même.

Je le soupçonne de croire que, précisément, il fait face, mais quand il baisse la garde je vois la vérité sur son visage. Quand son regard se perd au loin et que son masque de colère tombe l'espace d'une seconde – l'espace d'une fraction de seconde –, je vois.

Il surveille Frankie qui discute avec un cousin plus âgé qu'elle, et toutes ses émotions affleurent – son désir de la protéger, sa peur, son agressivité, son amour.

Son visage me manque tellement...

Tout comme me manquent ces matins où je me réveillais à ses côtés et le regardais jusqu'à

mémoriser chaque détail – ses cils, la courbe de sa bouche, la cicatrice à son sourcil.

Ou encore ces soirées où je révisais sur le canapé et où il s’installait par terre devant moi, un livre sur les genoux, un bras passé derrière lui et posé sur ma cuisse, le poids de ses doigts sur ma chair. Chaque fois qu’il lisait quelque chose d’intéressant, il tournait la tête pour m’en parler, avec ce sourire en coin si lumineux, et mon univers s’emplissait de West.

Soudain je croise son regard et ne le lâche plus. C’est mon besoin d’être près de lui qui me met en mouvement. C’est la force magnétique de notre attirance, plus puissante que jamais, alors même que la pièce et sa famille nous séparent. C’est l’espoir que, peut-être, je vais trouver les mots qui...

Un couple me devance. La femme touche le coude de West tout en lui offrant ses condoléances. C’est une superbe brune d’une trentaine d’années au maquillage impeccable. Je lui envie l’assurance de sa posture, la courbe de sa poitrine et sa ravissante robe fuchsia mais, surtout, je lui envie le fait qu’elle puisse toucher West alors que je suis loin de lui.

Je détourne la tête.

Et me retrouve nez à nez avec le cercueil ouvert.

Je ne sais pas qui a eu cette idée géniale. Je pensais que le couvercle serait fermé parce que, franchement, qui a envie de voir une blessure par balle ? Mais il faut croire que les croque-morts bouchent les trous avant de rhabiller les cadavres car le père de West se trouve là, sous mes yeux...

Il lui ressemble tellement !

Je ne suis pas stupide ; je sais ce que je vois, mais mon cœur se laisse duper, et mon corps s’emballe, pris de panique, en nage, les larmes aux yeux.

Arrête de le regarder.

La femme brune serre West dans ses bras. Debout sur la pointe des pieds, elle se plaque contre son torse. C’est un peu trop pour un geste de réconfort. Elle y met également les hanches, ce qui me paraît déplacé vu les circonstances.

Arrête de les regarder.

À quelques pas de là, un homme discute avec la mère de West. Il est plus âgé qu’elle, d’une élégance grisonnante dans son costume de luxe. Michelle s’est remise à pleurer, mais cette fois ce sont des larmes discrètes et dignes. L’homme lui tend un mouchoir tandis qu’à sa droite l’embrassade se poursuit. Le pli amer de sa bouche doit se refléter sur mon visage. Comme moi, il semble souhaiter que cette étreinte meure d’une mort violente.

Il doit vouloir leur arracher cet instant pour le jeter à terre et le fouler au pied.

Arrête de les regarder.

Je retombe sur le cercueil. J’étouffe un rot et sens un goût de vomi dans ma gorge. Les jambes en coton, je vacille sur mes talons et me retiens à ce que je peux.

Le satin blanc est frais sous mes doigts.

Je me rappelle avoir lu un article selon lequel les entreprises de pompes funèbres faisaient payer une fortune pour des détails de ce genre – un cercueil tapissé de satin, une urne funéraire en marbre où recueillir les cendres –, sauf qu’on n’a même pas le choix. Ce n’est pas comme si on pouvait se pointer avec un sac Ziploc et dire « Mettez-moi tout ça là-dedans. »

Rien n’est donné. La grand-mère de West vit de ses maigres allocations et de la pension d’invalidité que son défunt mari obtenait du syndicat des chemins de fer. Si elle n’était pas déjà pleinement propriétaire de sa maison, elle n’arriverait pas à joindre les deux bouts. De fait, Michelle lui donne régulièrement de l’argent pour faire ses courses.

Michelle « emprunte » environ 500 dollars par mois à West, parfois davantage. Elle n’est pas allée travailler depuis la mort de Wyatt. Tout ça – la jolie moquette rose poudré, le silence respectueux des

employés, les compositions florales disposées un peu partout –, c’est West qui le paie de sa poche. Il dépense une fortune pour faire embaumer le salaud qui le tabassait quand il était gamin.

Je regarde le cadavre une fois de plus. Wyatt Leavitt n’est plus qu’un macchabée. Je l’observe jusqu’à discerner le maquillage – un peu de mascara sur ses cils, du fond de teint, du blush.

Ce n’est pas West, juste un connard qui a fait un don de sperme à sa mère.

Je suis bien contente qu’il soit mort.

L’homme qui parlait avec la mère de West pose une main sur le coude de son épouse et se penche pour murmurer quelque chose à son oreille. Elle se décide enfin à lâcher West et hoche la tête en souriant.

Ils font leurs adieux et s’éloignent.

West me regarde, jette un coup d’œil au cercueil puis grommelle :

— Reste avec ma mère.

Il tourne les talons.

Je le maudis.

Je le maudis de m’avoir menti, de m’imposer ce silence froid et de m’avoir fait croire qu’il y avait quelqu’un d’autre.

Il n’y avait que lui, West, coincé là et persuadé qu’il ne pourrait jamais me retrouver. Persuadé que nous ne pourrions jamais être heureux ensemble.

West, qui avait décidé tout seul dans son coin que ce serait mieux pour moi s’il se détachait de moi.

« *Elle est comment ?* lui ai-je demandé à l’époque. *Est-ce qu’elle te fait rire ? Est-ce que tu l’aimes ?* »

Pas de réponse.

J’ai passé une journée entière à ruminer ma fureur, à analyser la situation, à en parler et à boire, puis je suis revenue à la charge.

« *Est-ce que ses jambes se dérobent sous elle quand tu l’embrasses ? Est-ce qu’elle sourit quand tu la baises ? Est-ce qu’elle dit ton prénom ?* »

J’étais ivre d’alcool et de rage, ce soir-là. Je lui ai crié ma juste colère.

West m’a raccroché au nez.

Bridget, ma meilleure amie, a dû m’arracher le téléphone des mains tellement je tremblais. Ce n’est que quand elle a essuyé mes larmes que je me suis rendu compte que je pleurais.

Je le regarde s’éloigner, ses épaules raides et engoncées dans son costume. Il me tourne le dos.

Je le comprends mieux que quiconque. Le problème, c’est que je n’ai pas la moindre idée de ce que je vais faire de lui.

Sa grand-mère vole à mon secours.

— Vas-y, me souffle-t-elle en prenant Michelle par le bras.

Je me fraie un chemin entre les rangées de chaises alignées pour le service qui doit débiter dans une demi-heure et débouche sur le vestibule, avec ses canapés démodés et ses tableaux aux motifs soigneusement inoffensifs – essentiellement des bergères et des vaches, avec une marine perdue au milieu.

Pas de West en vue. Il a dû sortir pour fumer.

Près de la porte, j’aperçois l’homme qui discutait avec la mère de West tout à l’heure. Quand j’arrive à sa hauteur, il lance :

— Vous êtes Caroline, n’est-ce pas ?

— Oui.

Il me tend la main.

— Evan Tomlinson. Si vous voulez bien m'accorder un instant, j'aimerais vous parler.

Tomlinson. Le docteur Tomlinson.

West le surnomme « le docteur T. »

C'est lui qui a financé les études de West à Putnam.

— Bien sûr.

J'entends claquer une porte derrière moi. Le bruit vient du salon funéraire où repose le père de West. Quelqu'un a dû sortir par l'issue de secours, qui se trouve juste derrière le cercueil. Un nouveau grincement retentit, suivi d'un fracas métallique.

— J'ai été surpris de vous trouver parmi nous, déclare le docteur Tomlinson. J'avais cru comprendre que West avait coupé les ponts avec Putnam.

— Il a essayé.

Il met les mains dans ses poches et m'observe un long moment, comme s'il cherchait quelque chose sur mon visage. Apparemment, ce qu'il trouve lui convient car il reprend la parole.

— Je vais être parfaitement franc. West Leavitt qui passe ses journées à réduire du petit bois en sciure, c'est du gâchis – le gâchis d'une jeune vie et d'une grande intelligence, or on n'a jamais assez d'intelligence en ce bas monde. Je tente de le convaincre de retourner à Putnam et je me disais que vous pourriez peut-être m'aider.

Oui.

Je peux vous aider.

Oh, oui !

— Qu'est-ce que vous envisagiez ?

— En tant qu'ancien élève et que donateur régulier, j'ai la possibilité de parrainer un étudiant pour l'obtention d'une bourse exceptionnelle. C'est une offre alléchante, qui inclut non seulement les frais de scolarité mais aussi l'hébergement. West n'aurait qu'à prouver qu'il est sérieux et méritant.

S'il n'y a que ça... Je ne connais personne qui soit plus méritant que West.

— Pourquoi ne pas avoir parrainé West dès le début au lieu de payer ses deux premières années de votre poche ?

— Parce que c'est tout nouveau. J'ai commencé à discuter de ce projet avec le bureau des bourses lorsque j'ai envoyé West à Putnam. C'est ça qui m'en a donné l'idée, et je pense que le fait que je sois prêt à financer ses études a convaincu le comité de mon investissement.

— Je vois. Vous en avez parlé à West ?

— Oui, mais il a refusé. Il n'a pas voulu m'expliquer pourquoi.

— Quand est-ce que vous lui avez posé la question ?

— La semaine dernière. Juste avant que son père...

Il fait un geste évasif de la main, comme pour désigner la situation qui nous entoure.

... se fasse tuer.

... se retrouve ici.

— Est-ce que vous avez mentionné sa sœur quand vous lui avez proposé cette bourse ?

— Non.

— Il ne veut pas la laisser toute seule ici.

— Il est beaucoup trop jeune pour endosser la responsabilité de cette gamine.

Je secoue la tête, incapable de lui donner tort ou raison. Évidemment que West est trop jeune, mais qu'est-ce que ça signifie, de toute façon ? Il a l'âge qu'il a. Il est qui il est. Ça fait des années qu'il a endossé la responsabilité de Frankie, et il ne cessera jamais de s'occuper d'elle, quoi qu'en pense le

docteur Tomlinson – ou moi, ou n’importe qui d’autre.

— Monsieur Tomlinson, je...

C’est alors que le directeur des pompes funèbres entre en coup de vent. Les joues rouges, il respire la panique.

— Où est Mme Leavitt ?

— Elle était avec le cercueil.

— Elle n’y est plus. Est-ce que vous pourriez aller vérifier qu’elle n’est pas aux toilettes, s’il vous plaît ? Il faut absolument que je la trouve.

— Pourquoi ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Il y a une... un incident dans le parking. Si quelqu’un pouvait intervenir...

Je sors en courant. Je suis bien placée pour savoir que West n’a pas peur des incidents. Il a une fâcheuse tendance à frapper avant de réfléchir. Quant à moi, j’ai une fâcheuse tendance à me trouver sur le chemin de ses coups de poing.

J’aperçois un attroupement entre deux rangées de voitures. Je me faufile comme je peux afin de voir ce qui se passe – sauf que je ne suis pas sûre de comprendre ce que je vois.

West se trouve entre deux hommes qu’il sépare à bout de bras – son oncle Jack et un type que je ne connais pas.

— Il n’a vraiment aucun respect, putain ! hurle son oncle. Il n’a aucune excuse, ce connard !

Le type à qui il s’en prend a le crâne rasé et l’allure d’un mur de brique en costard. Je comprends de qui il s’agit quand quelqu’un lance le mot « assassin » et qu’il grimace.

Bo.

Plusieurs personnes crient en même temps dans un concert d’éclats de voix. Frankie se tient en retrait sans rien dire, toute pâle.

— Calme-toi, lance West à son oncle.

Jack est le fils de Joan, le frère du père de West. Il ne travaille pas. J’ai entendu sa femme, Stephanie, raconter à Laura qu’après avoir couché les enfants la veille, elle avait passé deux heures à faire le tour des bars dans l’espoir de le retrouver à temps pour qu’il dessoûle avant l’enterrement.

S’il est sobre, c’est tout relatif.

— Je me calmerai quand cet enculé se sera tiré d’ici ! C’est mon frère qu’on enterre, putain !

— Il est venu se recueillir.

— Il devrait être en taule, ce fumier !

— Ça, c’est à la police d’en décider.

— Il a tué Wyatt, West ! Il lui a tiré dessus, de sang-froid ! Je n’arrive pas à croire que tu sois de son côté. Ça me dégoûte de savoir que tu squattes chez lui et que tu te balades dans son pick-up !

De là où je suis, je sens les vapeurs éthyliques de l’haleine de Jack. Je cherche des yeux la mère de West. Bo et elle sont les deux pôles de ce conflit, les deux points d’un triangle dont le troisième a été effacé.

Quand enfin je la trouve, je comprends que la situation risque d’empirer méchamment avant de se résoudre.

Ça me rappelle la fois où j’étais allée me promener avec mon père juste après un orage. On avait vu un poteau électrique couché en travers de la route. Les câbles sectionnés crachaient des étincelles dans la nuit. C’est ça que m’évoquent les yeux de la mère de West. Il s’en dégage la même énergie sauvage. Il suffirait d’un déclic pour qu’une catastrophe se déclenche.

— Tu as un sacré culot de venir ici, gronde Michelle.

Elle relève brusquement le menton, et l’espace d’un instant, je remarque une grande ressemblance

avec West – dans sa mâchoire, dans le feu de son regard.

— Après ce que tu as fait ? ajoute-t-elle d'une voix de plus en plus criarde. Après tout ce que tu m'as dit ? Tout ce que tu m'as promis ? Tu viens me déranger pendant son enterrement ? C'est son enterrement, bordel de merde ! Tu m'as pris Wyatt et maintenant tu viens me priver de ça ?

Elle s'avance vers lui à mesure que sa colère monte. Bo tente de se défendre mais ne parvient pas à ralentir la furie qui fonce sur lui. Elle le cingle d'insultes qui s'abattent sur lui comme une pluie noire et froide.

Il redresse les épaules et regarde au loin, derrière elle. Ce n'est que quand elle fait mine de le gifler qu'il pose la main sur elle, mais ce geste suffit.

Elle essaie de se dégager et pousse un cri de douleur quand il raffermi sa prise. Une onde de choc meurtrière passe sur les gens attroupés, malsaine et aussi tangible qu'une vague.

Je voudrais faire quelque chose pour éviter que ça ne dérape, mais ne vois personne capable de m'aider. Laura est tellement docile et malléable que je me demande comment elle fait pour tenir debout toute seule. J'espérais que Stephanie empêcherait son mari de se comporter comme un gros con, mais ses yeux brillent d'excitation. Je vois bien qu'elle adore ça. Heather n'a aucune espèce d'autorité. Quant aux cousins, je ne les connais pas. Le directeur des pompes funèbres a disparu.

Mon regard se heurte à celui de West, qui articule « Frankie » en silence.

Ça, au moins, je peux le faire.

Je fonce droit vers elle, ce qui implique de passer entre West et Bo en me penchant pour esquiver le bras tendu de West.

— Viens, Frankie. On va chercher ta grand-mère.

Elle ne quitte pas Bo des yeux.

— Il n'aurait pas dû venir.

— Je sais, ma puce. Allez, viens.

Je la prends par le bras, et elle se blottit contre moi. On retourne à l'intérieur, où on se lance à la recherche de Joan. Après avoir passé en revue la salle d'attente, les toilettes et le salon funéraire, on la trouve dans une autre salle vide, toute seule. Tandis que je la mets au courant, elle garde les yeux rivés sur une croix illuminée dans une niche du mur.

— S'il vous plaît...

Elle croise enfin mon regard, et je comprends que rien de tout ça ne lui est étranger. Ces gens-là font partie de sa famille. Elle les a mis au monde, les a vus faire des enfants à leur tour. Elle a essuyé des décennies de comportements de ce genre.

Alcoolisme, mauvaise santé, insultes, maltraitance, violence, mort...

J'aurais aimé qu'elle puisse au moins enterrer son fils dans la dignité – même si c'était un bon à rien –, mais il faut qu'elle intervienne. On ne peut pas laisser West affronter ça tout seul.

— Il n'y a personne d'autre pour l'aider, dis-je.

Joan ferme les yeux et pousse un soupir.

Puis elle se lève.

En la voyant sortir, j'ai envie de la suivre, mais je m'inquiète pour Frankie. Je dois choisir entre la protéger et rester auprès de West. Je ne peux pas faire les deux.

Ça me tue de ne pas savoir ce qui lui arrive.

— Tu veux bien rester ici, ma puce ?

Frankie se mord la lèvre et fait « non » de la tête.

— Je suis censée te garder à l'écart de tout ça, mais ton frère...

... est là-bas.

... est la seule chose qui compte à mes yeux.

— Tu l'aimes vraiment, hein ? dit-elle.

Je sens les larmes me monter aux yeux et les refoule au prix d'une profonde inspiration.

— Oui.

— Ça va si je promets de ne pas sortir ? Je peux rester sur le seuil, comme ça, je verrai quand même ce qui se passe.

— Ça marche.

On reprend la direction de la porte. Alors qu'on traverse le vestibule, Frankie me prend soudain le coude.

— Caroline ?

— Oui ?

— Je suis désolée.

Ces trois petits mots résonnent à mes oreilles tandis que je m'éloigne.

« *Je suis désolée.* » Comme si c'était sa faute.

J'entends des sirènes au loin. Est-ce le directeur qui a appelé la police ? Je trouve ça un peu exagéré, comme réaction, jusqu'à ce que je mette le pied dehors et que j'aperçoive le désastre.

Je vois un homme en costume qui donne un coup de poing. Une femme qui vacille sur ses talons aiguilles, pliée en deux de douleur. J'entends un sifflement suraigu, un claquement sec de chair contre chair.

Je regarde un inconnu donner un coup de tête à un autre. Le sang qui jaillit de son nez est la chose la plus répugnante que j'aie jamais vue.

C'est une bagarre. C'est à ça que ressemble une bagarre.

C'est le chaos complet – pas une chorégraphie bien ordonnée comme dans les films –, et j'ai beau chercher West, je ne le trouve pas. Je n'arrive même pas à franchir le premier rang de corps enchevêtrés. Il n'y a pourtant pas des centaines de personnes dans ce parking. On doit être vingt, vingt-cinq tout au plus. Je devrais pouvoir me frayer un chemin.

Je fais une nouvelle tentative, mais mon instinct de survie est bien trop développé. Chaque fois qu'un coude ou qu'un poing fuse dans ma direction, je recule.

Brusquement la mêlée s'écarte, et j'aperçois Bo et la mère de West. Posté derrière elle, il la tient dans ses bras pour la maîtriser. Elle se débat comme un beau diable en hurlant des obscénités. On dirait une folle furieuse, avec ses cheveux dans tous les sens, sa voix éraillée et ses joues sillonnées de larmes au mascara.

Je jette un coup d'œil derrière moi. Frankie se tient sur le pas de la porte, comme elle me l'a promis. Elle assiste à tout ça.

Moi aussi, je suis désolée, Frankie.

Bo essaie de sortir Michelle de la mêlée. Je me rends compte que c'est grâce à la grand-mère de West que la troupe de furieux s'est écartée pour les laisser passer. C'est son sifflement à elle qui retentit régulièrement par-dessus le vacarme. Pendant ce temps, West épargne à Bo de se faire lyncher.

Il repousse quelqu'un, lance un coup à un autre.

Un poing le percute au visage. Sa tête part en arrière sous le choc. Je m'élance vers lui. Je fonce vers West tandis que le ciel se met à saigner rouge et bleu au son des sirènes.

Un policier a plaqué West contre le capot d'une voiture, jambes écartées. Il a le front écrasé contre la carrosserie. Sa veste s'est déchirée dans son dos et laisse voir le blanc de sa chemise.

— Excusez-moi, dis-je en saisissant le bras d’une femme en uniforme. Excusez-moi !

Elle se dégage sans cesser de parler dans sa radio. Je m’approche du véhicule dans l’espoir d’attirer l’attention de l’agent qui s’occupe de West.

— Vous allez l’arrêter ? Mais... et ses droits ? Il n’a rien fait de mal. Ce n’était pas sa faute. Il est innocent, je vous dis ! Pourquoi vous ne m’écoutez pas ? Je...

— Caro ! aboie West.

Il a l’air franchement mauvais, avec le gros hématome qui enfle sa pommette, l’archétype même du voyou que les flics pensent avoir coincé. Un gros plouc violent qui déclenche une bagarre à un enterrement.

— Arrête, Caro. Laisse-les faire leur travail.

— Mais ce n’était pas ta faute !

— Ils vont bien finir par s’en rendre compte, mais pour ça, il faudrait que tu leur foutes la paix cinq minutes.

Quand un troisième policier vient me prendre par le bras pour m’entraîner à l’écart, je me mords la langue. Je vais rejoindre Joan, adossée au mur des pompes funèbres.

— Je n’y crois pas ! Il essayait de calmer le jeu !

— S’il ne s’énerve pas, il ne devrait rien lui arriver, dit Joan. Tout va bien.

— Non, tout ne va pas bien.

Je repose la tête contre le revêtement en plastique du bâtiment et tente de respirer.

La mère de West est assise à l’arrière d’une voiture de police, impassible et silencieuse, jusqu’à ce qu’elle se remette soudain à hurler de sa voix complètement cassée.

— Son enterrement, putain ! C’est son enterrement, fils de pute !

Bo est menotté, direction le commissariat. L’oncle Jack part pour l’hôpital avec un nez cassé, et le reste de la famille se disperse. Je ne sais pas qui va au poste ou à l’hôpital. Ils en ont peut-être tout simplement assez.

West est relâché et livre sa version des faits à côté du véhicule, trop loin de moi pour que j’entende ce qu’il dit.

Un agent vient me poser quelques questions, et je lui explique ce que j’ai vu. Ça me prend beaucoup plus longtemps que je n’aurais cru. Quand enfin j’arrive au bout de mon récit, West a disparu.

Le parking est presque vide.

Le directeur des pompes funèbres s’approche doucement de moi.

— Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle.

Je ne vois pas pourquoi je refuserais. Mes pieds se mettent machinalement en mouvement. Je sens que j’ai le visage tout crispé. Je crois que suis encore un peu sous le choc.

Le directeur me conduit jusqu’au salon funéraire. Un petit groupe se tient devant le cercueil – West, Joan, Frankie et les Tomlinson. Il faut croire que c’est tout ce qu’il reste. Je m’arrête à côté de West, et le directeur va se placer derrière un lutrin.

Je me penche vers West.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— La cérémonie va débiter.

— Quoi ? Maintenant ?

Il me prend la main et la serre de toutes ses forces avant de me relâcher.

Je comprends très vite que le programme de la journée a été sérieusement écourté. Nous avons droit à un bref discours, puis on nous demande de passer derrière la cloison amovible qui sépare la pièce en deux pendant que les employés referment le cercueil.

Les Tomlinson commencent à se disputer à mi-voix dans un coin. J'ai comme l'impression que le docteur T. veut partir alors que sa femme souhaite rester.

Je ne vois pas du tout ce qui la retient ici.

Frankie est blottie dans un fauteuil, les genoux remontés contre la poitrine. West est assis à côté d'elle. Il paraît absent. La colère qui l'animait a cédé la place à cette expression vide et impassible que je connais bien. C'est le masque derrière lequel il se cachait à Putnam, à l'époque où l'on refusait d'admettre nos sentiments l'un pour l'autre.

« *Je n'attends rien de personne.* »

Voilà ce que dit le masque.

En le voyant comme ça, j'ai envie de lui livrer le monde sur un plateau d'argent, de lui offrir absolument tout ce qu'il pourrait désirer.

Je veux lui présenter mes excuses pour le mauvais tour que lui a joué le sort, et pour la différence entre son univers et le mien, parce que West est un homme formidable coincé dans une vie de merde.

Le pire, c'est que rien ne s'arrangera pour lui s'il décide de rester ici, sous l'influence de sa mère, et d'endosser la responsabilité de faire régner l'ordre dans sa famille.

Je ne peux pas lutter contre ça.

Au bout d'un moment, les employés font coulisser la cloison et poussent le cercueil, placé sur une sorte de table roulante, jusqu'au corbillard qui va le conduire au cimetière, en haut de la colline voisine.

Là, West demeure impassible jusqu'à ce qu'on nous invite à jeter des fleurs ou des poignées de terre sur le cercueil. Alors il s'avance, va chercher une pelle appuyée contre un camion et la plante dans le tas de terre meuble amassée au pied de la tombe. Une pelletée, une deuxième, puis une autre... Très vite la terre cesse de glisser de chaque côté du cercueil et commence à le recouvrir.

Ce n'est évidemment pas comme ça que les choses se passent d'habitude, mais personne ne semble enclin à interrompre West. Joan entraîne Frankie à l'intérieur. Mme Tomlinson leur emboîte le pas. Le docteur T. n'est pas venu au cimetière.

Il ne reste plus que West et moi, ainsi que le directeur des pompes funèbres, qui me jette un regard suppliant.

Je hausse les épaules.

West s'acharne sur sa pelle. Il a les yeux brillants, les joues rouges.

Le directeur reprend le chemin de ses pompes funèbres.

Je commence à me demander combien de temps ça prend, de remplir une tombe. Il est hors de question que je laisse West ici tout seul.

Je remarque une autre pelle à l'arrière du camion, alors je vais la chercher avant de retourner à côté du tas de terre. West relève la tête.

On se regarde pendant de longues secondes.

Ce n'est pas de la tendresse qui passe entre nous en cet instant. Ce sont deux volontés qui s'affrontent.

C'est West qui me dit : « Ne te mêle pas de ça, putain ! », et moi qui réponds : « Essaie de m'en empêcher, pour voir. »

West qui rétorque : « Je ne veux pas te voir ici. Tu n'as rien à faire à Silt. Je n'ai pas besoin de toi. »

Moi qui hurle : « Tu ne sais même pas de quoi tu as besoin ! Arrête de faire ta tête de mule et accepte ce que j'essaie de te donner. Accepte mon aide ! »

Tout ce que je veux, c'est lâcher cette fichue pelle et aller me planter devant lui. Je veux le prendre dans mes bras et me serrer contre lui, coller mes seins contre son torse, l'embrasser jusqu'à ce qu'il

n'ait plus d'autre choix que de me rendre mon baiser. Je veux qu'il m'embrasse comme avant – en un bouquet d'étincelles si vite enflammées qu'on ne prenait pas toujours le temps de se déshabiller entièrement, qu'on arrivait à peine à défaire une braguette et à écarter une culotte, juste assez pour que nos corps se retrouvent.

J'ai mal tellement j'ai envie de ça. Je crève d'envie que l'on se perde de nouveau l'un en l'autre, qu'on renoue avec cette joie.

Et pourtant, je comprends que ce n'est pas ce qu'il attend de moi.

Je retire mes escarpins, plante ma pelle de toutes mes forces et la soulève pour l'amener au-dessus de la boîte luisante où le père de West va pourrir.

J'éprouve un malin plaisir en entendant le choc sourd de la terre contre le cercueil.

Mes gestes sont maladroits, et je répands de la terre un peu partout, y compris sur mes pieds. Au bout de cinq minutes, j'ai les orteils tout noirs et le dos en feu. Au bout de dix, j'ai des ampoules aux deux mains.

West est gracieux et efficace, lui. Sa pelle fend l'air avec un sifflement mélodieux.

Et pourtant, malgré ses efforts, remplir une tombe prend du temps. Mes ampoules éclatent et suintent.

Je ne m'arrête pas.

Le soleil disparaît derrière l'horizon.

Une fois qu'on a terminé, West me prend ma pelle des mains pour aller la reposer à l'arrière du camion en même temps que la sienne. Puis il se poste à côté de la sépulture, les bras ballants.

On dirait un petit garçon. C'est tellement frappant que je comprends soudain, de façon viscérale, qu'il a un jour été aussi jeune que Frankie – un petit garçon qui voulait son papa mais qui n'a écopé que d'un lot de déceptions. Un petit garçon que son père a frappé, maltraité, abandonné, puis à qui on a dit et répété qu'il ne fallait pas s'appesantir sur le passé, qu'il fallait oublier.

Sa mère, sa grand-mère, sa famille tout entière – tous lui ont demandé d'accorder une dernière chance à son père, puis encore une autre. Peut-être que, cette fois, ce serait différent. Peut-être que Wyatt avait vraiment changé. Peut-être que la vie était devenue juste et généreuse, que le bonheur se révélait possible et tout proche.

Sauf que la vie n'est pas juste – pas envers West, en tout cas.

Je ne sais pas comment il fait pour survivre ici.

Je ne sais pas comment il fait pour ne pas se laisser écraser. Moi, j'étouffe rien que de le voir coincé ici. Cet endroit est magnifique, avec ces routes qui serpentent entre les collines, ces forêts luxuriantes, l'océan... Ce n'est pas juste qu'un lieu aussi beau se montre aussi cruel envers l'homme que j'aime.

Si West reste ici, il va finir par en crever.

Je m'approche doucement le long de la tombe, jusqu'à sentir la chaleur qui émane de son bras.

Je le touche enfin, pose la main sur son épaule.

— West.

Ce ne serait pas juste de lui demander quoi que ce soit en cet instant, mais précisément, tout ce que je veux, c'est qu'il se repose sur moi. Je ne veux rien lui prendre ; je veux lui donner un moment de répit, de réconfort, d'oubli. Je veux lui faire don de quelque chose.

J'ai essayé de le laisser tranquille, de ne pas réveiller des sentiments qui risqueraient de l'ébranler alors qu'il croule déjà sous les responsabilités, mais je n'y tiens plus. Je n'arrive pas à croire que ce soit mieux comme ça, que ce soit mieux pour West d'être privé de la douceur que j'ai à lui offrir, ou que ce soit mieux pour moi de rester plantée à un mètre de lui, à me dire que je n'ai pas le droit de

m'approcher, ni aujourd'hui, ni demain – peut-être même jamais.

En quoi est-ce que ça peut être mieux ? Et mieux pour qui ? Pas pour moi, en tout cas. Ni pour West.

Certainement pas pour West.

Je vais me poster face à lui et passe les mains autour de sa taille. Je pose la joue contre son torse et sens la houle de son souffle.

— Si tu as envie de moi, dis-je. Sans conséquences, sans rien... Simplement... Si tu veux oublier tout ça pendant une heure... Tout ce que tu veux, West.

Je le serre contre moi. Il est beaucoup plus dur qu'avant. Il s'est blindé contre le monde. Je veux qu'il sache que je vois cette armure, que je comprends pourquoi il la porte et que, s'il veut l'enlever l'espace d'un instant, avec moi, il peut.

Je l'aime.

Je l'aime tellement que j'en ai mal, et c'est là tout ce que j'ai à lui donner. Alors je l'étreins de toutes mes forces, jusqu'à ce qu'il cède.

Il vient peser contre moi. Pas de tout son poids, juste un peu. Une mince fissure dans le mur blanc et vide de son déni.

Je sens sa main remonter dans mon dos et se refermer sur ma nuque. Sa tête s'appuie contre la mienne, il doit sentir mon souffle saccadé.

— Caro, murmure-t-il dans mes cheveux.

C'est la première fois depuis que je suis arrivée qu'il prononce mon nom comme avant, comme si c'était quelque chose de précieux.

Comme si j'étais précieuse, moi.

— Je pourrais venir te rejoindre chez Bo, ou on pourrait prendre une chambre dans un motel. Dis-moi de quoi tu as besoin.

Quand je relève la tête, il a les paupières fermées, alors je l'embrasse.

Je dépose un baiser sur sa bouche, puis juste au coin, puis au bord de l'hématome qui enfle sa pommette.

Ces lèvres si douces, ces cils si longs. Ce garçon que j'aime tellement.

Je l'embrasse dans le cou, sous la mâchoire, et passe ma langue sur sa peau pour goûter sa sueur salée, sa saveur, et soudain ses mains sont sur moi. Il me soulève le menton et me rend mon baiser.

Il ne s'agit pas de tendres retrouvailles, mais plutôt d'un saut de l'ange – un plongeon vertigineux au cœur d'un désir aveugle et torride. Sa langue, sa colère, sa saveur, sa chaleur, ses lèvres sur les miennes, ses mains qui me guident et qui m'offrent tout ça... West tout entier... Je me laisse submerger.

Ivre de West, étourdie de possibles, je lui dis que tout va bien se passer, moins parce que j'y crois que parce que j'en ai envie.

— On va s'en sortir, West.

Et c'est comme ça que, d'une seule phrase, je détruis tout. Une petite phrase, et West recule en écartant les mains.

Quand il rouvre les yeux, j'y vois mon erreur. Ce qui, pour moi, était une expression d'espoir vient de lui rappeler qu'il ne peut prétendre à rien de tout ce qu'il désire.

— Il n'y a pas de « on » qui tienne, Caro, grommelle-t-il en s'essuyant les paumes sur les cuisses. Je n'ai pas besoin de toi.

Je comprends parfaitement ce qu'il est en train de faire. C'est évident.

Il en est conscient, lui aussi. C'est obligé. Ce qu'il vient de déclarer est trop ridicule pour qu'il le

croie réellement. J'ai le souffle court, les lèvres humides et gonflées. Je vibre de la tête aux pieds.

Puis West dit :

— Il est temps que tu rentres chez toi.

Ça fait mal.

Ça fait atrocement mal.

Et pourtant, je ne suis pas dupe. J'ai accueilli West dans mon corps. J'ai souvent sondé son regard à l'instant même où il entrait en moi. Je sais à quoi il ressemble quand il a envie de moi. Je sais identifier sa souffrance à sa façon de m'embrasser – son besoin viscéral de sombrer dans l'oubli, dans la torpeur délicieuse de nos deux corps réunis, dans ce silence tranquille où on peut enfin se parler, où il pourrait enfin me livrer tout ce qui lui pèse.

Je comprends mieux que personne le langage de West quand il se refuse à admettre ce dont il a tellement besoin.

Alors je le laisse partir. Je suis des yeux son dos large qui rétrécit à mesure qu'il descend la colline. Je le regarde retirer sa veste déchirée et la jeter dans la poubelle au coin des pompes funèbres. Il disparaît. Je me mets à compter les secondes.

Je lui accorde dix minutes.

Puis, je me lance à sa suite.

Il règne un silence étouffant à l'intérieur du bâtiment, un peu comme dans le cabinet d'un médecin ou comme dans une chapelle – tous ces endroits où nul n'est censé s'amuser.

Ces endroits en suspens.

La porte du salon funéraire est ouverte, mais il n'y a plus personne, pas plus que dans le vestibule ou dans la salle d'attente.

Je me dirige vers le parking. Le soleil s'est couché, et même s'il fait encore assez clair pour y voir, le crépuscule s'installe.

Je suis fatiguée. J'ai envie d'une douche chaude et d'un bon lit douillet. Je vais convaincre West de me ramener chez Bo. Tant pis s'il refuse de me toucher, j'en ai marre de dormir sur la moquette dépareillée d'un grenier poussiéreux qui me fait éternuer. Je n'ai aucune intention de me réveiller avec des yeux de lapin albinos.

Je ne vois pas la voiture de Joan. Elle a dû emmener Frankie.

Je trouve le pick-up de Bo, qui n'est pas verrouillé. Je monte dedans puis envoie un texto à West pour lui demander où il est, avant de regarder mes mails.

Je me sens seule. J'envoie un message à mon père.

Juste un petit mot pour te dire que je vais bien.

Plus que jamais, je me rends compte de la chance que j'ai. Ces quelques jours au contact de la famille de West m'ont rappelé à quel point ma vie à moi a été formidable. Certes j'ai perdu ma mère quand j'étais petite, mais justement, j'étais trop jeune pour en garder de vrais souvenirs. Ce dont je me souviens très bien, en revanche, c'est que mon père a toujours été présent pour mes deux sœurs et moi. C'est un vieux grincheux qui croit qu'il peut tout commander, mais au fond, je sais qu'il veut ce qu'il y a de mieux pour moi. J'ai toujours su que je pouvais compter sur lui, et les petits différends qui nous opposent ne sont précisément rien de plus que de petites différences.

Je lui envoie un autre message.

Je suis tellement heureuse de t'avoir ! Je t'aime, papa.

J'attends une minute en observant mon écran, mais mon père ne répond pas – pas plus que West.

Je repose la tête contre le dossier et ferme les yeux. J'espère que West va revenir avant que la température tombe. Même en été, les nuits sont froides dans l'Oregon. C'est à cause des montagnes, je crois.

West saurait sûrement m'expliquer, si je lui demandais.

Je sors mes écouteurs de mon sac et passe en boucle une chanson que j'aime bien, tout doucement.

Le sommeil me gagne peu à peu, en s'invitant dans la mélodie pour me bercer.

Un bruit mat me réveille en sursaut. La main crispée sur mon téléphone, je regarde au-dehors mais ne vois rien. Il fait nuit noire. Nul lampadaire n'éclaire le petit parking.

J'entends un éclat de rire.

Une voix de femme, grave et intime.

Un nouveau choc sourd fait trembler le pick-up – un corps brutalement plaqué contre la carrosserie.

Un léger couinement contre une vitre. Je tourne la tête jusqu'à apercevoir un mouvement lent par l'étroite fenêtre à l'arrière de la cabine. Une ombre aux contours émoussés. Je me rends compte que c'est la chevelure d'une femme quand cette dernière dit :

— Ici, personne ne nous verra.

Un nuage de cheveux noirs, et le dos échancré d'une robe qui serait fuchsia si la lumière le permettait. C'est la femme qui a serré West dans ses bras pendant une éternité devant le cercueil.

Mme Tomlinson.

J'entends la voix de West.

— Tâche d'être discrète.

— Tu sais bien que j'en suis incapable.

— Tu préfères avoir la bouche pleine, peut-être ?

Elle rit.

— Tourne-toi, lance-t-il.

Un claquement retentit contre la vitre – l'alliance de Mme Tomlinson.

C'est le détail qui change tout, qui me prouve que c'est bien réel. Ça, et la blancheur de ses dents. Prise de vertige, je ferme les yeux.

C'est encore pire.

Pendant de longues minutes je tombe, prisonnière d'une bulle temporelle, engluée dans une répulsion féroce qu'on m'aurait versée sur la tête comme un seau de dégoût, un refus viscéral.

Non. Ce n'est pas possible.

L'alliance cogne contre la vitre de nouveau.

— Oh, oui ! Oh, cette bouche ! Ça m'avait manqué !

Je n'entends pas ce que dit West. Je ne le vois pas.

Et pour cause : il est agenouillé, le visage entre les cuisses de Mme Tomlinson.

Je détourne la tête et cligne des paupières dans le noir.

Quand j'avais trois ans, je suis tombée dans un lac en plein hiver. Mon père nous avait emmenées donner à manger aux canards au bout d'un ponton, et il a suffi d'une seconde d'inattention.

Je me rappelle avoir reculé brusquement parce que quelque chose m'avait fait peur.

Je me souviens de ma surprise quand j'ai perdu l'équilibre.

Une fois que j'ai été dans l'eau, ma peur a disparu. Happée par ce froid absolu, j'ai accepté l'inévitable.

Là, c'est pareil. Je sais ce qui est en train de se passer. Je suis consciente de ma colère. Je sens mes

mais trembler et la nausée me prendre à la gorge. Pourtant rien de tout ça n'a d'importance, pas plus que les pleurs paniqués de mes sœurs, déformés par l'eau du lac.

Je suis gelée.

Figée.

Je sombre.

Je dérive, immobile, au son des cris de plus en plus stridents de Mme Tomlinson.

On pourrait comparer nos expériences respectives, elle et moi.

Est-ce qu'il vous a fait ce truc, là, avec sa langue ?

Ah, il a dû mettre les doigts en ciseaux. Ça me rend folle, à tous les coups.

Combien de fois est-ce que vous avez fait ça ? Ça a commencé quand il travaillait au golf avec votre mari ?

Il avait quel âge, à l'époque ? De quelles autres façons vous êtes-vous servie de lui ?

Parce que, là, c'est lui qui se sert de vous.

Ces pensées ne sont pas les miennes.

Ce détachement ironique n'est qu'une défense illusoire, un garde-fou fanfaron. Mon vrai moi est pris dans un tourbillon de rage, de honte et de douleur si violent que je ne peux même plus l'approcher.

Je dois me laisser couler, m'abandonner à l'eau glaciale.

Je pousse un grognement agacé quand mon téléphone vibre dans ma main. Un bref coup d'œil m'apprend que j'ai reçu de nouveaux messages de la part de mon père et de West.

Je suis encore avec le directeur.

On règle les derniers détails.

Si on était à l'intérieur des pompes funèbres, je serais obligée de ressentir quelque chose. C'est à ça que sert ce genre d'endroit – à exprimer sa peine entre quatre murs pour mieux la laisser derrière soi.

Ici, en revanche, assise sur le siège du pick-up, plongée dans le froid tandis que l'odeur du tabac coule dans mes veines, je suis à l'abri de tout ressenti. Je suis en suspens pour l'instant.

Je lis les messages de mon père pendant que West fait jouir Mme Tomlinson.

Moi aussi, je t'aime, C.

Tu as une idée de quand tu rentres ?

Un troisième texto arrive alors.

Tiens-moi au courant. Je viendrai te chercher à l'aéroport.

Elle fait un raffut pas possible. Je croyais qu'il n'y avait que dans les films qu'on hurlait comme ça.

On dirait une scène tirée d'une parodie. Je suis coincée dans un pitoyable navet et je ne peux pas mettre la « pause ».

J'entends le gravier crisser. C'est West qui se relève. Il voit sûrement l'intérieur de l'habitable illuminé par l'écran de mon téléphone. Elle aussi, elle doit le voir, maintenant qu'elle a rouvert les yeux.

Les sons qu'ils émettent ont certainement du sens.

Je suis censée en avoir quelque chose à faire.

Je suis censée dire quelque chose quand West ouvre la portière et me regarde sans avoir l'air surpris.

Il me toise avec une espèce de fierté brûlante. L'arc arrogant de ses sourcils me prouve qu'il savait.

Il savait parfaitement ce qu'il faisait.

Je me tais, même quand il m'appelle.

— Caroline...

Ce n'est pas souvent qu'il prononce mon prénom en entier.

Je me tais, même quand il pose une main sur mon épaule et me secoue.

— Dis quelque chose, putain !

Derrière lui, Mme Tomlinson murmure sur un ton apaisant :

— West, West...

Je sombre, et rien ne m'oblige à lui parler.

Rien ne m'oblige à faire quoi que ce soit.

Il me reconduit à l'aéroport le lendemain matin.

La route monte puis redescend. On franchit les collines sans un mot.

Ce n'est qu'en voyant un panneau indiquant que nous sommes à trente kilomètres d'Eugene que je commence à me dire que ça y est.

Cette fois, c'est fini.

Quand West est parti, l'an dernier, je l'ai accompagné à l'aéroport sans savoir si je le reverrais un jour. C'était horrible, mais pas autant que ce trajet silencieux. Ce que je n'avais pas compris alors, c'est que tout était encore ourlé d'espoir.

J'ignorais si je reverrais West mais j'avais le droit d'espérer.

J'ignorais s'il remettrait les pieds à Putnam un jour mais je savais qu'il l'espérait, lui aussi.

On espérait rester amis – et pouvoir redevenir plus que ça.

C'est la lente mort de tout espoir – l'asphyxie de tout avenir – qui est si dure à encaisser. Ça ne m'étonne pas que West ait craqué.

Ça ne m'étonne plus qu'il se soit inventé une nouvelle copine – un prétexte pour ne plus m'appeler. Il voulait me donner une raison de ne plus attendre à côté de mon téléphone.

C'était dur et ça faisait mal.

Mais pas autant que ça.

Ce qu'on traverse aujourd'hui, c'est le désert de cendres qui suit l'éruption d'un volcan. Tout est brûlé, décimé ; l'air empeste le soufre, et le ciel est noirci. Il n'y a plus rien dans cette voiture qui puisse nourrir le moindre espoir.

West a tout ravagé, et il l'a fait exprès.

Je finis par rompre le silence.

— Je sais très bien à quoi tu joues.

Il crispe les mains sur le volant.

— Si tu as quelque chose à me dire, Caro, dis-le.

— Tu espères que je vais te crier dessus. Ça te faciliterait la vie, hein, si ton dernier souvenir de moi, c'était ça ? Tu pourrais te contenter de te rappeler ces dernières minutes, et ça t'épargnerait de devoir repenser à tout le reste.

Il se tait.

Moi, en revanche, je me suis assez tue comme ça.

Je n'ai jamais été du genre à garder le silence bien longtemps, et mes mésaventures de l'année écoulée m'ont convaincue de l'importance de ne surtout pas la fermer.

En cet instant, j'aimerais avoir un micro, des haut-parleurs et des milliers de gens dans le public.

J'aimerais que le monde entier m'entende.

— Je t’aime.

C’est la toute première chose que je veux dire à West Leavitt. Je l’entends sursauter, surpris.

— C’est parce que je t’aime que je suis venue et que j’ai fait tout mon possible pour t’aider. Je veux que tu saches que je n’aurais reculé devant rien pour sauver notre histoire. Je ne m’en étais pas rendu compte jusque-là mais, maintenant, j’ai compris. Si tu m’avais demandé de prendre une année sabbatique, de venir habiter ici le temps de t’aider à mettre ta sœur sur le droit chemin, je l’aurais fait. Si tu m’avais dit que tu voulais la prendre en charge, que tu voulais qu’on l’élève ensemble, toi et moi, dans une maison loin de ta mère, j’aurais répondu : « OK, c’est parti », même si ça me fout la trouille. Pour toi, je l’aurais fait, West. Depuis le début je t’ai toujours dit « oui », et j’aurais continué parce que tu en valais la peine. Ce que je ressentais quand j’étais avec toi... Ton intelligence et ton cœur... Toi... Tout ça, ça en valait la peine.

Il garde les yeux rivés sur la route, alors je l’imite, sauf qu’il n’y a rien à voir.

— Regarde-moi, dis-je.

Il refuse.

— Regarde-moi, West. Tu me dois bien ça.

Il ralentit, met le clignotant et s’arrête sur le bas-côté, puis coupe le moteur.

Il se tourne vers moi, et c’est encore pire.

— Tu dois quitter Silt, West. Emmène ta sœur avec toi. Je sais bien qu’il est hors de question que tu la laisses ici toute seule, mais tire-toi de là. Tu ne seras jamais heureux si tu restes. Tu n’as pas le mode d’emploi.

Son regard se perd au loin, en direction des montagnes.

— Tu m’as dit, un jour où j’avais besoin de l’entendre, que je n’avais rien fait de mal. Aujourd’hui, c’est à mon tour. C’est à moi de te dire que ce que tu as fait, c’était mal. Ton petit spectacle d’hier soir ? Parce que c’est de ça qu’il s’agissait. Je ne vais pas faire semblant de croire que c’était quelque chose dont tu avais réellement envie, que tu t’es laissé emporter par ton désir ou de gober d’autres mensonges du même genre. La vérité, c’est que tu avais calculé ton coup. C’était dégueulasse et odieux de ta part, mais je sais très bien pourquoi tu as fait ça, West. Eh bien, de même que j’avais besoin d’entendre, à l’époque, que je n’avais rien fait de mal avec Nate, que je n’avais rien à me reprocher alors même que j’entendais des centaines de connards virtuels me crier des insultes à longueur de journée...

West me jette un coup d’œil choqué.

— Quoi ? Je ne te l’avais pas dit ? Eh oui, West. J’entendais des voix dans ma tête, je ne dormais plus, je ne vivais plus. La totale. Et c’est toi qui m’as tirée de là. C’est grâce à toi que je m’en suis sortie, West.

— Non, tu t’en es sortie toute seule.

— Je sais bien. Tout est toujours grâce à soi-même ou à cause de soi-même, et on ne peut s’en prendre qu’à soi-même, mais parfois, si on se secoue, c’est uniquement parce qu’on a une bonne raison de le faire, et ma raison, c’était toi, West. Tu m’as dit que je n’avais rien à me reprocher, que je n’étais ni abîmée ni salie, et je t’ai cru. Tu as tout changé.

Je me tords les mains. Je ne devrais peut-être pas lui déballer tout ça.

Je ne suis même pas sûre d’avoir sur lui le genre d’influence salvatrice qu’il a eue sur moi.

— Ce n’est peut-être pas de ma bouche que tu as besoin d’entendre ça, mais...

Un avion passe à basse altitude devant nous. Il va sans doute se poser à Eugene. Je relève les yeux et sonde le visage de West.

— ... Mais je crois bien être la seule personne qui ose te parler franchement, alors voilà. Ton père

était un connard, et le reste de ta famille... Je sais bien que personne n'aime entendre dire du mal de sa famille mais, West, tu dois bien te rendre compte que ces gens n'arrêteront jamais de te pomper tout ce qu'ils peuvent. Tu espères peut-être qu'un jour tu pourras regarder ta mère, ta sœur et ta grand-mère, et te dire « c'est bon, elles vont bien, je peux aller vivre ma vie comme bon me semble », mais ça n'arrivera jamais – pas plus que je n'arriverai à faire disparaître mes photos d'Internet. N'attends pas que les choses se tassent d'elles-mêmes, ce serait une perte de temps. Il faut que tu trouves un moyen de te sortir de cette situation, parce qu'elle ne va pas s'arranger. C'est à toi de te bâtir l'existence que tu veux. Sinon tu n'auras pas de vie du tout, et ça... Je n'imagine rien de pire que ça.

Il émet un drôle de bruit de gorge. Je n'ai aucune idée de ce que ça signifie – de ce que West ressent –, mais c'est ma dernière chance, alors je ne vais pas me priver de lui dire ses quatre vérités. C'est lui qui m'a appris à aller droit au but, à foncer dans le tas. C'est une leçon que je ne suis pas près d'oublier.

— Tu veux savoir ce qui m'a fait pleurer comme une conne hier soir, même après ce que tu m'as fait ? J'ai beau être en colère contre toi ; j'ai beau avoir la gerbe chaque fois que je regarde ta bouche et que je repense à ce que j'ai dû entendre – à ce que tu m'as forcée à écouter –, ce qui me fait le plus mal, c'est de me dire que je vais remonter dans mon avion et que toi, tu vas retourner à Silt pour y crever à petit feu, jour après jour.

Je m'essuie les joues. J'ai du mascara plein les mains. C'est un désastre.

— Tu te rends compte à quel point c'est tordu ? Mon cœur qui se traîne à tes pieds ?

— Je ne comprends pas, répond West. Je ne comprends pas comment tu peux...

— Parce que je t'aime ! OK ? Même si je m'en passerais bien, figure-toi. Il y a des choses qui font tellement mal... Je me dis qu'on ne devrait pas avoir à les subir, sauf qu'on n'a pas le choix. Il y a des sentiments qui sont tellement odieux, tellement malsains, que ça ne devrait même pas être possible de les éprouver. Et pourtant, ils sont bien là. Je t'aime toujours et je sais que je ne te reverrai plus jamais. C'est toi qui nous as fait ça. Ce n'est pas la faute de ton père ni de ta famille ; c'est la tienne. Alors oui, je pourrais te frapper et te pourrir d'insultes – j'en connais de belles. Je pourrais t'expliquer combien j'ai mal. Je pourrais aussi descendre de voiture, claquer la portière et faire du stop jusqu'à l'aéroport parce que, putain de merde, West, tu fais chier ! Comment est-ce que tu as pu me faire un truc pareil ? Hein ?

Il croise les mains derrière la tête, pose le front contre le volant et se cache le visage de ses bras repliés.

— En revanche, il y a une chose que je ne pourrais jamais faire : te laisser croire que je n'ai pas compris ton petit jeu, ou te laisser croire que je ne tiens plus à toi.

Je le regarde une fois de plus. Sa tête basse et ses épaules, son torse souligné par un tee-shirt bleu, ses longues jambes bronzées qui dépassent de son short.

On est tellement différents de ce qu'on était quand on s'est rencontrés !

Perdus dans la nature. Impossible de faire marche arrière.

— Ne fous pas ta vie en l'air, West. Tu n'en auras pas d'autre.

Effondré sur le volant, il remet le moteur en marche.

Je l'entends respirer à grandes goulées douloureuses.

Il s'écoule cinq bonnes minutes avant qu'il se ressaisisse.

Quant à moi, je suis calme maintenant que j'ai vidé mon sac.

West redresse la tête et tend le bras vers la boîte à gants. Il sort son paquet de cigarettes en faisant bien attention de ne pas toucher mon genou. Le briquet est tout au fond, hors de sa portée.

Je l’attrape et le lui passe.

Puis je sors son bracelet en cuir de mon sac et le place dans la boîte à gants. On dirait un jouet d’enfant.

— Et arrête de te cramer les poumons, pendant que tu y es.

Il souffle sa fumée par la vitre ouverte, et elle se dissipe aussitôt dans l’air.

Je me rappelle alors que cette forêt verdoyante qui nous entoure – toute cette vie, toute cette sève – est née du feu et des cendres.

Il y a de l’espoir en ce bas monde.

Il ne me reste plus qu’à le trouver.

FRONTIÈRES NOIRES

WEST

Fondu enchaîné, écran noir.

Tel était mon plan.

Tu parles d'un plan !

Caroline est repartie le lendemain de l'enterrement de mon père. J'ai passé les quatre semaines suivantes à Silt. L'écran de mon western personnel était censé s'assombrir sur les bords pour ne laisser qu'une vignette au milieu, un petit trou de la taille d'une pièce de monnaie, puis plus rien.

Rideau. Le spectacle est fini, c'est le reste de ta vie qui commence. Bienvenue dans ce paradis d'indifférence émotionnelle.

Fais-toi plaisir. Bois des bières. Tape-toi une fille de temps en temps.

J'étais complètement à côté de la plaque. Je croyais sûrement me protéger en me persuadant que c'était ce que je voulais. Pourtant j'avais déjà eu l'occasion de constater que ce n'est pas en répétant des expériences désagréables qu'on risque de les rendre meilleures. La peur de ne pas pouvoir remplir le frigo, la peur que ta petite sœur ne guérisse jamais de cette bronchite qui la fait tousser jour et nuit, la trouille de mourir seul et triste, sans avoir pu refaire l'amour à la seule femme que tu désires... C'est atroce et ça ne s'améliore jamais.

Ça fait mal, et ça fait chier, et ça ne s'arrête jamais. Tu crois que tu vas toucher le fond, mais c'est sans fond. Il n'y a pas de rideau noir qui tombe pour t'épargner enfin toute cette horreur.

Caroline a raison : il y a des choses qui font tellement mal qu'on ne devrait pas avoir à les subir, sauf qu'on n'a pas le choix. Ces sentiments, c'est à chacun d'y faire face, de s'en débrouiller.

Chacun sa vie, et tant pis si elle n'est pas juste.

Je suis retourné à Silt et je me suis remis au travail.

J'ai réduit en sciure du bois de genévrier et j'ai pensé à mon avenir pour la première fois en neuf mois. J'ai pensé à Caroline – à ce qu'elle m'avait dit et à ce que je lui avais fait. Je voulais tellement éviter qu'elle me voie ici, occupé à lutter pour garder la tête hors de l'eau.

Je savais qu'elle comprendrait la vérité si elle mettait les pieds ici. J'avais peur de ne pas le supporter et j'avais raison.

Je n'ai pas supporté ce qu'elle m'a dit.

Je n'ai pas supporté qu'elle déjoue mon petit stratagème cruel – la honte cuisante que j'ai ressentie quand elle a refusé de pleurer ou de hurler, quand j'ai enfin admis que j'essayais de la faire changer d'avis à mon sujet parce que j'étais incapable de lui avouer la vérité.

Je l'aimais. Jour après jour, heure par heure, chaque horrible minute qui passait, je l'aimais.

Je l'aimais, et pourtant je l'ai blessée. Je m'y suis senti obligé parce que je croyais que c'était le seul moyen de la faire partir. Une femme aussi intelligente que Caroline, aussi loyale et dévouée... Elle était prête à tout pour moi, même à rester à Silt. Je l'avais deviné, et elle l'a confirmé. Bravo, West, bien joué. Tu as compris comment faire fuir l'amour de ta vie. Faire jouer Rita Tomlinson contre le pick-up de Bo – en voilà une bonne idée. Ça va marcher, c'est sûr. Obligé.

Je me dégoûtais.

Je me détestais.

J'aimais Caroline plus que tout. Depuis le début, elle était plus courageuse que moi, meilleure que moi, bien plus futée. Elle comprenait tout dès le premier coup d'œil. Elle voyait en moi un homme qui méritait qu'on le sauve, mais j'avais décidé que personne ne me sauverait jamais.

Je la maintenais à distance, autant que je l'osais, parce que j'allais devoir rester à Silt – parce que ça me faisait horreur mais que je n'avais pas le choix.

Il fallait que je ravale mon horreur.

Que je vive ma vie. C'était le scénario qu'on m'avait tendu quand j'étais arrivé sur le plateau.

Seulement, j'ai jeté un nouveau coup d'œil au scénario après le départ de Caroline, alors que le cadavre de mon père commençait à pourrir dans un cercueil acheté avec ce que m'avait rapporté mon trafic d'herbe, et je me suis rendu compte que je n'étais pas le shérif de l'histoire.

Il ne serait jamais venu à l'idée d'un homme bon et honnête, doté d'un minimum de décence, d'infliger à Caroline un truc aussi ignoble.

Pourtant j'avais osé.

Qu'est-ce que ça faisait de moi ?

Je me suis fait une liste dans ma tête : tous les trucs que je dois démêler.

Tout en haut de la liste, il y a la question du logement. Le lundi qui suit l'enterrement, je passe chez ma grand-mère après le travail pour discuter avec ma mère.

Je la trouve dans le canapé, enroulée dans la couverture en crochet qu'elle semble avoir adoptée. La télé est allumée, mais elle ne la regarde pas vraiment.

Elle a l'air complètement ravagée, avec ses cheveux gras et sales, et son vernis à ongles tout écaillé.

Je m'assieds à côté d'elle.

— C'est quoi, comme émission ?

Elle me tend la télécommande.

— C'est nul. Change, si tu veux.

Je prends la télécommande et zappe distraitement.

J'ai demandé à ma grand-mère d'emmener Frankie au *MacDo* pour me laisser le temps de discuter tranquillement avec ma mère mais, maintenant que je suis là, je sens le désastre qui nous guette. Je sais lire l'humeur de ma mère comme si j'étais un baromètre. Elle ne me paraît pas franchement stable.

Pourtant ce n'est pas son humeur qui m'inquiète le plus – c'est la mienne. Je sens un nuage noir planer au-dessus de ma tête. Si je pensais pouvoir repousser cette conversation d'une semaine ou deux, je n'hésiterais pas.

— Ta copine est partie s'installer chez Bo ? demande ma mère.

— Non, elle est rentrée chez elle.

— J'aurais parié qu'elle resterait ici, vu les regards qu'elle te lance.

Les regards que me lance Caroline...

J'érige un mur autour de moi pour éviter d'y penser.

Les mains de Caroline, la douceur de ses gestes quand elle a voulu me consoler, sa détermination quand elle a retiré ses chaussures pour m'aider à combler cette tombe...

Je double la hauteur de mon mur.

C'est d'une voix sèche que je rétorque :

— Qu'est-ce qui pourrait bien mériter qu'on reste ici ?

Je suis assis à côté d'un coussin sur lequel est dessiné un cerf – ou plutôt toute une scène de forêt réaliste, que je trouvais très chouette quand j'étais gamin.

C'est kitsch à pleurer, comme tout ce que je vois autour de moi – moche, kitsch et pourri, comme tout ce qui fait ma vie ici.

C'est un effet secondaire que je n'avais pas anticipé quand je suis parti étudier dans une université pour enfants gâtés. Forcément, après deux ans à fréquenter des salles de classe aux lambris de cèdre vernis d'une couleur riche et chaude, tout paraît mille fois pire qu'avant quand tu retournes dans ton minable trou paumé.

C'est toute mon échelle de valeurs qui a changé. Là-bas, tout le monde conduit de belles voitures bien entretenues. Tout est fait main, artisanal, bio et équitable. Sur le coup, c'est marrant de se moquer de ces goûts de luxe, mais il n'empêche que, quand tu rentres chez toi, tout te semble nul et immangeable.

— Ça ne me plaît pas que tu vives chez lui, reprend ma mère.

— Bo est un type bien.

— Ça, tu n'en sais rien. Tu n'as pas vu ce qui s'est passé ce soir-là.

— Je ne vois pas comment j'aurais pu.

— Effectivement ! Tu n'es jamais là. Même quand tu rentres à la maison, c'est évident que tu préférerais être ailleurs, avec ta Caroline.

Elle prononce « Caroline » comme si c'était un prénom réservé aux snobs, et ça me fout dans une

colère noire.

Je prends une profonde inspiration pour essayer de me calmer. Elle a raison, je n'aurais jamais dû partir. J'ai oublié où était ma place dans le monde. À Putnam, je me suis laissé aller à croire que je pouvais peut-être espérer davantage, et voilà le résultat. Si j'étais resté ici, ma mère serait encore sûrement avec Bo. Mon père ne serait pas revenu fouiner dans les parages et ne se serait certainement pas installé dans le mobil-home parce que c'était chez moi.

Rien de tout ce foutoir ne serait arrivé si j'étais resté à Silt.

— Je suis là, maintenant, dis-je.

Pourtant Caroline murmure dans ma tête.

« Ces gens n'arrêteront jamais de te pomper tout ce qu'ils peuvent. »

J'aurais dû lui expliquer que je n'en attends pas moins d'eux.

C'est quelque chose que Caroline ne comprend pas, parce qu'elle est née avec une cuillère en argent dans la bouche ; elle a grandi avec la conviction qu'elle pouvait devenir qui elle voulait et réaliser tous ses rêves. Le monde lui appartient, mais moi, je n'ai pas le droit d'y toucher.

Je viens de Silt. Je suis là pour m'occuper de ma petite sœur et de ma mère. Ma place est ici, au sein des miens, ce qui signifie qu'ils me prennent tout ce dont ils ont besoin et que mon rôle est de leur donner tout ce que je peux.

Je n'ai pas le droit de partir.

Pas le droit de rêver.

Pas le droit de prétendre à de hautes études ni à l'amour de Caroline. Partir impliquerait de laisser Frankie seule avec ma mère, victime de l'ignorance et de l'incompétence de cette femme qui ne sait même pas ce qui existe de l'autre côté des montagnes.

Si je travaille dur, que je ne fais pas de conneries et que je me débrouille bien, je devrais pouvoir offrir le monde à Frankie. C'est tout ce que j'ai le droit d'espérer.

— Je veux aller habiter à Coos, maman, avec toi et Frankie.

— À Coos ?

— Frankie pourrait aller à l'école là-bas si on avait une adresse dans le secteur. Elle a meilleure réputation que celle de Silt.

— Futée n'est pas assez futée pour que ça change quelque chose.

— Ce n'est pas vrai !

Ma mère soupire. Ce n'est pas la première fois qu'on aborde la question.

— Tu as assez d'argent pour un loyer à Coos, plus la caution ?

— Oui, mais si on veut pouvoir se payer un endroit sympa, il va falloir que tu travailles, toi aussi.

— J'ai démissionné de la prison. Je ne pouvais pas continuer à voir Bo tous les jours.

C'est faux. Elle s'est fait virer.

Bo m'a raconté qu'il avait passé une heure dans le bureau des ressources humaines, à essayer de convaincre les dirigeants de ne pas licencier ma mère. Ça fait quinze ans qu'il travaille là-bas, il espérait avoir un peu d'influence. Au final, ils en ont eu marre d'attendre que ma mère se décide à revenir.

Encore un mensonge – encore une déception.

— Tu as toujours la voiture de papa ?

— Oui, mais j'ai dit à Jack qu'il pouvait la prendre s'il voulait.

— Quoi ?! Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Il a toujours eu un faible pour cette voiture et il m'a dit qu'il voulait garder un souvenir de Wyatt.

— Je ne peux pas continuer à rouler dans le pick-up de Bo si je ne lui paie plus de loyer ! Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? Comment tu veux qu'on se débrouille ?

— Je n'en sais rien, West ! Je n'arrive plus à faire face, depuis que ton père n'est plus là !

— Rappelle-moi : c'est quand la dernière fois que tu es arrivée à faire face ? Hein ? Tu n'as jamais su faire face à rien !

— Ne me parle pas sur ce ton !

— Je te parle sur le ton que tu mérites ! Depuis qu'il s'est fait tirer dessus, tu passes ton temps à chialer et à te lamenter sur ton sort, et tu as trouvé le moyen de provoquer une sale bagarre alors que tu aurais pu calmer le jeu. C'est fini, maman ! Il est temps de tourner la page. Il y a tout un tas de choses auxquelles il va falloir penser : où est-ce qu'on va vivre, comment on va se débrouiller pour acheter de nouvelles fringues et des fournitures scolaires à Frankie... Elle va avoir besoin d'une visite médicale, aussi. Elle est toujours inscrite au centre de santé gratuit ?

— Non, ton père a tout annulé.

— Oh, mais putain ! Il va falloir tout recommencer, et monter un dossier pour obtenir des coupons pour le supermarché. L'enterrement m'a pompé l'essentiel de mes économies, mais il devrait me rester assez pour acheter une voiture d'occasion. Si je garde mon boulot chez le paysagiste, que tu trouves un truc de nuit et que je nous dégotte un appartement sur le trajet du bus, Frankie pourra aller à l'école toute seule. Je me dis que...

— West...

— Quoi ?!

Elle se frotte le visage des deux mains. Elle est blafarde. Elle sent mauvais.

— Je ne peux pas, West.

— Pourquoi ?

— Parce que... Je n'arrive pas à réfléchir ; je n'arrive pas à dormir... Je veux Wyatt. Ça m'est difficile de te regarder, tu sais. Tu lui ressembles tellement, et...

— Dans ce cas, évite de me regarder. Évite de réfléchir. Tout ce que je te demande, c'est de m'aider à faire en sorte que Frankie ne manque de rien et que tout soit en règle. Je peux t'associer à mes comptes bancaires. Comme ça, on pourra signer le bail de nos deux noms, et...

— West, m'interrompt-elle dans un murmure.

— Quoi, putain ?

C'est reparti. Elle pleure.

Ça faisait râler mon père. « *Tu chiales tout le temps, Michelle, et quand t'as fini de chialer, c'est pour m'emmerder à me réclamer des trucs. Pauvre conne, va !* »

Je devrais me sentir sali par cet écho du passé mais, au lieu de ça, j'éprouve un dégoût subit pour ma mère.

J'ai passé la moitié de ma vie à m'efforcer d'être son ami, son associé, son patron. C'est une tâche ingrate que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi.

— Je ne peux pas..., sanglote-t-elle en s'essuyant les yeux sur sa manche. C'est trop dur.

— Alors qu'est-ce que tu proposes ? Que je m'occupe de tout pendant que tu restes à pleurnicher dans le canapé de Joan ?

— Je suis sûre que ça ne l'ennuie pas que je reste, Joan.

— Joan est sa mère à lui, pas la tienne. Vous n'étiez pas mariés. Il ne s'est jamais préoccupé de ton bien-être, lui. Il te traitait comme une merde, il ne te respectait pas, il ne t'aimait même pas et il ne se privait pas pour te cogner dessus quand ça le chantait ! Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu t'accroches à ces souvenirs malsains alors que Frankie a besoin de toi ?

Elle se mouche puis baisse les mains, bouche bée. Elle ne ressemble à rien.

J'attrape le coussin et l'agrippe violemment. J'ai envie de faire du mal à quelque chose, mais pas à ma mère. Son corps est la toute première source de douceur que j'aie connue. Quand j'étais petit, je vivais pour voir son sourire. C'était ma récompense chaque fois que j'avais dit quelque chose de drôle ou que j'avais bien jugé son humeur.

C'est méchant de ma part de m'acharner comme ça alors que je sais qu'elle n'exagère pas. Elle est vraiment incapable de faire face.

— Frankie n'a pas besoin de moi, dit-elle enfin. Tu es là pour t'occuper d'elle.

Elle balance ça comme si c'était une évidence, et cette évidence résonne à mes oreilles comme une porte de prison qui claque.

Je suis là pour Frankie.

Caroline était là pour moi, mais je l'ai chassée.

Je me lève et fais les cent pas devant ma mère. Je mets les mains dans les poches puis les ressorts ; je croise les bras puis les décroise pour me passer les doigts dans les cheveux.

Je sais où cette conversation va nous mener et je ne suis pas encore prêt.

— Tu veux que je m'occupe de Frankie ? OK, mais jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que je me sente capable de le faire.

— Et quand est-ce que tu penses en être capable ?

Elle hausse les épaules et baisse le regard.

— Quand j'aurai retrouvé du travail. Je pourrai acheter une voiture, mettre un peu d'argent de côté pour un appartement.

Je réprime un rire amer.

Jamais.

C'est ce qu'elle essaie de me dire. Elle n'en sera jamais capable.

Je me tourne vers elle et la regarde. J'aimerais pouvoir ressentir de la tendresse pour elle, un souvenir de notre complicité passée, même si ce n'est pas tout à fait de l'amour.

Je l'aime, évidemment.

Le problème, c'est que j'ai perdu tout respect pour elle, toute confiance en elle.

Je ne peux plus porter son poids sur mes épaules. Elle veut que je m'occupe de ma sœur. D'accord. Je veux bien me charger de Frankie mais je ne peux pas, en plus, être responsable de ma mère – pas si elle refuse de m'aider.

— OK, mais dans ce cas, on fait les choses proprement. Tu me donnes une procuration pour que j'aie toute autorité sur Frankie. Je veux pouvoir prendre les décisions qui la concernent.

Elle écarquille les yeux.

— Mais je suis sa mère...

— Je n'essaie pas de te voler ta fille. Il ne s'agit pas de me confier la garde de Frankie. Ça me permet seulement de l'inscrire à l'école, par exemple, ou de remplir ses feuilles de soins.

— Comment tu sais ça ?

— Je me suis renseigné.

Au moins une dizaine de fois depuis que j'ai eu douze ans.

— Il faut qu'on prenne un avocat ?

— Non, c'est facile si les deux adultes sont d'accord.

— Il faut deux adultes ?

— Toi et moi.

— Oh...

Une ombre passe sur son visage.

— Mais tu n'as que vingt ans.

— J'ai eu vingt et un ans il y a deux semaines.

— J'ai raté ton anniversaire ?

— Oui.

Bizarrement c'est ça qui la fait complètement craquer. Elle fond en larmes pour de bon.

Je me rassieds et lui ouvre mes bras pour qu'elle puisse s'y laisser tomber. Entre deux sanglots, elle dit que je lui rappelle mon père.

— Tu lui ressembles tellement ! Tellement...

Ça lui brise le cœur.

Trois semaines plus tard, le docteur T. se pointe chez le paysagiste au moment où je grimpe dans le pick-up pour aller chercher Frankie à l'école.

Bo m'a dit que je pouvais le garder. Il a prétendu qu'il n'en avait pas besoin, en insinuant que moi, si.

Rien de tel qu'un élan de charité pour avoir l'impression d'être un gros bon à rien.

Je referme la portière en saluant le docteur T. de la main, comme si je croyais qu'il est simplement venu se choisir une fontaine ou un nain de jardin.

Puis j'ajuste le rétroviseur et passe la marche arrière.

Peine perdue.

Le docteur T. vient vers moi en courant et en me faisant de grands gestes. Quand il arrive à ma hauteur, il me fait signe de baisser la vitre. Je n'ai pas le choix.

Tandis que le panneau de verre descend, la honte me monte à la gorge. Elle laisse des sillons gluants le long de mes bras, me noue l'estomac et me coupe le souffle.

Ça me fait toujours le même effet quand je le vois.

Quand j'ai rencontré le docteur Tomlinson, alors que j'étais encore au lycée, on était amis, lui et moi. Peut-être que j'en garde un souvenir flatteur et trompeur, mais c'était l'impression que j'avais à l'époque. On avait beaucoup en commun, on discutait de toutes sortes de choses, on échangeait des idées et des rêves tout en arpentant le terrain de golf. C'était génial.

Puis il m'a présenté à Rita.

Je n'ose plus le regarder dans les yeux. Le simple fait de lui parler me demande un effort monumental. Chaque fois je m'attends au pire.

« *Tu as couché avec ma femme.* »

— Je ne savais pas où te trouver, à part ici, lance-t-il. Tu n'as plus de téléphone ?

— J'ai changé d'opérateur.

— Normalement tu peux garder ton numéro. Non ?

— Oui, mais il y a eu un problème.

Il n'est pas bête au point de me croire mais il est trop poli pour l'avouer.

— Tu aurais une vingtaine de minutes à m'accorder ?

— Il faut que j'aille chercher ma sœur.

J'ai vu que ma paie avait été virée sur mon compte hier et j'ai promis à Frankie de l'emmener faire du shopping. Ses fringues de l'an dernier ne lui vont déjà plus.

— J'aurais aimé qu'on reparle de cette histoire de bourse.

Ce n'est pas pour aujourd'hui, le « tu as couché avec ma femme ».

Je n'en éprouve pas tant du soulagement que de la déception.

Ça fait six ans que j’attends que le docteur T. comprenne enfin ce qui se passe. J’ai presque hâte, qu’on en finisse une bonne fois pour toutes. Je voudrais qu’il m’accuse enfin, qu’il m’insulte et me reproche tous les torts que je lui ai causés.

Je ne suis qu’une pourriture. Je mérite sa colère, une bonne raclée, son dégoût...

Il pose la main sur mon épaule, et ça me fait tressaillir.

— Je sais bien que cette année n’a pas été facile pour toi. Je comprends pourquoi tu t’es senti obligé de quitter Putnam, mais il me semble que cette bourse te donnerait l’occasion de remettre ta vie sur les rails.

La honte. Oh, putain, la honte !

En cet instant je serais prêt à tout pour me soustraire à ce corps et disparaître. Si je suis parti de Silt, c’était aussi pour ne plus jamais avoir à dîner à la table des Tomlinson et à écouter le docteur dissenter au sujet de mon avenir pendant que Rita me faisait du pied.

— Il faut vraiment que j’y aille, dis-je.

— Je viens avec toi.

Il contourne le pick-up et monte à côté de moi, le plus naturellement du monde, et ça me rappelle la simplicité de nos débuts. Les heures passées à sillonner le golf ou à discuter de la vie sur la terrasse de sa villa en regardant le coucher de soleil sur l’océan.

Je l’aimais beaucoup.

Je pensais qu’en travaillant d’arrache-pied, en prenant mes distances avec Silt, je pourrais devenir comme lui, avec ses costumes sur mesure, ses chaussures à 400 dollars et ses chemises blanches qu’il pouvait tacher sans s’inquiéter parce que sa domestique mexicaine déposait tout son linge chez le teinturier une fois par semaine et le récupérait impeccable, emballé sous plastique et tout.

Je me demande si ça arrive à tout le monde, de se rendre compte que ses rêves sont complètement débiles après une bonne dose de réalité, ou si c’est juste moi.

Le docteur T. attache sa ceinture. Je sors du parking.

— J’ai parlé de toi à un des responsables du bureau des bourses, la semaine dernière.

— Vous ne devriez pas, vous savez.

— Je sais, je sais, mais j’espère encore te faire changer d’avis. Un potentiel comme le tien... Ça me rappelle quand j’avais ton âge, et ça m’énerve de te voir tout gâcher comme ça.

— Vous en avez déjà fait plus qu’assez. D’ailleurs je suis vraiment désolé de ne pas avoir validé mon second semestre, l’an dernier. Je vais vous rembourser.

— Non. Tu ne me dois rien du tout.

— Si, j’y tiens.

Il pivote pour mieux m’observer de son regard si perspicace.

— J’ai essayé d’envisager la situation de ton point de vue, West. Je sais qu’il t’est très difficile d’accepter de l’argent. Tu connais mon opinion sur la question. Pour moi, l’argent n’est ni bon ni mauvais en soi. C’est une donnée neutre. En revanche, si je peux mettre à profit ce que je possède pour aider quelqu’un comme toi, ce n’est plus neutre du tout, ça devient incroyablement bénéfique. Cela dit, je conçois que tu aies du mal à voir les choses sous cet angle. C’est pourquoi j’espérais que cette bourse te conviendrait. Il ne s’agit pas de mon argent à moi. C’est l’administration de Putnam qui gère ça et, si on te fait cette offre, c’est uniquement parce que tu le mérites.

Je ne mérite rien du tout.

— Il te suffit de remplir un dossier, et la bourse est à toi. La personne à qui j’ai parlé à Putnam m’a dit que tes professeurs avaient déjà attiré l’attention du bureau des bourses sur ton talent exceptionnel.

Mon « talent exceptionnel ».

Ça me ferait presque rigoler si ça ne risquait pas de m'étouffer.

J'ai léché la chatte de ta femme après l'avoir plaquée contre ce pick-up... pendant que Caroline attendait à l'intérieur.

— Ta sœur pourrait en bénéficier aussi, tu sais. J'ai cru comprendre qu'elle vivait avec toi, maintenant. Tu pourrais l'emmener dans l'Iowa, lui offrir un nouveau départ.

J'accroche mon regard à la ligne blanche sur le bitume pour tenter de me vider l'esprit.

Il ne faut pas que je pense à ce qu'il vient de me dire parce que, quand je commence à envisager d'emmener Frankie et de partir loin, je me mets à réfléchir à toutes les possibilités pour mieux les rejeter une par une.

Quant à tous les obstacles, je n'ai pas besoin d'y réfléchir. Ils sont là, sous mon nez. L'impossibilité d'arracher Frankie au seul univers qu'elle connaisse.

L'impossibilité de concilier mes études, un boulot et mon rôle de parent.

L'impossibilité d'accepter une énième faveur de la part d'un type dont j'ai trahi la confiance.

Je n'arrive pas à me convaincre que je mérite tout ça – pas quand je repense au parfum de Rita Tomlinson ou à l'expression d'horreur pure sur le visage de Caroline.

Les choses que je veux me rendent malheureux.

Elles me poussent à regarder les arbres le long de la route, là où il n'y a pas de garde-fou, et à me demander si je n'aurais pas intérêt à m'acheter une bouteille de whisky puis à rentrer chez Bo pour la boire dans le pick-up garé dans l'allée jusqu'à avoir le courage d'aller chercher un de ses flingues pour en finir avec tout ça.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux, insiste le docteur T.

— Non ! Je vous dis que je ne peux pas, putain !

Alors il garde le silence – un silence pesant.

Les mains croisées sur les genoux, il regarde droit devant lui. Il se passe presque deux kilomètres avant qu'il reprenne la parole.

— Il y a autre chose que je voulais te demander.

— Oui ?

— C'est à propos de Rita.

J'ai les bras en plomb, le pied comme une enclume sur la pédale.

— À l'enterrement, j'ai remarqué que... Et après, quand j'ai essayé de lui en parler... En fait, non. Je mentirais si je te disais que je ne me suis jamais posé de questions avant.

Il s'interrompt et m'adresse un petit sourire gêné.

— Je m'inquiète un peu... J'ai l'impression que tu es devenu une espèce d'obsession pour elle.

Moi. Une « obsession ».

C'est donc ça, le terme officiel ?

— Elle parle beaucoup de toi. Évidemment, on discute souvent de ton avenir, elle et moi, mais depuis que tu es revenu, l'intérêt qu'elle te porte me semble... un peu trop marqué.

Il se passe une main sur les lèvres.

— Je sais que c'est bizarre, comme question, mais... Est-ce qu'elle a eu des gestes ou des remarques déplacés ? Est-ce que j'ai des raisons de m'inquiéter ?

Il veut que je le rassure.

Il a peur. Il a compris que quelque chose clochait, mais se refuse à mesurer l'étendue du désastre. Il ne veut pas admettre que $2 + 2 = 4$. Il attend de moi que je lui dise : « Mais non, voyons ! Il n'y a pas de problème, $2 + 2 = 5$. Regardez, je vais vous montrer. »

Je mets le clignotant pour entrer dans le parking de l'école. Le pick-up rebondit sur le ralentisseur.

— Non, dis-je. Je n'ai rien remarqué de bizarre.

Alors je le regarde et je lui souris. Ça me demande un effort colossal, mais je donne tout ce que j'ai pour que ce sourire ait l'air sincère. Je ne veux pas que le docteur Tomlinson découvre de quoi sa femme est capable. C'est déjà bien assez triste que je sois au courant.

— Je n'ai rien remarqué du tout.

Il étudie mon visage pendant de longues secondes puis se détend visiblement.

— Bon. OK. Écoute, si ça ne t'ennuie pas, j'apprécierais que tu me préviennes si, un jour, tu as l'impression que je devrais me faire du souci.

— Pas de problème.

Je trouve une place, me gare, coupe le contact.

Des gamins sortent du bâtiment en courant et se bousculent en riant. J'aperçois ma sœur qui marche seule, tête basse, cachée derrière ses cheveux.

Ce n'est déjà plus une gamine. C'est flagrant quand je la vois à côté des autres. Elle est différente, isolée, comme si un cercle invisible la maintenait à l'écart.

Avec de nouveaux vêtements, ça devrait déjà aller un peu mieux.

Je pourrais peut-être l'emmener chez le coiffeur, aussi.

— À propos de cette histoire de bourse, reprend le docteur T. Promets-moi au moins d'y réfléchir, d'accord ? Le semestre a déjà commencé, mais la personne à qui j'ai parlé m'a dit que tu pouvais encore prendre le train en marche.

J'ouvre la portière et descends du pick-up.

— West !

— D'accord. Je vais y réfléchir.

Frankie arrive. Je fais les présentations, elle grimpe à l'arrière, et je dépose le docteur T. chez le paysagiste avant de prendre la direction du centre commercial de démarques.

— C'était qui ? m'interroge Frankie.

— J'étais son caddy quand je travaillais au golf.

— Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il veut que je retourne à Putnam.

Elle se tourne vers la vitre et regarde au-dehors en silence pendant de longues minutes.

— Putnam. C'est là qu'est Caroline.

— Oui.

— Et moi ? J'irais où, si tu y retournais ?

— Je lui ai dit « non », Frankie.

— Oui, mais si tu y retournais, j'irais où ?

— Tu viendrais avec moi.

— Sans maman ?

— Sans maman.

— On a le droit de faire ça ? C'est ma mère...

— On a le droit si elle est d'accord.

— Oh.

C'est tout ce qu'elle trouve à dire. « Oh. »

Elle essaie des jeans. Je sens la colère monter et me prendre à la gorge, si bien que je suis incapable de commenter le défilé de mode de Frankie. Elle m'en veut de ne pas m'amuser autant qu'elle. De mon côté, je lui en veux d'avoir dit : « Oh. »

Je m'en veux surtout à moi-même d'avoir espéré qu'elle dirait autre chose.

L'espoir est un trou noir qui menace de m'aspirer. La foi, la confiance, la sagesse, la fierté, l'honnêteté – toutes ces qualités qui me font défaut – sont autant de tentacules qui m'entraînent par le fond.

Je ne peux pas. Je ne peux rien, putain !

J'achète une bouteille de whisky sur le chemin du retour.

Dix minutes après avoir mis Frankie au lit, je me sers un verre.

— Salut, Joan. Ça va ?

Le téléphone à l'oreille, j'ouvre le frigo de ma main libre et en sors mon déjeuner.

— Tu es au travail ? demande ma grand-mère.

— Non, j'allais justement partir.

Je referme la porte de l'appartement avec mon pied et coince mon déjeuner sous le bras pour pouvoir verrouiller.

— Tu vas être en retard.

— Je ne suis jamais en retard.

Je l'entends souffler et l'imagine en train de fumer devant sa cuisine.

— Non. C'est vrai que ce n'est pas ton genre.

Je monte dans le pick-up. La boîte à gants attire mon regard, mais je laisse mes clopes où elles sont. Caroline veut que j'arrête.

Tout me ramène toujours à Caroline.

Ses accusations. Sa détermination à manier la pelle dans sa robe d'enterrement, pieds nus dans la terre.

Le rire de Caroline, sa bouche, son corps nu contre le mien.

Je jouis dans ma main sous la douche ; je jouis en elle dans mes souvenirs.

Ça fait presque un mois qu'elle est repartie. Ce n'est pas tant la cigarette qu'il faut que j'arrête ; c'est Caroline.

— Alors écoute, reprend Joan. Ton oncle Jack est en contact avec un avocat.

Jack a donné mon nom quand il s'est pointé à l'hôpital avec le nez cassé et a dit que je réglerais ses frais. Il a un sacré culot, ce connard.

— C'est bon, je vais la payer, sa facture.

— Il ne s'agit pas de ça. C'est ton père. Le type avec qui il a discuté pense qu'il peut porter plainte contre Bo pour attentat à son équilibre affectif, ou un truc du genre. Tu sais, comme la famille de l'ex d'O.J. Simpson.

Elle veut parler d'une procédure civile. Puisque la police a classé l'affaire sans suite, mon oncle veut se faire justice lui-même.

— Qu'est-ce qu'il espère leur faire croire, au juste ? Ça fait des années que c'est un pauvre naze alcoolique et violent. Il va expliquer aux juges que la mort de mon père l'a rendu encore plus con ?

— Eh ! C'est de mon fils que tu parles, je te signale.

— Pardon.

Elle soupire.

— Les avocats de ce genre ne se font de l'argent que s'ils gagnent leur procès. Si ce mec encourage Jack à porter plainte, c'est qu'il doit croire qu'il a une chance. Je te dis ça à cause de Frankie.

— Pourquoi ?

Malheureusement j'ai bien peur de déjà connaître la réponse.

Frankie se réveille régulièrement en hurlant, emmêlée dans ses draps. Parfois elle crie « papa », parfois « Bo ».

Chaque fois elle répète : « *Non ! Ne fais pas ça !* »

Chaque fois je vais la voir et l'appelle doucement, jusqu'à ce qu'elle m'entende et qu'elle se calme. En général c'est à ce moment-là qu'elle se met à pleurer.

J'aimerais savoir si je suis en train de la foutre en l'air.

Quand elle se rendort enfin, je vais m'asseoir dans le salon et je me dis que, si elle se retrouve à déprimer ou à se mutiler, si elle finit dans un fossé ou enceinte à quatorze ans, ce sera ma faute.

Ce sera à cause de ce que j'aurai fait ou dit – ou à cause de quelque chose que je n'aurai pas vu, un signal d'alarme que je n'aurai pas su reconnaître.

— Si ça va jusqu'au tribunal, ils risquent d'appeler Frankie à témoigner, ajoute Joan.

— Pas question ! C'est dégueulasse, putain ! Même Jack ne peut pas être con au point de croire que je vais le laisser faire ça. Il doit bien se rendre compte que, s'il essaie, je le tue.

— Justement. Je pense que c'est le but. Il en a après toi depuis que tu lui as cassé le nez à l'enterrement.

— Je n'ai pas peur de lui.

— Toi, peut-être, mais Frankie...

— Frankie n'était même pas là ! Elle dormait chez une copine !

Joan tire sur sa cigarette assez fort pour que je l'entende, puis souffle.

— La veille de l'enterrement, elle s'est confiée à Stephanie.

Stephanie, la femme de Jack.

Et merde ! Putain de bordel de merde !

— Depuis, Stephanie raconte à qui veut l'entendre que Frankie était au mobil-home quand Wyatt s'est fait tuer. S'il y a un procès, Frankie va se retrouver mêlée à cette affaire. Ça ne sert à rien de se voiler la face.

Elle a raison. Quelle bande de raclures, ces Leavitt ! Ce n'est pas pour rien que j'avais décidé de les éviter comme la peste. C'est toujours pareil. Ils se créent des problèmes, provoquent des scandales, se chamaillent et se brouillent pour des conneries – des histoires de thunes, de sexe, de drogue ou de ce qui leur passe par la tête. Ils ne vivent que pour ça. Ils adorent ça.

Jack serait trop content de mêler Frankie à leur merdier.

— Tu ne peux pas le dissuader ? Bo ne roule pas sur l'or. Et puis, je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux, mais Wyatt l'avait bien cherché.

— Tu as déjà essayé de dissuader un Leavitt, toi ? rétorque Joan.

J'éclate de rire malgré moi.

Je ne me maîtrise plus.

Je ne maîtrise plus rien.

Il y a six ans, Frankie était trop jeune pour souffrir de ce cirque malsain, mais pas moi. J'ai coupé les ponts avec les Leavitt parce qu'ils refusaient de prendre ma défense, de nous protéger de mon père, Frankie et moi.

Ils ne risquent pas de lever le petit doigt pour nous protéger contre Jack. C'est à moi de le faire.

— Merci de m'avoir prévenu, Joan.

— Tiens-moi au courant. D'accord ?

Je raccroche et lance mon téléphone sur le siège du passager.

C'est une belle matinée claire et fraîche. Le soleil brille sur les montagnes. Le vent s'engouffre par

la vitre baissée du pick-up et fait bruire le sac en papier qui contient mon déjeuner.

Je suis jeune et en bonne santé. Je suis vivant. Je suis libéré de la menace de mon père. Je devrais me sentir bien.

Je devrais exulter de sentir la grande main qui me pousse dans le dos, direction l'Iowa.

Prends ta sœur et tire-toi.

C'est ce que le docteur T. s'efforce de me faire comprendre.

Ce que m'a dit Caroline en termes francs et directs.

Quand je regarde autour de moi les collines verdoyantes, la route qui se déroule comme un long ruban noir, le ciel bleu et limpide, je ne peux m'empêcher de me dire que je n'ai pas le droit d'espérer.

J'imagine l'Iowa en cette fin d'été, Putnam avec son campus de briques rouges et ses pelouses impeccables, ses fenêtres ornées de renoncules et ses hordes d'étudiants.

L'espoir remonte mon échine, me fouette le sang, affole mon souffle à tel point que, pris de vertige, je m'arrête sur le bord de la route. Je frappe le volant des deux mains en me répétant que je n'ai pas le droit.

Non, non, non ! Laisse tomber, ce n'est pas possible !

Puis une idée soudaine.

Emmène Frankie, mais ailleurs.

Le Mexique, l'Oklahoma...

N'importe où tant que c'est loin de Jack et des traumatismes que cette ordure aimerait infliger à Frankie.

On pourrait vivre dans une cabane au bord d'une rivière. Je pourrais apprendre à dresser des chevaux. On mangerait des *frijoles* et des *tortillas* comme dans le roman de Cormac McCarthy que j'ai étudié en première année. Ce serait toujours mieux que d'espérer.

Avant de partir, Caroline m'a dit : « *Il faut que tu trouves un moyen de te sortir de cette situation, parce qu'elle ne va pas s'arranger. C'est à toi de te bâtir l'existence que tu veux. Sinon tu n'auras pas de vie du tout, et ça... Je n'imagine rien de pire que ça.* »

Elle ne cesse de me le répéter depuis.

Chaque jour je l'entends dans ma tête et, chaque jour, je lui fais la même réponse.

Après tout ce que j'ai vu – tout ce que j'ai vécu –, j'arrive à imaginer des trucs bien pires que ça.

Ce n'est pas si terrible, de gâcher sa vie. Ce n'est pas si difficile. Le plus dur – non, l'impossible –, c'est de croire qu'on a un avenir puis de le perdre.

Je ne me sens pas capable d'y survivre une seconde fois.

J'ouvre la boîte à gants et y trouve mon dernier paquet de cigarettes. J'en allume une, que je fume vite, à grandes goulées cancérigènes, en essayant de me convaincre que ça n'a aucune importance que je ne supporte pas de retourner à Putnam.

Je n'ai pas le droit de décider.

On ira à Putnam parce qu'une bourse d'études m'y attend avec, à la clé, un diplôme qui vaut quelque chose, et parce que je serais parfaitement crétin de laisser passer une chance pareille alors que je peux en faire profiter Frankie.

En quittant Putnam j'ai fait table rase de la vie que j'avais construite là-bas. Je n'ai aucune envie d'y retourner et de planter ma tente au beau milieu du champ de ruines que j'ai laissé dans mon sillage, mais je n'ai pas le choix.

Tout à l'heure j'appelle le docteur Tomlinson.

TERRES SAUVAGES

CAROLINE

Tous les ans l'hiver me prend par surprise.

L'automne arrive doucement et émousse les angles de l'été, apporte une fraîcheur bienvenue le temps de quelques jours dorés et, alors que je me sens prête à vivre pour toujours dans cette perfection volée, « clac ».

Le froid s'abat en une seule nuit. Comme ça.

Quand j'étais petite je refusais d'admettre ce que ça signifiait.

Non, pas déjà. Il est encore trop tôt.

Je refusais de voir les signes annonciateurs. Je laissais ma citrouille d'Halloween sous le porche alors même que novembre avançait, célébrant la saison passée jusqu'à ce que de petites taches noires apparaissent autour des yeux et de la bouche découpés dans la chair orange, donnant au visage magique un air de sorcellerie ancestrale.

Quand les premières gelées arrivaient, mon père me forçait à ramasser la dépouille de ma citrouille et à aller la jeter dans les bois derrière la maison.

Adieu, bel automne.

Ma troisième année à Putnam, en revanche, j'étais presque impatiente de voir les jours raccourcir et les températures chuter. J'étais prête à affronter le gel, à affronter Putnam sans West – ma vie sans West.

Je savais que j'aurais froid pendant un temps et que je me sentirais seule, mais je suis une fille de l'Iowa. Le froid ne me fait pas peur. Je sais m'emmitoufler, le nez dans une écharpe et le désir dans les chaussettes afin de supporter ces longues nuits, ces longs mois.

Mon père a enfin cessé de harceler l'avocat. On a officiellement déposé plainte contre Nate mi-septembre. Soixante jours pour répondre. Plaignante désignée sous le nom de Jane Doe.

La date du procès a été fixée à la fin de l'année prochaine.

J'ai commencé à me préparer à quatre saisons de patience et d'audiences, de stratégies et de citations à comparaître, de dépositions et d'assignations à fournir des preuves.

Je croyais maîtriser la situation.

Puis j'ai reçu un texto d'un numéro inconnu. C'était West, qui me disait qu'il revenait à Putnam.

Puis un deuxième texto, où il m'apprenait qu'il emmenait Frankie avec lui.

Puis un troisième, pour me préciser que je n'avais pas à m'inquiéter, qu'il saurait garder ses distances.

J'étais peut-être censée me figer en recevant ces messages. « Clac. » D'un seul coup, comme ça.

Tout aurait sûrement été plus facile si j'avais pu me murer dans un jardin de glace, à humer des roses de Noël en faisant semblant d'aimer ça.

Sauf que je ne voulais plus faire semblant.

En recevant ces messages, j'ai éprouvé de la joie – une joie pure et profonde, aussi poignante que tout ce que j'avais vécu avec West. Je me suis sentie confortée dans mes choix, puisqu'une nouvelle chance s'offrait à nous. L'avenir qu'il avait étouffé venait de trouver un second souffle.

Peut-être que cet avenir n'était qu'une vieille ruine branlante. Peut-être qu'il était déjà à moitié mort, balafre et repoussant, mais c'était le nôtre, et je n'allais pas prétendre que je n'en voulais pas. J'étais incapable de cacher mon euphorie. J'ai passé les jours suivants sur un petit nuage, à me demander quand je le reverrais, comment ça se passerait, ce que je ressentirais.

Ça paraît complètement crétin et, surtout, méchamment naïf.

Je sais.

De même que je sais pertinemment qu'une citrouille d'Halloween, passé le 31 octobre, ce n'est plus qu'une cucurbitacée trouée. Mon père me l'a répété chaque novembre pendant des années.

Pourtant c'est toujours le même légume. Non ? C'est la citrouille qu'on a choisie puis achetée, qu'on a rapportée chez soi, qu'on a dessinée puis découpée, évidée puis illuminée, avant de la placer fièrement à côté de la porte.

C'est toujours la même citrouille, même une fois que novembre arrive. Alors, cet automne-là, quand West est revenu à Putnam, j'ai cessé d'écouter les gens qui voulaient me dire quoi ressentir et qui aimer.

Quand ton vagin circule en gros plan sur Internet et que des inconnus t'envoient des mails pour t'expliquer qu'ils veulent te gicler à la figure – quand ça t'est arrivé et que tu sais que ça ne s'arrêtera peut-être jamais –, tu te fais vite à l'idée que la seule personne à qui tu aies des comptes à rendre au sujet de ce que tu ressens, c'est toi-même.

J'habitais dans une maison hors du campus avec sept autres personnes, parmi lesquelles ma meilleure amie Bridget et l'ancien colocataire de West, Krishna.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte-nous ! Allez, quoi ! Tu sais bien que tu peux tout nous dire ! Tu devrais nous en parler. Il faut qu'on sache. »

Tout le monde voulait me parler de West. Que s'était-il passé à Silt ? Comment est-ce que je tenais le choc ? Qu'est-ce que je comptais faire quand il reviendrait à Putnam ? Même ma bonne copine Quinn, qui passait un semestre à Florence, me harcelait par mail.

« J'ai entendu dire que tu étais allée voir West. Je veux tout savoir. »
Ils prétendaient tous vouloir en discuter, mais en fait, ce qu'ils voulaient, c'était m'expliquer ce que j'étais censée ressentir. Ça me soulait profondément qu'il y ait un accord tacite sur la bonne façon de réagir à ce que West m'avait fait et, surtout, sur le fait que ma réaction était complètement à côté de la plaque, que j'étais dans le déni, que je ne savais plus où j'en étais, que j'étais perdue, que je refusais de regarder les choses en face.

Alors j'ai décidé que je les emmerdais. Tous. Je ressentais ce que je voulais ; je voulais ce que je voulais. Dehors il s'est mis à faire froid, puis glacial. Je voyais West un peu partout et je brûlais de l'intérieur.

Un jour, alors que je me rends au campus, je le vois sortir de son pick-up à *Pompe Vit'*. Je vérifie que la voie est libre et fais demi-tour pour aller me garer le long du trottoir de son côté. Fébrile, je le regarde entrer dans la boutique. Il porte un tee-shirt à manches courtes par-dessus un autre à manches longues, le coton tendu sur ses larges épaules. Je le dévore des yeux.

Ce dos, ce cul, ces longues jambes !
Cette vision suffit à me faire mouiller. Je bous d'impatience, d'un furieux désir de contact. J'ai envie de lui parler, de le pousser, de le frapper, de lui sauter dessus. Je veux lui foncer dedans et voir ce que la suite nous réserve. Quoi qu'il arrive.

La vitrine de la boutique est presque entièrement couverte d'affichettes bariolées, mais j'aperçois le haut de la tête de West derrière la caisse. Je me penche pour mieux voir. J'ai les joues en feu, les seins gonflés.

Ça fait six semaines que je suis revenue de Silt, quinze jours que West est à Putnam. Chaque fois que je le croise, c'est un peu plus fort.

La première fois que je l'ai revu, il était devant le bâtiment d'arts plastiques. J'étais avec Bridget, on passait par là pour nous rendre à notre séminaire. Un petit groupe de fumeurs était rassemblé près de la porte. West se tenait un peu à l'écart, occupé à souffler un petit nuage blanc dans le ciel.

Il ne m'a pas saluée.
Je m'y attendais. Il avait déjà fait le coup à Krishna. Il est comme ça avec tout le monde. West va en classe puis au travail. Il ne parle à personne. C'est son choix.
Je le vois par la fenêtre quand je suis en cours, lorsqu'il passe près de l'immense statue phallique qui se dresse au centre du campus.

Je l'aperçois à la bibliothèque, qui attend sagement qu'on lui apporte ses ouvrages.

Je vais faire mes courses et je reconnais la forme de sa tête, l'arrondi de son épaule, tandis qu'il s'applique à lire l'étiquette d'une barquette de viande hachée au lieu de se retourner pour me dire « bonjour ».

Quand je ferme les yeux, je revois son expression arrogante au moment où il a ouvert la portière du pick-up. Je le revois s'essuyer la bouche, même si ce n'est pas comme ça que les choses se sont déroulées en vrai. Il relève le menton et me lance : « Alors, Caroline ? Tu crois encore que je suis assez bien pour toi ? Tu veux toujours me sauver ? Tu penses encore pouvoir m'aimer ? »

En m'asseyant sur le lit de ma petite chambre, les yeux perdus vers la ruelle où un trognon de pomme gît à un mètre de la poubelle, je revois West prostré sur le volant du pick-up, luttant pour recouvrer son calme.

Ce que je ressens ne se résume pas simplement à de la colère ni à du dégoût. Il y a un autre élément qui entre en jeu.

C'est cet élément qui me pousse à faire demi-tour quand je reconnais son pick-up.

C'est lui qui me pousse à descendre de voiture quand il ressort de la boutique avec une cartouche de clopes à la main. Il balance son bras libre, ce qui fait scintiller ses clés à la lumière de cette belle journée de septembre.

Je devine sa fureur à dix mètres de distance.

Il peut ruminer de rage autant qu'il veut, ça ne m'empêche pas de ressentir ce que je ressens quand il s'approche de moi. C'est plus fort que moi.

Il s'immobilise en me voyant. Je ne bouge pas, ne dis rien, ne fais rien. Je me contente de l'observer, témoin de sa présence.

Tu existes. Moi aussi.

Il remonte dans son pick-up et prend la direction du campus. Je le suis du regard jusqu'à ce qu'il ait tourné au coin de la rue.

Je souris sans raison.

Je me sens tellement vivante !

Il y a des trucs, comme ça, une fois qu'on les a vus, on ne peut plus revenir en arrière.

C'est la réflexion que je me fais le lendemain matin, plantée sur le seuil de la cuisine, une bouteille d'eau vide à la main, fascinée par un spectacle pour le moins inattendu. Bridget et Krishna sont en train de s'embrasser.

Il est 7 h 30. Il y a encore une minute, j'avais à peine les yeux en face des trous.

Là, ils menacent de me sortir de la tête.

Je remarque une foule de détails, au-delà de l'évidence – c'est-à-dire que ma minuscule meilleure amie, avec sa jolie tignasse rousse et ses taches de rousseur, est en plein combat de langues avec le pire séducteur du campus.

Par exemple, je relève qu'ils sont habillés pour courir et qu'ils sentent la sueur. Après deux ans de colocation avec Bridget, qui fait partie de l'équipe d'athlétisme de Putnam, j'ai l'habitude des odeurs d'aisselles chaudes et de tissu high-tech, mais cette fois ça émane de Krishna aussi.

Leurs baisers font de petits claquements mouillés. Krishna tient Bridget à sa merci. Une main à l'arrière de sa tête, l'autre juste au-dessus de ses fesses, il la plaque contre le plan de travail, penché sur elle.

Ses cheveux et son tee-shirt sont mouillés, les cuisses et les bras de Bridget aussi.

Il pleut. La pluie tambourine sur le toit, et Bridget... Elle couine. Je ne trouve pas d'autre mot. Ces sons qui traduisent son enthousiasme me font penser au cri de certains animaux – des hamsters en

plein coït, plus précisément. Aussitôt je regrette cette association d'idées, parce que figurez-vous que j'ai déjà vu des hamsters en action et que, franchement, c'est un souvenir dont je me passerais bien. Ça aussi, d'ailleurs.

Pourtant je reste clouée sur place.

Il ne s'agit pas d'un premier baiser, ni même d'un quatrième ou d'un huitième. Je vois bien qu'ils ont déjà fait ça souvent – très souvent. Cette histoire ne fait pas que commencer.

Quand ?

Quand a-t-elle commencé ?

Krishna caresse le dos de Bridget et fait remonter son débardeur. Sa main sombre contraste avec la peau laiteuse de mon amie. Mon cerveau reste bloqué sur un seul mot : « Quand ? » Est-ce arrivé au cours de l'année dernière ? Pendant les vacances d'été ? Maintenant que j'y repense, Bridget est allée passer plusieurs longs week-ends à Chicago, où vit la famille de Krishna, pour des raisons qui, avec le recul, ressemblaient à des prétextes.

Aussi minces que le tissu de son soutien-gorge, qui ne présente aucune résistance à Krishna. Il passe la main dessous et la fait glisser sur le côté pour atteindre ses seins. Il se rapproche. Il les touche presque.

Non. Non...

Ça ne va pas du tout, et pas seulement parce que cette scène me prend au dépourvu. Ça ne va pas pour tout un tas de raisons que je parviendrais peut-être à identifier si elles n'étaient pas justement en train de me taper sur la tête en un gros nuage d'émotions, un cumulus moussieux et froid qui m'empêche d'y voir clair. Surtout que la scène continue. Krishna a refermé les deux mains sur les seins de Bridget. Leurs hanches ondulent en rythme, et elle aime ça. Elle adore ça.

Je me sens obligée de me racler la gorge. Sinon, les bruits de hamster de Bridget risquent de finir par me tuer.

Elle fait un bond en arrière – littéralement – et porte une main à sa bouche.

— Tu m'as fait peur !

Je lève ma main gauche crispée autour de ma bouteille vide.

— Je venais seulement chercher de l'eau.

Grave erreur tactique. Ils se trouvent entre moi et l'évier, et se sentent donc obligés de s'éloigner encore davantage pour me laisser passer. Évidemment, il est trop tard pour reculer.

Je me force à ne pas regarder Krishna et à ne pas écouter le bruit de leurs respirations haletantes. J'essaie également d'écarter la réflexion malvenue que l'un d'entre nous au moins devrait trouver quelque chose à dire en cet instant de gêne suprême.

Bridget. Krishna. Les deux plus grosses pipelettes au royaume des bavards. Réduits au silence.

L'eau qui coule dans ma bouteille fait un boucan assourdissant.

Je sens qu'ils se regardent dans mon dos. Je devine leur conversation tacite, échange fébrile de regards et de gestes.

Je ferme le robinet, pose ma bouteille dans l'évier et me retourne pour leur faire face.

— En voilà une surprise, dis-je sur un ton détaché.

Bridget est couleur betterave.

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois, bredouille-t-elle. On pourrait penser que...

— C'est exactement ce que tu crois, intervient Krishna.

— Ce n'est pas vrai ! s'écrie-t-elle. Caroline va s'imaginer qu'on se voit en douce parce qu'on ne veut pas qu'elle sache, mais...

— On se voit en douce, depuis un moment déjà, rétorque Krishna. On ne voulait pas que tu saches,

Caro.

Bridget lui donne un coup de poing dans le bras.

— Arrête !

— Quoi ? Je n'ai pas le droit de lui dire la vérité ?

— Non ! À t'entendre, on croirait que nous... Que je... Alors que ce n'est pas...

— Ce n'est pas quoi ?

— Ce n'est pas juste un plan cul en secret entre deux colocs parce que c'est bien pratique !

Bridget sonde le visage de Krishna avec une expression pleine d'espoir qui me fait de la peine.

Krishna lui décoche son sourire de branleur je-m'en-foutiste.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ce que deux colocs se fassent un plan cul en secret. Après tout, c'est bien pratique.

C'est horrible. Bridget se crispe et blêmit.

Elle se tasse.

Krishna lui donne une tape sur l'épaule, comme s'ils étaient deux vieux potes.

— Je vous laisse, les filles, il faut que j'aille me doucher.

On écoute l'escalier craquer sous le poids de ses pas.

— Oh, putain ! dis-je dans un souffle tandis qu'il longe le couloir au-dessus de nos têtes. Bridget !

Elle secoue la tête.

— Ne m'oblige pas à en parler.

— Pourtant je pense qu'on devrait.

— Je sais, mais...

Elle se cache le visage dans les mains, alors je la prends dans mes bras, en espérant que c'est le geste dont elle a besoin. J'ai du mal à m'arracher à ma propre réaction pour me préoccuper de la sienne.

Puis je remarque qu'elle frissonne et j'oublie de penser à moi.

— Ça fait longtemps que ça dure ? Comment c'est arrivé ?

— Je ne suis même pas sûre de savoir ce qui se passe, exactement.

— En tout cas, il y a cinq minutes, il se passait clairement quelque chose.

— C'est compliqué. J'aurais bien aimé t'en parler avant, mais... c'est tellement compliqué ! Je ne sais jamais où on en est. Je ne saurais pas par où commencer si je devais en parler. D'ailleurs, je ne sais pas par où commencer.

— J'ai le droit de te dire de quoi ça avait l'air, de l'extérieur ?

— Ah, non ! Pitié...

— Tu es sûre ? Ça fait parfois du bien d'entendre un autre point de vue.

— Je sais déjà de quoi ça a l'air. On dirait que je suis amoureuse de Krishna et qu'il me saute dessus quand ça le démange, parce que je suis plus ou moins tout le temps dans les parages, mais qu'il va finir par me briser le cœur et faire comme s'il s'en foutait complètement, parce que tous les mecs sont comme ça, et moi, pendant ce temps, je vais rester là à pleurnicher et à raconter à tout le monde que c'est un incompris aux profondeurs insoupçonnées, sauf que toi, tu es persuadée que Krishna est un bon copain mais qu'on ne peut pas compter sur lui, surtout depuis qu'il a laissé West se faire embarquer à sa place l'an dernier, parce que tu es folle amoureuse de West et que tu prendras toujours sa défense, quoi qu'il arrive.

Ses cheveux dégoulinent dans mon cou.

Je la serre un peu plus fort.

— Bon. Au moins, tu sais de quoi ça a l'air.

— Crois-moi, je sais parfaitement, pertinemment et douloureusement de quoi ça a l'air.

— Et ce n'est pas réellement comme ça ?

— Malheureusement, si. Enfin, parfois.

— Et le reste du temps, c'est comment ?

Elle prend une longue inspiration et lève les yeux au plafond tout en se mordant la lèvre.

— C'est comme si je tombais dans...

Elle secoue la tête.

— J'ai l'impression qu'on...

Un frisson me parcourt l'échine. Ça fait plus de deux ans que je connais Bridget ; c'est la première fois que je la vois chercher ses mots.

— Bridge...

— Je n'arrive pas à décrire comment c'est, souffle-t-elle en haussant les épaules, mais il faut croire que ça vaut la peine de supporter toutes les conneries que j'ai dû subir – et je te garantis que j'en ai vu des vertes et des pas mûres. Ce qu'il vient de nous faire, là, balancer un truc ignoble avec le sourire avant de se barrer tranquillement ? Ce n'est rien du tout comparé à ses coups de flip, et il flippe régulièrement. Si on ne passait pas le plus clair de notre temps à...

— À copuler comme des lapins ?

Elle se cache le visage dans les mains.

— Ouais. Oh, putain !

— Continue.

— Si on ne passait pas autant de temps à se sauter dessus, je pourrais en raconter des salées à son sujet.

— Ce n'est pas incompatible, tu sais.

— Je sais, mais ça me paraîtrait déloyal. Je l'aime bien, quand même.

— Peut-être même que tu l'aimes, tout court ?

Elle pose le front sur mon épaule.

— Pitié ! Ne dis pas ça. C'est trop débile.

— Tu peux y aller. J'ai de l'expérience en la matière.

Quand elle s'écarte pour me regarder, c'est avec des yeux brillants de larmes, mais elle sourit.

— Je peux t'avouer un truc ? Je te préviens, c'est horrible. Tu vas me détester.

— Ça m'étonnerait.

— Avant, je pensais qu'il n'y avait que les imbéciles qui commettaient des erreurs. Je pensais que les gens se plantaient parce qu'ils étaient trop bêtes pour savoir ce qu'il fallait faire, alors que moi, j'étais suffisamment futée pour détecter les conneries de loin et les éviter tranquillement. Je trouvais ça débile de la part de ma mère de ne pas se rendre compte que mon père la trompait, ou de la part de mon père d'avoir pris une maîtresse. Et puis, j'ai honte de t'avouer ça maintenant, mais après ce que Nate t'a fait...

Je l'interromps.

— Tu trouvais que j'étais débile, moi aussi ?

— En quelque sorte..., bredouille-t-elle, gênée. Enfin, non, je sais bien que tu es loin d'être bête, mais je pensais que, sur ce coup-là, tu n'avais pas été très maligne. Je me disais que je n'aurais jamais laissé un mec me faire ça, à moi, et je ne comprenais pas pourquoi ça t'était arrivé. La seule explication, c'était que tu étais momentanément tombée dans un abîme de stupidité mais que tu en étais ressortie.

— Je n'en reviens pas !

— Je sais. Je suis désolée, mais avec Krishna je commence à comprendre que...

— ... que c'est possible pour quelqu'un de très intelligent de faire des trucs complètement cons ?

— Et d'en être parfaitement conscient, en plus ! ajoute-t-elle. C'est ça, le pire.

— Ouais, dis-je en hochant la tête. Je me suis fait la même réflexion. « Oh, mon Dieu, je suis vraiment trop conne. Je mériterais de me faire arrêter par la police de la connerie. » Puis, sans transition : « Oh, putain ! Qu'il est beau ! Je l'aime. Tant pis si c'est une bêtise, je vais la faire quand même. »

— Voilà. Ça pue, hein ?

— Ça pue du cul. Je confirme.

— Ça pue du cul de vache enragée.

— Qui taille des pipes à des poneys.

— Des gros poneys dégueulasses qui prennent des photos pour poster ça sur Internet, renchérit Bridget.

— Et qui vont faire des cunnis à une autre pour te maintenir à distance.

— Et qui te font la liste de toutes les filles avec qui ils ont couché pendant qu'ils t'enlèvent ta culotte.

— Non ! Il n'a pas fait ça, quand même ?

— Et si.

— Oh, la vilaine petite ordure ! dis-je. Tu devrais le larguer.

Alors on éclate de rire, et je la serre contre moi de toutes mes forces. Je suis contente de l'avoir vue avec Krishna, même si c'était un peu rude au réveil.

Je suis contente de voir West partout à Putnam, même s'il habite une petite bulle d'isolement.

Ce qui serait génial, ce serait que j'aie des superpouvoirs qui me permettent de gommer la cruauté du monde. Je pourrais tout changer. Je pourrais infléchir la vie de West pour qu'elle le ramène vers moi au lieu de l'éloigner comme ça. Je ferais tout pour qu'il n'ait jamais eu à choisir d'agir comme il a agi – pour qu'il n'ait jamais pu faire ce choix.

Je parie que Bridget souhaite la même chose – rectifier le passé de Krishna pour en retirer ce qui l'a rendu comme ça, histoire qu'il cesse de la mener en bateau et qu'il ose enfin s'avouer que ce qu'ils ont est bien réel. C'est là qu'une question s'impose. Qui serait Krishna s'il n'était pas intégralement Krishna ? Et qui serait West si je réécrivais sa vie pour faire en sorte qu'il ne me déçoive jamais ? Ce ne serait plus West.

Or je ne veux personne d'autre que West.

J'aime mieux risquer de me planter et avoir quelque chose de vrai – un truc indéfinissable qui me fait du mal mais qui m'électrise en même temps, un truc transcendant, essentiel – que garder mes distances sagement et ne rien avoir du tout.

Je vais trouver un moyen de le reconquérir. Tant pis si tout le monde trouve que je suis débile d'essayer, tant pis si tout le monde me dit que je ne devrais pas et que je vais le regretter. Tant pis si tout le monde croit que c'est une mauvaise idée – moi la première.

C'est peut-être une mauvaise idée, mais je m'en fiche.

Je compte bien foncer tête baissée.

Cet après-midi-là, mon téléphone sonne à la bibliothèque, ce qui me vaut quelques regards noirs. Il est 16 heures, il règne un silence studieux, et j'ai oublié de mettre mon portable sur vibreur.

Je plonge la main dans mon sac et finis par le trouver tout au fond d'une poche où je ne le mets jamais, rouge de honte qu'il ait sonné aussi longtemps. Je refuse l'appel – une ligne fixe de la région

que je ne reconnais pas – et me remets à ma dissertation.

Une minute plus tard, mon téléphone vibre dans ma poche, et j'ai une drôle d'impression. Je ne saurais pas l'expliquer. C'est bizarre.

Comme si mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Comme quand les gens disent qu'ils ont un pressentiment, une sensation de déjà-vu.

Je prends l'appel tout en rangeant mon ordinateur dans mon sac.

— Mademoiselle Pia... Pia...

— Piasecki, dis-je.

— Jeff Gorham à l'appareil. Je suis conseiller d'éducation à Putnam Elementary School. Je suis avec la petite Frankie Leavitt, qui a besoin qu'on la raccompagne chez elle. Je n'ai pas réussi à joindre son frère, et, d'après mes dossiers, vous êtes son contact en cas d'urgence. C'est bien ça ?

Je n'en ai pas la moindre idée mais, en sortant de la bibliothèque sous un ciel gris d'automne, je n'hésite pas.

— Oui, oui. Vous avez essayé d'appeler le portable de son frère ?

— Frankie lui a laissé un message, oui.

J'entends une petite voix déformée à l'autre bout de la ligne, puis le conseiller d'éducation reprend la parole.

— Est-ce qu'il vous serait possible de venir la chercher ?

Je jette un coup d'œil à ma montre. J'ai une réunion dans une heure, mais l'école n'est pas loin.

— Bien sûr. Je serai là dans dix minutes.

Ma voiture est garée à l'est du campus. Sans réfléchir je me mets à courir, impatiente, paniquée. Ces mots, « en cas d'urgence », ont déclenché un signal d'alarme à l'arrière de mon crâne.

Et puis, je ne nierai pas l'évidence : West.

C'est lui qui a dû inscrire mes coordonnées dans ce dossier, et je parie qu'il a détesté devoir faire ça.

Il risque de ne pas trouver à son goût cette mésaventure.

Quand je m'arrête devant l'établissement, Frankie est assise sur les marches en compagnie d'un homme qui paraît assez jeune pour être étudiant à Putnam. Je descends de voiture et lui fais « bonjour » de la main. Puis j'attends de voir s'ils me font signe d'approcher. Je ne connais pas la marche à suivre quand on va chercher une gamine de dix ans à la sortie des cours.

Apparemment, il suffit que Frankie dise au conseiller d'éducation que je suis la personne qu'elle attend, parce qu'une seconde plus tard elle se lève et vient à ma rencontre, tête basse. Quand elle monte dans la voiture et retire son sac à dos, il heurte le levier de vitesse.

— Désolée, dit-elle avant même que j'aie eu le temps de démarrer. J'ai raté le bus. Je ne savais pas que M. Gorham allait t'appeler.

— Ce n'est pas grave. Où est-ce que je t'emmène ?

— Ben... à la maison.

— Et c'est où ?

— Tout droit.

Ce trajet en voiture...

J'ai l'impression de transgresser un interdit, d'enfreindre une loi. Je me sens coupable, aussi, parce que Frankie m'a envoyé quelques textos depuis qu'ils sont arrivés dans l'Iowa, mais j'ai essayé de prendre mes distances en attendant un jour ou deux pour répondre et en me bornant à des banalités. J'avais peur qu'elle ne s'accroche à moi et que je ne me retrouve à devoir lui expliquer que son frère et moi... Je n'aurais même pas su quoi dire.

Au bout de quelques minutes, je me décide à parler.

— Tu as essayé d'appeler West ?

— C'est ce que j'ai fait croire à M. Gorham mais je ne voulais pas embêter West. Je pensais rentrer à pied, mais M. Gorham n'a pas voulu.

— C'est long, à pied ?

— Je ne sais pas, peut-être une heure. Tourne à gauche, là.

Après le virage, je l'étudie à la dérobée. Elle a les yeux gonflés, comme si elle avait pleuré.

— Tu as vraiment raté le bus ?

Elle hausse les épaules et se tourne vers la vitre. Je comprends que la réponse est « non », mais qu'elle ne veut pas en discuter.

— Tu veux qu'on s'arrête acheter quelque chose à grignoter ?

— Non, il y a tout ce qu'il faut à la maison.

— Vers quelle heure West doit rentrer ?

— Vers minuit et demi.

— Minuit ?

— Oui, il travaille les soirées.

— Quels sont ses horaires, exactement ?

— De 15 h 30 à minuit, en général, mais des fois ils font des services longs. Dans ces cas-là il travaille de 16 h 30 à 2 heures du matin.

— Tu es toute seule, tous les soirs ?

— Non, il enchaîne quatre jours de boulot et trois jours de repos.

— Tu es trop jeune pour rester seule aussi longtemps.

Frankie fait une grimace butée.

— À droite, là.

On arrive à une petite ferme aux murs blancs en pleine campagne. Là où on s'attendrait à voir des carrés de pelouse se trouvent d'immenses structures métalliques, reliées entre elles par un petit sentier de gravier.

J'ai entendu parler de cet endroit. Laurie Collins, l'homme au prénom de femme qui a créé toutes ces sculptures, est un artiste en résidence permanente à Putnam. Il est connu sur le campus parce que c'est lui qui a fait l'espèce de phallus métallique géant qui amuse tant les étudiants, mais je crois bien que sa réputation dépasse l'université. Le site de la fac lui dédie une page entière.

— Vous habitez chez le professeur Collins ?

— Non, on loue l'appartement au-dessus du garage, là.

Elle désigne un petit escalier en bois qui mène à une porte.

Je m'arrête. La ferme semble être un endroit agréable et sûr. La maison est très mignonne, avec ses rideaux jaune soleil et sa porte bleu vif.

En revanche il n'y a personne qui passe sur la route, personne en vue.

Il doit régner un silence pesant dans cet appartement quand Frankie y est seule.

— Merci, Caroline, dit-elle en ouvrant la portière.

— Attends.

Elle s'immobilise.

— J'ai une réunion tout à l'heure, mais si tu veux un peu de compagnie, tu pourrais m'accompagner. On va faire des affiches pour une manifestation. Le bureau des étudiants a d'énormes rouleaux de papier et des marqueurs géants qu'on peut utiliser comme on veut. Ça te dit ? Et après, on pourrait dîner ensemble. Enfin, sauf si tu as des devoirs à faire.

— J'ai des devoirs, mais si je rentre à la maison suffisamment tôt, j'aurai le temps de les faire avant d'aller me coucher.

— Tu vas te coucher à quelle heure ?

— À 21 heures.

— Donc si je te ramène vers 19 heures, ça devrait te laisser assez de temps ?

— Oui.

— Sauf si tu n'as pas envie de traîner avec une bande d'étudiants, bien sûr...

Je vois un muscle jouer dans sa mâchoire. Elle ressemble tellement à son frère que mon cœur se serre.

— Si, au contraire. J'en ai envie.

— Super.

Elle remonte en voiture.

Je fais demi-tour dans l'allée, et on reprend la route.

Plus on s'éloigne de la ferme, plus je suis persuadée d'avoir pris la bonne décision. Frankie m'accompagne à ma réunion et se montre étonnamment douée dans l'art de confectionner des affiches. Puis je la ramène chez nous pour dîner, et la présente à Bridget et Krishna dans la cuisine. Elle partage avec nous l'espèce de curry que Krishna a préparé au débotté quand Bridget lui a lancé le pari qu'il n'y arriverait pas. L'ambiance est joyeuse, ce qui me donne à croire que tout va bien entre Bridget et Krishna.

Bridget me jette un regard qui semble signifier : « Mais qu'est-ce que tu fabriques, là ? »

Je hausse les sourcils pour lui faire comprendre qu'on en parlera plus tard.

Krishna taquine Frankie, qui rigole tellement qu'elle se casse la figure de sa chaise et qu'elle se fend la lèvre.

Je la raccompagne à la ferme à la nuit tombée. La maison des Collins est illuminée, et on devine des silhouettes à travers les rideaux. Frankie n'a cessé de parler du sculpteur et de sa femme, Rikki, qui enseigne elle aussi l'art à Putnam. Apparemment, Frankie aime bien aller passer du temps dans l'atelier de Laurie quand il y travaille. Il est évident qu'ils sont devenus proches.

West doit être au courant. Il a dû s'arranger pour que Frankie ait toujours un adulte vers qui se tourner quand il n'est pas là. Il ne la laisserait pas livrée à elle-même.

Sauf qu'aujourd'hui elle avait besoin de quelqu'un, et que ce n'est pas son frère qu'elle a appelé.

— À propos de cette histoire de bus, dis-je sur un coup de tête. Tu ne l'as pas vraiment raté. C'est juste que tu n'avais pas envie de le prendre. Je me trompe ?

Elle est penchée en avant pour refermer son sac à dos.

— Tu n'es pas obligée de me raconter ce qui s'est passé, Frankie, mais s'il y a des jours où tu veux que je vienne te chercher, tu n'as qu'à m'envoyer un texto.

Frankie pose son sac sur ses genoux, la main crispée sur la bretelle.

— C'est vrai ? Ça ne te gêne pas ?

— Au contraire. Je ne peux pas devenir ton chauffeur privé, non plus, mais si tu as un souci...

Elle tripote la poignée de la portière.

— J'ai l'impression d'être une extraterrestre, ici.

— Comment ça ?

— Les autres... Ils ne sont pas du tout pareils que mes copains, dans l'Oregon. Je ne me sens pas à ma place. Et puis, il y a un garçon, dans le bus... Il me regarde tout le temps et il dit des trucs.

— Des trucs méchants ?

Elle hoche la tête.

— Il se moque de moi.

De son corps, sans doute – de ses seins plus précisément.

Les enfants peuvent être super durs.

— Tu en as parlé au chauffeur du bus ?

— C'est une dame. Non, ça ne servirait à rien.

— Ça, tu ne peux pas le savoir si tu n'essaies pas.

— Si je me plains, il va raconter que c'est n'importe quoi, que j'ai tout inventé parce que j'ai un faible pour lui et que je fais ça pour attirer son attention. Ça va se retourner contre moi.

Je pince les lèvres. On n'a jamais eu besoin de déménager, mais je me souviens très bien de ce qui se passait quand de nouveaux élèves arrivaient à l'école. Pour peu qu'ils soient nés dans une autre région des États-Unis, ils nous semblaient débarquer d'une autre planète. Ils n'avaient pas le même accent que nous et n'employaient pas les mêmes expressions. Parfois ils avaient des jouets qu'on n'avait jamais vus ou des jeans d'une marque qu'on ne connaissait pas, et toutes ces différences nous paraissaient énormes.

— Tu en as parlé à West ?

Elle secoue la tête.

— Il est furieux contre moi.

— Pourquoi ?

— Pour rien. Il est tout le temps en colère, même s'il ne veut pas que je le sache. C'est ma faute si on a dû venir ici.

— Je croyais que c'était pour qu'il puisse reprendre ses études.

Elle secoue la tête une fois de plus mais reste muette.

Je ne sais pas quoi lui dire. Le silence s'installe et dure presque une minute – un silence que le chant des criquets ne vient pas adoucir. La nuit est trop fraîche. L'été est fini.

Je regarde Frankie, la main sur la poignée, les cheveux devant les yeux.

Cette gamine...

J'adore cette gamine. Pas de la même façon que West l'aime, évidemment, mais à ma manière à moi, parce qu'elle est toute jeune et toute mignonne, parce qu'elle essaie de jouer les dures à cuire et parce que sa bouche et sa mâchoire ressemblent à celles de son frère.

Je pose une main sur son épaule.

— Si tu craques, appelle-moi. Je viendrai te chercher.

— Tu n'es pas obligée.

— Je sais, mais ça me fait plaisir.

— En revanche, ça ne va pas plaire à West.

— Ça, c'est son problème. S'il n'est pas content, il n'a qu'à venir m'en parler. D'accord ?

Elle sourit presque.

— Je me suis bien amusée aujourd'hui.

— Moi aussi.

— Merci.

— De rien, ma puce.

La portière claque derrière elle. Je la regarde monter l'escalier, sortir une clé de son sac et entrer.

Elle a raison : West ne va pas être content. Pourtant, alors que je la regarde refermer la porte de son appartement vide, j'ai la chair de poule.

Tant mieux.

Je suis impatiente d'en découdre.

Après cette soirée, chaque fois que mon téléphone sonne, je me dis que ça va être West.

En général, c'est Frankie.

Un jour elle veut me montrer les boucles d'oreilles qu'elle s'est achetées à Walmart.

Un autre elle me demande mon avis pour son costume d'Halloween : Dorothy dans *Le Magicien d'Oz* ou Catwoman ?

Elle m'écrit :

Coucou, ça va ?

Ou : Impossible de trouver une bonne pizza dans cette ville.

Pourtant il se passe plus d'une semaine avant qu'elle me demande si je peux venir la chercher à l'école. Je suis à la bibliothèque. Mon téléphone vibre et me fait sursauter. Je me suis assoupie, la joue dans la main. J'ai chaud au visage.

J'essuie un filet de bave à la commissure de mes lèvres et jette un coup d'œil alentour pour voir si quelqu'un a remarqué.

Ouf ! Il n'y a personne en vue.

C'est un magnifique vendredi d'octobre, et j'en conclus que la plupart des étudiants ont eu la bonne idée de profiter du beau temps au lieu de s'enfermer.

Je réponds :

Pas de problème. À quelle heure ?

Maintenant.

OK. Donne-moi dix minutes.

Quand j'arrive à l'école je trouve Frankie assise sur un petit muret. Les bus ne sont pas encore partis, pourtant je la vois immédiatement parce qu'elle est toute seule dans son coin, les genoux ramenés contre la poitrine, les bras passés autour, les yeux baissés. Elle porte des leggings noirs et un long pull sombre. Puis elle se redresse et prend son sac à dos sur une épaule, j'ai envie de pleurer à la vue de ses petits genoux cagneux et de ses mollets tout maigrichons, avec ses seins beaucoup trop gros et arrondis pour sa silhouette – ce bébé-femme esseulé.

J'aimerais pouvoir la prendre dans mes bras et la protéger des vacheries de la vie, en particulier de celles que cette dernière réserve aux filles, qu'elles soient intelligentes ou pas, qu'elles aient des seins ou pas.

J'en suis incapable, alors je l'emmène faire des courses.

Il n'y a pas de boutiques dignes de ce nom à Putnam, alors on va dans un magasin qui vend les uniformes de toutes les équipes sportives de la région. Là-bas, on navigue entre des trucs en polyester brillant de toutes les couleurs, décorés des emblèmes de toutes les écoles possibles et imaginables. J'achète à Frankie un short de basket gigantesque à 2 dollars – noir avec des détails jaunes – et le maillot assorti qui proclame fièrement son allégeance aux « Frelons de Prairieville ».

Puis on se rend à l'Armée du Salut, où on essaie toutes sortes de fringues ridicules – des robes de bal, des salopettes, une robe-pull qui doit dater d'avant ma naissance, des jeans taille basse qui dévoilent la raie des fesses quand on se penche.

On va manger un burger au foyer des étudiants, où on croise Krishna. On passe une bonne soirée, tous les trois – enfin je crois. C'est sympa de casser la routine de temps en temps.

Quand je raccompagne Frankie, elle me demande de venir voir son costume d'Halloween.

Je m'empresse d'accepter.

Leur appartement n'est pas très grand. À part le salon et la cuisine, il n'y a que deux chambres de part et d'autre d'un petit couloir, avec la salle de bains au bout. La cuisine est séparée du salon par un muret surmonté de bouts de bois pointus, comme on en trouve d'habitude dans les rambardes. Tous les placards sont en bois sombre.

L'évier est étincelant, et quelqu'un a suspendu une lavette soigneusement pliée sur le col du robinet pour la faire sécher.

West.

Dans le frigo, il y a une assiette contenant un burrito fait maison, avec un Post-it sur la Cellophane. C'est l'écriture de West. « Deux minutes au micro-ondes, puis ajoute la sauce tomate et la crème. »

Je trouve une cartouche de cigarettes dans le congélateur, à côté d'un gros pot de glace au caramel. Quand Frankie ressort de sa chambre, je nous en sers un bol chacune, puis je lui fais faire ses devoirs.

L'horloge de la cuisine égrène les secondes. J'ai l'impression qu'elle ralentit avec chaque minute qui passe.

Quand j'avais treize ou quatorze ans, je faisais beaucoup de baby-sitting. Je me rappelle bien ce frisson d'anticipation – l'attente avide du moment où les enfants allaient se coucher et où j'étais enfin libre d'explorer la maison, de manger un peu de glace en douce, d'ouvrir les placards et les tiroirs.

Frankie ne cesse de me demander de rester encore un peu.

« D'accord, dis-je. J'attends que tu aies fini de prendre ton bain. »

« Bon, d'accord, je t'aide à choisir comment tu vas t'habiller demain. »

« Je vais venir m'asseoir à côté de ton lit et discuter encore un peu. »

« Je vais te caresser le dos jusqu'à ce que tu t'endormes. »

« Bien sûr, ma puce. »

Enfin, alors qu'elle ronfle tout doucement, je traverse le couloir sur la pointe des pieds et entre dans la chambre de West.

Il y a un tee-shirt jeté en vrac sur le lit défait.

Une pile de livres sur son bureau, qui n'est pas le même bureau que l'an dernier, un matelas plus grand, un couvre-lit vert foncé à motifs de roses géantes qui devait déjà être là avant parce que j'imagine mal West acheter un truc pareil.

Des capotes dans le tiroir de la table de nuit.

Dessus, de la lotion hydratante et une boîte de mouchoirs en papier.

Dans son placard, je trouve une corbeille à linge sale à moitié pleine. Je me penche pour en prendre une brassée que je hume longuement, le visage enfoui dedans.

La lessive de West. L'odeur de West, mêlée à celle de la sciure de bois et de la sueur. Une odeur de linge sale.

J'effleure du doigt les tee-shirts suspendus, tous ces vêtements que j'ai vus sur lui – que je lui ai enlevés.

Je regarde dans tous les tiroirs, fouille sous le lit, sans savoir ce que je cherche jusqu'au moment où je le trouve, en bas d'une pile, dans une chemise cartonnée.

Un petit mot que je lui avais laissé, un matin. Une photo de nous deux que je trouvais suffisamment belle pour l'imprimer et lui en donner une copie – West et moi en train de faire les andouilles à la boulangerie, de la farine sur le nez ou la joue, les yeux brillants.

Un e-mail que je lui ai envoyé après qu'il a quitté Putnam et qu'il a visiblement imprimé.

« Je t'aime. Tu vas me manquer. Je veux tout ce qu'il y a de mieux pour toi, West. Tout ce qu'il y a de plus merveilleux. Je veux que tu sois heureux. Je veux que tu sois toi-même. »

Deux cents dollars en billets de vingt, dans une carte de Noël.

Je referme la chemise et la range.

Debout au milieu de sa chambre, je me sens à la fois euphorique et coupable.

Un instant plus tard je suis dans la cuisine. Je sors la cartouche du congélateur et déballe méthodiquement chaque paquet, que je vide sur la table.

Puis je m'assieds devant la pile de cigarettes et, une par une, les fais rouler entre mon pouce et mon index jusqu'à ce que le tabac en tombe.

Je ne sais pas ce qui me prend ; je ne me pose pas de questions ; je continue. Je ravale la douleur qui me vrille le cœur et le froid palpable sous mes doigts jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Puis je retourne dans sa chambre, sors le petit mot que je lui avais laissé et le pose sur la table. En bas de la page, j'ajoute quelques lignes.

Le tabac, c'est toxique si tu en manges assez, et c'est vachement plus radical que de le fumer.

Je place une fourchette à côté, ramasse tous les papiers et les paquets vides qui traînent et les jette à la poubelle. Alors je me redresse et observe la scène que j'ai créée.

Je deviens folle.

Pourtant je ressens un étrange détachement face à ce qui est considéré comme normal ou anormal. J'ai l'impression que mon comportement est justifié, que j'ai le droit de fouiller sa chambre et de lui envoyer mes émotions à la figure de la façon que j'ai choisie.

Je ne sais pas si c'est à cause de ce qu'il m'a fait ou à cause de cette chemise que j'ai trouvée dans sa chambre, à cause de la présence de mon nom sur le dossier scolaire de Frankie ou pour tous les moments que nous avons partagés.

Peu importe.

Je rassemble mes livres, allume la lumière du perron et sors.

Je m'assieds sur la première marche de l'escalier et renverse la tête pour regarder le ciel.

C'est un fouillis d'étoiles. Je m'allonge sur le dos et m'aventure là-dedans jusqu'à m'y perdre encore plus que je ne l'étais avant.

Je tends les mains et trace les constellations du bout des doigts, cherchant à identifier d'autres formes, et je repense à mon premier baiser avec West, sur le toit de la maison où j'ai grandi. On était montés pour regarder les étoiles. On avait fumé de l'herbe, et je l'aimais tellement ! Sa bouche sur la mienne, son corps si chaud auprès du mien, son beau visage.

Les larmes qui coulent le long de mes tempes et vont se perdre dans mes cheveux sont brûlantes, mais je ne les cueille pas. Ça fait du bien de pleurer.

Ça fait du bien d'être ici, à attendre West au milieu de cette forêt d'étoiles.

Dès que j'entendrai son pick-up s'engager dans l'allée, je me lèverai et irai me réfugier dans ma voiture pour éviter de lui parler. L'heure n'est pas encore arrivée. Ce soir, je lui ai préparé une surprise. Je n'ose pas en faire davantage... pour l'instant.

Jusqu'à ce qu'il revienne, je resterai ici, à attendre que la nuit me porte conseil.

À attendre la lumière qui saura me guider, à attendre que la paix me montre le chemin.

Le lundi matin, trois jours après avoir tué les cigarettes de West, je me rends à mon séminaire en compagnie de Bridget.

Nous passons devant le bâtiment d'arts plastiques, et il est là. Isolé. Une cigarette aux lèvres.

Bridget me raconte un film qu'elle a vu avec Krishna pendant le week-end, mais je dérive vers West pour aller me planter devant lui, lui prends sa cigarette des mains et l'écrase à ses pieds.

Aujourd'hui ses yeux sont verts, comme les parois de verre du bâtiment des arts. La blancheur de ses dents m'éblouit quand il sourit.

— J'en ai d'autres, tu sais.

Sa voix est si légère que je l'imagine courir sur ma peau, comme ses doigts sur mes tétons.

— Je vois ça, dis-je.

Je me sens douce et élastique – mon visage, mes yeux, ma bouche. J'ai envie de m'appuyer contre lui jusqu'à ce que ses angles s'impriment en moi, me façonnent, me changent.

Je rebondirai une fois qu'il sera parti. Je rebondis toujours.

Il secoue la tête, sort son paquet de cigarettes de sa poche et en choisit une. Il la tapote contre l'ongle de son pouce avant de l'allumer.

Puis il souffle la fumée par-dessus ma tête.

— Pas évident de s'en défaire.

— Tu parles de moi ou de la clope ?

Il prend une bouffée en plissant les yeux.

— Tu ne devrais pas passer autant de temps avec Frankie.

— Peut-être qu'on devrait se voir un de ces jours, en discuter autour d'un bon repas.

— Tu devrais arrêter ça aussi.

— Quoi, « ça » ?

Il tend l'index vers moi, puis vers son torse.

C'est sûrement censé me décourager.

Cette fois, je lui enlève la cigarette de la bouche.

Je pose mes lèvres là où étaient les siennes et inhale lentement, laissant la saveur de West circuler en moi. Je l'attire dans mon corps, dans les cavités de mon cœur.

Il me regarde souffler.

Je laisse tomber la clope par terre et l'écrase, elle aussi.

Bridget me prend gentiment le poignet et me dit qu'on va être en retard, qu'on est déjà en retard, mais je ne quitte pas West du regard. Je ne romps le contact que lorsque nous tournons au coin du bâtiment.

Il disparaît, les mains dans les poches arrière, les coudes écartés.

Son sourire s'efface à mesure que je m'éloigne.

Je commence à remarquer la musique. Je ne dis pas que j'entends de la musique dans ma tête, mais je commence à faire attention à la musique qui m'entoure, partout, tout le temps.

Au cours de la quinzaine qui précède les vacances d'automne – une semaine après le massacre des cigarettes de West, la semaine où je vais chercher Frankie à l'école trois fois de suite, où je fais un sans-faute à deux examens et améliore ma moyenne de latin –, j'entends des plaintes tristes au café.

J'entends de la pop à la radio.

J'entends une mélodie sourde qui flotte jusqu'à moi depuis la chambre de Krishna.

Attirée, je m'approche et me poste sur le seuil, d'où je vois Bridget installée en travers du lit, les pieds croisés sur les cuisses de Krishna, un livre ouvert sur les genoux. Krishna, quant à lui, est allongé sur le ventre, un livre à sa gauche, une grosse calculatrice à portée de sa main droite, occupé à griffonner au crayon des formules auxquelles je ne comprends rien.

Il est absorbé par ses chiffres et ses symboles, mais c'est la musique qui me captive.

Je reconnais l'album – il le passe souvent – mais je me rends compte seulement maintenant que chaque piste est une chanson d'amour.

Je vais courir avec Bridget. Un bonnet sur les oreilles, les mains protégées par des gants, on sort dans le froid matinal et on décrit un grand rectangle autour du campus en tournant toujours à gauche – toujours. Elle est obligée de ralentir l'allure pour se caler sur mon rythme – en plus, je me déconcentre chaque fois que je remarque des paroles que je ne connaissais pas, un bout de mélodie auquel je n'avais pas prêté attention avant.

Je fais signe à Bridget de ne pas m'attendre ; je veux pouvoir écouter tranquillement, les mains pressées sur les oreilles. *Encore une ! Encore une chanson d'amour.*

Des chansons d'amour rageuses ou plaintives, tristes ou euphoriques, sensuelles ou mignonnes, des prétentieuses ou des tragiques où l'on pleure des larmes de sang.

Partout, où que j'aille.

Je m'arrête sur le trottoir un matin. Les brins d'herbe sont tout givrés, il y a un corbeau perché sur un poteau télégraphique, le ciel est d'un bleu limpide et, dans mes écouteurs, une femme implore son amant de lui revenir sur fond de percussions entêtantes.

De retour à la maison, je suis de nouveau attirée par la musique de Krishna.

Pas de Bridget à l'horizon. Ils se sont disputés hier soir pour une raison que j'ignore, et je ne l'ai pas vue depuis.

— Tu vas bien ? me demande-t-il.

Je ne sais pas quoi lui répondre.

Je suis amoureuse.

J'ai parfois l'impression que c'est une maladie incurable, que je suis en phase terminale de débilité, que c'est un mal dangereux qui me pousse à faire des trucs stupides comme m'envoler pour l'Oregon ou réduire à néant une cartouche de clopes.

Krish et Bridget sont amoureux. Ça les pousse à faire des trucs stupides comme se mentir sur leurs sentiments, refuser d'admettre ce qui se passe, s'embrasser, se toucher, puis prendre la fuite aussitôt.

Est-ce que je vais bien ?

Est-ce que ça me va d'aimer comme ça ?

Non. Pourtant ça me paraît nécessaire.

J'entends de la musique à longueur de journée et je commence à me dire que ce qui cloche chez moi n'est en fait rien d'autre que ce qui cloche chez tout le monde.

J'en viens à me demander si ce n'est pas normal, en fait. Parce que, si ce n'est pas le cas, qu'est-ce que ça signifie que tant de chansons parlent d'amour ?

Qu'est-ce que ça signifie que je les entende où que j'aille ?

Les vacances d'automne tombent la dernière semaine d'octobre, juste avant Halloween. Je rentre passer quelques jours chez mon père.

La maison me fait penser à une chaussure trouvée dans un magasin de fripes. Je la trouve super belle, mais dès que je l'enfile, elle me paraît toute raide, avec des plis à des endroits bizarres. Je pourrais faire semblant qu'elle me va si j'en avais vraiment besoin mais, au fond, je ne suis plus dupe.

— Tu vas bien ? interroge mon père.

C'est ce que tout le monde me demande. L'autre jour, j'ai aperçu mon reflet en sortant de la douche. Je suis maigre, et on dirait que ça fait un an que je n'ai pas fait une nuit complète.

C'est le cas.

— Oui, oui.

Je ne vais pas mal. C'est juste que, certains jours, j'ai l'impression de me déplacer sous l'eau, et qu'il m'est difficile de trouver le sommeil. Quand j'y arrive, je rêve que je suis brûlée vive. Je rêve que je suis enceinte d'un extraterrestre. Je rêve que je tombe toutes mes dents, que je perds un bébé dont j'ignorais l'existence et que je pars à sa recherche dans le campus, dans chaque salle de classe, au bureau de poste, sous chaque table de la bibliothèque.

Quand je suis en cours, je pense aux bras de West, aux mains de West, au sourire de West.

West.

— Tu as l'air un peu déprimée, me dit mon père. C'est le procès qui t'inquiète ?

L'avocat de Nate a répondu à notre plainte par une dénégation formelle et a demandé un jugement en référé. C'est ce à quoi on s'attendait. Au cours des deux jours que j'ai passé à la maison, mon père m'a répété au moins quatre fois que le juge n'accepterait pas. Notre plainte est suffisamment étayée pour que l'affaire aille jusqu'au tribunal, propulsée par les rouages bien huilés de la machine, jusqu'à ce que l'on n'ait plus d'argent ou qu'un cataclysme vienne tout enrayer.

Je ne m'inquiète pas pour le procès.

Je crois que mon père serait surpris d'apprendre que j'y pense à peine – et encore, seulement quand il en parle.

Je ne lui ai pas dit que Nate habitait à moins de cent mètres de chez moi et que je le croisais parfois en allant en cours. Dans ces cas-là, on baisse la tête ou on regarde ailleurs, comme si on ne se connaissait pas.

— Ça va, dis-je.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— J'ai acheté des bananes et de la glace pour le dessert. Tu nous prépares des banana split ?

— D'accord.

Je sors deux bols, où je dispose une part de tranche napolitaine, une banane coupée en deux dans la longueur, un peu de chocolat fondu, du caramel chaud, puis de la chantilly surmontée de quelques amandes effilées. C'est un vieux rituel entre mon père et moi. Il s'approche alors que je mets la touche finale.

— Papa ?

— Oui ?

— C'est à cause du procès qu'on ne part pas en vacances à Noël ?

Il soupire.

— On en a déjà discuté.

Il veut parler de l'argent. On s'est mis d'accord : je m'occupe de tout ce qui me concerne dans l'affaire, et il se débrouille pour l'aspect financier de la chose. Pourtant j'aimerais bien savoir ce que ma vengeance va nous coûter.

— Toi, tu en as discuté. Je ne comprends toujours pas pourquoi tu veux en faire mystère. Si on ne peut pas se le permettre, alors peut-être que ça ne vaut pas le coup.

— On s'est déjà trop investis pour faire marche arrière maintenant.

— Peut-être, mais le coût ne va faire qu'augmenter, et j'en arrive à me demander... Eh bien, pourquoi est-ce qu'on fait ça, au juste ? Ce que Nate m'a fait – ce qu'il m'a volé... C'est trop tard, je ne le retrouverai jamais.

— Caroline, on a déjà parlé de ça !

Il a raison. On a retourné la situation dans tous les sens, on en a analysé chaque aspect et on a examiné toutes les approches possibles. On a largement rattrapé les longs mois de silence qui ont suivi le choc quand Nate a posté les photos. On en a parlé jusqu'à ce que je n'aie plus la force de dire un mot.

— Et si c'était une erreur ? Tu ne l'as jamais envisagé, ça ?

— Non.

Bon, j'aurais pu m'en douter. La philosophie de mon père, c'est qu'il faut décider de ce qu'on veut puis tout mettre en œuvre pour l'obtenir. L'ambition est sa religion.

Interdiction de baisser les bras ou de faire des compromis.

Il ouvre le bocal de cerises et en attrape une.

— N'abandonne pas, Caroline. Ça ne va pas être facile, mais le jeu en vaut la chandelle.

Peut-être, mais si le but du jeu est de faire payer Nate, ma détermination commence à flancher. Je le croise dans la rue, et il paraît intouchable.

Je le croise dans la rue et je me rends compte que je m'en fiche.

J'ai l'esprit ailleurs.

Frankie m'envoie un texto le mercredi des vacances. Je retourne à Putnam pour aller la chercher à l'école. Plus tard, une fois qu'elle est endormie, je m'assieds en haut de l'escalier et j'attends West.

Je l'entends avant de le voir – le vrombissement d'un moteur qui approche, un son dont la hauteur et le volume changent tandis que le pick-up ralentit pour prendre le virage.

Le gravier crisse sous ses pneus. Un faisceau de lumière blanche balaie le garage.

J'entends les bottes de West sur les marches au-dessous de moi, mais je ne le vois pas. Il fait sombre près de la porte, et les phares m'ont aveuglée momentanément.

Je vois rougeoyer le mégot qu'il jette avant de l'écraser. Puis il se baisse pour le ramasser.

Il s'arrête à deux marches de moi.

— Frankie va bien ?

— Elle dort.

Je me lève. Quelques dizaines de centimètres cubes d'obscurité nous séparent.

— Je voulais te demander : est-ce qu'elle t'a dit qu'elle avait des soucis dans le bus ?

— Quel genre de soucis ? demande-t-il.

— Le genre de soucis qu'ont les filles.

Je ne trouve pas d'autre façon d'exprimer la chose. Je ne sais pas exactement quoi lui dire. Moi-même, je ne connais pas grand-chose de la situation, à part que Frankie a de moins en moins envie de prendre le bus après l'école, ce qui signifie sûrement que le garçon qui l'embête ne s'est pas calmé, au contraire.

Je n'arrive pas à décider si c'est à moi ou à Frankie de lui raconter ça. Je n'ai pas envie de m'immiscer entre West et sa sœur.

— Tu ferais bien de lui demander à elle, ajouté-je.

Il pousse un soupir – un souffle d'air ténu.

— Je ne veux pas que tu te prennes pour sa baby-sitter.

— Je ne suis pas sa baby-sitter. On est amies.

— Tu ne peux pas être amie avec une gamine de dix ans.

— Si, pourvu que tu me laisses faire.

— Et si je refuse ?

— Pourquoi tu ferais une chose pareille ? Ta sœur a bien le droit d'avoir une amie. Tu ne crois

pas ?

— Une amie de son âge, peut-être.

— OK. Imagine qu'elle se fasse une copine à l'école. Elle ne pourrait pas l'inviter ici. Elle ne pourrait pas aller chez elle ni aller jouer quelque part, pas avec l'emploi du temps que tu as. Elle est coincée toute seule ici plusieurs heures par jour.

— Laurie lui tient compagnie parfois.

— Oui, enfin, il doit avoir la cinquantaine. Tu oserais me soutenir que Frankie est mieux avec lui qu'à faire des trucs avec moi ?

— Non, grommelle-t-il.

— Tant mieux, parce que ça fait du bien à ta sœur de passer du temps avec moi, et tu le sais pertinemment.

West se détourne comme pour regarder vers l'allée. Ma vision s'est de nouveau adaptée à l'obscurité, suffisamment pour que je distingue son profil découpé sur fond de nuit noire, sa pomme d'Adam.

Je devine qu'il est épuisé. Sa fatigue est tangible, une déclaration de son corps au mien, et je brûle de tendre les bras vers lui, de reposer ma tête contre son épaule.

Ça me rappelle les mercredis soir, quand il enchaînait son boulot à la bibliothèque avec son service de nuit à la boulangerie. Lorsqu'on rentrait enfin chez lui, il tenait à peine debout. Il se laissait tomber sur le lit, retirait ses bottes d'un coup de pied puis m'attirait à lui, cachait son visage dans mes cheveux et s'endormait tout habillé.

Il y avait là-dedans quelque chose de merveilleusement confiant. Ça m'était précieux de me trouver si proche de lui alors qu'il était dans un tel état de vulnérabilité.

Il tape le bout de sa botte contre une marche.

— Je ne comprends pas ce que tu fais ici.

— Il me semble que je t'aide.

— Je ne vois pas pourquoi tu veux aider.

— Si. Tu vois très bien.

— Je t'ai dit que je garderais mes distances, rétorque-t-il. J'étais sérieux.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

Je l'entends déglutir. Je me demande si sa gorge est aussi nouée que la mienne, si son cœur bat aussi fort.

— Ouais.

— Pourquoi ?

Il garde le silence pendant si longtemps que je commence à croire qu'il ne répondra pas, mais quand, enfin, il reprend la parole, je le regrette presque.

— Ce que je t'ai fait...

Comme un claquement de doigts, ces quelques mots ravivent ma colère.

— Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais.

— C'est vrai, et c'est grâce à ça que j'ai compris que je devais te laisser tranquille si je revenais ici.

— À l'époque je n'aurais jamais imaginé que tu reviendrais.

— Ça ne change rien.

— Au contraire ! Ça change tout, West !

— Ce n'est pas obligé, tu sais.

— Et si j'ai envie que ça change, moi ?

— Caro...

Il se penche vers moi. J'ai l'impression qu'il va me toucher. Il lui suffirait de tendre la main pour trouver ma taille ou mon épaule, mais il n'en fait rien. Il soupire, redescend d'une marche.

— C'est mieux comme ça.

— Je ne pense pas. Pour moi, rien n'est mieux.

Il croise les bras.

— Ça va devenir plus facile avec le temps, tu verras.

— Tu y crois, toi, à tes propres conneries ?

Il se tait. Longtemps.

Il relève les yeux vers moi d'un air grave, alors je soutiens son regard. Je me demande s'il arrive à lire sur mon visage dans le noir.

Je me demande si ça lui manque de ne pas m'avoir dans son lit, autant que ne pas y être me manque à moi.

Je ne comprends plus ce qui se passe dans sa tête – ce qu'il croit faire, et pourquoi. Il m'a rejetée de la façon la plus violente qui soit mais, depuis, il est revenu à Putnam. Alors pourquoi ne me revient-il pas, à moi ?

« *Ce que je t'ai fait...* »

Le souvenir en est encore à vif – trop pour que je m'y attarde.

Ce doit être pareil pour lui.

Mais si ce souvenir est la seule et unique raison qui l'éloigne de moi – si c'est son sens de l'honneur qui le paralyse, comme si j'étais une belle princesse dont il avait sali la robe –, alors non !

Pas question, putain ! S'il veut se priver de ce qu'il veut vraiment – et au passage me priver, moi, de ce que je veux –, alors il n'y a rien d'honorable là-dedans. C'est de la connerie butée pure et simple, et je refuse de m'incliner devant ça.

Facile à penser, me direz-vous, mais c'est une autre affaire que de trouver comment s'y prendre.

On se regarde, West et moi.

Ça me brise le cœur, ses jolies pommettes, la cicatrice à son sourcil, son nez pas tout à fait centré, ses oreilles trop petites, sa bouche si grande, si expressive, tellement parfaite !

Ça me brise le cœur de savoir qu'à une époque pas si lointaine j'aurais pu l'entraîner à l'intérieur et le mettre au lit, lui offrir un peu de repos, de réconfort – lui offrir quelque chose. Mais cette époque est révolue, et nous sommes coincés dans ce présent.

L'étendue de ce gâchis me serre la gorge.

— Je me sens coupable, dit-il enfin. J'ai l'impression de profiter de toi quand tu passes du temps avec Frankie, sauf que je ne peux rien y faire puisque je ne t'ai rien demandé et que, quand je te prie d'arrêter, tu refuses.

— Pauvre West. Ça doit être dur pour toi.

Il éclate de rire.

— Va te faire foutre, Caro.

— Je veux bien, si c'est toi.

— Mais arrête, putain !

Il se passe les doigts dans les cheveux puis les noue à l'arrière de sa tête. Il pousse un violent soupir, et ça me fait plaisir. J'adore le faire sortir de ses gonds.

J'adore voir cette échappée de vérité, et le désir me donne le vertige, comme de la nicotine.

C'est un jeu, même si je sais pertinemment que West est on ne peut plus sérieux. On y a déjà joué, lui et moi, sauf qu'à l'époque j'étais terrifiée, blessée et méfiante, mais c'est fini, tout ça. Je suis en train de gagner, et la partie ne fait que commencer.

— Pas plus d’une ou deux fois par semaine, d’accord ? dit-il enfin. Tu as d’autres chats à fouetter. Et puis, je ne veux pas que tu dépenses de l’argent pour ma sœur. Laisse-moi tes tickets de caisse sur la table et je te rembourserai.

— Sérieusement ? Tu veux qu’on s’amuse à faire les comptes ?

— Tu veux bien me lâcher un tout petit peu de lest, Caro ? Tu as obtenu tout ce que tu voulais, à part ça.

— Loin de là.

— Caroline, rétorque-t-il en croisant les bras.

Je l’imite.

— West.

— Qu’est-ce que tu veux que je te dise ?

— Je compte bien passer du temps avec Frankie, ce qui signifie qu’on va se croiser, toi et moi. Il va falloir que tu te fasses à cette idée – que tu t’habitues à me voir. Alors cesse de faire comme si je n’existais pas ou comme si tout allait s’arranger juste parce que tu en as décidé ainsi.

Il me fait attendre avant de répondre – un grondement grave qui résonne dans sa poitrine :

— Bon, d’accord.

Je me baisse pour récupérer mon sac. Mes genoux menacent de me trahir. Je suis un cocktail détonant d’adrénaline et de désir, un corps dangereux et stupide.

Quand je me redresse, West me regarde toujours, et c’est pire. Pire que mieux.

C’est toujours pire que mieux, avec West.

— Quoi ? dis-je.

— J’essaie de comprendre ta stratégie.

— Hein ? Qu’est-ce qui te fait croire que j’ai une stratégie ?

— Tu as un esprit politique, Caro. Tu as toujours une stratégie.

— Tu vas me faire passer pour une manipulatrice sournoise.

— Je n’irais pas jusque-là, mais tu dois bien admettre que tu n’es pas toujours très directe.

— C’est peut-être parce que tu es rétif aux approches directes.

— « Rétif » ?

Son sourire m’électrise.

— Ne fais pas semblant de ne pas savoir ce que ça veut dire.

Il secoue la tête, lentement, l’air las.

— Ce n’est pas moi qui fais semblant ici.

— Il y a une différence entre faire semblant et éviter d’être trop direct, surtout quand on sait que, si on parle trop franchement, on risque de se faire descendre en flammes.

— Et si tu essayais, pour voir ?

— Pas ce soir.

— Tu as obtenu tout ce que tu voulais pour ce soir. C’est ça ?

Je remonte la bretelle de mon sac sur mon épaule et me dresse sur la pointe des pieds pour approcher mon visage du sien.

— Non. Ce n’est pas ça du tout.

Il laisse échapper un soupir en une explosion agacée et détourne la tête.

— Tu n’as pas besoin d’attendre que je rentre, une fois que Frankie est couchée, tu sais.

— Je ne peux pas verrouiller la porte derrière moi.

Il m’accorde un nouveau sourire, plus lent, plus grand, même s’il refuse de me regarder.

— Tu vas me dire qu’il te faut une clé.

— Ça ne m’ennuie pas d’attendre que tu rentres.

— Il y a des jours où je finis à 2 heures.

— Je sais. Frankie me l’a dit.

Cette fois il me regarde, me détaille de la tête aux pieds.

— Tu recommences à ne pas bien dormir ?

— Ça m’arrive.

La plupart du temps. Je me couche très tard, dors quelques heures, me réveille tôt et en profite pour travailler. Je fais la sieste en fin d’après-midi quand je n’ai pas de réunions.

Mon emploi du temps de vampire. Ça faisait partie des choses que j’avais en commun avec West.

Il faut croire que c’est toujours le cas.

— Je vais te faire faire un jeu de clés, dit-il. Tu pourras partir quand tu veux, à l’avenir.

— Merci.

Je passe à côté de lui, troublée par la proximité de son corps et l’étroitesse de l’escalier. Il pourrait tendre les bras, poser les mains sur moi, me toucher, et je le laisserais faire.

Ressent-il la même chose ? Oui, c’est obligé. Elle est là, entre nous, cette évidence, cette chanson d’amour que nos corps n’ont jamais cessé de chanter.

Malgré ma colère, je serais prête à tuer pour pouvoir le suivre dans sa chambre, l’aider à retirer ses bottes. Je serais prête à mourir pour pouvoir me blottir dans le creux de son bras jusqu’à ce qu’il s’endorme, en sécurité contre moi.

Pour pouvoir le protéger.

— Bonne nuit, West.

— Bonne nuit, Caro.

Je garde cette image de nous en remontant dans ma voiture pour reprendre la route déserte, seule dans le halo de mes phares. West et moi enlacés dans son lit.

West et moi en promenade dans un champ d’étoiles sauvages, main dans la main.

Je lui montre le chemin.

ÉCLAIREUR

WEST

Le lendemain du jour où Caroline m'a dit qu'elle faisait partie de ma vie, que ça me plaise ou non, j'ai arrêté de fumer.

Elle aurait continué à attaquer mes clopes, sinon.

Ça me manquait de ne plus avoir la montée de nicotine, de ne plus sentir la fumée se répandre jusqu'au fond de mes poumons et me permettre de respirer alors que j'avais l'impression que l'air de Putnam m'était insupportable sans ça.

Cette nuit-là, quand elle est partie, j'ai suivi du regard les feux de sa voiture jusqu'à ce qu'ils cillent et disparaissent dans un virage. J'ai refermé la porte à clé et j'ai mangé les restes du dîner que j'avais préparé pour ma sœur.

J'ai pensé à Caroline, aux après-midi et aux soirées qu'elle avait passés avec Frankie.

J'ai pensé à Caroline dans mon appartement, dans ma cuisine, dans ma vie.

J'ai sorti le reste de mes cigarettes du congélateur et j'ai ouvert chaque paquet avant de casser les clopes en deux et de les jeter.

Puis j'ai calé une hanche contre le plan de travail et je me suis mis à jouer avec mon briquet dans l'obscurité.

Étincelle. Flamme. Étincelle. Flamme.

Je tentais de me convaincre que la flamme que je voyais n'était pas une lueur d'espoir, n'avait pas le goût de l'espoir, mais je n'ai jamais été très doué pour me voiler la face.

L'étincelle dans la nuit, cette flamme fragile... Caroline. L'espoir.

Pour moi, les deux avaient toujours été synonymes.

La fille inaccessible. Voilà ce que je m'étais dit en la rencontrant, dès le premier jour. Elle incarnait tout ce que je voulais, et elle m'était inaccessible.

Seule ma peur la rendait inaccessible.

La dernière fois que je suis venu à Putnam, je suis tombé amoureux d'elle. J'ai commencé à me construire une vie à moi et je l'ai perdue. Je ne voulais pas reprendre un tel risque – pas avec ma sœur, pas avec mon cœur.

Pourtant Caroline aussi a perdu son avenir. Elle a perdu toutes ses certitudes et tous ses rêves quand son ex a mis des photos d'elle sur le Net. Puis elle s'est battue pour les reconquérir. Elle s'est entêtée et acharnée jusqu'à ce que son dû lui revienne. J'ai assisté à cette bataille, et c'était la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Il fallait vraiment que je sois très con pour croire qu'elle me laisserait filer sans rien dire, même après ce que je lui avais fait. Caroline ne lâche rien. Elle n'aurait pas dû vouloir de moi après tout ça, mais je vous défie d'aller dire à cette femme ce qu'elle est censée vouloir.

Allez-y. Essayez, que je rigole.

Caroline me voulait, moi, alors elle était là, sur le pas de ma porte, avec ma sœur.

Elle réduisait mes cigarettes à néant et me foutait en rogne, à me dire que j'allais mourir d'un cancer, comme si je ne le savais pas. Comme si j'étais censé y accorder de l'importance.

Elle voulait que je m'accorde de l'importance, et je m'y opposais, sans raison.

Enfin, non. Pas sans raison.

Je m'y opposais parce que j'avais peur.

Qu'arriverait-il si je ne parvenais pas à réparer ce que je lui avais fait ?

Ou si j'y parvenais mais que je la perdais malgré tout et que, cette fois, je n'y survivais pas ?

Que deviendrais-je si, au moment où je retrouvais Caroline, je me rendais compte une fois de plus que l'espoir est un luxe dont je dois me passer ?

J'étais terrifié.

Mais ça n'avait aucune importance.

Caroline et moi, ça allait finir par arriver, de toute façon. Je n'allais pas m'y opposer très longtemps. Cette dernière semaine d'octobre, cette première semaine de novembre, j'ai tenté de garder mes distances, j'ai freiné des quatre fers tout en essayant de me rappeler comment j'avais fait la première fois.

Comment avais-je pu oser prendre ce que je voulais ?

Ça paraît facile, comme ça, de se dire qu'on mérite tout ce qu'il y a de bien, de se laisser aller à désirer le meilleur, de s'autoriser à l'obtenir.

Ça paraît facile mais ça ne l'est pas. Pour un mec comme moi, ça relève de l'impossible.

J'étais coincé à Silt – pas tant le Silt de l'Oregon que le Silt dans ma tête. Le Silt qui avait fait de moi ce que j'étais, qui m'avait appris à survivre, qui m'avait mis dans le crâne l'idée que ma vie n'avait aucune valeur.

Le chemin qui allait me sortir de là était précisément celui qui me ramenait vers Caroline. Une fois que je l'ai trouvé, tout est devenu plus facile.

Je n'avais plus qu'à suivre la flamme.

Un jour de la semaine suivante, je me tiens devant le bâtiment d'arts plastiques avant le début des cours.

Adossé aux fenêtres, j'écoute les fumeurs qui discutent et plaisantent. Je mâche un chewing-gum pour m'occuper et garde les mains dans les poches pour m'empêcher d'aller taxer une clope à quelqu'un.

La moitié de ma classe est dehors.

Il y a un type qui s'appelle Raffé – diminutif de Rafael. Il a la peau mate et une belle tignasse noire qui ressemble un peu à une coiffure afro, sauf que ses boucles à lui se terminent par des pointes. Il porte un blouson de motard mais ne semble pas se la péter.

Il est en grande conversation avec une petite blonde nommée Annie.

Ils fument, et discutent du surréalisme, du dadaïsme, de Warhol, d'Avedon, de Turner et d'autres dont je n'ai jamais entendu parler.

Je les écoute évoquer une expo qui se tient à Chicago en ce moment. Je me rends compte qu'ils ont carrément fait le trajet – six heures de route aller, six heures retour – et qu'ils n'ont toujours pas fini d'en débattre.

J'aperçois Caroline de l'autre côté de la cour. Elle me voit et atterrit juste devant moi, comme si le vent l'avait déposée là.

Elle est allée chercher ma sœur à l'école deux fois depuis notre dernière conversation.

Je me suis retenu d'acheter des cigarettes à six reprises.

— Qu'est-ce que tu penses de l'art, Caro ?

— Je doute de pouvoir répondre à cette question en une seule phrase.

— Tu es déjà allée à Chicago ?

— Bien sûr, plusieurs fois.

— Peut-être que j'y emmènerai Frankie un jour. Je pourrais lui montrer l'espèce de haricot géant, ou un match de base-ball quand la saison reprendra, ou même une expo à l'Art Institute. Elle n'a jamais rien vu de ce genre.

Caroline plisse un peu les yeux.

— Et toi ?

— Moi non plus, dis-je, gêné de l'admettre.

— Alors tu devrais y aller.

Raffé et Annie nous regardent. Je me retourne et m'aperçois que Caroline se tient tout près de moi et que nous parlons à voix basse. Elle se frotte les bras. Elle porte un gros gilet en laine, long et noué autour de la taille par une ceinture. Il a l'air bien chaud mais ne l'est visiblement pas assez.

— Tu ferais mieux de rentrer te mettre à l'abri.

— Oui, et puis j'ai cours, ajoute-t-elle en consultant sa montre. À plus.

Elle fait un signe à Raffé et Annie, qu'elle semble connaître. Caroline connaît plein de gens. Tout le monde l'aime bien.

Je la regarde traverser la cour. Le vent fait voler ses cheveux et fouette les pans de son gilet à chacun de ses pas.

Si j'apprenais à peindre un jour, c'est comme ça que je la représenterais.

Halloween tombe le vendredi. En rentrant du travail je trouve Caroline endormie à la table de ma cuisine. Il est 3 heures du matin.

À côté de son coude il y a un pack de Monster. Elle m'en apportait à la boulangerie le mercredi.

— Réveille-toi, petit soleil, dis-je dans un murmure.

Elle redresse la tête et sourit lentement – un grand sourire lumineux.

Mon petit soleil.

Puis elle se cogne le coude au pack de Monster, et un nuage passe sur son visage.

— Désolée.

— Tu n’as aucune raison d’être désolée, sauf si tu t’es amusée à mettre autre chose en pièces dans mon appartement.

Elle fait une petite grimace.

— Je m’en veux pour cette histoire de cigarettes.

— C’est vrai ?

— Oui, enfin, Krishna m’a appris combien ça coûtait, une cartouche. Je t’ai acheté ça pour compenser. Je me suis dit que, si tu avais besoin d’un stimulant pour ne pas t’effondrer, avec le rythme que tu tiens, il valait mieux des boissons énergisantes que des clopes.

— Merci.

Elle se lève. Je n’ai pas envie qu’elle parte.

— Qu’est-ce que vous avez fait aujourd’hui, avec Frankie ?

— Je l’ai emmenée à ma réunion du conseil des étudiants.

— Tu fais partie du conseil ?

— Oui.

— C’est comment ?

— C’est génial.

Elle rejette ses cheveux derrière son épaule. Ils ont beaucoup poussé depuis l’an dernier et lui arrivent dans le dos. J’ai envie de les prendre dans ma main pour les soupeser, pour voir si leur texture a changé.

Elle est toute maigre. Ce n’est pas la première fois que je le remarque. À la lumière crue de la cuisine, les cernes sous ses yeux me paraissent encore plus noirs.

Quand on était ensemble, je l’aidais à se rendormir si elle se réveillait en pleine nuit.

— Tu lui as parlé ? demande-t-elle.

— À qui ? À Frankie ?

— Oui, de cette histoire de bus.

— Non.

Il faut que je le fasse. Caroline n’est pas la seule à me le rappeler. J’ai reçu plusieurs mails d’un conseiller d’éducation, qui me dit qu’il fait venir Frankie dans son bureau une fois par semaine pour s’assurer qu’elle « s’intègre bien ». Il ne cesse de me proposer qu’on se rencontre pour discuter, mais je ne vois pas ce que ça pourrait nous apporter.

En gros, si je vais le voir, il va découvrir quelque chose qui va le faire flipper. Il n’y a que l’embarras du choix : le chaos familial des Leavitt sur fond d’affaire de meurtre, mon emploi du temps qui m’oblige à laisser Frankie toute seule pendant des heures entières, ou le fait que je suis beaucoup trop jeune pour endosser la responsabilité d’une gamine de dix ans.

Chaque fois que je reçois un message de lui, je le lis puis je l’efface.

Caroline a l’air soucieuse.

— Ça ne se passe pas bien pour elle, à l’école.

— Ça ne se passe jamais très bien pour personne.

La petite ride en « V » entre ses sourcils s’accentue.

— Il ne s’agit pas seulement de ça. Il lui est arrivé quelque chose de vraiment pas cool aujourd’hui. Elle s’est mise à pleurer dans ma voiture quand je suis allée la chercher.

— Elle t’a raconté ce que c’était ?

— Non, elle n’a pas voulu m’en parler.

— Et merde ! (Les mains dans les poches, je me balance en équilibre sur mes talons.) Je vais voir ce que je peux faire.

— Si tu veux que j’essaie d’en discuter avec elle, je pourrais peut-être...

— C’est ma sœur, c’est à moi de m’en occuper.

Je dis ça beaucoup plus sèchement que je ne l’aurais voulu et je le regrette aussitôt.

— Pardon. J’avais oublié que c’était t’insulter que de te proposer de l’aide, rétorque-t-elle.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as envie de m’aider.

— Ouais, tu me l’as déjà dit. Laisse tomber.

— J’essaie, justement.

Elle me jette un regard noir, que j’ai bien mérité, et commence à ranger ses affaires. La lumière brille dans ses cheveux. Je m’enivre du vert de son pull, de la façon dont son jean souligne ses fesses.

Je ne suis qu’un connard.

Parce que je suis en train de mater le cul de Caroline mais, surtout, parce que je n’ai toujours pas parlé à Frankie. Je ne veux pas savoir ce qui se passe dans ce fichu bus parce que je n’ai pas de solution de rechange. Soit elle prend le bus, soit je démissionne.

J’aurais intérêt à démissionner.

Pourtant les horaires me conviennent bien, et le salaire est plus que correct, donc au lieu de démissionner, je suis odieux avec Caroline, alors que c’est dans sa voiture que ma petite sœur laisse libre cours à ses émotions.

Je ne sais pas comment m’en sortir. Frankie et ses problèmes à l’école, mon travail, les cours et Caroline dans ma cuisine au beau milieu de la nuit, qui essaie de m’aider alors que j’arrive à peine à la regarder sans me confondre en excuses ou l’embrasser – ou les deux à la fois.

La plupart du temps, c’est les deux.

Je sors mon trousseau et en détache la clé que j’ai fait dupliquer pour elle.

— Tiens. Tu pourras fermer en partant, comme ça.

— Merci, dit-elle en s’approchant pour la prendre. Tu vas bien, West ?

Je suis en train de me noyer. Je suis épuisé. Tu me manques.

Je suis une vraie loque. J’ai l’impression que tout le monde doit le sentir, ce mélange de panique, de culpabilité et de dégoût, pourtant Caroline est là, devant moi, et je n’y comprends rien.

Je suis incapable de lui demander de partir.

Je ne sais même plus quoi dire.

— Ça va.

Caroline fait encore un pas vers moi.

Je mets les mains dans mes poches arrière et baisse les yeux, parce que sinon...

— Bon, souffle-t-elle.

Bon.

Après son départ, je me fais réchauffer des lasagnes au micro-ondes. Je jette un coup d’œil au thermostat avant d’aller me coucher.

Même une fois blotti sous la couette, je n’arrive pas à me réchauffer.

Le lendemain au petit déjeuner, Frankie déclare :

— Il me faut de nouvelles fringues.

— Pourtant on t’en a acheté plein en septembre.

— Elles ne me vont déjà plus.

Je prends le temps de l'examiner pour voir si c'est possible. Il ne s'est même pas écoulé deux mois, mais peut-être qu'elle a changé sans que je m'en rende compte.

— Qu'est-ce qui ne va plus ? Les pantalons ? Les hauts ?

— Il n'y a plus rien qui va.

— Tu n'as plus aucun vêtement à ta taille ?

Elle hoche la tête.

— Ça n'a rien à voir avec ce que m'a raconté Caroline, par hasard ? Il paraît que ta journée d'Halloween s'est mal passée.

— Non, ce n'est pas ça.

— Parce qu'elle m'a dit que...

— J'ai besoin de nouvelles fringues, un point, c'est tout. Je suis trop grosse pour ce que tu m'as acheté en septembre.

Elle se lève, jette à la poubelle le petit déjeuner auquel elle a à peine touché, et s'en va.

Je la suis des yeux. Son jean lui va très bien. Son pull paraît peut-être un peu plus court que quand elle l'a essayé, mais rien de grave. Elle a des hanches, maintenant, en plus de ces seins que j'évite de regarder parce que ça me fait bizarre de voir ça sur ma petite sœur, mon bébé.

Avant qu'elle disparaisse dans sa chambre, je lance :

— Où est-ce que tu veux qu'on aille ?

— À l'Armée du Salut.

— Je peux t'acheter des fringues neuves, tu sais, dis-je, exaspéré. Ce n'est pas ça, le problème. J'essaie simplement de comprendre...

— Je te demande juste de m'emmener à l'Armée du Salut. OK ?

— OK, comme tu veux.

— Bon.

J'ai une tonne d'articles à lire pour mon cours d'histoire russe. Ça me prend la matinée. Pendant ce temps, Frankie regarde des dessins animés en faisant des croquis de chevaux.

Après le déjeuner, on va lui chercher de nouveaux vêtements. Frankie choisit une pile de jeans et de sweat-shirts, tous plus immenses les uns que les autres, des leggings qu'elle est obligée de rouler à la taille et un sweat de Putnam College qui lui arrive sous les fesses.

— C'est n'importe quoi, ça ne te va pas du tout, dis-je.

— Tu devrais être content, tu n'arrêtes pas de me répéter que je m'habille comme une pouffe.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Tu m'as forcée à mettre un manteau par-dessus mon costume d'Halloween.

— C'était un costume, il ne s'agissait pas de tes fringues habituelles. Et puis, ce n'est pas ta faute, tous les costumes sont comme ça, maintenant. J'aurais dû mieux regarder avant de te l'acheter.

Elle ajoute un gros sweat à la pile que je tiens dans mes bras.

— C'est ça que je veux.

J'essaie de capter son regard, d'établir une connexion.

— Si tu as des problèmes à l'école, on devrait en parler.

— Je n'ai pas de problèmes.

— Ne me prends pas pour un imbécile. Tu pleures dans la voiture de Caroline, tu me réclames de nouveaux vêtements dans lesquels tu es complètement noyée... Il y a quelque chose qui ne va pas.

— Tu veux bien t'occuper de tes affaires, West ?

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé à l'école ?

— Il ne s'est rien passé du tout.

— Je ne te crois pas.

— Je n'en ai rien à foutre que tu me croies ou pas.

— Écoute, Frankie, je ne sais pas ce qui t'est arrivé, mais je doute que changer de garde-robe soit la solution. Réfléchis un peu. Tu es trop futée pour croire que ça va tout régler.

— Peut-être que je n'ai pas envie d'être futée.

L'entendre dire ça... Ça me rend dingue.

J'ai envie de la secouer, de lui crier que l'intelligence est notre seul atout. Il n'y a que par son intelligence qu'elle peut laisser Silt derrière elle, éviter de marcher sur les traces de ma mère – sur les miennes.

— Qu'est-ce que tu entends par là, exactement ?

Elle pousse un soupir exaspéré.

— Mais rien ! Laisse tomber.

Je l'attrape par le bras.

— Ne me parle pas sur ce ton. Je devrais être en train de rédiger un essai mais, au lieu de ça, je suis ici, avec toi, alors tu me dois au moins...

— Je ne te dois rien du tout !

Elle se dégage et me pousse assez fort pour me faire reculer d'un pas.

— Si ça te fait tellement chier de m'acheter tout ça, laisse tomber. Moi, je vais t'attendre dans la voiture.

Je reste planté comme un con entre les portants de l'Armée du Salut. Je ne sais pas quoi faire.

J'aimerais pouvoir demander conseil à Caroline.

Le lundi matin, je passe au café des étudiants dans le Forum et la vois seule à une table, avec un gros livre devant elle et un beignet posé sur une serviette en papier, à portée de main mais encore intact.

C'est son préféré – le tout chocolat.

Je vais m'asseoir en face d'elle, attrape le gâteau et en prends une énorme bouchée.

— Salaud, lance-t-elle.

Sans même lever les yeux vers moi, elle me donne un coup de pied dans le tibia.

Je ne réagis pas. Je mange tout le beignet, assis là. Le soleil qui entre à flots par les fenêtres du Forum la nimbe de lumière. Elle lit avec les lèvres entrouvertes, la langue passée entre ses dents du bonheur. À un moment, elle se détourne de son livre pour attraper une pile de fiches cartonnées avec du surligneur partout, et j'en reconnais le format. Elle doit avoir un test de latin.

— Tu veux que je te fasse réciter tes verbes ?

— Non. Arrête de me déconcentrer, je n'ai plus que dix minutes.

Je me lève et me rends au comptoir pour lui racheter un beignet.

Elle ne me décroche plus un mot, et pourtant c'est le meilleur quart d'heure de ma journée.

Quand je rentre à la maison à 2 heures du matin, je la trouve dans ma cuisine, à pianoter sur son ordinateur portable.

— Tu es au courant que la bibliothèque est ouverte ? dis-je.

— Ouais.

J'ouvre un paquet de chips de maïs et le vide dans un saladier, pour qu'elle puisse se servir.

Elle en prend une.

— C'est comment, ton travail ?

— C'est chiant.

— Qu'est-ce que tu fais, exactement ?

— Je fais ce qu'on me dit.

— Et aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Aujourd'hui j'ai mesuré. On ne veut pas encore me laisser couper.

— C'est plus marrant, de couper ?

— Ça aurait au moins le mérite d'être nouveau. Je n'ai encore jamais utilisé de scie à onglet, mais apparemment tu peux faire des trucs sympas, genre couper à 30 degrés sur l'axe d'abscisse et à 45 sur l'ordonnée. J'aimerais bien voir comment ça marche, et conduire le transpalette, aussi.

— Quand est-ce que tu auras le droit de faire tout ça ?

— Dans un siècle et demi, si j'ai de la chance. Qu'est-ce que tu écris ?

— Un essai sur les périodiques à l'époque victorienne.

— Ça a l'air fascinant.

— Non, c'est chouette. On devait choisir un thème bien représenté dans les publications et trouver tout ce qu'on pouvait à ce sujet. J'ai choisi la question irlandaise.

— C'est quoi, la question ?

— Pour faire court : les Irlandais voulaient leur indépendance.

— Quelle bande de casse-couilles, ces Irlandais.

Elle sourit.

— Tu veux une bière ? dis-je sans réfléchir.

Ce soir je n'ai pas envie de penser. J'en ai marre – marre que tout soit toujours si compliqué. J'ai envie de simplicité, pour changer. Une bière dans mon canapé avec Caroline.

— À 2 heures du matin ?

— Je suis sur les nerfs. Il va me falloir un moment avant de pouvoir m'endormir.

— Comment ça se fait que tu sois sur les nerfs si ton boulot est chiant ?

— C'est à cause des Monster que tu m'as achetés.

Ce n'est qu'à moitié vrai. Si je suis sur les nerfs, c'est aussi parce qu'elle est là, et parce que Frankie refuse toujours de me parler.

J'ai fait nuit blanche pour finir de rédiger le dernier de mes mémoires de rattrapage, pour valider le semestre que je n'ai pas terminé l'an dernier. J'ai tellement de sommeil en retard que j'ai l'impression de ne plus en avoir besoin.

— Alors ? Tu veux une bière ou pas ?

— OK. De toute façon, j'ai la cervelle qui tourne à vide, là.

Elle se masse les épaules.

Je sors deux bières du frigo et déchire un coin d'essuie-tout pour cracher mon chewing-gum dedans. Quand je me retourne, Caroline me regarde en haussant un sourcil.

— C'est nouveau, le chewing-gum, commente-t-elle.

— Ça m'empêche d'avoir envie de fumer.

— Tu as arrêté ? Pour de bon ?

— J'essaie, dis-je en décapsulant les bières avant de lui en passer une. J'ai besoin de m'asseoir.

J'attrape les chips et vais m'installer dans le canapé. J'allume la télé, et on tombe sur une émission de téléachat où il est question d'un épluche-légumes automatique. Caroline me suit et prend place à l'autre bout du canapé.

On regarde un type tout maigrichon et monté sur ressorts tenter de nous convaincre qu'on risque

de mourir sur-le-champ si on n'achète pas son super épluche-légumes.

Je hume l'odeur de Caroline, ses cheveux et sa peau, la lessive qu'elle utilise, son déodorant qui sent l'orange épicée.

— Tu crois que je suis à côté de la plaque ?

— Oui.

— Tu ne pourrais pas attendre que je te précise de quoi je parle ?

Ça la fait sourire.

— Non.

— Parce que je parlais de Frankie.

— Je sais.

Je vois bien, à son air satisfait, qu'elle avait deviné.

J'ai déjà vu ce sourire alors qu'elle tenait mes bourses dans le creux de sa main et réfléchissait à la façon dont elle voulait s'y prendre pour me rendre complètement dingue.

— Tu crois que je suis à côté de la plaque au sujet de Frankie ou carrément sur toute la ligne ?

Elle tourne vers moi ses grands yeux curieux, comme pour m'encourager à poursuivre.

— Voyons voir, dis-je. Je fais n'importe quoi avec toi, avec mon avenir, avec les cours et... avec un peu tout, en fait. Pas vrai ?

Elle a incliné la tête sur le côté, comme si elle mourait d'envie d'acquiescer. C'est un rien condescendant, mais ça ne me gêne pas. Elle porte un jean et un tee-shirt à manches longues qui a quelques boutons sur le devant. On dirait qu'il est passé à la machine des centaines de fois, sauf que je ne l'avais encore jamais vu. Elle a dû l'acheter comme ça. Elle a défait tous les boutons et, telle qu'elle est assise, je vois le milieu de son soutien-gorge, là où un petit nœud inutile a été cousu. Son jean est serré, usé sur les cuisses, et tout dans ce tableau – ses vêtements et ses cheveux qui s'échappent presque entièrement de son chignon – me donne envie de l'attraper et de froisser ses fringues.

J'ai envie d'apprécier la texture de ce jean, de voir si ce tee-shirt est doux contre mon visage, s'il est plus doux que ses seins, même si je sais que c'est impossible.

Ça ne m'aide pas qu'il soit exactement de la même couleur que son sexe.

— Vas-y, crache le morceau, Caro. J'ai l'impression que tu vas mourir si tu dois te taire plus longtemps.

Elle secoue la tête.

— C'est à ton tour de me parler.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Elle prend une gorgée de bière.

— Tu pourrais commencer par me dire comment tu vas.

— Je vais bien.

Ça me vaut un éclat de rire sarcastique.

— La vérité, ce serait mieux.

— À t'entendre, on pourrait croire que je passe mon temps à te mentir.

Elle réfléchit un instant.

— Non, tu ne me mens pas ; tu me racontes des conneries. Nuance. C'est plutôt drôle, vu que je sais exactement ce que tu penses des politesses à la con.

Elle fait allusion à notre première vraie conversation. Je l'ai presque engueulée parce qu'elle m'affirmait que ça allait alors que, visiblement, ça n'allait pas du tout. Je lui ai expliqué que c'était n'importe quoi, cette manie qu'ont les gens de souffrir en silence en clamant haut et fort que tout va

bien. Pourquoi ne pas simplement dire la vérité ? Pourquoi se cacher derrière des politesses quand on se sent mourir à petit feu à l'intérieur ?

C'est cette nuit-là qu'elle m'a révélé que chaque jour qui passait depuis que ses photos avaient été publiées sur Internet était le pire jour de sa vie.

Je comprends bien mieux ce qu'elle entendait par là, maintenant.

Je vide ma bière et repose la bouteille sur la table basse. Je suis fatigué, je plane un peu d'avoir bu ma bière aussi vite, et je ne comprends pas très bien pourquoi Caro est habillée comme ça, toute douce et accessible, assise tranquillement dans mon canapé, une bouteille à la main, à me regarder comme si elle voyait les rouages qui tournent dans ma tête – comme si elle savait exactement à quel point c'est le bordel là-dedans, mais que ça ne la dérangeait pas.

— Tu veux que je te dise une vérité ?

Elle hoche la tête.

— J'ai envie de t'embrasser.

Je vois sa peau s'embraser et sa gorge devenir peu à peu de la même couleur que son tee-shirt.

— Alors pourquoi tu ne le fais pas ? demande-t-elle.

Je ne me souviens plus pourquoi.

Je vous jure que je ne sais plus. Il n'y a peut-être plus de raison valable.

Peut-être même qu'il n'y en a jamais eu et que je ne suis qu'un abruti, ce qui me ramène à la question de savoir pourquoi elle tient tant à m'avoir dans sa vie.

Elle regarde les rideaux fermés par-dessus mon épaule, les sourcils froncés, les yeux dans le vague, comme quand elle réfléchit.

— J'ai étudié une nouvelle en cours, dit-elle. Je la connaissais déjà, en fait. *Le Cadeau des Rois mages*, d'O. Henry. Tu l'as lue ?

— Je ne crois pas.

— Je suis sûre que tu en as entendu parler. C'est l'histoire d'un couple, très pauvre, la femme veut faire un beau cadeau à son mari pour Noël, alors elle se coupe les cheveux et les vend pour pouvoir lui acheter une chaîne assortie à sa montre. Sauf que lui aussi, il veut lui faire un beau cadeau, alors il vend sa montre et, avec l'argent, lui achète des peignes pour coiffer ses beaux cheveux.

Caroline s'interrompt en croisant mon regard.

— Quoi ?

— Je n'aime pas cette histoire.

— Moi non plus, mais je voudrais que tu m'expliques pourquoi tu ne l'aimes pas.

— C'est censé être romantique, non ? Un sacrifice poignant, pour nous mettre la larme à l'œil, qu'on se dise : « Ça, c'est l'esprit de Noël ! » Sauf que c'est tout le contraire.

— Comment ça ?

— Tu vas peut-être me dire qu'ils sont heureux sous leur sapin, tous les deux, parce que, au moins, ils ont leur amour. Mais ça, ils l'avaient déjà. Là n'est pas la question. Justement, le truc, c'est : qu'est-ce qu'il peut lui offrir d'autre que cet amour qu'elle a déjà ? Il ne peut pas chauffer leur maison ni lui payer une croisière dans les Caraïbes ou je ne sais quoi d'autre. Tout ce qu'il possède, c'est cette montre, alors il se dit : « Tiens, je vais la vendre, comme ça je pourrai lui acheter quelque chose qui sublime sa beauté, ça va lui faire plaisir. » Sauf que ça ne marche pas, parce que maintenant, elle est chauve et qu'elle doit être encore plus malheureuse qu'avant. C'est con, cette histoire. En plus, c'est déprimant.

Je me masse la nuque, soudain gêné. Je ne sais pas d'où m'est sortie cette tirade.

Caroline me regarde.

C'est plus que je ne peux supporter. Caroline dans mon canapé, sa façon de me consacrer son attention comme si j'étais important, comme si tout ce que je disais était intéressant, comme si je méritais de lui parler après tout ce que je lui ai fait alors que c'est faux.

Je ne mérite rien du tout.

Voilà la raison pour laquelle je ne peux pas l'embrasser. Est-elle valide ? Je n'en ai pas la moindre idée.

— Moi, j'ai été surprise de découvrir que c'est beaucoup plus compliqué que ce que je croyais au début, dit-elle.

— Comment ça ?

Elle baisse les yeux sur la bouteille de bière entre ses mains avant de les braquer sur moi.

— C'est censé être une histoire de sacrifice, sur la beauté du geste. Il sacrifie un bien précieux pour elle, et elle fait la même chose de son côté. Le résultat est désastreux, tu as raison, et c'est déprimant, mais regarde ce qu'ils étaient prêts à faire l'un pour l'autre.

— Oui, mais ça, ils le savaient déjà, qu'ils étaient prêts à faire de gros sacrifices l'un pour l'autre. Ce qu'ils voulaient, c'était sortir de leur routine le temps d'une journée, une seule putain de journée à se faire croire qu'ils n'étaient pas deux pauvres losers transis de froid, et ils se retrouvent comme des cons. Les seuls qui s'en tirent bien, dans l'histoire, c'est les deux mecs qui leur ont vendu la chaîne de montre et les peignes. Je te parie que ces deux-là, ils ont passé un joyeux Noël, eux. Ils doivent la trouver géniale, cette histoire.

Elle me sourit. Elle me dévore du regard.

Elle me ronge, et la douleur sourde et noire qui m'habite enfle et hurle de plus en plus fort.

J'aimerais avoir une cigarette à portée de main.

J'aimerais avoir une bouteille d'alcool pour m'abrutir et mettre un terme à cette pression que je ressens quand Caroline est là, ce désir dont je n'arrive pas à me défaire.

— C'est juste un Noël, dit-elle. Il faut t'imaginer qu'il pourrait très bien aller revendre sa chaîne de montre le lendemain et acheter un bonnet bien chaud pour qu'elle n'ait pas froid à son crâne chauve. Et elle pourrait revendre ses peignes pour lui offrir un bon gros pull. L'histoire ne s'arrête pas là.

— Peut-être, mais j'ai surtout pitié de lui. La prochaine fois qu'il va aller lui chercher un cadeau, il va se souvenir de sa grosse gaffe. « *Oh, et puis merde, je vais lui prendre un bon d'achat, elle se choisira ce qui lui fait plaisir.* » Ils ont foutu en l'air toute la romance de leur mariage avec ce grand geste stupide, et ils ne la retrouveront plus.

— Rien de tout ça ne fait partie de l'histoire.

— Ah, non ?

— Non. C'est uniquement dans ta tête.

Elle pose sa bière et replie les jambes pour caler ses pieds sous ses fesses. Elle passe un bras sur le dossier du canapé, appuie la joue dessus et me regarde avec une douceur extraordinaire.

J'aimerais bien qu'elle arrête de me dévisager comme ça, comme si j'étais le petit Moïse dans sa corbeille, un truc précieux qu'elle venait de découvrir et dont elle ne se lassait pas.

— Je n'irais jamais me couper les cheveux pour t'acheter une chaîne de montre, reprend-elle.

Je me mets à transpirer.

— Je suis sérieuse. Je crois que mon père pense que je n'hésiterais pas. Bridget et Krishna, aussi. Ils considèrent que je suis encore pire que cette femme, parce que je ne m'arrêtera pas à mes cheveux. Ils pensent sûrement que je vendrais tout le mobilier, mes vêtements, ma dignité pour avoir quelque chose à t'offrir, mais ce n'est pas vrai. Ce que je veux dire, c'est que c'est juste des cheveux. Oh, évidemment, je te donnerais mes cheveux si tu voulais, parce qu'on s'en fout, ça repousse. Le

truc, dans la nouvelle, c'est que les cheveux de cette femme représentent toute sa fierté. C'est la seule chose qui lui donne confiance en elle, et ça, tu ne l'auras pas. Je ne te donnerai jamais ma fierté.

J'essaie de lui dire que je le sais, mais les mots grincent et meurent dans ma gorge.

— J'ai l'impression que, ce que tu ne sais pas, c'est que tu ne peux pas me la prendre non plus. Même si tu vendais ta montre.

Je ne peux pas la détruire. Voilà ce qu'elle est en train de m'expliquer.

Je peux me planter sur toute la ligne mais je ne peux pas la détruire, elle.

J'ai les mains qui tremblent. J'avais oublié qu'elle avait le pouvoir de me faire ça – de démonter mes démons pour me comprendre mieux que moi-même.

C'est peut-être de ça que j'avais peur – qu'elle ne me mette en pièces et qu'il ne reste plus rien de moi une fois qu'elle aurait terminé.

— Et puis, pour en revenir à la nouvelle, ce n'est pas si tragique, reprend-elle. Les cheveux de la femme vont repousser, elle peut garder ses peignes. Quant à lui, il pourra toujours s'acheter une nouvelle montre. Les cadeaux qu'ils ont choisis étaient très beaux, à la base. Si tu m'offrais des peignes en nacre, je me dirais sûrement : « Oh ! Ils sont magnifiques, West a dû économiser pendant des mois pour pouvoir me les acheter. » Je ne penserais même pas à mes cheveux – pas sur le coup, en tout cas.

— Moi, ce serait la première chose à laquelle je penserais.

— Je sais, West.

Elle s'avance vers moi à genoux sur le canapé et me prend le menton jusqu'à ce qu'on se retrouve tout près, plus proches qu'on ne l'a été depuis cet instant au cimetière, quand je me suis coupé d'elle, que je me suis convaincu qu'il fallait que ça cesse et que c'était à moi de faire le premier pas.

— Tu vendrais ta montre pour moi, West, et au moment où tu m'offrirais ces beaux peignes, tu verrais mon crâne chauve et ça te briserait le cœur. Ce que j'essaie de te dire, c'est que la vie n'est pas comme ça. Le monde n'est pas comme ça.

— Comme quoi ?

Je regarde ses lèvres, admire son visage. Je sens que ce qu'elle est en train de m'expliquer est super important mais je n'arrive pas à me concentrer. Je suis épuisé ; j'ai les yeux qui piquent comme si j'allais pleurer.

Si seulement je le pouvais. Ce serait un soulagement.

Je fais partie de ces gens qui en sont incapables mais je ne me souviens pas pourquoi. Est-ce que je suis né comme ça ou est-ce que je me suis interdit de larmes ?

— Le monde n'est pas en noir et blanc, West. Dans la vie, il n'y a pas les gentils d'un côté et les méchants de l'autre, pas plus qu'il n'y a un début, un milieu et une fin. Pas tant que tu es vivant. Il n'y a que des gens qui font des trucs parfois stupides ou magnifiques, ou quelque part entre les deux.

Elle prend ma tête entre ses mains, caresse mes sourcils de ses pouces, me forçant à fermer les paupières pour mieux écouter ce qu'elle me dit.

— Alors chaque fois que tu te surprends à écrire notre histoire – chaque fois que tu te dis que tu es le méchant de l'histoire, que tu as détruit nos chances et que tout est fini à jamais –, pense à ça.

Elle se penche et pose les lèvres sur mon front.

Ça me fait mal de ne pas m'emparer de sa bouche, de m'empêcher de l'allonger sur le canapé, dans les coussins, de me retenir de la toucher et de l'embrasser, parce que j'ai besoin d'elle, j'ai envie d'elle, et je sais qu'elle me ferait tout oublier.

Ce ne serait pas juste de me servir d'elle ainsi.

Et pourtant, j'aimerais tellement !

Quand elle se recule et effleure mes lèvres du bout des doigts, je vois qu'elle l'a compris.

— Penses-y. D'accord ?

Je ne trouve pas de mots à lui offrir, alors je me contente de dire :

— D'accord.

Après son départ, je passe la moitié de la nuit à réfléchir.

Vendredi matin. Cours d'arts plastiques. *Cent dollars.*

La pile de papiers colorés disposée devant moi a coûté 100 dollars, et je suis censé « expérimenter différents dispositifs » avec.

« Essayez, explorez », nous a déclaré Rikki quand nous sommes entrés en classe.

Rikki est ma prof d'atelier. Aujourd'hui elle est habillée comme un minuscule pirate, avec des cuissardes qui se replient au-dessus du genou et une écharpe dorée passée sur une épaule. Elle vient des Pays-Bas et est mariée à Laurie, ce qui fait d'elle ma logeuse en plus d'être ma prof.

Elle est aussi art-thérapeute. Ne me demandez pas ce que c'est.

— L'idée, c'est de jouer avec les couleurs en relation les unes avec les autres, explique-t-elle au type qui est assis devant moi. Travaillez avec des champs de tailles différentes pour créer l'illusion d'un contraste quand il y a similitude, ou de similitude quand il y a contraste.

Chaque paquet contient cent cinquante feuilles, toutes différentes. Ça fait 66 cents la couleur. La fille à la table d'à côté s'en donne à cœur joie avec ses ciseaux. Elle taille allègrement dans une page après l'autre. Cent dollars de confettis.

Je ne peux me résoudre à découper n'importe comment un truc qui coûte aussi cher. Je veux d'abord être sûr que le résultat en vaudra la peine. Alors je déplace les papiers et les superpose jusqu'à ce que Rikki me donne un petit coup d'épaule en passant.

— Amusez-vous !

J'attrape mes ciseaux, que j'ouvre et referme deux ou trois fois.

Puis je les repose et recommence à comparer les couleurs.

Ça, c'est moi en atelier de création.

Je n'avais jamais étudié l'art avant et n'en aurais sûrement pas eu l'idée, mais je me suis inscrit tellement tard cette année que j'ai dû prendre ce qui restait. Évidemment, ça ne correspond à rien de ce que j'aurais choisi. En plus des arts plastiques, j'ai histoire de la Russie contemporaine, introduction à l'espagnol, et un cours de littérature afro-américaine bizarre où, jusqu'ici on a essentiellement étudié des textes philosophiques à propos de la musique.

Avant ma première année, le docteur T. m'a expliqué que Putnam n'était pas un institut spécialisé censé préparer ses étudiants à une carrière, mais que le but était d'y apprendre à apprendre.

« Explore, m'a-t-il dit. Essaie tout ce qui te chante, jusqu'à ce que tu aies un déclic. Apprends à réfléchir, à poser des questions et à décider par toi-même. »

Je n'ai pas suivi ses conseils, parce que je voulais devenir médecin, même si, avec le recul, je me demande bien ce qui a pu me faire croire que c'était une bonne idée. Neuf ans d'études, puis l'internat, les horaires infernaux, pas la moindre chance de travailler à mi-temps, ce qui veut dire contracter un emprunt... Il y a peut-être des gens qui se voient bien dans ce genre de vie, mais pas moi.

Alors, maintenant, j'essaie un peu tout. Je brûle de l'argent. J'ai l'impression d'être un gros con la plupart du temps. J'apprends à rouler les « R » en espagnol, je lis les mémoires d'une femme russe emprisonnée sous Staline.

Ça fait huit semaines que je joue le jeu, mais je ne vois pas bien comment tout ça forge ma culture. Je ne sais pas non plus en quoi ça va m'aider de mettre en pièces des bouts de papier de toutes les

couleurs, mais je choisis une feuille d'un rouge profond et en coupe un coin.

Je pose le petit triangle rouge sur du bleu éclatant.

Puis je le pose sur de l'orange.

Je trouve un joli jaune citron et en découpe un coin aussi.

— Jouez ! lance Rikki à Raffé, à l'autre extrémité de la pièce.

J'ai l'impression d'être un crétin quand je joue.

Et puis, ce n'est pas de l'art, ça. C'est des maths. Le manuel qui accompagne les feuilles voudrait nous faire croire que c'est super mystérieux, que les couleurs ont des propriétés particulières.

« Oh ! Ça alors ! Celle-ci a tel aspect à côté de celle-là mais paraît entièrement différente à côté de telle autre ! »

Alors qu'en fait, on peut affecter une valeur à chaque teinte, et elles suivront un schéma prévisible. Un rose vif semble vibrer légèrement quand on le pose sur du vert pomme. Le carré rose a l'air plus grand sur fond noir que sur fond blanc.

Ce n'est pas de la magie. C'est juste des nombres et de la logique.

Rikki se penche sur mon épaule. Elle touche un triangle marron que j'ai posé sur un autre, rose pâle, et inverse l'ordre des deux.

— C'est bien, ça, mais travaillez avec des morceaux plus grands, hein ? C'est dur d'y voir quelque chose avec tous ces petits triangles.

— Je ne veux pas gâcher le papier.

— Ah ! J'ai toujours un étudiant qui a peur de gâcher. On va faire de la peinture, et vous allez choisir la plus petite toile, ou en sculpture vous allez nous fabriquer un tout petit objet, comme ça. (Elle approche les deux mains pour montrer la taille de ma sculpture imaginaire.) Le papier est là pour être gâché.

— C'est peut-être que je n'aime pas jeter de l'argent par les fenêtres.

— Ou peut-être que vous avez peur de prendre trop de place dans le monde, rétorque-t-elle. Dans ma classe, je pense que vous devriez gâcher autant que vous voulez. Découpez tous les papiers, faites les plus grandes peintures. C'est comme ça qu'on verra ce que vous savez faire.

Après ça elle me laisse tranquille. Je me remets à comparer mes triangles, à la recherche des meilleures combinaisons. Dans le carnet qu'on est censés toujours avoir avec nous, j'assigne des valeurs à vue d'œil et je m'en sers pour essayer de prédire quelles couleurs vont s'accorder le mieux. Je ferai un essai sur Frankie en rentrant, pour voir. Si ça marche, je ferai la même chose en plus grand pour mon portfolio.

C'est mieux que l'approche de Rikki ; c'est plus logique.

Ça n'a rien à voir avec l'espace que je veux occuper dans le monde.

En sortant, je me demande si tous les cours d'atelier comportent une part de psychanalyse ou si c'est l'influence de l'art-thérapie de Rikki. Perdu dans mes pensées, je manque de foncer dans Krishna.

Je tente de le contourner. Il me bloque le passage.

Je feinte et tourne les talons avant de repartir dans une autre direction. Ça m'agace, je n'ai pas envie d'être le mec qui fuit ses anciens amis, pourtant c'est moi. J'aimerais qu'il me fiche la paix.

— Je te préviens, lance-t-il quand il me rattrape en courant, je ne vais pas lâcher l'affaire.

— J'ai cours.

— Non. Tu as fini pour la semaine. Maintenant tu vas rentrer chez toi et mettre le nez dans tes livres jusqu'à ce que ce soit l'heure d'aller bosser.

— C'est quoi, ce délire ? Tu me suis, maintenant ?

— J’ai demandé à Caroline.

Il trotte pour rester à ma hauteur. Il y a beaucoup de passage parce que les cours de la matinée sont terminés. Pour nous laisser avancer de front, Krishna et moi, les gens qui arrivent en sens inverse sont obligés de marcher sur la pelouse détrempée.

Clairement Krishna n’en a rien à foutre qu’ils se mouillent les pieds.

Ça fait partie des trucs que j’aime bien chez lui.

— J’organise une fête pour mon anniversaire, déclare-t-il. Je veux que tu sois là.

— Je ne peux pas.

— Tu es censé me demander quand c’est, d’abord, histoire que ton excuse soit plausible.

— C’est quand ?

— Demain soir.

— Oh, demain soir ? Je ne peux pas.

Il me décoche son sourire à dix mille watts. Avec le vent qui lui fouette les cheveux, il ressemble à une star de Bollywood.

— Mais si, tu peux !

— Peut-être, mais je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— J’ai des choses à faire.

— Tu as tout le temps des choses à faire. Trouve-toi une autre excuse. Celle-là ne tient plus la route.

— Je déteste les fêtes.

— Oui, mais c’est mon anniversaire. Tu dois bien faire des sacrifices pour l’anniversaire de tes amis.

— Je ne dois rien faire du tout.

— Il y a une soirée au *Minnehan Center* à 20 heures, alors on a décidé de commencer la nôtre à 22 heures. C’est chez nous. Tu sais où j’habite ?

Dans la même maison que Caroline. Évidemment que je le sais.

— Je ne pourrai pas venir, désolé.

— Essaie, au moins.

Je lui jette un coup d’œil. Il ne sourit plus. Il a les mains dans les poches, les sourcils froncés pour lutter contre le vent, ou peut-être contre ses émotions, ce qui me paraît étrange parce que, d’habitude, il s’emploie à faire croire qu’il n’éprouve jamais rien.

— Je ne peux pas laisser ma sœur toute seule juste pour aller à une soirée.

— Tu ne peux pas trouver de baby-sitter ?

Laurie et Rikki se sont proposés plus d’une fois.

— Même si je le pouvais, je me vois mal lui dire : « Écoute, Frankie, je sais bien qu’on ne se voit presque jamais et que tu n’as pas d’amis dans la région, mais là, je me tire pour aller à l’anniversaire d’un type que tu ne connais même pas, alors ne m’attends pas pour te coucher. »

— Je la connais, ta sœur.

— Hein ?

— Ben, oui. Ça arrive que Caroline l’amène à la maison. Elle est mignonne.

Une jalousie irrationnelle s’empare de moi. Je suis jaloux de Frankie parce qu’elle est déjà allée chez Caroline, jaloux de Krishna parce qu’il peut passer du temps avec ma sœur pendant que moi, je suis au travail.

— Écoute, je doute vraiment que ce soit possible, mais je te souhaite un joyeux anniversaire. OK ?
Ça te va ?

Il s'arrête. Il s'immobilise en plein milieu du chemin, et je continue à avancer un peu, mais il semblerait que je sois incapable de le laisser planté là.

Je tente de me détacher de lui depuis que je suis parti de Putnam l'an dernier. Chaque fois que je le rembarre, j'ai l'impression d'être encore plus cruel, pourtant ça ne sert à rien. On dirait que ça ne l'atteint pas.

Sauf que ce n'est pas vrai, et je le sais.

Krishna n'a pas beaucoup d'amis – pas des vrais. Si je devais compter le nombre de types avec qui il a passé des soirées à boire des bières en regardant un match de base-ball, je dirais que c'est environ un.

Le nombre de mecs qui savent à quoi ressemble sa vie de famille, avec son père qui lui a fait comprendre que, s'il ne reprenait pas l'entreprise familiale en Inde, il n'était qu'un bon à rien ? Un aussi.

Je m'arrête.

— Non. Ça ne me va pas, dit-il.

— Je sais.

— Ça, je n'en suis pas sûr, figure-toi. Tu es revenu depuis déjà deux mois, et ça ne va pas du tout. Tu fais n'importe quoi.

— Je sais !

— Alors pourquoi tu ne réagis pas ?

— J'aimerais bien pouvoir, figure-toi ! Tu crois que je m'éclate, peut-être ? J'élève une gamine de dix ans, je travaille trente heures par semaine chez un vitrier, je fais de mon mieux pour étudier mes nouveaux cours et pour rattraper les unités de valeur que je n'ai pas validées l'an dernier. Il n'y a pas moyen que tout redevienne comme avant !

— Pourtant Caroline a l'air d'y croire, lance-t-il d'un air grave.

— Ouais.

Il se dresse sur la pointe des pieds, sautillant presque.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? « Ouais » ?

— Qu'est-ce que t'aimerais entendre ? Que j'ai tout compris, tout prévu, et que tout va s'arranger entre Caroline et moi ?

Il vient se planter juste devant moi, animé d'une colère que je ne lui avais jamais vue.

— Je veux t'entendre dire que tu vas te sortir la tête du cul et que tu vas te remettre avec elle.

— Je ne la mérite pas.

Il baisse les yeux et donne un coup de pied dans un caillou, qu'il envoie voler sur la pelouse.

Quand il relève la tête et croise mon regard, un froid glacial s'immisce sous mon manteau et me glace les os.

— Je te dois une fière chandelle, West. Tu t'es dénoncé aux flics pour m'épargner alors que rien ne t'y obligeait. Pourtant tu n'as même pas hésité. Ça m'a flingué, tu sais. Et puis, Bridget m'a dit : « Écoute, vous êtes amis, et les amis, ça sert à ça. » Je ne sais pas ce qui t'a pris de couper les ponts comme ça – avec moi comme avec Caroline – et j'ignore ce que tu lui as fait parce qu'elle refuse de m'en parler, mais je sais pertinemment que les amis, ça ne se comporte pas comme ça. Alors je serais bien incapable de te dire ce que tu mérites ou pas. Je ne sais même plus si tu es le mec que je croyais connaître ou si tu es devenu quelqu'un d'autre, mais putain, West, cesse de faire chier ton monde un peu et viens à mon anniversaire ! Donne-moi au moins la possibilité de recommencer à t'apprécier.

— Je ne peux pas.

— Je sais, mais ce n'est pas grave. Amène ta sœur et viens quand même. Demain soir, pour mon

anniversaire. C'est moi qui prépare le dîner.

— Tu cuisines, toi, maintenant ?

— Bridget est en train de m'apprendre.

J'ai dû sourire malgré moi parce qu'il esquisse un petit rictus coquin. Puis il tend le bras et m'arrache mon bonnet avant de m'ébouriffer les cheveux.

— Tu devrais tout raser, carrément. Ça te ferait une vraie bonne tête de tueur.

— Je pourrais aussi me faire tatouer « nique ta mère » sur le front.

— Ce serait mignon.

— Je le ferai peut-être pour demain.

— Je ne sais pas si je vais supporter un tel suspense.

Il sourit de toutes ses dents. C'est du vent, tout ça – le sourire, les plaisanteries – mais c'est déjà mieux que rien.

Je n'ai jamais eu besoin de faire beaucoup d'efforts pour dérider Krishna. Il me suffisait de le laisser me tenir compagnie, de lui parler, d'être sympa avec lui de temps en temps.

Jusqu'à maintenant, je ne m'étais jamais demandé s'il faisait la même chose avec moi.

— Est-ce que Caroline sera là ? dis-je.

— C'est aussi chez elle.

Il tourne les talons et s'en va d'un pas nonchalant.

Je rentre étudier puis je vais travailler, prêt à affronter un après-midi et une soirée à faire toujours les mêmes gestes. Je compte, je mesure, je marque, je charge et je décharge, mais je suis également conscient de l'odeur de bois frais et de sciure qui flotte dans l'usine, et c'est ça qui m'occupe l'esprit. J'adore cette odeur.

J'aime les sons qui emplissent ce vaste lieu bétonné parcouru d'échos et du faisceau des transpalettes, le « bip » de la marche arrière, le claquement du métal qui rencontre la pierre.

J'ai l'impression de me réveiller. Je n'ai plus envie de fumer, sauf par réflexe de temps à autre. L'espace que cette habitude occupait jusque-là est désormais tout dévoué aux sons et aux odeurs, aux couleurs et aux nombres, à Frankie, à Caroline et à Krishna.

Je pense au reste de la semaine et je m'imagine annoncer à Frankie, demain matin, qu'on va dîner chez Caroline.

Je suis impatient.

Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas anticipé quelque chose avec plaisir ! J'avais presque oublié. Ça fait du bien. C'est peut-être dangereux, mais ça fait du bien.

Quand mon téléphone sonne, je vois que c'est Caroline qui appelle, et ça aussi, ça fait beaucoup de bien. Enfin, jusqu'à ce que j'entende ce qu'elle a à me dire.

Le conseiller d'éducation a mon âge.

Il s'engage dans un long couloir. Frankie lui emboîte le pas, et Caroline me suit. Je ne sais même pas où on va.

Quand je suis arrivé, ils m'attendaient devant le bureau. Caroline était en grande conversation avec le conseiller d'éducation, mais ils se sont tus à mon approche.

L'école est déserte. Ils sont là depuis un moment, j'imagine, à discuter de ce qui s'est passé, pendant que je prévenais mon patron que j'avais besoin de prendre une journée de congé en urgence et que je fonçais pour venir les rejoindre.

— Nous y voilà, dit le conseiller.

Il s'appelle Jeff. Il n'a pas réellement mon âge – c'est impossible, il doit au moins avoir un

diplôme de licence – mais il n’a pas l’air tellement plus vieux. Entre ça, son sourire affable, sa poignée de main un peu molle et sa cravate violette, je n’arrive pas à lui faire confiance.

— Je vais vous laisser quelques minutes pour discuter tranquillement entre vous. D’accord ? annonce-t-il. Monsieur Leavitt, quand vous serez prêt, j’aimerais vous parler en privé avant que vous repartiez.

Il referme la porte. Nous sommes debout autour d’une table dans une pièce de la taille d’un grand placard. Il y règne une odeur de produits d’entretien, sucrée et boisée, avec une pointe de relents chimiques.

Caroline tire une chaise pour Frankie et s’installe à côté d’elle. Frankie lui prend la main.

— Tu veux bien me dire ce qui s’est passé ?

Elle fait « non » de la tête.

— Génial. C’est vraiment parfait, putain !

Tout ce que je sais, c’est le résumé que Caroline m’a fait au téléphone. Frankie a sauté par-dessus son bureau et s’est jetée sur un dénommé Clint sans provocation apparente. Elle s’est assise sur lui et l’a frappé au visage jusqu’à ce que son instit et un assistant réussissent à la maîtriser.

Frankie n’avait encore jamais rien fait de pareil de toute sa vie.

— Caroline ?

— Il vaut mieux que Frankie te raconte elle-même.

Frankie regarde ses pieds, comme s’ils étaient cloués au sol.

Je fais les cent pas derrière elles. Chaque fois que je passe derrière la chaise de ma sœur, elle se crispe et remonte les épaules autour de ses oreilles. On dirait qu’elle a peur que je lui fasse du mal, alors que c’est moi qui la console quand elle fait des cauchemars. Elle n’a aucune raison de me craindre, bordel de merde !

— Alors parle, putain !

Frankie éloigne sa chaise de moi et enfouit son visage au creux de l’épaule de Caroline.

— West, dit cette dernière.

— Quoi ?!

— Calme-toi.

— Comment tu veux que je me calme ?!

C’est une vraie question. J’aimerais bien qu’elle me passe le mode d’emploi pour ce genre de situation. Je l’apprendrais par cœur.

Je m’accroupis à côté de Frankie et m’efforce de parler d’une voix grave et aussi douce que possible.

— Dans quelques minutes, le conseiller va revenir. Il va me demander ce qui s’est passé, et moi, je vais devoir lui répondre que tu es devenue catatonique ? Tu crois que ça va être bien reçu, ça ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, marmonne-t-elle.

— Ça veut dire que tu es limite comateuse.

— Je ne suis pas catatonique. Je n’ai pas envie de te parler, c’est tout.

— Alors à qui tu veux parler, hein ? L’assistante sociale qui risque de se pointer à l’appartement quand les autorités auront décidé que je ne suis pas qualifié pour m’occuper de ma sœur, qui tabasse ses petits camarades ? J’ai peut-être raté un épisode, Frankie, mais il me semblait qu’on était du même côté, toi et moi.

Elle reste muette. Je lève les yeux vers Caroline et vois de la douceur dans son regard, ainsi qu’une immense confiance qui parvient à me calmer un peu.

Je pose une main sur la cuisse de Frankie et fais une nouvelle tentative. J’essaie de parler

gentiment, de ne pas crier comme mon père – de ne pas devenir mon père.

— Il faut qu'on se serre les coudes, Frankie. Je ne peux pas t'aider si tu refuses de me parler. Ce qui s'est passé, là, c'est dangereux. Je pourrais te perdre.

Frankie tremble.

— Tu lui fais peur, souffle Caroline.

— Je suis désolé, mais c'est toute cette situation qui est terrifiante, bien plus que tu ne l'imagines.

Frankie se met à pleurer.

Je crispe les poings convulsivement, les avant-bras gorgés de sang et d'une violence qui ne serait d'aucune utilité ici. Pas dans une école, pas à Putnam. Je ne peux pas régler ça par la force brute, pas plus que je ne vais trouver de solution en hurlant.

Je me tourne vers Caroline.

— Tu as une idée ?

Elle se penche sur Frankie et murmure une question à son oreille. Frankie lui répond, et une conversation silencieuse s'ensuit, jusqu'à ce que Caroline se redresse.

— Elle veut bien que je te raconte. Ça t'irait ?

— Oui.

— OK, viens par là.

Elle m'entraîne à l'autre bout de la petite pièce, aussi loin de Frankie que possible, et refuse de dire quoi que ce soit tant que je ne suis pas assis. Je m'installe à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier. Je me demande pourquoi elle tient à prendre toutes ces précautions.

Puis elle me raconte, et c'est pire que tout ce que j'aurais pu imaginer.

Je pensais que Frankie était triste parce que ses copains lui manquaient et qu'elle était mal dans sa peau depuis que ses seins avaient commencé à pousser, mais Caroline m'explique que ce gamin, là, Clint, est une espèce de sale petite raclure vicieuse qui s'amuse à torturer Frankie dans le bus depuis qu'on a déménagé. Matin et soir il lui lance des remarques perverses sur son apparence, sur son corps, des trucs à caractère sexuel qu'un enfant de dix ans ne devrait même pas pouvoir imaginer.

Le jour d'Halloween, l'institut a changé la disposition des tables dans la classe, de sorte que les élèves se retrouvent par groupes de quatre. Depuis, Clint est juste à côté de Frankie, donc elle entend ses horreurs salaces à longueur de journée.

Elle a encaissé et a ravalé sa colère tant qu'elle a pu, puis elle a craqué et a fini par lui tomber dessus.

J'essuie mes paumes moites sur mes cuisses.

— Je vais le tuer.

Caroline pose les mains sur mes épaules. Elle se tient derrière moi.

— Non, tu ne vas tuer personne, souffle-t-elle.

Frankie a remonté les pieds sur sa chaise, les genoux sous le menton.

Je n'arrive pas à respirer. Ce n'est pas Clint que j'ai envie de tuer. C'est moi qui lui ai fait ça. Moi seul.

Quand elle était bébé, je m'inquiétais tout le temps. Si elle dormait plus que d'habitude, j'avais peur qu'elle soit morte dans son sommeil. Je devenais incapable d'aller la voir parce que je craignais que ma trouille se réalise.

J'avais peur qu'elle ne mange pas assez, ou pas assez équilibré, qu'elle ne grandisse pas normalement.

J'avais peur qu'elle n'ait rien à se mettre sur le dos pour aller à l'école et, chaque fois qu'elle avait de la fièvre, j'avais peur que ça grille son cerveau et qu'elle en reste handicapée. J'ai été pris

d'angoisse quand un laboratoire pharmaceutique a rappelé des stocks de paracétamol. Est-ce que je lui en avais donné trop ? Allait-elle avoir de l'asthme ou des crises d'épilepsie ?

Quand j'étais au collège, Frankie n'allait pas encore à l'école. Ma mère la confiait à une voisine, Mme Dieks, et aussitôt descendu du bus je me ruais chez elle pour récupérer ma petite sœur. La plupart du temps je la trouvais vêtue en tout et pour tout de sa couche, occupée à frapper la table basse de ses petites mains potelées en babillant, enveloppée dans un nuage de fumée.

« *C'est une petite terreur* », me disait Mme Dieks. Je n'avais que douze ans mais je savais déjà que ce n'était pas vrai. Frankie était tout à fait normale, curieuse, joyeuse. C'est Mme Dieks qui était trop vieille pour s'occuper d'une gamine en bas âge.

Je voyais bien, à sa façon de me regarder comme si j'étais porteur d'une maladie contagieuse, que Mme Dieks ne m'aimait pas. De même que j'ai vite compris, en remarquant les bleus qui ornaient les cuisses dodues de ma petite sœur, qu'elle ne l'aimait pas non plus.

Je ne pouvais pas faire grand-chose à part avertir ma mère, qui a refusé de regarder le problème en face. « *Elle a dû tomber. Je suis sûre que ce n'est rien de méchant.* »

J'étais tellement choqué que j'en ai vomi. Après m'être rincé la bouche et essuyé les yeux, je me suis juré de ne plus jamais compter sur ma mère.

C'est à toi d'arranger ça, me suis-je dit. *Tu vas devoir veiller sur elle.*

Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'étais encore un gamin moi-même, à pleine plus âgé que Frankie l'est aujourd'hui. Je ramenais ma sœur à la maison dès que je descendais du bus, je changeais sa couche et lui passais de la pommade aussi doucement que possible.

Une fois qu'elle est entrée à l'école, on prenait le bus ensemble. Maman travaillait. C'était donc à moi de m'occuper de Frankie.

Quand j'ai eu mon permis de conduire, j'ai commencé à l'emmener un peu partout. À ce stade je gagnais déjà un peu d'argent et je lui achetais ce que je pouvais – des vêtements, de quoi manger équilibré, plus quelques friandises. Même quand je l'ai laissée à Silt pour venir étudier à Putnam, Frankie est restée ma priorité, ma principale source d'inquiétude, ma sœur, ma petite fille.

Et maintenant qu'elle est officiellement, légalement sous ma responsabilité, je suis incapable de la protéger. Je l'ai amenée ici, où elle se retrouve vulnérable. Je l'ai laissée se débrouiller toute seule. Je me doutais que quelque chose n'allait pas, mais j'ai refusé de regarder les choses en face.

— C'est ma faute, dis-je. Tout ça, c'est ma faute.

— Ce n'est pas vrai, rétorque Caroline.

— Tu ne comprends pas.

— Si. Je comprends parfaitement et je maintiens que ce n'est pas vrai, mais on pourra en débattre plus tard. Le plus urgent, c'est de trouver des solutions constructives à ce problème particulier.

— Ce qui serait constructif, ce serait que j'éclate la tête de ce petit con, là.

Je ne le pense pas vraiment, mais je n'ai rien de constructif à proposer.

— Ça ne nous aiderait pas beaucoup que tu te fasses arrêter, non.

Caroline place une main sur le dossier de ma chaise et se penche tout près.

— Ça va aller, West. Fais-moi confiance. Je sais que ça paraît énorme, mais j'ai eu le temps de discuter avec le conseiller d'éducation, et je te garantis que tout va bien se passer.

J'attrape son bras et le serre contre ma poitrine, la forçant à s'asseoir derrière moi sur la chaise, appuyée contre mon dos. Quand elle passe son autre bras autour de ma taille, je rassemble ses deux mains dans les miennes et referme les doigts.

— Respire, murmure-t-elle.

J'obéis. J'inspire puis expire lentement. Je renverse la tête en arrière et la repose sur son épaule.

Je me concentre sur Caroline, sur la sensation de son corps contre le mien.

D'une voix grave et douce j'articule :

— C'est du harcèlement, ce qu'il a fait à Frankie.

— Je sais.

— C'est le genre de truc qui laisse des séquelles. Je ne peux pas réparer ça.

— Je sais, West, mais ne t'inquiète pas. On va l'aider à s'en sortir. Je te le promets.

Je regarde ma sœur, perchée comme un petit oiseau sur sa chaise en plastique bleu, et j'essaie de m'en convaincre.

De là où je suis, adossé au mur de l'école, je vois le profil de Frankie.

Elle a la tête penchée, les cheveux ramenés derrière une oreille et dispersés sur son épaule. Je lui ai dit de se les brosser ce matin mais j'ai l'impression qu'elle a oublié.

Elle est assise dans mon pick-up, et j'appuie la tête contre la brique dure, dont la texture rugueuse me mord les doigts.

Je ne vois que Frankie, les traits si fins de son visage de petite fille, ses épaules toutes maigres et ses cheveux emmêlés sur son sweat-shirt noir.

Frankie, dix ans, assise toute seule dans une voiture où il fait froid.

Caroline me donne un petit coup d'épaule.

— West. Je te parle.

— Je t'ai entendue.

Ce n'est pas vrai. Je n'habite pas tout à fait mon corps. Je flotte à côté. Je prends conscience des aspérités de la brique sous ma paume ; j'observe ma sœur et me repasse en boucle tout ce que le conseiller m'a dit sans rien réellement ressentir.

Frankie a besoin d'enrichir son horizon. Les enseignants n'ont pas encore tous les résultats de ses tests, mais elle fait des exercices de niveau collège dans toutes les matières.

Elle est malheureuse. Elle passe le voir trois ou quatre fois par semaine. Elle se lève en plein cours et va s'asseoir dans le couloir devant son bureau, ou carrément en face de lui. C'est autorisé. Elle a le droit de faire ça. Il s'est mis d'accord avec l'instit. Il a offert une bulle de sécurité à Frankie, un endroit où elle peut venir se réfugier quand elle en éprouve le besoin.

Il aimerait qu'elle se fasse des amis.

Il aimerait qu'elle prenne plus souvent la parole en classe. Il adorerait lui donner toutes les chances de s'épanouir et il voudrait savoir si j'ai envisagé de lui payer des cours de musique ou d'arts plastiques. Il paraît que ça fait du bien aux enfants qui ont subi un deuil.

J'en déduis qu'elle lui a parlé de papa.

Que lui raconte-t-elle d'autre quand elle va s'asseoir dans cette bulle de calme qu'il lui a réservée ?

Que raconte-t-elle à Caroline au cours de ces longs après-midi qu'elles passent ensemble ?

Clairement, elle leur parle beaucoup plus qu'à moi.

Caroline vient se poster à côté de moi.

— West.

— Je vais démissionner.

— Tu n'es pas obligé. Je peux aller la chercher tous les jours. Mon emploi du temps me le permet.

— J'ai besoin d'être là, moi aussi.

Elle tend la main, et prend le bout de ma manche entre son pouce et son index. Elle en caresse le tissu, comme si elle voulait me toucher mais qu'elle n'arrivait pas à s'approcher assez.

— Tu devrais y aller, Caro.

Plus que jamais, j'ai l'impression de ne pas mériter tant de loyauté.

Elle me prend la main.

Je la laisse faire.

— L'an dernier, dis-je.

— Quoi, l'an dernier ?

— Je faisais semblant.

— À propos de quoi ?

— Quand je prétendais que j'avais une vie en dehors de Frankie.

— Ce n'est pas vrai. Tu avais réellement une vie à toi, ici. Ce n'était pas que ton imagination.

— Oui, enfin, regarde où ça nous a menés.

— Tu n'es pas responsable de tout ça. Tu n'as pas forcé ta mère à se remettre avec ton père, que je sache. Ce n'est pas toi qui l'as tué et qui as forcé Frankie à assister à la scène.

— Elle t'a dit qu'elle y avait assisté ?

Cette vérité me traverse comme une vague de froid.

Évidemment qu'elle lui a dit.

Ma mère a menti. Ma sœur a été témoin d'un meurtre.

Elle s'est confiée à Caroline, mais pas à moi.

— Je suis désolée, souffle Caroline. Je ne savais pas si je devais t'en parler, ni comment aborder le sujet, ni...

— J'étais au courant.

C'est vrai. Je le savais, même si je refusais de l'admettre.

Je repense au docteur Tomlinson, à tous ces terribles secrets qui n'en sont pas vraiment.

— Je suis censé garantir sa sécurité.

— Tu te débrouilles super bien, West. Frankie est une petite fille formidable.

— Elle est déjà bien abîmée.

— West, tout le monde est abîmé.

— Je ne veux pas que Frankie finisse comme moi.

Caroline a les yeux luisants. Je la vois déglutir.

Je l'attire vers moi jusqu'à ce que son coude soit contre moi et que je puisse passer un bras autour d'elle.

On reste comme ça.

Au-delà du parking je vois la cour de récréation. Il y a un grand toboggan en spirale et une énorme structure avec un petit mur d'escalade, quatre toboggans qui partent dans des directions opposées, un pont de corde et un tas d'autres trucs sympas.

Il y a des feuilles séchées dans les coins et le long de la clôture – rouge, vert et or.

Il y a tellement de couleurs dans cette école !

— Je n'ai jamais eu un conseiller d'éducation comme lui, dis-je.

— Tu parles de Jeff ?

— Il n'a que vingt-quatre ans. Tu as vu la photo de sa femme et de son bébé ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu l'as entendu. Il veut voir Frankie s'intégrer. Il veut qu'elle « développe pleinement son potentiel et son bonheur ».

Peut-être que les gens parlent naturellement comme ça dans l'univers de Caroline. Elle a dû fréquenter une école comme celle-ci, avec des instituteurs et des éducateurs qui cherchaient sincèrement à aider les enfants. Elle a un père qui ne demande qu'à mettre le monde à ses pieds. Tout

ça m'est tellement étranger.

Personne ne m'a jamais parlé de potentiel, de développement et de bonheur à part le docteur T., et ce que j'ai fait pour saisir ce qu'il me proposait annule la petite once de mérite qu'il avait peut-être vue en moi.

Caroline me caresse le bras.

— C'est une bonne chose, non ? C'est super, même.

Je la fais passer devant moi et l'attire encore plus près, heureux d'accueillir son poids quand elle s'adosse contre moi.

On regarde ma sœur. Elle se penche et disparaît, sûrement parce qu'elle cherche quelque chose dans son sac à dos. Elle se redresse puis baisse la tête de nouveau. Elle écrit.

— Si Jeff était son père, il saurait ce qu'elle est en train d'écrire, dis-je.

— Je ne pense pas.

— Elle ne ferait pas de cauchemars. Au lieu de ça, elle rêverait de licornes et d'arcs-en-ciel, de princes charmants et de châteaux – le genre de trucs que les gamines aiment dessiner à son âge. Frankie aurait droit à tout ça.

Caroline se retourne vers moi et pose ses mains froides sur mes joues.

— Tu racontes n'importe quoi.

— Non. C'est la vérité.

— Même si tu disais vrai – même si Frankie avait eu une enfance choyée et protégée, avec des licornes et des arcs-en-ciel –, elle finirait par grandir un jour et par encaisser des coups durs. C'est la vie, personne n'y échappe.

— Tu ne l'as pas connue bébé. Elle était tellement minuscule.

Elle glisse ses mains dans mon cou.

— Tu sais qui j'aurais aimé voir ? Toi. J'aurais adoré voir comment tu étais quand elle est née. Tu avais quel âge ? Dix ans ?

Je hoche la tête.

— J'aimerais avoir une machine à remonter le temps pour voir à quoi tu ressemblais à onze ou douze ans, quand Frankie a fait ses premiers pas. Je voudrais la voir apprendre à parler et te voir, toi, lui apprendre à lire.

— Elle a appris l'alphabet toute seule. Elle est passée directement de la chanson aux syllabes et s'est mise à épeler à voix haute tout ce qui lui tombait sous la main. Et puis, un jour, elle a trouvé un bouquin du docteur Seuss et m'a tout lu sans se tromper.

— Tu devais être super fier.

Je l'étais. J'ai toujours été très fier d'elle.

Caroline pose les mains à plat sur mon torse et s'écarte un peu pour me regarder dans les yeux.

— Elle n'a pas besoin d'un autre père, déclare-t-elle. Elle t'a, toi.

— Je ne suis que son frère.

— Ce n'est pas vrai.

— D'accord, j'ai l'autorité parentale, maintenant.

— Qu'est-ce que tu peux être buté !

Caroline s'éloigne d'un pas et se tourne vers la voiture. Elle désigne Frankie du doigt.

— Regarde-la. Regarde cette petite fille et ose me dire que tu ignores quoi que ce soit d'elle.

— Elle ne m'avait pas parlé de Clint.

— Elle a dix ans ! s'agace Caroline. Elle a le droit d'avoir des secrets. Écoute, j'ai vu où tu avais grandi, j'ai vu ta mère. J'ai discuté avec ta sœur et j'ai vu comment elle était avec toi. C'est toi, son

père, West, que ça te plaise ou non. Et ce, depuis le jour où ta mère l'a ramenée de la maternité. Regarde-la !

Je la regarde.

Longtemps.

Je suis incapable de dire à Caroline qu'elle se trompe.

Je ne sais pas ce que Frankie est en train d'écrire, mais je reconnais sa façon de se mordiller la lèvre dès qu'elle a un stylo à la main. Elle mange les petites peaux mortes, si bien qu'en hiver, quand il fait froid et sec, elle a des gerçures qui saignent, et je dois lui courir après pour lui mettre du beurre de cacao.

Je donnerais ma vie pour elle, sans hésiter, quelles que soient les circonstances.

C'est comme ça, et Caroline a raison : peu importe ce que dit le livret de famille. Ma sœur et moi sommes si proches que des mots sur un bout de papier ne sauraient nous rendre justice. Moi-même, je n'arrive pas à exprimer la profondeur de ce lien.

C'est ma petite fille.

Ce qui signifie sûrement que je suis son père.

Putain de merde !

C'est terrifiant.

— Je ne sais pas quoi faire pour l'aider.

— Tu n'as qu'à apprendre, lance Caroline.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Oh, arrête de pleurnicher, un peu ! Il y a plein de livres pour les parents. Lis-en un. Lis-en vingt, même, si ça peut te rassurer.

— Il ne s'agit pas que de ça, dis-je en désignant la cour de récréation. Toutes ces histoires d'enrichir son horizon, et de guérir son deuil par les arts... Ça ne m'aurait jamais traversé l'esprit.

— Jeff est là pour ça. C'est son métier.

— Justement ! Ce que je veux dire, c'est qu'on vit ici comme on vivait à Silt. On se contente de survivre, parce que c'est tout ce que je sais faire. Jeff apprend ce qui s'est passé dans le bus, ce que ce sale mioche de Clint a raconté à ma sœur, et son premier réflexe n'est pas de frapper. Au lieu de ça, il me dit : « C'est horrible, je suis d'accord, mais on va régler ça. Ce qui me préoccupe, surtout, c'est d'enrichir la vie de votre sœur. » L'enrichir, quoi ! Je ne comprends même pas ce que ça signifie, putain !

Caroline me regarde, les sourcils froncés.

— Une vie plus riche ! dis-je en lâchant ce dernier mot comme un coup de marteau. Plus épanouie, plus belle... Il ne s'agit plus simplement de survivre mais de s'épanouir. Ça n'a plus rien à voir, et je ne sais pas comment on s'y prend.

Caroline se cogne la tête contre mon torse – fort.

Elle recommence.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— West, répond-elle en me heurtant une troisième fois avant de secouer la tête, le front appuyé contre moi. Tu me rends dingue !

— Hein ?

— Tu ne sais pas comment aider ta sœur à s'épanouir parce que tu ne sais pas t'aider toi-même. OK ? Mais, putain, West, si tu m'écoutais de temps en temps, si tu te confiais un peu à moi, tu commencerais vite à piger le truc !

Je suis au moins aussi choqué que si elle m'avait giflé, encore bouleversé par cette déclaration,

quand elle lève le visage vers moi, se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse.

C'est un vrai baiser, avec la langue et les dents, ses mains sur ma nuque et son corps tout contre le mien.

Je ne pense même pas à résister. J'attrape ses fesses à deux mains et l'attire encore plus près. Je l'embrasse à mon tour, tendrement puis fougueusement, longuement, terrifié, déboussolé et tellement heureux qu'elle soit là. Une vie plus riche, plus belle et plus épanouie est possible, mais seulement quand je suis avec Caroline.

Elle recule et dépose de petits baisers sur mon menton, le long de ma mâchoire, sur ma joue et sur ma tempe.

— Tu vas finir par comprendre, murmure-t-elle. Fais-moi confiance.

Je ne me fais pas confiance à moi-même, mais elle, je la crois.

— Je vais essayer.

Elle me serre de toutes ses forces, frotte le nez contre mon cou et rétorque :

— Tu as intérêt.

Je baisse les yeux vers ses cheveux, puis je regarde ma petite sœur dans la voiture, à des kilomètres de nous, perdue dans des pensées qui n'appartiennent qu'à elle.

Entre nous, il y a Caroline.

Sa maison se trouve à quelques rues du campus. C'est une impressionnante construction avec un toit à pignons en cèdre qui, de près, semble avoir mal vieilli. Je me gare dans la ruelle à l'arrière. Krishna m'emmène dans la cuisine, où flotte un fumet d'oignon et d'ail frits – un parfum de cuisine. Bridget et Caroline sont assises à la petite table calée dans un coin de la pièce.

— Où est Frankie ? demande Caroline.

— Je l'ai déposée chez Laurie et Rikki.

— Elle va bien ?

— Oui. Ils lui ont fait une offre qu'elle ne pouvait pas refuser. Apparemment ils comptent regarder deux films en mangeant du pop-corn et des bonbons. Ça avait l'air de la brancher.

« *J'en ai envie.* »

Voilà précisément ce que Frankie m'a dit. Je n'allais pas m'y opposer, surtout si ça me permet de me détendre l'espace d'une soirée et de voir si je me rappelle encore ce que ça fait d'avoir des amis.

J'ai un pack de bières sous un bras et une saucisse de un mètre de long dans l'autre main. Je me suis arrêté à *Pompe Vit'* sur la route.

— Joyeux anniversaire, Krishna ! Enfin l'âge légal pour boire. Ça va te faire tout drôle.

— Tu m'étonnes ! J'ai failli mouiller mes draps en me réveillant ce matin quand je me suis rendu compte que je pouvais enfin picoler avec les grandes personnes.

— C'est vrai que ça fait un choc.

— Il déchire, ton cadeau ! fait-il remarquer. Tu as dû te retourner le cerveau pour trouver une idée pareille.

— Je voulais t'acheter *Les 101 Pires Problèmes de maths*, mais il n'y en avait plus à la station-service.

— Il faut dire que le rayon librairie est minable.

— J'ai pensé que tu préférerais de la bière et une saucisse géante à un exemplaire de *Playboy*.

Krishna jette un bref coup d'œil à Bridget.

— Tu n'as qu'à mettre les bières au frigo, mais ouvre-m'en une d'abord, lance-t-il d'un air distrait.

— Ça marche.

— On a acheté deux petits tonneaux pour la vraie soirée.

— Deux tonneaux ? Tu ne fais pas les choses à moitié.

— Fêter ses vingt et un ans, ça n'arrive qu'une fois.

Je pose la saucisse sur la table, décapsule deux bouteilles et en tends une à Krishna.

— Assieds-toi, West. Je suis en train de faire du minestrone.

— C'est vrai ? Mais oui, dis donc, tu as même mis un tablier, et tout.

— Eh oui. J'essaie d'imiter ton look de l'an dernier, à la boulangerie.

Nostalgie et déception, plaisir et douleur.

Combien de fois est-il venu me voir pendant mon service pour papoter une petite heure avant de rentrer se coucher ?

Combien de fois ai-je travaillé avec Caroline assise par terre dans un coin, à réviser son latin, à réfléchir à voix haute à un plan de dissertation ou à surligner des passages importants dans un manuel ?

C'est fini, tout ça. Je ne suis même pas repassé devant la boulangerie. Je n'ai pas cherché à reprendre du service parce que c'est là-bas que je me suis fait arrêter par les flics et que je ne pourrai plus jamais regarder Bob, le patron, en face.

J'ai fait table rase de tout ça quand j'ai quitté Putnam – quand je croyais rentrer à la maison alors que je n'avais nulle part où aller. Tout ce qui m'attendait là-bas, c'était un travail abrutissant, des soucis et une bande d'imbéciles bien décidés à tout foutre en l'air pendant que j'essayais d'être le type sur qui on peut toujours compter.

C'est pour redevenir ce type-là que j'ai trahi l'amitié de chacune des personnes rassemblées dans cette cuisine.

Je m'assieds à côté de Caroline.

Elle porte un jean et un tee-shirt blanc tout simple avec une petite poche sur le sein. Ses cheveux, encore mouillés après la douche, tombent librement dans son dos. Elle a enfilé de grosses chaussettes grises et agrippe le barreau de la chaise avec ses orteils.

Je la trouve magnifique, même avec la tête inclinée sur le côté et cette petite ride entre les sourcils qui indique qu'elle m'étudie.

— Surveille le pain à l'ail, Krishna, lance Bridget. Le gril est super capricieux, ça brûle vite si on ne fait pas attention. J'ai l'impression qu'il est déjà bien doré et...

Krish lui coupe la parole, comme ils le font souvent.

— J'ai réglé le minuteur.

— C'est une bonne idée, mais il vaut quand même mieux surveiller parce que, des fois, le gril chauffe tellement que...

— T'inquiète. Tant que le minuteur tourne, c'est que tout va bien.

— Non, mais là, ça brûle. Je le...

— Mais non, ça ne brûle pas.

— Krish, ça sent le brûlé, je te dis !

Le temps qu'il trouve une manique, il y a de la fumée qui sort de sous le gril, et la cuisine empeste l'ail cramé. Krishna se répand en jurons tout en courant d'une fenêtre à l'autre pour aérer la pièce, tandis que Bridget s'agite beaucoup en faisant du bruit.

Caroline et moi les regardons d'un air blasé, et... Je ne sais pas. Je suis bien.

Je suis content d'être là, à côté de Caroline, avec son jean bleu foncé tendu sur ses cuisses et le coude posé sur la table, à écouter Bridget et Krishna se chamailler comme d'habitude.

Il met le pain dans une corbeille – sérieux, une corbeille ! – et le pose devant moi comme si j'étais

le roi de France.

— La soupe n'est pas encore prête. J'aurais peut-être dû commencer par là et attendre le dernier moment pour faire réchauffer le pain.

— Évidemment que tu aurais dû ! s'écrie Bridget. Je t'ai envoyé un texto pour te le rappeler pendant que t'étais encore en cours. D'ailleurs c'est dans le même message que je t'ai dit que je pouvais passer acheter du parmesan pour te faire gagner du temps, mais tu crois tout savoir...

— ... alors que c'est toi qui sais tout. Pas vrai ? conclut Krishna avec un sourire qui le trahit complètement.

Ce n'est pas la première fois que je le vois regarder Bridget, mais ça n'avait jamais été aussi flagrant. Je jette un coup d'œil à Caroline. Je me demande si elle a remarqué, elle aussi.

Elle hausse un sourcil.

« *Quoi ?* »

Je désigne Bridget et Krishna tour à tour, et articule « ils couchent ensemble » sans un bruit.

Elle hoche la tête.

— Sérieux ?

Elle fait un rond avec sa main gauche et y glisse son index droit à plusieurs reprises avec un regard malicieux.

— « Sérieux », quoi ? interroge Krishna.

— Non, rien, dit-on d'une même voix.

L'espace d'une seconde, c'est comme si tout était redevenu comme avant – facile.

J'attrape un morceau de pain à l'ail et mords dedans.

J'ai une faim d'ogre.

Encore dix minutes.

J'ai une dissertation à rédiger demain matin avant d'aller au travail, ensuite il faut que je parle avec Frankie et que je remette un peu d'ordre dans ma vie.

Encore dix minutes, et j'y vais.

Ce dîner m'a fait quelque chose. Le pain à l'ail était congelé au milieu et brûlé sur les bords, la soupe était tellement salée que j'en suis tout desséché, et en dessert, on a mangé un cheese-cake que Bridget avait préparé elle-même.

C'était bon, ce repas en compagnie de mes amis. En fermant les yeux, j'aurais presque pu me laisser aller à croire que j'étais un étudiant lambda en train de passer un samedi soir avec ses potes, à boire des bières et à échanger des plaisanteries douteuses sur les saucisses surdimensionnées ou sur le malheureux qui allait devoir faire la vaisselle, à parler de tout et de rien.

Encore dix minutes. Dix petites minutes.

Au lieu de ça, je me lève et vais remplir mon gobelet au tonneau qui est dans le frigo.

J'ai bu juste assez pour me détendre, et la musique me maintient dans un état de décontraction tranquille. La playlist est un mélange de tubes qu'on entend dans les clubs et qui font danser tout le monde, et de chansons intimes et fortes qui donnent envie de se rapprocher et de se toucher.

La maison se remplit peu à peu. Je connais la plupart des invités – des étudiants à qui j'ai vendu de l'herbe, avec qui j'ai bu, à qui j'ai tendu des sachets de muffins à 3 heures du matin. Il y a des gens avec qui j'ai partagé une paillasse en labo ou avec qui j'ai travaillé sur des projets de groupe, des filles dont je connais le prénom parce que Krishna a couché avec elles ou parce qu'elles m'ont dragué, moi.

Je me laisse contaminer. Le bruit et la chaleur, les filles et la sueur. Tout le monde parle fort,

quelqu'un monte le son, tout le monde a un gobelet à la main et quelque chose à dire. Chaque fois que quelqu'un me tend la main par-dessus la foule en criant « West ! », chaque fois que quelqu'un me tend un verre plein, je me laisse convaincre.

Je bois et je discute ; je rigole avec un type dont j'ai oublié le prénom ; je pose une paume à plat contre le mur et me penche pour entendre ce que me dit une dénommée Sierra qui me parle comme si elle me connaissait alors que je pourrais jurer que c'est la première fois que je la vois. J'ai une vue plongeante sur son décolleté, mais ses seins ne sont que des seins. Ce que je fais, essentiellement, même quand je n'en ai pas conscience, c'est que je regarde Caroline.

J'adore son visage, son rire.

J'adore sa démarche quand elle se fraie un chemin dans la foule avec son gobelet au-dessus de sa tête. J'adore la voir plaisanter avec Bridget, Krishna et leurs autres colocos. J'adore le fait que, bien qu'elle ne soit pas très grande, elle semble dominer toutes les autres parce qu'elle se tient parfaitement droite.

Elle a le maintien de quelqu'un d'important, un rire généreux, un sourire assuré.

Elle a un port de reine. Caroline est souveraine. Elle l'a toujours été.

Et elle le sera toujours. Rien de ce que je pourrais dire ou faire ne saurait changer ça. Elle ne mentait pas quand elle a déclaré qu'elle ne se couperait pas les cheveux pour moi.

Elle sait exactement qui elle est. Je peux sûrement lui briser le cœur mais je serais bien incapable de briser sa fierté. Je ne peux pas la briser, elle. Elle ne le permettrait pas.

J'ai tellement envie d'elle.

C'est comme un virus qui ne me lâche jamais, sauf que c'est précisément l'inverse. Ce n'est pas une maladie que j'ai attrapée l'an dernier, c'est un remède, qui coule dans mes veines et nettoie mon cœur peu à peu.

Il m'est facile de me laisser faire.

Il m'est facile de boire un peu plus que de raison et d'aller la voir quand elle se repose un instant sur l'accoudoir du canapé.

Je m'approche d'elle par-derrière, rassemble ses cheveux et les fais passer d'un côté, puis m'incline lentement.

Les mains calées sur ses épaules, je lui intime de ne pas bouger. Alors je pose ma bouche ouverte juste à la base de sa mâchoire, à l'endroit où je l'ai embrassée pour la première fois. Je suis certain qu'elle s'en souvient.

Je fais comme si elle était mienne, parce que je n'ai jamais cessé de lui appartenir.

Je m'approche encore et me penche tout contre elle, le torse collé à son dos et les bras passés autour d'elle. Je la sens respirer et j'ai l'impression d'être à ma place, ici avec elle.

— Tu t'amuses ?

Ma bouche est si près de son oreille que je me contente de chuchoter. Je peux lui dire tout ce que je veux, lui souffler des obscénités masquées par la musique, lui confier tout ce que j'ai envie de lui faire, certain que seule Caroline m'entend.

— Oui.

Je perçois sa respiration, les mouvements de sa poitrine, sa chaleur et son excitation.

— On devrait aller quelque part, dis-je. On pourrait s'amuser encore plus.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Pourtant elle a refermé les mains sur les miennes et me serre tout contre elle.

Elle recule un peu pour caler ses fesses au contact de ma braguette et vient peser contre mon érection, qui durcit encore.

Ça, c'est quelque chose qu'on a toujours su faire.

Je sens ses côtes sous mes mains et remonte lentement jusqu'à rencontrer le renflement de ses seins. Je m'arrête juste à temps mais j'entends son petit sursaut. Je sais qu'elle est en train de mouiller sa culotte en imaginant ce que je pourrais lui faire d'une simple pression de mes pouces.

— Moi, je pense que si.

Elle se retourne, les yeux brillants, les joues rougies.

— Tu as beaucoup bu ?

— Quatre bières.

— Tu n'es pas bourré.

— Juste un peu ivre. Et toi ?

— Deux bières, et ça fait déjà un moment que je suis passée à l'eau.

On se regarde longuement. Autour de nous tout n'est que mouvements, rires et cris, excitation et séduction, mais on pourrait aussi bien être seuls. Je ne vois plus que Caroline.

Elle est sobre et je le suis presque. On sait parfaitement ce qu'on fait. S'il se passe quelque chose, ce sera parce qu'on en a envie, ici, maintenant, alors qu'on est en pleine possession de nos moyens – à ce détail près que je ne suis jamais complètement maître de moi quand il s'agit de Caroline.

Je suis ivre d'elle depuis le premier jour.

— Viens voir ma chambre, dit-elle.

— Tu es sûre ?

— Je ne suis sûre de rien, répond-elle en s'humectant les lèvres du bout de la langue – et en m'hypnotisant au passage. Viens, West.

Je la lâche pour qu'elle puisse se relever.

Puis je referme les mains sur ses hanches parce que je ne peux m'en empêcher. J'ai besoin de la saisir, de la tenir et de la mordre, de la lécher et de la prendre. Tout ce que je pourrai avoir ce soir, je veux m'en emparer comme d'un trésor que je garderai précieusement.

Elle pose une main sur la mienne et entremêle ses doigts aux miens.

Puis elle m'entraîne vers l'escalier, vers son étage, vers sa chambre.

Le maillot rouge de l'équipe de rugby féminine de Putnam qui est encadré au-dessus de son lit vibre en rythme avec les basses.

Je reste planté au milieu du tapis, dans l'attente que Caroline me dise ce qu'elle veut. Je me trouve dans l'œil du cyclone. Si je m'en écarte trop, je risque de me faire éjecter, expulser loin de Caroline.

Quand elle fait un pas vers moi, je la prends par la taille et l'attire contre moi.

Je la serre fort, plonge les mains dans ses cheveux et l'embrasse comme si je n'avais jamais arrêté. J'ai envie de croire qu'on peut tout recommencer, ici, tout de suite, et oublier ces longs mois tristes.

La saveur de Caroline n'a pas changé, chaude et entêtante, sensuelle et limpide. Merveilleuse.

Merveilleuse.

Ce mot résonne dans mon esprit tandis que je me repais de Caroline, que je m'enivre de son parfum, que je lui lèche doucement la lèvre et que je lui offre ma langue, prenant en échange chacun de ses gémissements comme s'ils me revenaient de droit.

Je passe les pouces sur ses tétons, en rythme avec la musique. Je sens la vibration des basses jusque dans mes bourses, comme une urgence intrusive qui s'invite le long de mon sexe. Les paumes calées sur ses fesses, j'avance un genou entre ses jambes pour la pousser vers le lit et la fais basculer.

Je vais trop vite, je suis trop brusque, mais Caroline n'est pas en reste. Elle soulève les hanches à la rencontre de mon érection, les jambes écartées. Elle me mord le cou et me lèche comme si elle aussi

avait besoin que ce soit rapide, brutal et important.

Pour moi c'est aussi vital que de respirer, comme quand on retient son souffle sous l'eau, et que la pression s'accumule et bat aux tempes jusqu'à ce qu'on craque.

Je craque.

Caroline aussi.

Elle passe les mains sous mon tee-shirt et me griffe légèrement le dos. Elle m'agrippe les fesses si fort que je sens ses ongles sur mon périnée.

Je l'assaille de baisers. Ce n'est pas de la séduction, c'est une invasion, une attaque, deux épées qui dansent, deux boucliers qui s'entrechoquent, tant chacun de nous deux a besoin d'atteindre l'autre, de le pénétrer, de le posséder.

— Enlève ça, ordonne-t-elle.

Je me redresse le temps d'arracher mon tee-shirt puis attrape l'ourlet du sien et tire.

Son soutien-gorge est tout fin, tout de dentelle blanche.

Il vole à travers la pièce pour aller heurter la porte avec un petit bruit doux. J'attire un de ses seins dans ma bouche et en titille le téton du bout de la langue tout en massant l'autre. Elle crie mon nom en haletant.

— West, tu ne penses pas que...

Je ne veux plus penser. Je l'embrasse pour la faire taire et tends la main vers mes chaussures. J'arrive miraculeusement à me débarrasser de ma botte droite avant de me perdre dans un nouveau baiser.

Les lacets de la gauche s'emmêlent.

Tant pis. Ce n'est pas ça qui va m'arrêter. Caroline est déjà pieds nus, alors je me mets à genoux et déboutonne son jean avant de le lui retirer, entraînant sa culotte dans ma hâte. J'ai peur qu'elle ne revienne à elle et qu'elle ne me demande d'arrêter.

Je passe une main entre ses cuisses, et insinue les doigts entre ses lèvres brûlantes et gonflées. Je la connais par cœur ; je sais ce qui la fait vibrer, ce qui lui fait crier mon nom. Alors j'imprime mon nom sur sa chair. Je glisse deux doigts en elle et laisse peser mon pouce contre son clitoris – pas trop fort, juste comme elle aime.

Elle a les joues rose vif, les yeux fermés, le front barré de petites rides comme si elle était sur le point de pleurer. Mon nom lui échappe dans un sanglot.

— West !

— Ne me demande pas d'arrêter, la supplie-je.

— Non, non !

C'était ce que je craignais plus que tout, même si une partie de mon cerveau me dit que c'est plus sage.

C'est complètement idiot, je le sais.

Cet instant pourrait tout gâcher, encore pire qu'avant. Jusqu'à ce soir je n'aurais pas cru que notre situation pouvait empirer, et pourtant si.

La preuve.

Je m'immobilise.

Je me cache le visage dans le cou de Caroline, qui me frappe l'épaule de toutes ses forces.

— Non, West ! Je voulais dire : ne t'arrête pas ! Ne t'arrête surtout pas !

Elle remue les hanches à la rencontre de ma main tout en me donnant de grandes claques sur l'épaule, comme si j'étais un cheval rétif et qu'elle voulait me faire avancer.

— S'il te plaît, West !

Je n'ai jamais su lui résister.

— Tu as des capotes ?

— Dans mon bureau.

— Tu crois que tu vas tenir le coup, le temps que j'aille en chercher une ? Je ne voudrais pas que tu meures en cours de route.

Elle éclate de rire et me tapote l'épaule. Je vais finir par avoir un bleu.

— Dépêche-toi.

Je suis déjà debout et tente de défaire les lacets que j'ai si bien emmêlés. C'est sans espoir, alors je tire sur ma botte et manque de me disloquer la cheville au passage.

J'enlève mes chaussettes et sens la musique passer sous mes pieds nus.

Les préservatifs sont là où Caroline me l'a indiqué – au même endroit où je range les miens, ce qui me paraît important, mais je ne prends pas le temps de me demander pourquoi. Je m'assieds au bord du lit, une capote à la main, et regarde Caroline étendue là, comme dans tous mes fantasmes.

Je me caresse un peu parce que j'ai presque mal et que je ne peux m'en empêcher.

Caroline se redresse et vient repousser ma main pour me prêter la sienne. Elle me branle vite, en serrant fort, et je perds complètement la tête.

— Allonge-toi.

J'ai grondé comme un animal, d'une voix grave et violente que je reconnais à peine. Caroline ne proteste pas. Elle semble comprendre que je la désire tellement que je ne peux plus ni parler ni penser – que je ne suis plus capable que d'enfiler cette capote, de prendre ses fesses à deux mains et de la pénétrer avec force tout en l'attirant sur moi, assez brutalement pour que ses dents s'entrechoquent.

— Lève les bras, dis-je. Tiens-toi.

Elle recule, et je la suis à quatre pattes tandis qu'elle se redresse à moitié pour pouvoir agripper la tête de lit à deux mains. Alors je m'avance entre ses cuisses et passe les bras autour d'elle, les mains crispées sur le bois de chêne, ses jambes autour de ma taille, son sexe serré autour du mien, ses seins qui rebondissent à chaque coup de reins.

Je la tiens à ma merci – ses gémissements, son odeur, ses halètements. C'est incomparable.

Caroline est incomparable. Jamais rien ni personne ne m'avait fait cet effet-là.

Je la tiens, pourtant je ne peux m'empêcher de lui courir après. On baise vite et fort. Je ne sais pas si c'est de ça qu'elle a besoin mais je suis incapable de faire autrement. Si je ralentis, si je m'arrête pour savourer l'instant ou pour réfléchir... Non, je ne peux pas.

Il n'y a plus d'autres possibles.

Il n'y a plus personne au monde que Caroline et moi, que ses tétons tout roses, son sexe, ses lèvres, ses yeux, ses cheveux, son lit qui grince et ses hanches qui se pressent à la rencontre des miennes.

Je suis fasciné par les jointures de ses doigts, blanchies par l'effort à côté des miennes. C'est là qu'est rivé mon regard quand elle se contracte autour de moi, et je suis surpris par les sons qu'elle émet, par l'expression qui se lit sur son visage.

Il n'en faut pas davantage pour me faire basculer. Caroline en pleine jouissance... Je ne connais rien de plus érotique. Des vagues de plaisir brûlant papillonnent sous ma peau et m'embrasent, m'épuisent, me laissent anéanti contre son corps chaud et doux, le front posé contre sa tempe, les lèvres sur sa joue, sur son épaule, dans son cou.

Alors, seulement, on respire.

Nos deux cœurs battent à tout rompre, nos corps échauffés s'apaisent, la musique qui martèle le sol a perdu toute urgence puisque nous sommes là.

Enfin.

C'était vers là qu'on se dirigeait – vers cet instant où, nus, on se touchait l'un l'autre, vulnérables, doux et ensemble.

Je souris dans le cou de Caroline en me disant que c'est la bêtise la plus monumentale que j'aie jamais faite sous l'emprise de l'alcool, quand j'entends un bruit déroutant.

On dirait qu'elle pleure.

Je n'ose pas bouger, puis je sens ses mains sur mes épaules, qui me repoussent.

Elle m'écarte brusquement d'elle.

— Retire-toi. Tu veux bien ? implore-t-elle, les yeux luisants. S'il te plaît, retire-toi, je ne peux pas...

— Oui, attends. Donne-moi juste une seconde.

Il faut que j'attrape la capote pour éviter d'en mettre partout. Une fois que je l'ai, je recule doucement et m'assieds.

Caroline me tourne le dos.

Je pourrais compter ses vertèbres.

J'emballle le préservatif dans un mouchoir en papier et jette le tout dans la poubelle à côté de son bureau, puis je reviens m'installer à côté d'elle et pose une main sur son épaule.

— Caroline ?

— Arrête, lance-t-elle dans un frémissement.

— Dis-moi quelque chose, au moins.

— Je ne peux pas. Je... Laisse-moi souffler un peu. OK ?

Je ne sais pas quoi répondre parce que je ne suis pas sûr de comprendre. Veut-elle que je m'éloigne d'un mètre, que je la laisse tranquille une minute ?

Ou compte-t-elle en kilomètres et en mois ?

Elle était à mes côtés à l'école de Frankie. Elle m'a soutenu après ce que je lui ai fait à Silt et depuis que je suis revenu à Putnam alors que je me suis montré distant, froid et probablement insupportable.

Elle était là, avec moi, il y a une minute. Non ?

Oh, merde !

Je me lève et me rhabille avant de m'agenouiller devant ma botte et de passer une éternité à démêler les lacets. Pendant ce temps, Caroline pleure.

Quelque chose tombe et se casse au rez-de-chaussée.

Le fracas du dégât et le bruit des sanglots me poussent dans un abîme de culpabilité.

Tu n'as rien à lui offrir. Tu n'as rien à faire ici. Tu n'as pas le droit de la toucher. Tu n'as pas le pouvoir de réparer tes torts.

Tu es toxique, un moins-que-rien, un poison.

Je me rassieds sur le lit.

Ses pleurs me rappellent le son creux de la pelle dans la terre caillouteuse à l'enterrement de mon père. C'était la première fois depuis des mois que quelque chose me paraissait facile, parce que je savais qu'il était parti. Je savais que je pouvais l'ensevelir six pieds sous terre et être débarrassé de lui. Je pouvais laisser mon passé dans ce cercueil et l'écraser sous la poussière pour qu'il ne puisse plus jamais resurgir de ce trou.

Il ne peut plus me toucher.

Voilà ce que je me disais. Voilà ce que j'ai acheté en payant pour ses funérailles.

Le problème, c'est qu'il est en moi. Il me ressemblait, parlait comme moi, et baisait probablement de la même façon, parce que je me souviens d'avoir entendu mes parents quand j'avais cinq ans. Ma mère pleurait souvent après.

Ce n'est pas le genre de chose qui s'oublie facilement.

J'ai eu beau l'enterrer de mes propres mains, je ne peux prétendre ignorer que mon père était le genre de connard capable de faire ce que j'ai fait à Caroline dans le parking des pompes funèbres.

J'en ai détesté chaque instant, et pourtant je l'ai fait. J'ai fermé les yeux et serré le poing intérieurement pour m'en frapper et me forcer à aller jusqu'au bout, parce que j'étais convaincu que c'était nécessaire, que je n'avais pas le choix – pas le droit de choisir.

Caroline avait raison de me dire mes quatre vérités avant de rentrer dans l'Iowa. Elle avait tout compris et elle me comprend toujours.

J'ai peur.

Je suis pétrifié à l'idée de prendre la moindre décision parce que, depuis que Frankie est née, je n'ai cessé de me répéter que je ne pouvais pas me payer le luxe de penser à moi et à mes propres désirs. Tout gravite autour de Frankie – ma vie entière. Si je vis pour elle, je n'ai pas besoin de penser à moi.

Je n'ai cessé de m'inventer des excuses alors que mon comportement était inexcusable. Je croyais que les Parques avaient coupé les fils de ma vie tellement court que je n'avais pas de marge de manœuvre et que je me devais d'avaler tout ce que l'existence me balançait. Je n'avais qu'à respirer par le nez et déglutir, survivre pour que Frankie n'ait jamais besoin de subir cette horreur elle-même.

Sauf que ça, ce n'est pas vivre.

La survie, c'est ce qui reste quand on n'a pas le choix.

En me réveillant demain matin dans mon lit au-dessus du garage, je ne pourrais jamais prétendre être un modèle pour Frankie, un parent digne de ce nom, si j'abandonnais Caroline qui pleure nue sur son lit.

J'ai survécu à cet homme. Je refuse de devenir comme lui.

Il ne me reste plus qu'à comprendre comment je peux le défier, comment mener une vie épanouie, riche de sens et de beauté, de tout ce qu'il n'a jamais connu parce qu'il rejetait bêtement tout ce qu'il y avait de beau dans le monde.

Peut-être que ce sera toujours plus difficile pour moi que pour un homme ordinaire parce que j'ai pris un mauvais départ. Je sais que je suis intelligent, mais il y a tellement de choses que j'ignore.

Je savais être un père pour Frankie en situation de crise, mais maintenant qu'elle est en sécurité ? Je suis perdu. Je ne sais pas étudier pour le plaisir d'étudier, explorer les couleurs, gâcher du papier, jouer. Je ne sais pas comment dire à Caroline que je suis désolé pour qu'elle entende la profondeur de ma sincérité. Surtout je ne sais pas comment laisser ce passé derrière moi et me tourner vers l'avenir.

Et pourtant, je lui ai promis que j'allais essayer, alors je vais tenir parole. Peut-être que, si je fais dix fois plus d'efforts que les autres, je finirai par y arriver.

Je m'allonge à côté de Caroline et pose la main sur son épaule. Tout doucement, je lui effleure le bras.

Je ferme les yeux, cale mon corps le long du sien et continue de la caresser, de la consoler, de l'apaiser.

J'attendrai qu'elle me dise de quoi elle a besoin.

Je ne partirai plus.

PARDONS

CAROLINE

Le soir de la fête.

La musique. Le bruit.

Un bon centimètre de mousse dans mon verre de bière.

J'avais à moitié envie de partir, d'aller faire un tour en voiture, d'aller courir, d'échapper à ce qui me guettait.

Je parle de West, évidemment.

West adossé à un mur, une bière à la main.

West penché pour écouter une fille, un sourire distrait aux lèvres, tout en me cherchant des yeux.

Son regard qui me caressait comme une main puissante.

L'intention concentrée dans ce regard qui risquait de me brûler si je m'immobilisais assez longtemps pour m'y offrir – ce que j'ai fait. Je voulais qu'il me voie.

Je le voulais, lui.

Le soir de la fête. La veille de la fête. Le lendemain de la fête.

Chaque nuit, je rêvais de lui mettre la main dessus, de poser ma bouche sur lui, de le mordre à pleines dents, d'emmêler nos deux corps, de frapper nos vies l'une contre l'autre, de m'écraser contre lui et de recommencer, encore et toujours.

Parce que c'était merveilleux, parce que j'en avais envie et parce que j'étais incapable de m'en empêcher.

On s'était trouvés plus d'un an auparavant, on s'était rapprochés peu à peu jusqu'à gagner une intimité telle que je ne m'imaginais plus vivre sans lui.

Je l'avais dans la peau et je m'étais glissée sous la sienne. On se tenait, on ne se lâchait plus, et quand on s'est retrouvés dans mon lit ce soir-là – son corps chaud sur le mien, sa peau nue sous mes mains –, mes doigts savaient toujours où et comment l'agripper.

Mon corps savait toujours l'accueillir, s'enrouler autour de lui, l'attirer plus profond.

Pourtant j'ai pleuré après coup parce que ça fait mal de s'abandonner à un désir aussi violent.

Ça fait mal de se voir dépouillée de toute défense, l'esprit dispersé aux quatre vents.

Chacune de mes actions depuis que West était revenu à Putnam avait eu pour but cet instant, cette joie intense, nos deux corps réunis.

Cet instant m'a fait tellement mal !

Telle était ma vérité, brisée en mille morceaux, enfin lisible. Il m'avait blessée. Je saignais.

Il m'avait mise en colère. Je bouillais de rage.

Il m'avait repoussée, et je sentais encore cette distance entre nous, même avec son visage dans mon cou, sa langue dans ma bouche, son sexe en moi.

J'avais changé. Nous avions changé, tous les deux. Nous ne serions peut-être plus jamais les mêmes.

J'avais dit à West que, dans la vraie vie, il n'y avait pas de début, de milieu ni de fin. Je lui avais dit d'y réfléchir parce que je voulais qu'il m'écoute.

Je lui avais dit que la vie, c'était compliqué – que les gens étaient compliqués –, parce que c'était ce que je croyais. C'était ce que j'avais besoin de croire. Pourtant, même si c'est vrai, dire ça à West ne pouvait suffire à effacer le fait qu'il avait mis un terme symbolique à notre histoire en allant poser sa bouche sur le corps d'une autre femme.

Le soir de la fête, il s'est fondu en moi, perdu en moi, il m'a aimée, embrassée et m'a fait jouir tellement fort que j'ai vu des étoiles. Sauf que, quand on est perdu dans des contrées sauvages, encore faut-il savoir suivre les étoiles pour retrouver son chemin.

West était mon étoile du Berger autrefois.

Le soir de la fête, j'ai pleuré parce que le ciel avait changé. Les constellations qui étincelaient dans la nuit noire étaient belles et lumineuses comme de précieux bijoux, mais je n'arrivais plus à les lire.

Ce que je n'ai pas saisi tout de suite – ce que je n'ai compris qu'au cours de cet hiver, à force de suivre mon instinct et de me faire confiance –, c'est que je n'avais pas besoin de connaître le chemin.

La vie est une contrée sauvage. Il serait illusoire de vouloir en sortir.

Ce n'est pas ça qui compte.

Ce qui compte, c'est que, à partir de cette nuit-là, West est resté avec moi.

West était avec moi à chaque instant.

Quand je reviens à moi, je me rends compte que les sons qui montent de la fête ont changé. L'ambiance n'est plus aussi exubérante, la musique est plus calme, planante plus que dansante, les voix discutent et rient doucement au lieu de crier et de chanter.

La nuit touche à sa fin.

J'ai tellement pleuré que j'ai fini par m'endormir, ou par sombrer dans une sorte de torpeur.

West a passé un bras autour de moi. C'est agréable – pas trop pesant... Pas trop. Pourtant ce n'est plus pareil non plus. Il s'est tellement musclé depuis le printemps dernier que je sens la différence dans le poids de son avant-bras contre mes seins et le long de mes côtes.

Quand j'ouvre les yeux, je vois le ciel par la fenêtre.

West est réveillé. Je le devine à la manière dont il se tient contre mon dos.

Je me retourne, soulève mon bras droit pour qu'il ne reste pas coincé entre nous et le replie de façon à caler mon poignet sur mon front, comme si ça pouvait me protéger de la vue de West, si proche.

Peine perdue.

Je vois la cicatrice à son sourcil, la couleur indéfinissable de ses yeux, ses cheveux trop courts, ses oreilles trop petites, sa bouche si grande... Tout est parfaitement à sa place.

Il pourrait lancer un truc du genre : « Bon, c'était chouette, mais il faut que je file. »

Il pourrait jouer le connard blasé, comme Krishna sait si bien le faire, et s'esquiver lâchement tout en souriant de toutes ses dents.

Pourtant je sais que je n'ai rien à craindre.

— On peut discuter ? demande-t-il.

C'est West, mon West.

Sans réfléchir je tends la main et lui caresse le cou. Je me soulève et sens l'air froid qui filtre par la fenêtre contre mes épaules nues.

Je pose mes lèvres contre les siennes, parce qu'il est là et que je le peux.

Je sens sa paume chaude à ma taille, sous la couverture qu'il a dû étendre sur moi. Il ne bouge pas, laisse sa main là, sur ma peau, et accueille mes baisers.

Quand je m'écarte, il souffle :

— J'ai le droit, moi aussi ?

Je me laisse retomber en hochant la tête. Alors c'est lui qui m'embrasse. Lovée dans la douceur de mon oreiller, les mains de West sur mon visage, je me trouve dans une bulle feutrée où j'entends mon cœur battre et où je sens ses lèvres.

Je pense à tous les adjectifs qui décrivent souvent les baisers – « fougueux », « possessifs », « ardents ». Ce baiser-là n'est rien de tout ça. Il ne ressemble plus non plus à tout ce que nous étions avant, West et moi – ni drôle ni rageur, ni patient ni dangereux.

C'est un baiser qui signifie : « Te voilà enfin, et me voilà, moi. »

« On s'est retrouvés. »

Je me sens infiniment mieux.

Quand il s'interrompt pour reprendre son souffle, je pousse un long soupir et dis :

— OK.

— OK ?

— Maintenant on peut discuter.

— Je suis rassuré. J'avais un peu peur que ça veuille dire : « OK, tu peux y aller, maintenant. »

— Ce n'est pas mon genre.

— Tu ne semblais pas avoir très envie que je reste, tout à l'heure.

— Je t'ai mis un coup de massue avant de te traîner dans ma grotte par l'oreille, je te signale.

— C'est comme ça que ça s'est passé, dans ton souvenir ?

— Plus ou moins.

— Il s’est aussi passé ça, souffle-t-il en effleurant le coin de ma paupière.

J’ai les cils tout collés et les joues encore brûlantes.

— Ouais... Je ne m’y attendais pas, à ça.

— Moi non plus, renchérit-il avant de se pencher pour m’embrasser tendrement. On aurait sans doute mieux fait de parler d’abord et de se sauter dessus ensuite.

— Sauf qu’on ne se serait peut-être pas sauté dessus du tout.

— C’est vrai.

Pendant une longue minute on se regarde en silence en repensant à ce qu’on a fait. Était-ce une erreur ? Que dire maintenant qu’on a traversé ces tristes mois de séparation et qu’on se retrouve là ?

West se redresse et s’adosse à la tête de lit.

— Je veux te faire une promesse, Caro. Je ne te demande rien en échange, ce n’est pas comme ça que ça marche. Je veux juste te dire que... à partir de maintenant je n’aurai plus de secrets pour toi. C’est fini, ces conneries. Ce serait débile de ma part de prétendre que mes problèmes ne te concernent pas. Je veux être parfaitement honnête avec toi, Caro, parce que j’espère que...

Il me regarde longuement, la bouche pincée en une expression réservée, prudente. Pourtant il n’y a plus dans ses yeux la moindre trace de méfiance ni de cette colère que j’y ai vue si souvent depuis que j’ai atterri à Silt.

Il n’y a que West, en toute franchise.

— J’espère que ce qu’on a fait ce soir avait du sens pour toi parce que, pour moi, c’était précieux. Même si tu considères que c’était une erreur – ce qui est sûrement vrai, mais bon... Bref, même si c’était une erreur, je l’assume parce que je tiens à ce que tu fasses partie de ma vie. Je n’en peux plus, de faire semblant.

Je ne pensais pas qu’il restait un coin de mon cœur qui soit encore fermé à West mais, en l’entendant me dire qu’il veut partager ma vie, j’ai l’impression qu’une porte s’ouvre en moi et je me remets à pleurer.

Il se rallonge à côté de moi pour pouvoir sécher mes larmes.

— Caro.

— Non, ça va. Tout va bien. Ne me cajole pas.

— Et si j’ai envie de te cajoler ?

— Bon, alors cajole-moi, mais pas parce que je te fais pitié.

— Tu ne me fais pas pitié, Caro ! Tu es absolument géniale. C’est moi qui...

Je pose ma main sur sa bouche pour le faire taire.

Il hausse un sourcil, alors je le laisse parler.

— Tu ne crois pas que le moment est venu ? Tu ne crois pas qu’il est temps que je te dise à quel point je suis désolé ? Que je ne suis qu’un pauvre con, un lâche et un minable, et...

Je le fais taire une seconde fois.

— Arrête.

Il ouvre de grands yeux et étudie mon visage comme s’il espérait y trouver des réponses. Comme si j’avais des réponses à lui apporter ! Je renifle et tire sur la couverture pour m’essuyer les joues, exposant une jambe à l’air froid.

On est à fleur de peau, l’un comme l’autre. Il suffit d’égratigner la surface pour que toutes sortes de choses resurgissent. La confession de West. Ma colère. Les raisons de West. Mon cœur brisé. Les excuses abjectes de West. Mes regrets.

Je ne veux rien entendre de tout ça.

— Dis-moi si je me suis trompée, West. Dans le pick-up, quand tu me reconduisais à l’aéroport...

est-ce que je me trompais ?

Il secoue la tête et marmonne quelque chose contre ma main.

Je le laisse parler.

— Pas du tout. Tu avais raison sur toute la ligne. Tu as toujours raison, Caro.

— Ce n'est pas vrai. Je fais de mon mieux mais je me plante souvent. Ne me mets pas sur un piédestal.

— Tu as toujours raison sur les trucs importants.

Quand il me caresse le front pour repousser une mèche de cheveux collée à ma tempe, je lui saisis le poignet et vais poser sa main sur mon cœur.

Je veux qu'il en sente les battements.

Je suis vivante. Voilà ce que j'essaie de lui faire comprendre.

Il est hors de question que je passe ma vie tournée vers le passé pour en analyser toutes les mésaventures. Je veux vivre ici et maintenant.

Alors je referme une main sur sa nuque et je l'attire à moi. Il m'embrasse, la main posée sur mon cœur. Son baiser s'emballe, West roule sur moi, caresse ma langue avec la sienne et m'offre sa chaleur, sa force.

Il y a bien des choses que je voudrais lui dire. La gentille fille qui persiste en moi tient à combler toutes les lacunes de la conversation.

Elle me pousse à lui dire que je lui pardonne.

Que je l'aime toujours.

Elle veut placer sa propre main sur le cœur de West et lui faire promettre de ne plus jamais partir, de ne plus jamais commettre une telle crasse.

Seulement voilà, je ne suis plus cette gentille fille, et je ne suis pas sûre de lui avoir pardonné.

Je l'aime, ça ne fait aucun doute, mais je ne veux pas lui donner ces mots si facilement. Je veux qu'il les mérite.

Persuade-moi, pensé-je tandis que ma couverture glisse.

Je sens West avancer une cuisse entre les miennes, sa ceinture effleurer ma hanche, ses mains si habiles à suivre la courbe de mon dos pour m'attraper les fesses me soulever et me placer dans un angle parfait.

— On va y aller doucement, cette fois, déclare-t-il en déposant des baisers le long de ma clavicule. Tellement doucement que je risque d'en mourir.

— Pas trop doucement, non plus, sinon je ne vais pas m'en rendre compte.

Il sourit. C'est presque le sourire du West que je connais, mais je devine que quelque chose le chiffonne.

— Dis-moi tout, West.

Je caresse du bout du doigt la petite ride chagrine qui persiste entre ses sourcils.

— Ne te méprends pas, hein. J'en ai envie – j'en meurs d'envie –, mais tu ne crois pas qu'on devrait discuter ?

Je fais remonter mes mains sous son tee-shirt, sur sa peau douce et bronzée, le long de ce dos si familier et pourtant différent, plus large, plus musclé, plus dur.

— Justement, West. On discute.

C'est la vérité. Ce qui le gêne, c'est que notre conversation ne suive pas de scénario convenu.

Or il n'y a pas de scénario qui tienne. Il n'y a pas de règles en la matière.

Je ne pense pas qu'on s'y prenne mal, tout simplement parce que je ne crois pas qu'il soit possible de mal s'y prendre tant qu'on écoute nos sentiments et nos impulsions.

Toutes les chansons sont des chansons d'amour, je commence à le comprendre.

Cette chanson-ci nous appartient.

— Tu es heureux ? Là, tout de suite, tu es heureux ?

Il dépose un baiser sur mon épaule, puis un autre sur mon biceps.

— Tu es toute nue.

— Ça veut dire « oui » ?

— Oh, oui !

— Moi aussi, je suis heureuse.

Il m'embrasse sur les seins puis les prend à pleines mains et y enfouit son visage. Son dos se soulève sous mes paumes.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu renifles mes seins ?

— Je te respire.

— C'est un tout petit peu bizarre.

— Ça me va, répond-il avant de frotter son nez contre ma peau. Je n'ai rien contre le bizarre.

Il dépose des baisers le long de mes côtes puis les suit du bout de la langue, il passe les lèvres sur mon ventre, hume mon nombril puis l'intérieur de ma cuisse. Alors il lève les yeux vers moi, les mains déjà calées sous mes fesses, la bouche à quelques centimètres de mon sexe.

— Tu es toujours heureuse, Caro ?

Il demande ça sur un ton taquin, mais je comprends ce qu'il veut savoir. Tous les scénarios conventionnels voudraient que ce soit à ce moment précis que je pète un câble.

C'est le moment qui devrait réveiller ma colère, mon dégoût.

Je devrais soudain sortir les griffes et lui infliger ma vengeance, lui interdire froidement de poursuivre sur cette voie.

Au lieu de ça, je suis brûlante, et j'ai besoin de lui.

Je remue les hanches en gémissant. Il sourit puis trace une longue ligne lente du bout de la langue.

Je ne suis pas sûre de croire aux vertus de la vengeance.

Ce dont je suis certaine, en revanche, c'est que je méprise le coup pour coup, l'amour qui pose des conditions et qui limite les libertés.

Avec West, j'ai choisi d'aller plus loin, toujours plus loin. J'ai choisi d'aller jusqu'au bout, même s'il faut traverser le froid et les flammes, les rires et les larmes, la nuit avant l'aube.

J'ai choisi West – celui qui est dans mon lit, celui qui s'est battu en haut de son escalier enneigé, le West qui m'a fait de la soupe aux vermicelles, le West de la boulangerie, le dealer et le bagarreux, le West de Silt et celui de Putnam. J'ai choisi les caresses collantes et les turlutes, par-derrière ou en missionnaire, les cunnis qui mouillent les draps et les baisers du matin avec l'haleine pas fraîche, les soirs où on est trop fatigués et où on s'endort simplement en se tenant par la main.

Je l'ai choisi, lui.

Voici où nous en sommes – qui nous sommes – là, tout de suite.

Je ne sais pas dans quel état d'esprit je me réveillerai demain matin. Je ne prétends pas que tout sera toujours parfait, ni même que c'est parfait maintenant. Je ne crois pas que la perfection existe. Ce que je sais, en revanche, c'est que ce soir il n'y a pas de mensonges entre nous. Il n'y a que sa main qui remonte le long de ma cuisse, sa bouche tout près de mes lèvres, son souffle sur mon clitoris.

Ce qu'il a envie de me faire, ce que j'ai envie qu'il me donne.

Rien de plus.

Je pose une main sur sa tête, effleure son cuir chevelu du bout des ongles puis l'approche d'un geste ferme.

— Du calme, coquine ! On a dit qu'on prenait notre temps, je te rappelle.

Cette fois, quand il sourit, c'est vraiment lui, sans retenue. Je le sais parce que ça m'atteint en plein cœur, m'arrache un frisson et me fait mouiller encore et encore.

— Je vais aller tellement doucement, Caro... Tu vas me détester.

Je ne le déteste pas.

Il me torture et s'interrompt régulièrement pour me demander : « Tu es heureuse, Caro ? »

Chaque fois je réponds « oui » même si ce qu'il me fait me tue.

Oui, West ! Oh, oui !

Il me tue lentement, très lentement.

Je suis tellement heureuse que je pourrais en mourir.

PIONNIERS

WEST

« Je peux te parler ? », ai-je demandé à Caroline dans sa chambre, dans son lit.

« *Je peux te parler ?* », ai-je demandé à Frankie le lendemain au petit déjeuner.

J'ai téléphoné au conseiller d'éducation pour prendre un rendez-vous. « *Je peux vous parler ?* »

J'ai laissé un message à mon patron le priant de me rappeler et lui expliquant que je comptais démissionner dès que j'aurais trouvé un travail avec des horaires de jour.

Je crois bien que je n'avais jamais autant parlé de ma vie qu'au cours de ce mois de novembre.

On se persuade qu'on sait tout et que ça ne sert à rien d'en discuter. On sait ce qu'on a à faire ; on sait ce que réserve l'avenir.

Et soudain, l'axe change, le monde bascule, et on se rend compte qu'on avait tout faux. Alors on commence à aller au-devant des gens : « On peut discuter ? J'ai un truc à vous demander. J'ai plein de trucs à vous dire. »

C'est peut-être parce que je suis têtu – parce que j'ai tendance à garder mes vieilles habitudes et à m'enfermer dans mes vieilles erreurs –, mais j'avais toujours eu l'impression de pouvoir anticiper toutes les questions et toutes les réponses, mes réactions et celles des autres.

Ce qui est drôle, c'est que je me trompais tout le temps.

Ces deux semaines de novembre et ce début de décembre se sont révélés riches en surprises – des bonnes, des tristes, des écœurantes, des frustrantes, des formidables.

Caroline était parfois la plus grande surprise de toutes parce qu'elle continuait à venir me voir. Elle restait dormir chez moi. Elle demeurait à mes côtés. C'est au cours de ces quelques semaines que tout a enfin changé.

J'ai cessé de croire que je savais comment mon existence allait tourner.

J'ai commencé à me réveiller chaque matin avec une grande curiosité de voir ce qui allait arriver.

À un moment donné, je me suis rendu compte que j'avais cessé de demander aux gens si je pouvais leur parler. Je leur parlais, tout simplement.

J'écoutais ce qu'ils me disaient.

Je ne cessais de me laisser surprendre et j'aimais beaucoup ça.

Le lendemain de la fête de Krishna, Frankie joue avec ses pancakes au lieu de les manger, et j'essaie de ne pas m'en formaliser.

Elle les a noyés dans le sirop. Je l'ai prévenue que ça allait sûrement faire trop, et je lui ai suggéré de mettre le sirop dans une coupelle et d'y tremper chaque morceau, mais elle s'est contentée de lever les yeux au ciel comme si j'étais le dernier des abrutis et elle a continué à verser une tonne de sirop.

Elle en a mangé quatre bouchées et, maintenant, elle s'amuse à soulever les bords avec le bout de sa fourchette et à les laisser retomber avec un petit bruit mouillé. « Plaf. »

Elle a les cheveux tout emmêlés et porte une chemise de nuit avec la fée Clochette dessus qui lui comprime la poitrine – un vêtement de petite fille sur un corps d'adolescente.

Il faut que je lui achète de nouveaux pyjamas.

Je repousse ma chaise et me lève pour aller faire la vaisselle. Ça m'empêchera peut-être de m'énervier en la voyant assassiner le petit déjeuner que je lui ai préparé.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demande-t-elle.

L'idée, c'est de trouver un moyen de nous sortir de cette situation pourrie, de discuter de nos problèmes et de les régler un par un.

Frankie n'est pas encore au courant de ce plan.

Je me rassieds.

Elle a fait glisser son coude sur la table en verre et a posé la tête sur son bras, de sorte que ses yeux sont au même niveau que son assiette. Je la regarde soulever la pile de pancakes avant de la laisser retomber. « Plaf. »

— Tu vas te prendre du sirop dans l'œil, si tu continues.

Elle me jette un regard pour voir si je suis sérieux.

— Je me disais qu'on pouvait juste rester tranquille à la maison, aujourd'hui. Enfin, si ça te va.

— Toute la journée ? questionne-t-elle.

— Oui. Pourquoi ?

— D'habitude, tu me forces toujours à faire des trucs, le week-end.

— Je croyais que tu aimais bien sortir un peu.

— Oui, mais pas tout le temps, non plus.

— N'exagère pas. On ne sort pas tout le temps.

— Si. Tous les week-ends.

— Tu ne veux plus aller te balader avec moi ?

Elle hausse les épaules, soulève ses pancakes. « Plaf. »

— C'était bien, hier soir, chez Laurie et Rikki ?

— Ouais.

— Qu'est-ce que vous avez regardé ?

— Je ne me souviens pas des titres.

— D'accord, mais ils parlaient de quoi, ces films ?

— Il y en avait un, c'était l'histoire de trois garçons que leur père emmène sur une île et qui le tuent accidentellement.

— Vraiment ?

— Mais non, c'était juste un film !

Au ton de sa voix, je devine qu'elle me prend pour un demeuré fini.

— C'était autorisé aux enfants de moins de douze ans ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? C'était un film russe. Il y avait des sous-titres pour qu'on comprenne ce que les personnages racontaient.

— Et l'autre film, c'était quoi ?

— L'autre... Ce n'est pas facile à raconter. Ça faisait ancien, sauf que ce n'était pas un vieux film. Il y avait des bateaux et d'autres trucs bizarres. Je n'ai pas bien compris ce qui se passait. Rikki m'a expliqué que c'était non-figuratif. Ça veut dire que ça ne racontait pas vraiment d'histoire.

— Quel est l'intérêt d'un film comme ça ?

— Je ne sais pas. C'est ce qu'ils regardaient, c'est tout.

— Non, je veux dire : est-ce que l'intérêt du film réside dans la beauté des images, ou est-ce qu'il y a un message sur la condition humaine... ?

Frankie hausse les épaules.

J'attends un peu, pour voir, puis je comprends que je n'en saurai pas davantage.

— Est-ce que tu as fait des cauchemars, chez Laurie et Rikki ?

— Non. Pourquoi je ferais des cauchemars là-bas ?

— Je ne sais pas. Ça t'arrive.

— C'était chouette, dit-elle. La couverture de leur chambre d'amis est la plus douce du monde, et il y a un matelas en mousse comme on voit à la télé. Quand tu t'allonges, tu as l'impression d'être enveloppé, comme si tu allais dormir dans un cocon d'alien.

— Je n'ai jamais dormi sur un matelas comme ça.

— Ce n'était pas super confortable mais c'était cool.

Elle oublie momentanément de torturer ses pancakes et en prend une bouchée. C'est trop sucré. Je le vois bien à sa grimace et au grand verre d'eau qu'elle boit juste après.

— Tu veux que je te refasse des pancakes ?

— Non, ça va. Je n'ai plus faim.

— OK.

Je me lève pour faire la vaisselle. Je bouche l'évier, verse un peu de liquide et regarde la vapeur s'élever du jet d'eau chaude. Ça faisait une éternité que je n'avais pas eu une vraie conversation avec Frankie, et je ne veux pas tout gâcher.

— West ? demande-t-elle dans mon dos.

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, M. Gorham ?

Une vraie question concernant un vrai problème, posée d'une voix aimable.

Je pourrais faire une danse de la joie tellement je suis fier.

— Il m'a dit qu'il allait s'occuper de tout et que tu ne serais plus obligée de t'asseoir à côté de Clint, que ce soit dans le bus ou en classe.

Silence.

— C'est bien, non ?

— Oui, acquiesce-t-elle enfin. Merci.

Je déglutis, la gorge nouée.

— Je n'ai pas fait grand-chose, mais... il n'y a pas de quoi.

Tandis que les bulles montent dans l'évier, je réfléchis à tout ce dont il faut qu'on parle. Je pense à la transition de la survie à l'épanouissement. Je ne sais pas par où commencer, alors j'imagine ce que dirait Caroline.

— Il voudrait te faire découvrir de nouveaux horizons, des trucs plus ambitieux, parce qu'il pense que tu es douée.

— Il dit tout le temps ça.

— Il a l'air de considérer que c'est important.

— Je m'en fous. Je ne veux pas.

Je lui fais face en tentant de dissimuler l'inquiétude que cette déclaration m'inspire. Ma sœur a mauvaise mine à la lumière de la cuisine. Elle a les jambes et les bras croisés, l'air butée, les yeux rivés sur le mur d'en face.

— Mais si. Ce serait chouette.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Je ne veux pas, c'est tout !

— Mais...

Je me tais aussitôt parce que je sens que le ton monte. *Non.*

Je refuse d'être ce genre de père.

Je reconnais l'expression de Frankie. Je l'ai déjà affichée sur mon propre visage – ce masque dur, ces mâchoires crispées, ce regard d'acier. Tout ce que je risque d'obtenir si je m'obstine, c'est qu'elle se mure encore plus dans son silence.

Je ne sais pas pourquoi elle refuse, mais elle a clairement ses raisons. On est pareils, là-dessus, elle et moi. Alors au lieu de l'engueuler, je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux, Frankie ?

— Hein ?

— Tu ne voulais pas de pancakes au petit déjeuner, tu ne voulais pas venir vivre ici, tu ne veux pas découvrir de nouveaux horizons ambitieux... Alors qu'est-ce que tu veux, Frankie ? Tu veux retourner à Silt ? Tu veux prendre des cours d'arts plastiques après l'école ? Tu veux que j'aille

trouver ce sale mioche de Clint et que je lui colle mon poing dans la figure ? Qu'est-ce que tu veux ?

Elle fronce les sourcils, la bouche pincée.

— Je veux aller dans ma chambre.

Je ferme les yeux et inspire lentement.

C'est la seule réponse qu'elle a à m'offrir pour l'instant, et ce n'est pas grave. Ce n'est pas ce que j'aimerais entendre, mais je peux vivre avec.

— J'essaie de faire tout ce qu'il faut pour toi, Frankie. Tu le sais, ça.

Elle hoche la tête lentement.

— S'il te plaît, réfléchis à ma question et quand tu auras une réponse, viens me trouver. D'accord ?

— OK.

— Bon.

Puis, comme si je venais d'y penser – comme si je n'avais pas passé la matinée à chercher un moyen de lui annoncer la nouvelle –, je lance :

— Au fait, Caroline va passer tout à l'heure.

— Pour quoi faire ?

— Pour réviser. Elle va sûrement rester dîner.

— Cool.

Frankie s'engage dans le couloir.

— Il se peut qu'elle reste dormir, aussi.

Frankie s'immobilise.

— Genre... dans ta chambre ?

Je me racle la gorge.

— Oui.

— Beurk.

Puis elle disparaît et referme sa porte derrière elle. Quant à moi, je reste planté là comme un con, à me demander si cette conversation compte plutôt comme un succès ou comme un échec.

Il tombe quelques flocons en milieu d'après-midi. Pourtant ce n'est pas encore la saison.

Je les regarde danser paresseusement et vois Laurie sortir de la maison pour se rendre à son atelier.

Frankie est dans sa chambre. Elle est ressortie quelques minutes après notre discussion, m'a demandé une règle et une feuille de mon carnet à dessin puis est retournée se cacher. Un peu plus tard elle a émergé de nouveau, et a déclaré que ses crayons étaient pourris et qu'elle avait besoin de se servir de ceux que je me suis achetés pour mes cours d'art.

Je lui en ai passé un, et elle s'est volatilisée.

Lassé de ma lecture, j'envoie un texto à Caroline.

Il neige. C'est n'importe quoi.

Oui, j'ai vu

Quand est-ce que tu viens ?

Pas tout de suite. Je travaille.

Tu crois que les routes vont être glissantes ?

Ça fond déjà, monsieur Oregon. Il ne fait pas assez froid.

Alors viens.

Qu'est-ce que tu fais ?

Je lis une bio sur Staline.

Comment il va, ce cher Staline ?
C'est un fou mégalomane. Et tes Irlandais ?
C'est des casse-couilles.
Viens.
Chut.

Je souris.

Dans une heure ?
Deux.
Snif.
Tu t'en remettras, très cher.
Tu m'appelleras comme ça tout à l'heure quand je te baiseraï.
Dans tes rêves.
Justement.
Laisse-moi travailler. Je vais jamais finir autrement.
On se voit dans une heure et cinquante-huit minutes.
Argh !

Content de moi, je repose mon téléphone. Frankie s'approche avec une feuille à la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

— Rien, pourquoi ?

— Tu fais une de ces têtes, lance-t-elle en me désignant du doigt.

Je me passe les mains sur le visage. Je souris toujours comme un bienheureux.

— Caroline va passer tout à l'heure.

— Tu me l'as déjà dit.

— Je sais.

Elle se dandine d'un pied sur l'autre.

— J'imagine qu'elle va venir souvent, maintenant. Pas vrai ?

— C'est possible, oui.

— C'était ma copine avant d'être la tienne, je te rappelle.

— C'était ma petite copine avant d'être ta copine.

— Oui, mais ça, c'était il y a longtemps.

— C'était au printemps dernier.

— Et tu as tout fait foirer.

— Qui t'a dit ça ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Genre ! Je n'ai pas eu besoin qu'on me le dise.

— Oui, eh bien, c'est réparé, maintenant. Alors, on va devoir la partager.

— Elle viendra quand même me chercher à l'école ?

— Ça, tu ferais mieux de lui demander toi-même quand elle arrivera.

— Elle vient maintenant ?

— D'ici deux heures.

Frankie agite son papier.

— Je veux aller donner ça à Rikki.

— Je peux voir ?

Elle retourne le dessin pour me le montrer. C'est un portrait de femme – très élégante, avec des lèvres pulpeuses et une coiffure de mannequin. C'est super détaillé, avec des ombres et une perspective impressionnante. Je suis épaté. C'est beaucoup mieux que ses dessins habituels.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Oui. Rikki m'a montré la technique hier. Tu quadrilles la page du magazine et tu fais la même chose sur ta feuille, comme ça, tu peux recopier carré par carré. C'est facile. Ce n'est presque pas du dessin, en fait.

Elle pose son œuvre devant moi. De près, je remarque les lignes qu'elle a tracées pour se repérer, ainsi que quelques imperfections – un œil qui louche un peu, le bijou un peu grotesque parce que Frankie a dessiné ce qu'elle croyait voir au lieu de ce que c'est vraiment. N'empêche.

— C'est génial.

— Mais non.

— Frankie...

— Je peux aller le montrer à Rikki ?

— D'accord, mais habille-toi d'abord, dis-je en lui rendant la feuille. Tu m'en feras un aussi ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'aimerais bien en avoir un.

— Euh... OK. Si tu veux.

— Cool.

Elle retourne dans sa chambre, et j'entends un concert de tiroirs. Quand elle revient, elle porte un jean – à sa taille – et un sweat-shirt géant.

— Tu devrais essayer, tu sais, lance-t-elle en ouvrant la porte de l'appartement. C'est super facile. Je pourrais te montrer.

Je vais la rejoindre.

— Avec plaisir. Après dîner ?

Elle lève la tête et me sourit.

— Attention dans l'escalier. Ça glisse.

— Oui, papi, rétorque-t-elle.

Je l'observe descendre les marches en passant la main dans la neige accumulée sur la rambarde. Puis elle part en courant, sans manteau, des flocons dans les cheveux.

Laurie s'affaire devant son atelier. Je voulais justement lui parler, alors j'attrape ma veste et je sors à mon tour.

Je le trouve plongé jusqu'aux coudes dans une espèce de grosse caisse en métal gris montée sur pieds, occupé à regarder par une petite lucarne. On entend un compresseur vrombir par-dessus un autre son plus grave qui siffle et s'arrête, siffle et s'arrête.

Je ne m'aventure pas souvent jusqu'ici et, la plupart du temps, c'est pour venir chercher Frankie quand j'ai l'impression qu'elle s'incrute. Je ne peux pas lui en vouloir, cela dit. L'atelier de Laurie est super. On dirait un croisement entre une grange et un abri à voitures. À l'intérieur il y a une sorte de mezzanine – sans doute là où on stockait le foin – encombrée de feuilles de métal rouillé, au-dessus d'une rangée de box qui devaient à une époque abriter des chevaux. Laurie y a rangé ses matériaux de façon ordonnée, le bois dans l'un, les métaux dans l'autre, puis les céramiques, le caoutchouc, le verre, etc.

La partie ouverte sous l'espèce d'abri lui sert à faire sa soudure. Il y a un gros compresseur juste derrière la porte, des bouteilles de propane, un masque de soudeur, d'énormes gants et je ne sais quoi d'autre.

J'en suis encore à essayer de comprendre ce qu'il fabrique avec cette grosse caisse grise quand le compresseur se met en marche et que Laurie se redresse.

— Bonjour, West, lance-t-il.

— Bonjour, professeur Collins.

— Laurie, s'il te plaît.

Je me sens incapable de l'appeler par son prénom, et pas seulement parce que c'est un professeur. C'est aussi mon propriétaire, que sa page Wikipédia décrit comme « un artiste multimédia de renommée internationale ».

— Qu'est-ce que c'est que cette machine ?

— C'est une sableuse.

— Sur quoi vous travaillez ?

— Sur du verre.

Il retire ses bras de la caisse, dévisse les écrous à oreilles qui fixaient la lucarne, et en sort un petit objet de couleur beige.

— C'est un... Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un marteau.

— Un marteau en verre ?

Il est presque entièrement enroulé dans du scotch de peintre, un petit marteau momifié, dont on ne voit que la frappe arrondie et un léger bout du manche.

— C'est pour quoi ? demandé-je.

— C'est pour une série sur les outils. Celui-ci n'est qu'une étude. On m'en a commandé un grand, mais la logistique est une vraie saloperie.

Il emporte son marteau momifié dans la grange et fait couler de l'eau. Je m'approche de la sableuse, curieux de voir à quoi ça ressemble à l'intérieur.

Il y a un embout de cuivre attaché à un tuyau et qui repose sur une grille en plastique. Le sable doit sortir par l'embout et passer par la grille pour ressortir par le trou que je vois en dessous.

Simple, efficace.

Laurie revient en séchant son marteau de verre avec une serviette en papier, un rouleau de scotch suspendu à un doigt. Je me rends compte que le marteau est en fait d'un bleu turquoise, lisse et brillant. J'ai envie de le toucher. J'ai envie de refermer les doigts autour du manche et de frapper quelque chose avec – ce qui serait parfaitement stupide puisque ça le briserait et que je serais dégoûté.

Ça me fait penser à mon cours d'arts plastiques de la semaine dernière. Rikki discutait avec Raffé de la définition de l'art. Raffé disait que l'art n'a pas d'utilité, que si un objet sert à quelque chose, ce n'est pas de l'art. Rikki nous expliquait, au contraire, que l'art sert à faire ressentir ou réfléchir – souvent les deux.

« L'art provoque une réaction. Alors soyez provocants ! »

— Tu veux essayer la sableuse ?

— Oui, je veux bien.

— Attends une minute, que je masque le marteau.

Il remet du scotch sur la surface bleue, ne laissant qu'une mince bande de visible au milieu du manche.

— Le but de l'opération, c'est de dépolir le verre pour lui donner un aspect givré.

Le marteau est lourd dans ma main. Je passe un doigt sur la bande lisse et froide.

— Mets-le là-dedans, dit-il. Fais attention, il a fallu plus d'une semaine de cuisson pour arriver à ce résultat.

— Plus d’une semaine ? Juste pour le moulage ?

— Oui. Il faut faire monter la température graduellement, la maintenir un bon moment, puis la faire retomber tout doucement. Sinon ça se fissure, ça explose... C’est capricieux, le verre. Il m’a fallu onze tentatives pour fabriquer ce marteau-là.

Onze tentatives. Une semaine de cuisson chaque fois. Ce truc coûte une fortune en combustible et en main-d’œuvre.

Je place le marteau au centre de la grille, referme la lucarne et passe les bras dans les gants. Ils sont super raides. Ce n’est pas facile de manipuler l’embout avec. La première fois que j’appuie sur la détente, la pression qui se dégage est telle que le marteau manque de m’échapper.

— Voilà, c’est bien, dit Laurie une fois que j’ai compris le truc. Assure-toi de bien passer partout, de façon régulière.

— Pendant combien de temps ?

— Jusqu’à ce que le résultat te convienne.

C’est un travail méticuleux, satisfaisant. Au bout d’un moment je me détends suffisamment pour parler.

— Je voulais vous remercier d’avoir gardé Frankie hier soir.

— Il n’y a pas de quoi, voyons. On a passé une excellente soirée.

— Elle a été sage, au moins ?

— Comme toujours. Ça m’a fait plaisir de voir que ta voiture n’était pas là quand je suis allé me coucher.

Une minute s’écoule en silence.

— Rikki m’a dit que tu te débrouillais très bien à l’atelier, fait remarquer Laurie.

— Je dois passer trois fois plus de temps sur ces cours que sur le reste pour espérer m’en tirer avec une note honorable.

— Elle trouve que tu es doté d’un esprit intéressant.

— Mon esprit doit être le moins intéressant du groupe.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

Je désigne la sableuse.

— Ça, c’est le genre de chose qui me vient naturellement. Les machines, les mécanismes, résoudre des problèmes pas à pas. Ce que veut Rikki, c’est de la créativité, mais je ne suis pas créatif.

Laurie semble accepter cette vérité. On se tait pendant un moment, puis il rompt le silence.

— Tu as déjà utilisé une roue pour piler du verre ?

— Non.

— Tu aimerais essayer ?

J’aimerais beaucoup.

Je voudrais aussi voir son four et calculer combien ça coûte de le faire tourner en continu pendant plus d’une semaine. Je veux demander à Laurie comment il se débrouille pour que la température augmente de manière constante, et quels sont ces problèmes de logistique auxquels il a fait allusion. Comment va-t-il s’y prendre pour réaliser le marteau géant de sa commande ? Est-ce nécessaire de le fondre d’une pièce ?

— Je ferais mieux de retourner à mes bouquins, dis-je.

Je retire les bras de la sableuse et rends l’œuvre d’art à son propriétaire.

Il saisit le marteau et le fait jouer entre ses doigts.

— Comment ça se passe, à l’usine ? me demande-t-il.

— J’ai donné mon préavis. Je veux trouver quelque chose qui me permette de passer plus de temps

avec Frankie.

— Ça te dirait de travailler pour moi ? J'ai besoin d'un assistant. Horaires flexibles, salaire correct.

— Quel genre de travail ?

— Du genre de ce qu'on vient de faire. Apporter les finitions, répondre à mes mails ou au téléphone. En gros, il s'agit de faire ce dont je n'ai pas très envie, je l'avoue. J'ai pris du retard sur cette commande et j'ai besoin d'un coup de main.

— Vous ne feriez pas mieux d'embaucher un étudiant spécialisé en art ?

Il fait un grand geste évasif de la main qui tient le marteau, et j'ai peur qu'il le fasse tomber.

— J'ai essayé, figure-toi. Impossible d'en trouver un seul qui s'y connaisse un peu en machines. Toi, au contraire, on dirait que tu aimes ça. Et puis, Rikki te trouve intéressant.

— Dans ce cas, pourquoi pas. Oui, j'aimerais bien, tant que vous savez dans quoi vous vous engagez. Vous voulez voir mon C.V. ?

Il éclate de rire.

— West, tu as vingt et un ans, tu élèves seul ta petite sœur, tu es un étudiant sérieux et tu travailles de nuit dans une usine de vitrerie. Même si tu avais fait de la taule, je t'embaucherais les yeux fermés. En revanche, ça reste entre nous, OK ? Je n'ai pas envie de m'emmerder avec les impôts.

Je serre la main qu'il me tend.

Évidemment que je lui serre la main. Même si ça ne paie pas super bien, c'est un boulot en or.

Pourtant, pendant cette poignée de main, ce n'est pas à Frankie ni à mon compte en banque que je pense. Je me demande ce que je vais découvrir dans son atelier.

Des compresseurs et des soudeuses, des fours et du matériel de polissage, toutes sortes d'outils dont je ne connais même pas le nom. Des outils dont je vais apprendre à me servir.

Il me faut un petit moment pour comprendre pourquoi mon cœur bat aussi fort. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas ressenti ça.

C'est de l'enthousiasme pur.

Ce soir-là, Caroline est dans mon lit.

Elle est adossée à mon oreiller, les cheveux relevés en un chignon désordonné, la langue passée entre ses incisives, son ordinateur sur les genoux.

Les pieds posés sur mon bureau, je suis censé réviser pour un test d'espagnol, mais l'espagnol, c'est facile, et Caroline est juste là. Sur mon lit.

— Arrête de me regarder comme ça, j'essaie de me concentrer, dit-elle.

— Il est tard.

— Il est à peine 23 heures.

— Frankie dort. Il est tard.

Une main en suspens au-dessus de son pavé tactile, elle sourit en coin.

— J'ai presque fini.

— Tu disais déjà ça il y a une heure.

— Peut-être que j'aime bien mettre ta patience à l'épreuve en t'obligeant à désirer ce qui t'est défendu.

— Ça fait des mois que je désire ce qui m'est défendu – depuis que je suis retourné dans l'Oregon en mars.

Elle repousse son ordinateur.

— Tu aurais pu m'avoir, tu sais. Il suffisait de demander.

Je repose les pieds par terre et joins les mains. Je lui ai promis d'être parfaitement honnête avec

elle, mais ce n'est pas facile de regarder la vérité en face.

Pourtant je lui dois des explications.

— Je n'ai jamais voulu partir de Silt.

Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je prends une profonde inspiration et recommence.

— Je ne pouvais pas le vouloir puisque ça me paraissait impossible. Quand j'étais gamin, j'étais trop jeune pour oser l'envisager. Tout ce que j'espérais, c'était survivre au jour le jour, pouvoir manger à ma faim ou, si mon père était dans les parages, ne pas me faire taper dessus. J'aurais bien aimé qu'il épouse ma mère parce que j'avais l'impression que tout s'arrangerait s'ils étaient mariés. Et puis, Frankie est arrivée, et le temps que j'aie l'âge de penser à partir, j'avais compris que je ne pouvais pas la laisser là. Alors, quand je rêvais d'un avenir meilleur, c'était toujours l'avenir de Frankie – c'était elle que je voyais échapper à Silt.

Caroline pose son ordinateur par terre et tapote le matelas à côté d'elle.

— Une minute, dis-je. Je veux aller au bout de ma réflexion.

Je me frotte les mains en cherchant mes mots.

— Ma première année à Putnam... Je crois que je n'étais pas vraiment ici. J'étais présent physiquement, mais en esprit j'étais toujours à Silt avec Frankie. Tout ce que j'ai fait au cours des deux dernières années – tout ce qui s'est passé entre nous... J'ai l'impression que je me suis autorisé à m'approcher de ce que je voulais vraiment mais que je n'ai jamais osé m'en saisir. Je suivais mon plan, qui consistait à faire tout ce qu'il fallait pour devenir le grand frère dont Frankie avait besoin pour s'en sortir. Et toi... Putain, Caro, j'ai été tellement dur avec toi ! Je n'arrêtais pas de te repousser alors que je te voulais tellement ! Je me sentais obligé de réagir comme ça puisque je n'étais pas vraiment là. Tu comprends ? Il fallait que je me persuade que je n'étais pas vraiment là pour pouvoir continuer à rester là-bas avec elle.

— West, viens t'asseoir près de moi.

— J'ai presque fini.

Elle se lève et me tapote les mains jusqu'à ce que je les écarte. Alors, elle s'installe à califourchon sur mes genoux et cale ses paumes sur mes épaules.

— Tu étais trop loin. Maintenant tu peux continuer.

D'abord je la serre dans mes bras et savoure sa douceur. J'enfouis le visage dans son cou pour mieux la respirer.

— Tu es retourné à Silt, dit-elle pour m'encourager à poursuivre.

— Oui, mais avant ça, quand on s'est enfin trouvés... Je veux que tu saches que, pendant ces quelques semaines de printemps, j'étais là, Caro. J'étais vraiment là, avec toi, et c'était la première fois que je faisais quelque chose pour moi, et uniquement pour moi, depuis...

— ... depuis toujours.

— Exactement ! C'était la première fois de ma vie que je faisais quelque chose parce que j'en avais envie, moi.

— Et puis, tu es retourné à Silt.

— Tu as vu comment c'est, là-bas. Je n'ai pas le loisir de penser à moi. Le mieux que je puisse espérer, c'est d'aider Frankie à s'en sortir. Enfin, c'est l'impression que j'ai. Peut-être que je me trompe. Peut-être que j'aurais pu t'appeler pour te demander de venir m'aider, et peut-être même qu'on se serait débrouillés, toi et moi, mais je ne croyais pas avoir le droit de faire ça.

— Pourquoi ? Explique-moi.

Elle me caresse la tête et le cou. Je suis tellement tendu que j'en ai la mâchoire douloureuse.

— Je pensais qu'en faisant ça je te mènerais à ta perte. Enfin, pas moi personnellement, mais Silt, ma famille... C'est comme ça, je viens d'un endroit qui détruit les gens – même les gens bien. Le pire, c'est que j'aurais dû assister à ta déchéance, j'en aurais été responsable puisque je t'aurais fait venir. C'était inconcevable. (Je plonge les doigts dans ses cheveux et l'embrasse.) C'était inconcevable, Caro.

Elle me sourit, mais c'est un sourire triste, un de ces sourires qui font mal.

— Tu avais dix ans quand Frankie est née.

— Oui.

— L'âge qu'elle a maintenant.

— Oui.

— Tu as déjà essayé d'imaginer la même chose ? Ta sœur avec un bébé ?

— Non !

— Pourtant c'est pareil, non ? Si Frankie se retrouvait dans la même situation, avec un petit frère dont personne ne s'occupe...

— Arrête.

Ça me fait frémir.

Caroline me frotte les bras pour dissiper ma chair de poule.

— Le simple fait d'y penser paraît cruel, pas vrai ? dit-elle. Frankie est encore une gamine, elle est beaucoup trop jeune, mais toi aussi, tu étais trop jeune.

— J'étais assez grand.

— Tu t'es montré à la hauteur parce que tu n'avais pas le choix. C'est ça qui me brise le cœur. (Elle s'installe plus confortablement sur moi, plus près.) Tu avais quel âge quand tu as rencontré les Tomlinson ?

— Seize ans.

— Et la première fois... avec Mme Tomlinson ?

Je ne lui en ai jamais parlé. Elle ne m'a jamais posé de questions à ce sujet, et je n'avais aucune envie de penser à ça – moi et cette femme, plus âgée que moi, mariée, à qui je donnais ce qu'elle voulait en échange de ce dont, moi, j'avais besoin.

J'ai couché avec Mme Tomlinson parce que c'était nécessaire pour échapper à Silt.

Caroline le sait.

Elle a compris. Je le vois dans ses yeux.

— Caro, tu ne crois pas que...

— Tu avais quel âge ? insiste-t-elle.

Je laisse échapper un soupir.

— Seize ans.

— Tu en avais envie ?

— Elle était jolie. Je n'étais pas vierge.

— Oui, mais c'est elle qui a fait le premier pas.

— Oui. Je n'aurais jamais...

Je m'interromps, incapable de poursuivre, étouffé par ce souvenir. Ma terreur absolue la première fois qu'elle m'a sucé dans sa voiture garée au milieu du parking du golf. Je regardais par la fenêtre dans la crainte que le docteur T. n'arrive. J'avais trop peur pour refuser mais j'étais furieux d'avoir dû accepter.

Je m'en voulais d'être excité malgré tout, alors que je me doutais bien, même à seize ans, que quelque chose clochait dans sa tête. Elle ne se servait pas seulement de moi pour le cul ; elle aimait

sentir qu'elle avait du pouvoir ; elle aimait le danger.

J'en voulais terriblement au docteur T. aussi. Il aurait dû s'en rendre compte, y mettre un terme. Certes, ça aurait ruiné mes chances d'aller à Putnam, mais il m'arrivait d'espérer qu'il découvre la vérité.

Je pose le menton sur l'épaule de Caroline et hume l'odeur de ses cheveux.

— C'était sa femme, et je savais déjà qu'il représentait peut-être mon seul espoir de me tirer de là.

— C'est illégal, ce qu'elle t'a fait.

— J'étais consentant.

— Un ado de seize ans ne peut pas être consentant quand il s'agit d'une relation avec un adulte. Tu te sentais redevable, tu craignais son mari et tu avais peur de ce que tu risquais de perdre si tu lui opposais un refus.

Je devine au ton de sa voix qu'il s'agit d'une question, et qu'elle a besoin d'une réponse. Pas tant pour elle-même que pour moi. Elle a besoin que je reconnaisse que l'histoire qu'elle est en train de raconter, c'est bien la mienne.

Elle a raison.

C'est mon histoire, pourtant je n'avais jamais perçu les choses sous cet angle. Je ne me le serais pas permis. Je pensais que c'était un mal nécessaire et ne me suis jamais demandé pourquoi Rita Tomlinson éprouvait le besoin de se taper un mineur, ou pourquoi c'était tombé sur moi.

— Oui, dis-je dans un murmure.

— West ?

Je relève la tête.

— Oui.

— Si la même chose arrivait à ta sœur dans six ans...

Une vague de rage et de honte me heurte de plein fouet. Voilà pourquoi je ne voulais pas en discuter.

C'est trop horrible, putain !

— Arrête, s'il te plaît.

— Je veux être sûre que tu m'écoutes.

— Je t'écoute, Caro, mais ne parle pas de ça, s'il te plaît.

Elle me caresse la tête, la nuque, les épaules, le dos, les bras, la poitrine... Elle me touche partout où elle peut.

Elle me serre contre elle, et ça me fait du bien. Ça me calme, ça me ramène dans mon propre corps.

Elle n'a pas le pouvoir de réparer ma vie d'avant, mais ça m'aide.

— C'est pour ça que je ne veux pas en entendre parler, dit-elle. Je ne veux pas t'entendre me raconter que tu n'es qu'un minable ou que tu t'en veux de m'avoir fait ça avec cette femme. Je sais ce que tu as fait et ce que ça signifiait. Je le sais parfaitement. Ce n'était pas une question de désir. C'était... je ne trouve pas le mot juste... de la détresse, du désespoir.

— Je me suis servi de ça pour te forcer à me quitter. C'était quelque chose de précieux entre nous – de sacré, même –, et je m'en suis servi contre toi, comme d'une arme.

— C'était la seule arme dont tu disposais.

Je ressens une brûlure cuisante, comme quand on se réchauffe après avoir eu les mains gelées. Ça fait tellement mal que j'en ai le souffle coupé. Je dois reposer la tête contre son épaule pour pouvoir respirer.

C'est encore plus dur que je ne l'aurais cru.

Et c'est encore pire quand elle reprend la parole.

— Ça m’a blessée, West. Ne va pas croire que je suis une sainte et que j’ai déjà oublié.

Je tremble.

— Caro.

— Non, laisse-moi finir. Il faut que je te dise la vérité, parce que cette blessure n’est toujours pas guérie. Il m’arrive encore d’y penser, et je ne le supporte pas. C’est physique. Dans ces cas-là, il faut que je fasse quelque chose pour arrêter de ressasser, sinon je finirais par étouffer de haine et de rage. Je ne crois pas en avoir voulu autant à Nate, parce que ce qu’il m’a fait était odieux, mais toi... Ce que tu m’as fait était blessant d’une façon personnelle, intime.

Je m’attends à ce qu’elle s’écarte de moi.

Au lieu de ça, elle m’étreint et blottit sa joue brûlante dans mon cou.

— Il y a une chose qui m’aide, poursuit-elle. Parfois j’arrive à inverser les points de vue. Je ne suis plus dans le pick-up à vous regarder par la fenêtre, je suis dehors et je me vois, moi. J’imagine ce que tu devais ressentir à ce moment-là. Et tu sais quoi, West ? C’est tout aussi atroce. Ça me fait super mal aussi et ça m’est presque insupportable parce que ça m’oblige à admettre que je n’ai pas été à la hauteur quand tu es retourné à Silt. Je t’ai laissé te débrouiller, comme tous les autres.

— Tu n’étais pas responsable de moi.

— Si ! Je le suis toujours, d’ailleurs. Ce qu’il y a de bien, c’est que, quand je m’imagine à l’extérieur du pick-up, après ça... je suis toujours en colère, mais c’est contre le monde entier. Je ne suis plus en colère contre toi mais pour toi, et chaque fois ça m’est un peu plus facile. Je sais que, bientôt, j’en viendrai à considérer qu’il nous est arrivé quelque chose d’horrible à tous les deux, à cause de Silt, au lieu de me dire que c’est toi qui m’as fait du tort. (Elle rit doucement.) Je n’en suis pas encore là, hein, mais j’essaie.

— Je suis désolé, dis-je. Tu n’imagines même pas à quel point je m’en veux.

— Je sais. Moi aussi, je suis désolée, mais tu es là, maintenant.

— Je fais tout mon possible pour l’être, en tout cas.

Elle me serre fort. On reste comme ça un long moment, jusqu’à ce que je parvienne à respirer de nouveau, et que je ne sois plus submergé par la culpabilité et la honte.

Jusqu’à ce que je reprenne conscience de son corps chaud qui sent si bon.

Caroline est assise sur mes genoux. Mon sexe tressaille.

C’est peut-être indécent de ma part d’avoir envie d’elle après la conversation que nous venons d’avoir, mais tant pis. Elle remue les hanches pour me faire comprendre qu’elle a envie de moi, elle aussi.

— Alors dis-moi, West... Qu’est-ce que tu veux ?

Elle n’a aucun moyen de savoir que j’ai posé la même question à Frankie ce matin.

Aucun moyen de savoir que personne ne me demande jamais ce que je veux. Elle est la seule.

Elle trace une ligne de baisers le long de ma mâchoire.

— Qu’est-ce que tu veux, West ? chuchote-t-elle.

Elle dépose des baisers sur mes sourcils, sur mon front, sur le bout de mon nez.

— Qu’est-ce que tu veux ?

Je lui saisis le menton et approche ses lèvres des miennes. Puis j’attrape le bas de son pull.

Je vais lui montrer ce que je veux.

C’est un gros pull qui lui arrive sous les fesses quand elle est debout. Je le lui enlève parce que j’aime beaucoup le contraste entre l’élastique noir de ses leggings et la blancheur de son ventre, ses seins nus et le coton tout doux qui épouse ses cuisses.

— Je t’imaginai comme ça, à Silt, dis-je.

— Ah, oui ?

— Le soir où je suis venu dîner chez ma grand-mère et où on était côte à côte dans le canapé, je ne pensais qu'à ça – te déshabiller juste assez pour pouvoir poser ma bouche sur ta peau, glisser mes doigts en toi.

— Il y avait beaucoup de monde autour de nous.

— Je sais. Tu avais passé la journée à m'envoyer des textos, à essayer de me faire réagir. J'étais au boulot et je n'avais qu'une idée : t'emmener au grenier, sur les carrés de moquette dépareillés de Joan. Elle les a toujours ?

— Oui. Tu avais plein de projets, en fait.

Pas exactement des projets, plutôt des désirs impulsifs.

Des désirs que je m'efforçais de museler parce que je m'y croyais obligé.

— Quand je venu te chercher à Eugene, je t'ai vue avant que tu sortes de l'aéroport. Tu étais penchée sur ta valise, et j'aurais voulu que tu restes là pour que je puisse continuer à te regarder. Tu étais tellement belle. On aurait dit...

Une oasis dans le désert. Une palette de couleurs dans un film en noir et blanc.

Je rejette ces clichés stupides. On aurait dit Caroline, dans toute sa splendeur.

J'avais du mal à croire qu'elle soit bien réelle.

— J'ai explosé toutes les limites de vitesse ce jour-là, tu sais.

Elle pose le front contre le mien.

— Andouille.

— Je savais que, dès que tu passerais cette porte, je risquais de tout foutre en l'air. Je ne voyais aucun moyen d'éviter le désastre, et ça me mettait dans une colère noire. C'est ça que tu as vu quand tu t'es approchée : ma colère face à ce monde qui rendait notre histoire impossible.

— Notre histoire n'est pas impossible, rétorque-t-elle en donnant un petit coup de hanches. On est là, regarde.

Je lui caresse lentement les fesses.

— J'aurais dû t'avouer à quel point j'avais envie de toi, dans le pick-up en revenant de l'aéroport, ou même aux pompes funèbres, dans la salle d'attente fermée à clé. Je t'imaginais en train de te mordre le poignet pour ne pas crier pendant que je te prendrais par-derrière, appuyée contre le canapé, ou en train de me mordre l'épaule quand je te soulèverais pour te plaquer contre la porte.

Elle a les pupilles dilatées.

— Parfois je te voyais me regarder comme si... mais tu refusais de me décrocher trois mots.

— Je me sentais tellement mal, tellement sombre... Et puis, je trouvais ça malsain de vouloir ça – un petit coup rapide – alors que tu cherchais à m'aider.

— Ça t'aurait peut-être fait du bien.

— Je crois que ç'aurait été encore pire après. Pourtant l'idée avait son charme, aussi – obtenir enfin quelque chose dont j'avais réellement envie, puis me faire punir d'avoir osé.

Elle m'embrasse, vient appuyer un peu plus fort contre mon érection, me lèche la lèvre puis la mord.

— Qu'est-ce que tu veux ? murmure-t-elle.

Cette fois sa question est joueuse, taquine.

Ce que je veux, c'est ça, tout simplement.

C'est la seule chose que j'aie jamais désirée pour moi seul.

— Détache-toi les cheveux.

Elle retire l'élastique qui retient son chignon. Ses longues mèches se répandent dans son dos et sur

ses épaules. Je les rassemble dans mes mains.

— Ils sont super longs.

— J'hésite à les faire couper.

— J'adore tes cheveux.

— Tu veux que je les garde comme ça ?

— Je t'achèterai des peignes en nacre.

Elle sourit, les mains posées sur mes épaules.

J'écarte ses cheveux pour l'embrasser dans le cou, là où ça la fait frissonner, puis je descends le long de sa gorge. Je prends ses seins à pleines mains.

C'est si bon de la sentir contre moi. Je suis à fleur de peau, mais elle m'aide à tenir le coup – le poids de ses cuisses sur les miennes, ses seins nus, sa peau blanche, ses grands yeux bruns rivés sur moi.

— Qu'est-ce que tu veux d'autre ?

Cette fois-ci sa question me paraît plus profonde, et ma gorge se noue parce que je n'ai pas de réponse.

Les autres, à mon âge, ont déjà passé des années à réfléchir à ce qu'ils voulaient. Ils ont des centres d'intérêt, des hobbies, des talents et des projets. Ils ont des rêves et des ambitions, ils s'impatientent quand le monde ne tombe pas à leurs pieds.

Moi, je ne sais pas ce que je veux au-delà de cet instant, mais cet instant est en train de s'étendre autour de nous. Il devient infini. Il s'épanouit par vagues et se dilate avec chaque mouvement de ses hanches.

— Je veux que tu me regardes, dis-je.

Elle effleure mes lèvres des siennes.

— Je te regarde, West.

Je reprends ses cheveux dans ma main et en fais passer les pointes effilées entre ses omoplates, le long de son échine. Elle frissonne et cambre le dos.

— Je veux que tu gardes les yeux sur moi, tout du long.

Son sourire est timide, sa joue chaude contre le dos de ma main.

— « Tout du long » ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tout le temps qu'il faudra.

Toujours ce sourire...

— Tout le temps qu'il faudra pour quoi ?

— Tout le temps qu'il me faudra pour te faire l'amour comme je veux.

Elle passe les mains sous ses seins et se caresse les tétons tout en les soulevant comme pour me les offrir.

— D'accord.

— Lève-toi.

Je lui retire ses chaussettes et ses leggings. Puis je passe les doigts sous l'élastique de sa culotte et la fais glisser sur l'arrondi de ses fesses, effleurant le haut de ses cuisses.

Ses pupilles sont d'un noir sans fond. Elle me regarde déposer un baiser sur son nombril. Je retire ses mains de mes épaules et entremêle nos doigts avant de les faire passer dans le creux de son dos, où je retiens ses poignets tandis que, de ma main libre, j'achève de retirer sa culotte.

Je prends le temps de goûter sa peau partout où j'en ai envie, promène ma langue là où ses muscles sont fermes, là où ses os affleurent, là où sa chair est douce à l'intérieur de ses cuisses.

Je sens ses côtes se soulever sous mes mains quand elle respire, ses tétons se durcir sous mes

paumes. J'adore son corps, son visage, son sourire, le souffle qui la parcourt. J'adore les battements de son cœur, surtout quand il s'emballa, et le petit bruit qu'elle fait quand je lèche ses tétons.

Je l'aime. J'aime Caroline Piasecki.

Toujours.

— Laisse tes mains où elles sont, dis-je.

Elle a la bouche entrouverte, le regard doux, les cheveux dispersés tout autour d'elle. Je les fais passer devant son épaule pour en faire comme un rideau autour de ma tête. J'embrasse son ventre. J'attrape ses fesses à deux mains, cognant légèrement ses doigts du bout des miens, et attire un de ses tétons dans ma bouche pour le sucer – fort, rapidement, en le titillant de ma langue.

Je sens le parfum de son excitation.

Si je n'étais pas drapé dans l'ombre de ses cheveux, je verrais le désir dans ses yeux, je verrais sa gorge rosir joliment, ainsi que ses cuisses. Je laisse glisser mes mains derrière celles-ci et me baisse, rejoignant la lumière pour pouvoir lécher la chaleur brûlante et sucrée que j'ai réveillée entre ses lèvres.

Je presse ma bouche au cœur de son excitation et savoure. Elle est à moi parce qu'elle le veut. Quant à moi, je veux être l'homme qu'elle voit en moi, le meilleur de moi-même, celui qui mérite Caroline, cette femme si forte, si intelligente et si douce, si loyale.

Je pourrais la faire jouir mais je m'arrête juste avant. Ses cuisses tremblent déjà. Si je continuais, ses genoux finiraient par céder, et elle se retiendrait à mes épaules pour ne pas tomber.

Si je lui demandais, elle s'allongerait sur la moquette, elle se mettrait à quatre pattes et me présenterait son cul, comme une femelle en chaleur.

Elle me sucera, me branlerait vite et fort jusqu'à ce que je jouisse sur son ventre.

Elle me laisserait la prendre par-derrière, les mains crispées sur ses hanches, même si elle n'arrive à jouir comme ça que si j'appuie sur son clitoris. Elle me laisserait éjaculer en longues zébrures sur son dos et ses fesses, là où sa peau est la plus blanche.

Je pense à tout ce que Caroline sait m'offrir, et ça me rappelle Rita Tomlinson. Elle me donnait des ordres, me disait des obscénités sur un ton méprisant, comme si j'étais sa chose, comme si mes doigts et ma bouche étaient des instruments à sa disposition, tout comme les muscles qui tiraient les clubs de golf de son mari.

« Allez. Caresse-moi. Prends-moi. Plus fort. Plus vite. Maintenant. »

Je n'étais pas une personne à ses yeux.

Ma première fois, c'était une fille qui m'avait entraîné derrière la laverie du parc à mobil-homes. Elle avait glissé la main dans mon short ; elle avait la paume chaude et moite. Son haleine avait goût de chewing-gum à la pastèque.

Je ne demandais pas mieux que de tenter l'expérience, mais ça n'avait rien à voir.

J'ai aimé ça, ce que m'a fait cette fille. Ce que m'a fait Rita, j'ai détesté. Même si je prenais du plaisir, je ne l'avais pas choisi. Plus tard, quand j'ai pu choisir, c'étaient toujours des coups rapides, sans finesse ni émotions.

Caroline est la seule femme que j'aie jamais touchée comme ça, la seule que j'aie vraiment voulue.

Je refuse de me considérer comme l'éternel perdant d'une série de batailles mal rangées, victime d'un sort qui s'acharne contre moi depuis le premier jour, mais je ne peux m'empêcher de regretter de n'avoir pas connu ça avant.

L'amour. Les caresses.

Des gens qui m'auraient regardé comme Caroline me regarde maintenant, qui m'auraient vu tel qu'elle me voit, qui m'auraient demandé ce que je voulais.

J’effleure ses doigts, toujours cachés dans son dos, et elle les referme sur mes mains.

— Va sur le lit, dis-je d’un souffle à peine audible.

Elle obéit et range les livres encore éparpillés dessus. J’allume la lampe de chevet et éteins le plafonnier pour qu’il ne reste qu’une lumière douce et intime.

Elle me regarde me déshabiller et m’avancer vers elle, puis me caresse les bras et les épaules tandis que je me repose sur mes coudes pour l’embrasser.

— Comment ça se fait que tu sois devenu aussi fort ?

— Le jardinage, ça muscle. Et puis, j’allais souvent soulever de la fonte dans le garage de Bo.

Ça m’aidait à évacuer mes frustrations et ma haine, à me défaire de ma dépendance à Caroline et de cette sale manie que j’avais prise à Putnam – le culot d’oser espérer.

— Quand je t’ai vu en sortant de l’aéroport, tu m’as fait un peu peur.

— Pas étonnant. Je me faisais peur.

Elle ouvre les cuisses pour m’attirer entre elles, soulève les hanches pour amener la douceur liquide et brûlante de son sexe au contact du mien.

— Tu ne me fais plus peur, maintenant. Tu me fais du bien.

— C’est tout ce que je demande – te faire du bien.

Elle referme la main sur ma nuque.

— N’arrête jamais.

— J’espère...

Elle replie les genoux et oriente son bassin pour m’inviter en elle.

— C’est à nous de décider, toi et moi.

Je l’embrasse, goûte sa langue tandis que mes défenses fondent. Elle me rend mon baiser, fait jouer ses doigts sur mes omoplates, laisse de petits croissants de lune sur ma peau avec ses ongles.

Quand je trouve le courage de me retirer, je recule un peu et la regarde.

— Je crois bien n’avoir jamais pris de décision te concernant. Le verdict est tombé dès l’instant où on s’est rencontrés.

— Idem. Je te rappelle que je me suis évanouie.

— Oh, je me souviens.

— Tu étais penché sur moi, comme là.

— L’esprit embrumé de pensées indécentes.

— Indécentes et réciproques.

— Même au moment où tu es tombée dans les pommes ?

— Je crois que, précisément, je me suis évanouie face à l’indécence de mes pensées.

Je pose mon front contre le sien tout en résistant à l’envie de plonger en elle maintenant, tout de suite. Elle soulève ses hanches de nouveau.

— Tu as dit que tu voulais me monter, dans ma chambre.

— Il faisait chaud. J’ai dit que j’allais te porter jusqu’à ta chambre.

— J’avais l’esprit embrumé, chuchote-t-elle avec un mouvement suggestif. Tu montes ?

— Tout de suite ?

— Oui.

— Il nous faut une capote.

— Pas forcément. Je prends la pilule.

— Je n’ai pas... Ce n’était pas vrai, ce que je t’ai raconté quand j’étais à Silt. Il n’y a jamais eu d’autre femme.

— Parce que tu m’aimes, murmure-t-elle.

— Parce que je t'aime.

C'est la première fois que je lui avoue.

Elle le savait déjà. Elle l'a toujours su.

— Moi aussi, je t'aime, West.

— Après tout ce qui s'est passé.

— Oui, dit-elle en me serrant contre elle. Maintenant, viens.

Elle avance à la rencontre de mon coup de reins.

C'est soyeux et profond, à la fois dur et facile... parfait, parce que c'est Caroline et moi. C'est comme ça que l'on s'aime.

Loin, toujours plus loin.

Plus fort.

Plus vite.

On s'attrape, on s'attire, on s'agrippe, on s'embrasse, on se tient. Il n'y a plus nulle part où aller, plus rien ne nous appelle.

J'ai ce que je veux.

Mon premier désir, primordial – cette femme dans mes bras, dans ma vie. Tant qu'elle est à mes côtés, je peux affronter tout le reste.

Je peux faire tout ce qu'il faut et devenir celui qui saura la garder.

COURAGE

CAROLINE

Ce n'est pas un hasard si ça s'appelle « tomber amoureux ». C'est un sentiment qui vous envoie valser cul par-dessus tête et chamboule votre vie.

Comprenez-moi bien : il n'y a rien de meilleur – nulle drogue, nulle aventure.

En revanche, ça change tout.

À commencer par soi.

J'ai retrouvé West en novembre et je suis tombée amoureuse de lui pour la seconde fois. C'était un peu comme ce manège où on se met debout contre la paroi intérieure d'un cylindre, qui se met à tourner de plus en plus vite jusqu'à ce que le sol disparaisse et qu'on reste plaqué au mur par la force centrifuge.

Ça me faisait rire aux larmes quand j'étais gamine. J'essayais de décoller une main pour faire « coucou » à mes sœurs qui se trouvaient de l'autre côté. L'aînée, Janelle, s'amusait à replier un genou pour poser un pied contre le mur ou à prendre des poses bizarres. Alison était morte de trouille.

Et moi, je riais jusqu'à en avoir mal aux joues, hilare de me retrouver complètement impuissante.

Cet hiver-là, la neige a commencé à tomber très tôt et très dru. On riait tout le temps, West et moi. On parlait tout le temps, on baisait tout le temps, partout, incapables de résister au désir de se toucher.

Aller en cours. Dormir. Manger. Baiser. West.

Je n'avais pas la force de faire autre chose. Je tombais, dérivais, tourbillonnais...

Je riais.

Quand j'ai touché le sol, je n'étais pas préparée à la force de l'impact, mais j'étais trop étourdie de bonheur et de rire pour m'en formaliser.

Pour rien au monde je n'aurais changé de manège.

Quand la sonnerie retentit, je suis installée dans le canapé de West. Je tiens un livre à la main, la tête de Frankie repose sur mes genoux. Je n'ai donc aucun moyen d'atteindre mon portable.

— Tu peux me passer mon téléphone, s'il te plaît ?

Frankie me le tend.

— C'est ton père.

— Oh.

Mon estomac se noue. Au moment où je réponds, je me rends compte que c'est devenu un réflexe.

Quand mon père m'appelle, c'est pour parler du procès, et ça me donne mal au bide.

Dès que je prends l'autoroute pour Des Moines, mon poulx s'emballe.

Dès que je passe devant la réceptionniste de mon avocat, je me mets à transpirer.

— Salut, papa.

— Bonsoir, Caro. Je voulais te prévenir, d'ici un jour ou deux tu risques de recevoir un coup de fil de la part du bureau du sénateur Carlisle. Ils ont l'intention de...

— Ça vous dit qu'on se fasse livrer du chinois pour ce soir ? lance West, qui sort tout juste de la cuisine.

— Je croyais que tu nous faisais des burgers maison, proteste Frankie.

— On n'a plus de ketchup.

— J'aime pas le chinois.

— Tu aimes bien les trucs qui croustillent, là... les beignets de crabe.

— Nan.

— Tu aimais bien ça, la semaine dernière.

Mon père parle toujours au bout de la ligne.

— ... projet de loi sera bientôt publié, alors on espère pouvoir...

— Alors qu'est-ce que tu veux ? demande West.

- Je veux un burger maison.
- Je te l’ai déjà dit : on n’a plus de ketchup.
- Tu n’as qu’à aller en acheter.
- Si je vais faire des courses maintenant, le temps que je revienne...
- Attends, papa. Excuse-moi une minute.

Je me dégage de Frankie et me dirige vers la chambre.

C’est seulement quand je passe devant West qu’il remarque le téléphone dans ma main. Il article « désolé » en silence. Je secoue la tête pour lui faire comprendre que ce n’est pas grave. Avant de refermer la porte de sa chambre, je les entends recommencer à se chamailler, Frankie et lui.

- ... pas dit qu’elle était au téléphone ?
- Je pensais que tu avais vu.
- Ben, non. Tu sais qui c’est ?
- Oui, c’est son père.
- Sérieux, Frankie ! Ça ne t’a pas traversé l’esprit qu’on ferait mieux de... ?

Je m’assieds sur le bord du lit.

- OK. Tu peux répéter ce que tu disais, s’il te plaît ?
- Tu es où, là ?
- Chez West.
- Encore ?
- Oui, encore.

Je recule de façon à m’adosser au mur puis passe les jambes sous l’affreux dessus-de-lit à grosses fleurs. J’ai si souvent dormi là ces derniers temps que j’ai presque l’impression que c’est mon affreux dessus-de-lit – ma chambre, douillette et confortable.

— Caroline...

Mon père charge ces trois syllabes d’un lot de remontrances.

— Ne commence pas. D’accord ?

Il y a des jours où je regrette lui avoir dit que je m’étais remise avec West. Depuis le début, il considère West comme « ce garçon, là » et ne semble pas près de changer d’avis. « *Ce garçon, là, il va t’attirer des ennuis, il va te briser le cœur* », et, plus récemment « *Ce garçon, là, il t’empêche de te concentrer sur l’essentiel.* »

- Et la petite sœur, elle est là ?
- Elle s’appelle Frankie, papa, et elle vit ici.
- Cette situation ne me plaît pas.
- Cette situation ne te regarde pas.
- J’en parlais à Janelle l’autre jour, et...
- Je t’arrête tout de suite, papa. Dis-moi pourquoi tu téléphonais, sinon je raccroche.

Ça me vaut un soupir agacé, mais ça a le mérite de fonctionner.

Mon père m’apprend qu’il y a des rumeurs qui circulent selon lesquelles le sénateur Carlisle aurait l’intention de faire passer une loi pour que la publication en ligne de contenu pornographique à des fins de vengeance figure sur la liste des crimes punis dans l’Iowa. Quelqu’un a raconté à un collègue de mon père que je risquais d’être sollicitée pour le témoignage et l’expertise que je pourrais peut-être apporter.

« *Témoignage* » et « *expertise* ».

Cette idée me donne des frissons.

Je veux apporter mon soutien à un tel projet de loi.

— Je sais que, d’instinct, tu vas vouloir accepter et, en temps normal, je t’y encouragerais. Malheureusement le moindre témoignage de ta part, même informel, risque de revenir nous hanter au moment du procès. Si ça venait à se savoir que la Jane Doe de notre affaire n’est autre que toi...

— Je comprends.

— Tout ce que tu dis à partir de maintenant, Caroline, toute déclaration publique...

— Oui, ne t’inquiète pas, je comprends. Si on m’appelle, je ferai attention à ce que je dis.

C’est le problème d’un procès, ça limite singulièrement la liberté de parole et de mouvement, parce qu’il faut toujours prendre en compte l’image qu’on va donner au jury qui sera tiré au sort.

— Je ne sais pas qui a donné ton nom, d’ailleurs, reprend mon père. On va devoir faire attention à ta notoriété. C’est un problème qui commence à faire parler de lui, et si tu te poses en porte-parole des victimes, en activiste de cette cause, ça risque de restreindre les options par la suite. On ne voudrait pas...

— Ça va, papa, j’ai compris. Merci de m’avoir prévenue. C’est bon.

Je le vois d’ici, les pieds croisés sur le bureau, trois doigts appuyés sur la tempe, le front barré d’une ride profonde.

Il soupire.

— OK. Tout se passe bien en cours ?

— Oui, très bien.

— Tu as tout ce qu’il te faut ?

— Oui.

— Et si tu venais me voir ce week-end ? On pourrait aller au cinéma.

— Je ne peux pas. (C’est vrai, mais j’aurais sans doute répondu la même chose même si ce n’avait pas été le cas.) J’ai déjà fait des projets, mais c’est gentil de me le proposer.

— Bon. Appelle-moi si tu as des nouvelles du cabinet du sénateur ou... Enfin, si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Promis.

West entrouvre la porte pour voir si je suis toujours au téléphone.

— Il faut que j’y aille, papa.

— OK. Bonne soirée, ma chérie.

— Bonne soirée.

Je l’entends dire « je t’aime » au moment où je raccroche.

Trop tard.

West vient s’asseoir à côté de moi. Il me caresse la jambe à travers le couvre-lit et referme les doigts sur mes orteils. Je les remue, étrangement soulagée qu’il soit là.

— Tout va bien ? me demande-t-il.

— Ouais. Il voulait juste me mettre en garde contre un coup de fil qu’il me croit incapable de gérer sans ses conseils avisés.

— Tu as l’air énervée.

— C’est parce que je suis énervée.

Je pensais avoir posé les limites avec mon père, l’an dernier. Je croyais qu’on se comprenait mais je me retrouve régulièrement obligée de lui rappeler que je suis une adulte.

Et puis, il y a cette idée qui me trotte dans la tête : je pourrais apporter mon témoignage et mon expertise à un projet de loi.

West fait remonter sa main le long de ma jambe.

— Moi aussi. Frankie me fait tourner en bourrique.

— Je suis désolée. Elle n'est pas comme ça avec moi.

— C'est parce qu'elle te voue une adoration absolue.

— C'est un truc de filles, ça. Je me souviens quand j'avais son âge, j'étais dingue de ma prof de musique. Elle avait de longs cheveux blonds, portait des bijoux en argent et des boucles d'oreilles en diamant, et sentait toujours très bon. Je n'arrivais pas à décider si je voulais qu'elle soit ma copine ou ma mère. Elle vivait dans notre rue et m'avait chargée d'aller nourrir ses chats quand elle partait en vacances.

— Tu n'aimes pas les chats.

— Je sais. Je passais des heures chez elle à explorer, et à rêver qu'un jour j'aurais une maison décorée exactement de la même manière, que je m'habillerais comme elle et parlerais comme elle. Ma vie serait d'une élégance rare.

West me jette un rapide coup d'œil. Je porte un jean et un vieux sweat-shirt tout mou. Je me suis fait une queue-de-cheval en sortant de la douche ce matin et je suis à peu près sûre que j'ai encore les cheveux mouillés au milieu.

— D'une élégance rare, hein ?

— Oh, ça va. Ta sœur me trouve super cool et sophistiquée.

— Moi aussi. Je n'y peux rien, tu es la créature la plus sophistiquée qu'on ait jamais rencontrée, elle et moi.

Je me penche pour lui donner une petite tape sur l'épaule. Il m'attrape sous les bras et roule sur le dos en m'attirant sur lui. On se retrouve en travers du lit, à rire aux éclats.

Quand il essaie de m'embrasser, je détourne la tête.

— Allez, princesse, murmure-t-il. Juste un baiser.

— Dans trente secondes, ta sœur va débarquer en disant : « Qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans ? Bah ! C'est dégoûtant ! Beurk ! »

— Je sais. C'est pour ça qu'il faut qu'on se dépêche de faire quelque chose de vraiment dégoûtant avant qu'elle soupçonne quoi que ce soit.

Il me passe une main derrière la nuque, et cette fois je ne résiste pas. Sa bouche est douce, sa langue chaude et exigeante. Il me faut environ quatre secondes pour oublier que j'étais censée protester, et quatre de plus pour que mon exaspération se volatilise.

Je sens mon soutien-gorge se relâcher et les paumes chaudes de West se refermer sur mes seins. Mes tétons se dressent.

Je pousse un gémissement sous l'effet du désir qui se répand entre mes cuisses.

Quand Frankie frappe à la porte, je sursaute. West me pince un téton, suffisamment fort pour m'arracher un petit cri.

— Chut, dit-il.

De l'autre main, il m'agrippe les fesses puis fait passer ses doigts entre pour suivre le sillon jusqu'à mon sexe. C'est un peu sale et très excitant.

— West ? demande Frankie. Tu appelles le restaurant chinois, ou quoi ? J'ai faim, moi.

— Ta sœur est le mal incarné, murmuré-je.

J'avance les hanches à la rencontre de son érection. Il est tellement dur ! Si sa sœur n'était pas là...

Sauf que sa sœur est là et le sera toujours.

— Je sais, chuchote-t-il. Je suis un père indigne.

Frankie tambourine contre la porte en râlant.

— J'espère que vous n'êtes pas en train de faire des cochonneries, là-dedans !

— Tu veux manger chinois ? me demande-t-il.

— Ça m'est égal.

— D'accord, mais qu'est-ce que tu veux ?

Je remue les hanches de plus belle.

— Ça.

Il sourit.

— Qu'est-ce que tu veux que je puisse t'offrir avant que Frankie aille se coucher ?

— Je veux finir mon bouquin.

— Tu veux que je demande à Frankie de te laisser tranquille ?

— Non.

— Tu me le dis, si elle t'embête, hein ?

— Si elle m'embête, je lui dirai directement. Rappelle-toi : c'est à moi de m'occuper de ma relation avec Frankie. Toi, tu t'occupes de ses relations avec le reste du monde.

— West ! J'ai faim ! crie sa sœur derrière la porte.

— Ça va, calme-toi, lance-t-il. Donne-nous juste une minute.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— On plie le linge.

— C'est ça, et moi, je suis la reine de Saba !

West hausse un sourcil.

— La reine de Saba ? D'où est-ce qu'elle sort ça ?

— De l'école ?

Il m'attrape par les hanches et me fait rouler pour se dégager.

— Je ferais mieux d'appeler le resto. Qu'est-ce que je te prends ? Du riz sauté au poulet et un rouleau de printemps ?

— Oui. Et un orgasme, s'il te plaît.

Il se redresse et m'embrasse fougueusement. Quand il recule, je suis à bout de souffle.

— Ou même deux, tiens.

West se laisse retomber sur le lit et se passe une main dans les cheveux. Ils ont poussé et restent ébouriffés chaque fois qu'il fait ça, ce qui veut dire qu'ils sont constamment ébouriffés.

— On est d'accord, souffle-t-il.

— Il nous reste combien d'heures avant qu'elle se couche ?

— Quatre.

Je jette un coup d'œil au réveil.

— Dis plutôt cinq. Elle ne s'est pas couchée avant 22 heures de toute la semaine.

Il regarde la porte.

Il regarde mon sweat.

Enfin, il regarde mes tétons qui pointent sous mon sweat. Du pouce, il commence à en caresser un avec une insistance qui me fait fondre.

— Tu vas me tuer, West.

— Non, c'est moi que ça va tuer.

Soudain je me retrouve allongée sur le dos, West penché sur moi.

— Si tu promets de ne pas faire de bruit, je te donne le premier orgasme maintenant.

Je m'apprête à lui dire que ce n'est pas possible, pas alors que sa sœur est plantée derrière la porte, quand il me fait replier le genou et vient appuyer contre moi.

Oh, putain !

C'est très possible.

— Si vous ne sortez pas dans cinq minutes, je vais chez Rikki et Laurie ! lance Frankie. Je vais leur dire que vous refusez de me donner à manger et que vous êtes enfermés dans la chambre à faire des bruits bizarres, et...

West attrape un livre posé par terre et le lance contre la porte.

— Hé ! râle Frankie.

— On sortira quand on aura fini de plier le linge, gronde-t-il.

— Oh, ça va... Pas la peine de s'énervé.

Elle repart en direction du salon.

— On devrait y aller, dis-je sans la moindre conviction.

West a les yeux bleus à la lumière de sa chambre – un bleu sombre et pénétrant –, et il passe la main sous mon sweat.

— Dans une minute.

— Une minute ?

— Bon, peut-être deux.

— Tu n'arriveras pas à me faire jouir en deux minutes.

— On parie ?

Son pouce effleure mon téton de nouveau. Je ferme les yeux, les paupières alourdies par le désir, incapable de lutter quand West me caresse ainsi, m'embrasse ainsi, défait mon jean et trouve le cœur de mon excitation pour l'attiser encore davantage.

Il me chuchote à l'oreille des promesses coquines, me lèche et me mordille, trouve tous mes points faibles et exploite chacun d'eux.

— Quatre-vingt-dix secondes, lance-t-il d'une voix taquine une fois que j'ai joui. Facile.

— Qui c'est que tu traites de fille facile ?

J'essaie de râler mais j'ai surtout l'air épuisée, comme si je venais de courir un marathon, alors que je me suis contentée de haleter, de me contracter autour des doigts de West et de me mordre le poignet pour réprimer mes cris quand il m'a fait décoller.

Trente secondes plus tard, Frankie est de retour à la porte, mais ces trente secondes sont bien douces.

Tellement douces...

Quand je raccroche après avoir dit « au revoir » à l'assistant du sénateur, c'est avec le sourire aux lèvres. On s'est déjà parlé à trois reprises cette semaine et, pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'on avançait.

— Alors, ces orteils ? demandé-je à Frankie.

— Je suis en train de te passer la seconde couche, dit-elle.

— Génial.

Elle est penchée sur le petit pinceau noir. Je renverse la tête en arrière et, les yeux rivés au plafond de la cuisine, me rejoue la conversation que je viens d'avoir.

J'ai oublié de mentionner les escroqueries qui ont fleuri autour du concept de mise en ligne de contenu pornographique à des fins de vengeance. Tous ces sites qui font payer une fortune en promettant de faire disparaître les photos compromettantes... Il faut que ça cesse. Moi-même, je me suis fait avoir, et avec l'argent de West, en plus. Je pourrais aussi voir si...

— Qui c'est, Jane Doe ? m'interroge Frankie.

— Hein ?

— Qui c'est, Jane Doe ?

Il me faut un instant pour comprendre de quoi elle parle.

— Ça dépend. C'est le nom qu'utilisent les autorités pour désigner quelqu'un dont l'identité leur est inconnue. Par exemple, quand la police retrouve un cadavre que rien ne permet d'identifier, elle utilise John Doe si c'est un homme et Jane Doe si c'est une femme. Dans le cas d'un procès, on se sert de ces noms génériques quand la victime souhaite garder l'anonymat.

— Tu viens de dire à ce monsieur au téléphone qu'il ne fallait pas employer le terme de « victime ».

— C'est vrai. Je préfère celui de « cible », mais dans les procès en général on parle de victime et de coupable présumé.

Elle apporte une dernière touche à mon gros orteil.

— Tu as été victime de quelque chose mais tu ne veux pas que ça se sache. C'est ça ?

— Pas tout à fait.

— Mais c'est bien toi, Jane Doe ? West m'a expliqué que c'était toi.

— Dans mon cas, c'est purement stratégique. Je veux que le dossier de l'affaire reste sous scellés.

Frankie replace le pinceau dans le flacon et le revisse.

— J'aimerais bien pouvoir faire la même chose.

— Comment ça ?

— Faire en sorte que personne ne sache ce qui s'est passé avec Clint.

— Il continue de t'embêter ?

— Non. Il n'ose plus s'approcher de moi. Il n'a pas le droit, de toute façon. Ce que je voulais dire, c'est que, quand M. Gorham est venu dans ma classe pour discuter du harcèlement, c'était un peu comme toi et Jane Doe. Il n'a pas dit mon nom, sauf que tout le monde savait très bien de qui il parlait. Des fois j'aimerais bien... Je ne sais pas. Je voudrais pouvoir tout effacer et repartir de zéro.

— Je connais ça.

J'ai passé la moitié de l'année précédente à tenter d'effacer ce qui m'était arrivé.

— Tu sais, dis-je en prenant soin de choisir mes mots. Parfois, quand des choses horribles comme ça nous arrivent, il peut en ressortir quelque chose de bon. L'an dernier, ce garçon avec qui j'avais été amie a essayé de me faire croire que je ne comptais pas – que j'étais méprisable. Alors il a mis des trucs en ligne sur Internet pour me causer du tort, et ça a marché. Je me sentais super mal. Ç'a été vraiment dur, et puis j'ai compris qu'il se trompait complètement, que ce n'était pas moi qui avais un problème, mais lui. J'en suis ressortie plus forte.

— Comment ça, plus forte ?

— C'est difficile à expliquer. Je crois que, maintenant, je ne laisserai plus personne me faire ce genre de sale coup. Ça ne veut pas dire que plus personne ne me fera jamais de mal, mais ce ne sera plus jamais de cette façon-là.

Je me rends compte brusquement que je ne parle pas seulement de Nate. C'est aussi à West que je pense.

Sans Nate et ses attaques en ligne, je ne serais peut-être pas parvenue à surmonter ce que m'a fait West à Silt. Pourtant j'ai réussi, parce que je suis plus forte à présent.

J'ai changé, et j'en suis bien contente.

— Ça m'a aidé à comprendre quelque chose, tu sais. Il n'y a que moi qui aie le droit de décider ce que mes actions signifient et ce que j'en éprouve. J'ai le droit de choisir qui je suis et j'assume ce que j'ai fait. C'est à moi de définir ce que je suis prête à accepter et ce que je trouve inadmissible. C'est vrai pour toi aussi. C'est à toi de décider ce que tu fais de ta vie.

Frankie fait la grimace.

— C’est West qui décide de tout, dans ma vie.

— West s’occupe de te garder en sécurité et en bonne santé, de s’assurer que tu as une chance d’apprendre et de devenir quelqu’un de bien. Tout le reste, c’est à toi d’en faire ce que tu veux. Ce qui s’est passé avec Clint, c’était horrible, et je suis désolée que tu aies dû subir ça, mais ce qu’il faut en retenir, c’est que c’est lui qui a un problème, pas toi. Toi, tu t’es défendue – peut-être pas de la manière la plus constructive qui soit... (elle me jette un regard en coin et sourit quand je lui fais un clin d’œil) mais, au moins, tu sais que tu en es capable. Tu as tenu tête au sale mâle qui s’en prenait à toi et tu lui as fait regretter ses moqueries. Ça fait du bien, non ?

Frankie hoche la tête.

— Il a peur de moi, maintenant.

— Excellent ! En revanche, évite de te servir de tes poings d’acier à l’avenir. D’accord ?

— D’accord, dit Frankie avant d’incliner la tête sur le côté. Le type qui t’a fait du mal... Est-ce qu’il a peur de toi, maintenant ?

Je repense aux quelques fois où j’ai croisé Nate sur le chemin du campus, à sa façon de détourner la tête pour esquiver mon regard.

— Tu sais quoi ? Je crois bien que oui, mais ce qui compte le plus à mes yeux, c’est que moi, je n’aie plus peur de lui. (Je remue les orteils.) Tu as fini ?

— Oui, mais il ne faut pas que tu marches pendant que ça sèche.

— Ça te dit qu’on se fasse du pop-corn ?

— Sucré-salé, comme au cinéma ?

— Sucré-salé, il n’y a que ça de vrai.

— Ouais !

— En revanche, tu vas devoir t’en occuper, vu que je ne peux pas bouger.

— Pas de problème ! Je sais faire.

Frankie va sortir un sachet de pop-corn du placard en sautillant.

Elle sautille !

J’aimerais que West soit là pour voir ça. Je lui raconterai tout à l’heure quand il reviendra de l’atelier de Laurie.

Je lui rapporterai toute cette conversation pour qu’il sache que, même si ce n’est pas toujours facile pour elle, sa sœur est une battante.

Et moi aussi.

Une pince à la main, Bridget attrape quatre œufs durs et les place sur son plateau.

— Tu peux m’en servir à moi aussi ? dis-je en arrivant à sa hauteur.

— Bien sûr, répond-elle en ajoutant trois œufs. Tu te fais un sandwich ?

— Ah, oui, tiens, c’est une bonne idée.

— Cool. Tu peux me prendre du pain ? Je vais chercher la mayo.

Mi-décembre. Bridget et moi déjeunons à la cafétéria du campus avant de retourner en cours. C’est notre petit rendez-vous du mercredi, depuis notre première année. On n’est plus inscrites au resto universitaire depuis la rentrée puisqu’on mange essentiellement à la maison, mais on continue de s’y retrouver le mercredi.

Enfin, on essaie. Je l’ai laissée en plan la semaine dernière parce que je devais aller faire une déposition avec mon avocat à Iowa City. Ça ne s’est pas trop mal passé, mais ce matin j’ai dû me lever aux aurores pour retourner faire la même chose face aux avocats de Nate, cette fois.

J’ai consacré le mois de novembre à West, même si je suis rentrée passer deux jours chez mon

père pour Thanksgiving.

Décembre est le mois des dépositions.

Je me tourne vers Bridget, qui est occupée à mettre un peu de mayonnaise allégée dans un ramequin.

— Tu veux que je te prenne à boire ?

— Je veux bien, merci. Deux verres d'eau et un peu de lait écrémé ?

La cafétéria sert les boissons dans des verres minuscules, si bien qu'il en faut plusieurs pour suffire à un repas.

Je pose tout ça sur mon plateau à côté du pain et de ma soupe, et vais rejoindre Bridget à notre table habituelle, près de la fenêtre. Elle est déjà installée et a commencé à écraser les œufs durs avec sa fourchette. Elle a aussi pris un peu de ciboulette hachée. Je prends place face à elle et attrape une branche de céleri.

Je la découpe en petits cubes tout en repensant à la première fois que j'ai vu Bridget faire sa propre salade à partir d'ingrédients piochés au bar à crudités de la cafétéria. On n'était là que depuis quelques jours, et j'ai remercié les dieux du dortoir de m'avoir logée dans la même chambre que Bridget. Il était clair que cette fille avait de la suite dans les idées.

C'est une amie sincère, intelligente et douce, avec qui je m'entends à merveille.

Elle a fini de mélanger la mayonnaise au bol d'œufs écrasés.

— Tu me passes le céleri ?

Je lui tends l'assiette, qu'elle vide dans le bol avant d'y ajouter la ciboulette, le sel et le poivre.

— Ça s'est bien passé, ton truc, ce matin ? me demande-t-elle.

— Non, c'était affreux.

— Raconte-moi tout.

— On m'a posé quinze fois les mêmes questions, et la plupart du temps, c'étaient des choses auxquelles je n'avais pas le droit de répondre. Quand je pouvais parler, il fallait que je répète exactement ce qu'on était convenus avec mon avocat, puis celui de Nate essayait de retourner mes paroles en me faisant passer pour une salope psychotique.

— C'est dégueulasse.

— Ouais, mais mon père m'avait prévenue que ça se passerait comme ça, alors je savais à quoi m'attendre.

— Ça facilite un peu la chose ?

— Quoi donc ?

— De savoir à quoi s'attendre ?

Je hausse les épaules, parce que je sens les larmes me piquer les sinus et que je devrais être plus forte que ça. Je suis plus forte que ça.

— Le problème, c'est que quand des mecs futés et friqués passent des heures à te bombarder de questions censées te rabaisser à l'état de salope psychotique, tu finis par avoir l'impression d'en être une.

— Tu n'es pas une salope psychotique, Caro. Je croyais qu'on avait décidé que les salopes, ça n'existe pas. C'est un mythe pour machos.

— Je sais, n'empêche que c'est dur. C'est limite insupportable.

— Tu as pleuré ?

— Dans la voiture, au retour.

— Mais pas devant les avocats ?

— Non, mais c'est uniquement parce qu'on a fait deux pauses pour que je puisse me calmer.

— Tu n’as aucun moyen de t’épargner ça ?

— Le seul moyen, ce serait de retirer ma plainte.

— Ce n’est pas quelque chose que tu envisages. Si ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus trop ce que j’envisage.

Je ne suis pas autorisée à réfléchir à la question.

Je ne cesse de repenser à ce que m’a dit Frankie. « *Tu as été victime de quelque chose mais tu ne veux pas que ça se sache. C’est ça ?* »

Je n’aime pas cette idée.

J’ai toujours été persuadée que je pouvais faire tout ce que je voulais, or ce que je veux, c’est poursuivre mes études de droit – et pas seulement les poursuivre. Je veux les terminer avec succès, trouver un emploi qui me permettra de faire avancer la justice sociale, entrer en politique et contribuer à améliorer le corpus de lois du pays. Comment vais-je m’y prendre pour réaliser tout ça alors que des photos porno de moi circulent sur Internet ?

Mon père prétend que la seule façon d’y arriver, c’est de persister dans le rôle de Jane Doe, même si j’ai l’impression de porter une camisole de force.

Moi, je n’en suis plus si sûre.

À la longue table sur notre gauche, un groupe d’étudiants part d’un grand éclat de rire.

Je déglutis. J’ai mal à la gorge. Je me demande si j’ai attrapé un rhume.

— Caroline ? souffle gentiment Bridget en me prenant la main. Pourquoi tu fais ça si ça te rend tellement malheureuse ?

Je déglutis de nouveau.

J’ai vraiment mal à la gorge, et mes yeux s’embuent de larmes.

Je ne sais pas quoi répondre.

Je me réveille dans le noir. Le réveil affiche « 2 h 48 ».

West est collé contre moi et me tient trop chaud. L’air de sa chambre est trop sec à cause du radiateur électrique. J’ai une narine complètement bouchée, et l’autre tellement déshydratée que j’arrive à peine à respirer.

Je ne risque pas de me rendormir dans cet état.

J’essaie de me dégager du bras de West, qui me retient.

— Où tu vas ? demande-t-il d’une voix rauque.

— Je vais m’asseoir dans le canapé.

— Tu veux que je te masse la tête ?

C’est le meilleur moyen de me faire sombrer dans le sommeil : les doigts de West qui tracent des cercles sur mon cuir chevelu.

— Peut-être tout à l’heure. J’ai envie de faire pipi, de toute façon.

— Reviens vite.

— Promis.

En sortant de la salle de bains, je passe à la cuisine pour boire un verre d’eau, puis m’installe dans le canapé. Je m’enroule dans la vieille couverture en crochet et laisse mon regard errer dans l’obscurité.

Mon esprit s’échappe et vagabonde librement.

Je m’amuse à mettre les doigts dans les trous de la couverture – sans doute une œuvre de Joan, que je daterais des années 1990 étant donné les couleurs, bordeaux et vert bouteille.

J’entends West se retourner dans son lit.

Je repense à ma déposition de ce matin et à l'état dans lequel ça m'a mise.

Je me roule en boule sous la couverture et ferme les yeux.

Un ressort couine.

Une seconde plus tard, c'est une latte du parquet qui grince, suivie d'un bruit d'eau qui coule.

Quand West apparaît, je me suis redressée.

Il ne porte qu'un boxer, ce qui paraît léger pour un mois de décembre, mais West est doté d'une fournaise interne.

Il se gratte le ventre.

— Fais-moi une place.

Je me décale, et il s'assied dans le sens de la longueur, passe une jambe dans mon dos et l'autre par-dessus mes cuisses.

— Tu me donnes un coussin ?

Je lui tends le premier que je trouve. Il le cale derrière sa tête et s'allonge en glissant les bras autour de moi pour que je bascule vers lui. Je suis lovée contre son torse chaud, la tête posée au creux de son épaule.

Il est tout doux.

Il sent bon.

Je suis tellement bien avec West.

J'aimerais pouvoir expliquer ça à mon père et à tous ceux qui pensent que je n'ai rien à faire avec ce garçon. Dans des moments comme celui-ci, un sentiment de plénitude me gonfle le cœur et déborde en un flot d'émotions indicibles.

Gratitude, satisfaction, béatitude...

Je ne sais pas comment l'exprimer, à part que je flotte dans une grosse bulle de bonheur et que je veux y passer ma vie.

West dépose un baiser dans mes cheveux.

— Tu veux bien remonter la couverture ?

Je la ramène sur mon épaule et sur le ventre de West, puis je le borde discrètement. J'aime bien le bichonner, mais pas trop. Je ne voudrais pas qu'il le remarque et qu'il prenne ses aises.

— Désolée de t'avoir réveillé.

— Ce n'est pas grave. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Plein de trucs.

Il se décale un peu pour s'installer plus confortablement.

— Raconte-moi tout.

— J'ai discuté avec Paul aujourd'hui.

— Rappelle-moi : qui c'est, Paul ?

— L'assistant du sénateur.

— Ah, oui.

— Bref, j'y repensais. Pas à Paul lui-même mais à l'impression que j'ai quand on parle. J'ai l'impression que... je ne sais pas, que je peux lui expliquer les choses d'une façon dont personne d'autre ne serait capable. Il y a plein d'aspects du problème qu'il ne comprend pas – pas encore – mais je pense pouvoir le faire changer d'avis.

— Sur les vengeances à base de porno ?

— Pour commencer, oui. J'en arrive à me dire que je pourrais faire évoluer les mentalités, retourner l'avis de plus ou moins n'importe qui, si je m'en donnais les moyens. Enfin, sauf peut-être de gros connards obtus.

— Oh, oui, je parie que tu n’aurais aucun mal.

— Au risque de paraître un peu bête, j’en viens à me demander si je ne suis pas née pour ça.

Je l’entends s’esclaffer doucement – un son joyeux et amusé.

— Peut-être que c’est le cas, dit-il.

Je me tourne pour voir son visage.

— Peut-être, oui.

Il me sourit, calme et tranquille, sans la moindre trace de moquerie.

Il passe la main sous mon tee-shirt et me caresse le dos. Sa paume est chaude contre ma peau, mais son regard est plus chaleureux encore. Il a foi en moi.

— Il veut que je m’adresse aux médias, dis-je.

— Qui ça, Paul ?

— Oui. Ça doit venir du sénateur. Ils pensent que le meilleur moyen de faire passer cette loi, c’est de commencer par éduquer les mentalités. Ils veulent que j’entre en contact avec les principaux journaux et les chaînes de télévision locales, à Des Moines, à Iowa City, et jusqu’aux Quad Cities... Ils veulent donner un visage à la lutte contre le porno de vengeance dans l’Iowa.

— Ton visage.

— Mon visage.

— Je les comprends. Ton visage est magnifique.

— Mon père en chierait une pendule si j’acceptais.

— Ouais...

— Pourtant je me disais...

— ... que tu avais envie d’accepter.

J’esquisse un demi-sourire. Je n’y peux rien, c’est tellement bon de se sentir comprise. J’adore le fait qu’il me connaisse aussi bien.

— Exactement ! À quoi ça sert de poursuivre Nate en justice et de dépenser des fortunes pour détruire son avenir si ça m’interdit de faire ce dont j’ai réellement envie ? Ça ne rime à rien. Tu ne trouves pas ?

— Si.

Il me serre un peu plus fort. On reste comme ça un long moment, à respirer en silence. La main de West repose à la base de mon dos.

— Qu’est-ce que tu veux, Caroline ?

— Là, tout de suite ?

— Non, plus tard. Où est-ce que tu te vois dans dix ou vingt ans ? Qu’est-ce que tu veux vraiment ?

Je replie la jambe contre son ventre et remonte un peu pour pouvoir enfouir ma tête dans son cou.

— Je veux être président, dis-je au pouls qui bat sous sa peau.

Je sens les pulsations de son cœur sous mes lèvres.

— C’est la première fois que je l’avoue à voix haute. Enfin, la première fois depuis le jour où j’en ai parlé à Janelle et où elle m’a rétorqué que c’était impossible pour une femme et que, même si ça devenait possible, je n’y arriverais jamais parce que, d’abord, pour qui est-ce que je me prenais ? Elle n’avait pas tort. Je comprends bien que c’est impossible. Je l’avais déjà compris à l’époque, alors j’ai cessé de le dire tout fort et je me suis plus ou moins interdit de trop y penser. Je m’imaginais faire des études de droit, trouver du travail, faire campagne pour des élections locales, mais je n’osais pas formuler de projet au-delà.

— Alors que tu en as un, de projet.

— Oui. Mon projet, c’est la Maison-Blanche. Mes chances sont minces, je le sais bien. Elles le sont

pour tout le monde, et surtout pour les femmes. Même si toutes les étoiles du firmament s’alignaient pour me dérouler le tapis rouge, avec ce qui s’est passé l’an dernier... avec le monde tel qu’il est, ça me paraît...

— Caro.

— Oui ?

— Cesse de m’expliquer pourquoi tu ne peux pas obtenir ce que tu veux, lance-t-il.

J’ai les joues en feu, le souffle court. Je suis émue de lui avoir dévoilé cet espoir naïf et illusoire – de lui avoir confié ce rêve.

— Pourtant il y a plein de raisons qui...

— Peut-être, mais si tu veux Pennsylvania Avenue, alors fonce.

— Tu crois ?

— Carrément ! Tu es intelligente, forte, magnifique et talentueuse. Tu es une meneuse-née, j’en ai toujours été persuadé. Partout où tu vas, c’est toi qui commandes, alors sers-toi de ce qui t’est arrivé l’an dernier et fais-en une arme capable de changer le monde. Oblige les gens à regarder la vérité en face, parle-leur jusqu’à ce que le monde entier t’écoute. Si, par la suite, tu décides de briguer la présidence, ce que ton passé montrera, ce sera ce qui t’est arrivé et ce que tu en as fait. Tu n’auras absolument rien à cacher.

Les paroles de West coulent sur moi comme un bain chaud, me nettoient, me purifient et me retapent. Ce qu’il vient de décrire, c’est précisément la façon dont j’envisage mon avenir.

— C’est tellement énorme ! dis-je. Ça me fait un peu peur.

— Il n’y a aucune honte à avoir peur. C’est ce qui permet de rester prudent et concentré. Et puis, tu peux aussi y aller doucement, une élection après l’autre. Sache que tu as déjà mon vote.

— C’est un bon début. Plus que 126 millions.

— Je crois en toi, Caro.

Je tends le cou pour l’embrasser sur la joue.

— Tu es mignon.

Il posa sa main sur mon visage et m’emprisonne dans son regard – un regard solennel, qui demande toute mon attention.

— Je ne dis pas ça pour te rendre service, Caro.

J’ai le cœur plein à craquer, les poumons gonflés d’amour et de reconnaissance, de peurs et de promesses.

— Je suis content que tu m’en aies parlé, ajoute-t-il.

— Moi aussi, je suis contente.

Maintenant je sais ce qui m’attend, et tant pis si c’est dur. Je dois en passer par là, alors je vais le faire.

— Je vais laisser tomber le procès au profit d’un accord. Ça me déprime complètement, et ça pompe beaucoup trop de temps, d’énergie et d’argent. Ça ne sert à rien, en plus. J’en parlerai à mon père quand j’irai le voir à Noël.

West me caresse les cheveux.

— OK.

— Et je vais rappeler Paul pour lui dire que je suis prête à parler aux médias. Je pourrais peut-être donner une interview au journal du campus ou à la gazette de Putnam. Je pourrais même écrire quelque chose et le proposer à des sites d’info, comme *Salon* ou le *HuffPost*. Il faut que je me fasse une liste des sites qui seraient susceptibles d’accepter ma contribution, ou alors...

West me prend doucement la nuque et approche mon visage du sien pour me faire taire d’un baiser.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu parlais de plus en plus fort. Je ne voudrais pas que tu réveilles Frankie.

— Je ne parlais pas...

Il recommence et se montre tellement convaincant que, quand il s'écarte, je ne peux m'empêcher de sourire.

— menteur.

— Jamais.

— C'était un prétexte fumeux pour m'embrasser.

Il rit doucement.

— Je suis démasqué.

Cette fois, c'est moi qui l'embrasse. Mon enthousiasme se mue en excitation – une excitation communicative. Ce baiser langoureux est également libérateur, comme quand on court dans l'herbe à toutes jambes et qu'on tombe – qu'on voit le ciel bleu qui roule au-dessus de soi.

Je veux lui en dire davantage. Je veux lui raconter toutes mes espérances – toutes ces ambitions dont je me suis laissé déposséder, comme autant de bouts de papier arrachés à mes doigts, jetés au sol et froissés à mes pieds.

Un jour, bientôt, je lui ferai part de tout ça.

Il me soulève et me porte jusqu'à notre chambre. La couverture glisse au moment où il verrouille la porte, mais je n'ai pas froid. Impossible d'avoir froid quand son corps est sur moi, ses yeux rivés aux miens, ses mots dans mon oreille. « *Tu as déjà mon vote.* »

Une pensée furtive me traverse l'esprit. La raison qui m'empêche de vouloir me venger, c'est l'amour.

La vengeance n'apporte rien, ni plénitude, ni satisfaction, ni apaisement, ni progrès.

Et puis, quand bien même... Mon cœur est déjà plein. Les mains de West sur mes fesses, ses lèvres dans mon cou, contre ma gorge, le long de ma clavicule, qui descendent doucement. Il s'arrête de temps en temps pour me sourire d'un air taquin et m'appelle « madame le Président. » Il retire mon tee-shirt et sa langue court sur ma peau en direction de mon nombril.

— Le Président Piasecki, dit-il à mon sternum. Ça sonne bien, je trouve.

Je ferme les yeux.

J'ai vingt ans. Il me reste au moins un an et demi d'études devant moi. Je suis censée faire la fête, boire beaucoup, jouer au rugby, aller étudier un semestre à l'étranger, vivre des aventures sans lendemain et réfléchir à ce que je veux faire de ma vie.

Je ne suis pas censée avoir déjà la certitude que je veux passer le restant de mes jours avec lui.

Pourtant c'est ce que je veux, et je le sais.

Il y a plein de choses que je sais.

— Le Président Leavitt, ce n'est pas mal, non plus.

Il relève la tête, le regard interrogateur.

— Tu ne parles pas de moi, j'imagine.

— Le Président Caroline Leavitt, articulé-je lentement.

Je vois son expression changer quand il comprend ce que je dis. Ça commence par sa bouche – toujours sa bouche – puis ça remonte le long de ses pommettes pour atteindre ses yeux. Il rayonne d'une joie étonnée qu'il ne pourrait pas dissimuler même s'il le voulait.

Il n'essaie même pas. Il affiche un grand sourire tout en faisant glisser sa main sur mon ventre, sous l'élastique de mon pyjama, entre mes cuisses puis entre mes lèvres brûlantes, m'arrachant un gémissement.

— Tu ferais une première dame d'enfer, dis-je dans un souffle avant qu'il me rende folle.

— Mords-toi la lèvre, ma belle.

Je me mords la lèvre. Tandis qu'il fait jouer ses doigts en moi, je me mords si fort que j'aurai sûrement des marques demain, mais ce n'est pas grave. Cette petite pointe de douleur – la légère saveur de mon sang – ne fait qu'affûter mon plaisir.

Il me fait jouir avec sa main, puis me pénètre doucement et me fait l'amour lentement, sans un bruit et si longtemps que je sens un deuxième orgasme se préparer. C'est une friction liquide et douce qui monte entre nous, brûlante, insupportable. Alors qu'elle s'aiguise et se précise, West me fait mettre à genoux et me prend par-derrière.

Il fait passer mes cheveux par-dessus mon épaule et se penche pour murmurer à mon oreille :

— Un jour je te baiserais comme ça dans le bureau ovale.

West ! Mon West !

La tête entre les mains, le cul offert, j'essaie de ne pas rire – puis de ne pas crier quand il me fait jouir une seconde fois avant de se répandre en moi.

Je me laisse retomber sur mon oreiller, épuisée, engourdie. West est tout chaud contre moi, le poids de son corps luisant de sueur m'est familier, tout comme l'odeur de notre amour. Rien ne peut nous atteindre.

Pas un instant je n'ai perdu mon bonheur de vue.

Pas une minute.

PREMIÈRE SÉQUENCE

WEST

Il a neigé sans arrêt pendant tout le mois de décembre.

La première semaine de nos vacances universitaires correspondait à la dernière semaine de classe pour Frankie, mais toutes les écoles de la région étaient fermées à cause des intempéries.

Caroline avait prévu de passer les quelques jours avant Noël chez son père mais elle est restée coincée chez nous.

Les températures demeuraient juste en dessous de zéro, et le toit du garage émettait des craquements sous le poids de toute cette neige.

On a mangé de la soupe de tomate avec des sandwichs toastés au fromage en regardant des films de Noël.

Alors qu'on commençait à s'ennuyer un peu, Laurie et Rikki nous ont prêté un puzzle de mille pièces représentant la Terre par de minuscules photos. On a dégagé la table basse, et on y a passé l'essentiel de la matinée et la moitié de l'après-midi du 24 décembre.

Au bout d'un moment, Frankie et Caroline sont parties chacune de leur côté. Frankie m'a emprunté mes crayons et est allée peaufiner un dessin qu'elle voulait offrir à maman. Caroline s'est installée sur le canapé avec son portable sur les genoux pour faire une liste des médias qui seraient prêts à publier son histoire et à faire d'elle le visage de la lutte contre la vengeance pornographique dans l'Iowa.

J'ai continué à travailler sur le puzzle. J'ai d'abord identifié les photos représentées sur les pièces, puis je les ai regroupées par couleur et par forme avant de pouvoir les emboîter.

J'en éprouvais une satisfaction qui s'intensifiait morceau par morceau, jusqu'à ce que je termine le tableau.

Alors j'ai regardé mon œuvre et me suis rendu compte que j'avais passé l'après-midi plongé dans une métaphore.

Ce puzzle était mon avenir – informe, déroutant. Un millier de petites décisions qu'il me faudrait prendre, un millier de problèmes à résoudre sans autre guide qu'une vague idée de ce que je voulais au final.

Ce soir-là, alors que la neige recouvrait les champs et le toit de la maison de Laurie et Rikki, qu'elle effaçait la route et venait se loger dans les coins des fenêtres, on a préparé un énorme saladier de pop-corn et on a passé Le Grinch. Assis entre Frankie et Caroline, les bras sur le dossier du canapé derrière elles, les pieds sur la table basse, je regardais les guirlandes qui clignotaient sur le petit sapin que j'avais choisi avec Frankie à Walmart.

Une fois ma sœur couchée, Caroline m'a aidé à disposer les cadeaux au pied de l'arbre, puis on a éteint le plafonnier et on a regardé la neige tomber à la lumière des guirlandes.

En silence.

On n'avait pas besoin de parler. On était là.

Quant à ce qui nous attendait, ce serait comme le puzzle – compliqué, mais pas impossible si j'avancais pièce par pièce.

Même si je venais d'une famille déglinguée et d'un endroit pourri, et même si j'avais dû traverser des épreuves malsaines qui ne m'avaient pas appris comment vivre ma vie normalement, j'avais les yeux en face des trous, j'étais curieux, et j'étais persévérant.

J'avais Caroline à mes côtés.

L'avenir m'apparaîtrait une pièce à la fois.

— Non, je sais.

C'est le jour de Noël, à l'heure du déjeuner.

Caroline fait les cent pas entre la porte d'entrée et l'évier de la cuisine. Elle a son casque sur les oreilles et discute avec son père, les mains dans les poches arrière de son jean. Elle porte un gros pull vert foncé avec un col roulé ample qui a l'air tout doux.

Elle trouve qu'il s'accorde bien avec les couleurs de Noël, et c'est vrai, mais moi, je le trouve super sexy. Le col dévoile sa clavicule et y dessine une ombre où j'ai envie de poser la bouche.

— Ouais, je sais, papa. Désolée de ne pas pouvoir être là, je voulais venir. Si la neige s'arrête d'ici une heure ou deux, je verrai si je peux prendre la route pour le dîner, au moins.

J'ai dû froncer les sourcils, parce qu'elle me regarde en passant et hausse les épaules d'un air de dire : « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? C'est Noël. »

— L'I-80 risque d'être super glissante, lui fais-je remarquer.

— C'est possible, répond-elle à son père, qui a dû lui faire la même objection que moi. Écoute, je

garde un œil sur la météo et je te...

Elle s'interrompt un instant.

— OK, si tu penses que c'est la meilleure solution.

— La meilleure solution pour quoi ? demande Frankie.

Elle est assise à la table de la cuisine et dessine dans son nouveau carnet de croquis avec les crayons que je lui ai offerts à Noël.

— Il ne faut pas espionner, Frankie. C'est malpoli.

— Genre ! Tu l'écoutais, toi aussi.

— C'est vrai.

Elle lève les yeux au ciel.

— Espèce d'hypocrite.

Encore un mot qu'elle a dû apprendre auprès de la prof qui encourage les enfants doués et talentueux, à son école. Elle lit énormément, aussi. La prof en question l'a emmenée à la bibliothèque de Putnam, où elle l'a présentée à un bibliothécaire qui lui met de côté toutes sortes de titres. Elle ne veut pas me raconter de quoi ils parlent, mais Jeff Gorham me dit que ça lui fait beaucoup de bien.

Ça l'enrichit.

— Il va décaler le repas de Noël en famille, puisqu'ils ne savent pas quand je pourrai les rejoindre, nous annonce Caroline.

Frankie me jette un regard appuyé et me tire la langue.

— Justement, papa, je voulais t'en parler, lance Caroline tout en se dirigeant vers la chambre.

Elle referme la porte derrière elle.

— De quoi est-ce qu'elle veut lui parler ? m'interroge Frankie.

— Ça ne te regarde pas, petite curieuse.

— Tu dis ça parce que tu n'en sais rien.

Je suis à peu près sûr que si.

Ma certitude se renforce quand j'entends Caroline hausser le ton. Elle est en colère, même si je ne distingue pas ses paroles.

Soudain je les distingue clairement.

— Pour la cinquième fois, je ne te demande pas ta permission, je t'informe de ma décision. Je ne reviendrai pas dessus et je ne vais pas non plus attendre quelques jours pour voir si, des fois, je ne changerais pas d'avis. Je sais déjà ce que je veux. C'est précisément pour ça que je t'en informe.

— Reste ici, dis-je à Frankie.

Je trouve Caroline allongée sur le dos en travers du lit, bras et jambes écartés, les yeux rivés au plafond, furieuse.

— Non, s'écrie-t-elle. Non ! Je refuse d'envisager ça. Je savais que tu réagirais comme ça et je comprends tes raisons, mais c'est hors de question.

Je m'assieds sur le lit, adossé au mur, et passe les jambes par-dessus celles de Caroline.

Elle tend le bras pour me prendre la main.

La conversation s'envenime, et chaque fois que Caroline s'énerve, elle me serre la main un peu plus fort.

— Tu ne m'écoutes pas !

— Non, papa. J'entends bien ce que tu me dis, mais ma réponse est « non ».

— Pas du tout, enfin ! Ça n'a rien à voir avec lui !

Elle ne lance rien de blessant ni d'insultant, mais sa voix se brise à plus d'une reprise tant elle est contrariée. Je devine que son père reste sourd à ses arguments.

Au bout d'un moment ils finissent par se calmer. Je n'ai jamais vu deux personnes se disputer assez fort pour que ça s'entende à travers une porte close puis, dix minutes plus tard, conclure la conversation par :

— Joyeux Noël à toi aussi, papa.

— Moi aussi, je t'aime.

Caroline raccroche et roule sur le côté. Je m'allonge face à elle. Elle tourne la tête vers le dessus-de-lit pour que ses cheveux viennent dissimuler son visage.

— Tu pleures ?

— Non, renifle-t-elle.

— Tu as le droit, tu sais.

— Je sais. Je ne pleure pas ; je rassemble mes forces pour pouvoir continuer à me battre.

— OK. Est-ce que ça veut dire que le moment est mal choisi pour te donner tes cadeaux ?

Elle se redresse lentement et s'assied. Ses yeux sont secs, mais ses joues et son décolleté sont tout rouges.

Je me fais la réflexion que, si elle devient président un jour, il faudra qu'elle apprenne à cacher ses émotions.

— Tu m'as déjà donné mes cadeaux.

— Ceux-là, c'était de la part de Frankie.

— C'est toi qui les as achetés, donc ils viennent de toi aussi. J'adore mon foulard.

Elle l'a mis aussitôt par-dessus son pyjama. C'est une grande étole rouge, orange et bleu avec des fils argentés. Ça lui va bien.

Ça m'a fait plaisir de la voir porter quelque chose que je lui avais acheté.

Je lui lâche la main et me lève pour aller fouiller dans le placard, sur l'étagère du haut. La boîte à bijoux me semble aussi lourde et dense qu'une pierre, le bracelet en cuir est tout raide quand je le lui tends. Je ne suis plus très sûr de savoir ce qu'il symbolise.

C'est peut-être un souvenir dont elle se passerait bien. J'aurais peut-être dû l'enterrer dans le jardin.

Puis Caroline tend le bras pour que je le passe à son poignet. Mon nom gravé dans une bande de cuir, sur sa peau.

Elle suit les lettres du bout du doigt puis me sourit.

— Ça va ? Ça te plaît ?

— Oui, beaucoup.

Elle se dresse sur les genoux pour m'embrasser, et c'est merveilleux. J'ai l'impression d'avoir réparé un tort, d'avoir restauré l'équilibre.

Quand elle se rassied, je lui glisse la petite boîte au creux de la paume. Elle la considère avec de grands yeux effarés, et l'espace d'une seconde je me demande ce que j'ai fait comme connerie. Puis je comprends et éclate de rire.

— Ce n'est pas une bague, mais ça me rassure de savoir que c'est encore trop tôt pour ça.

— Je ne suis pas... Je ne voulais pas...

— Tout va bien, Caro. Ouvre.

Elle soulève le couvercle.

— Oh, c'est joli ! lance-t-elle en déroulant le bracelet en argent. Qu'est-ce que c'est, ça ?

La lumière se reflète sur la breloque quand elle prend le bijou.

— C'est un peigne, murmure-t-elle en réponse à sa propre question. West...

— Je voulais t'offrir les deux, le peigne et la chaîne de montre. C'est... Je ne sais pas si c'est un beau cadeau, mais j'ai pensé que...

Elle se jette dans mes bras, et je n'en dis pas davantage.

— West.

Elle pleure vraiment, cette fois.

— Je ne voulais pas te faire pleurer, Caro. J'ai repensé à l'histoire, c'est tout.

J'y ai repensé tellement souvent. J'ai beaucoup réfléchi à ce que m'a dit Caroline ce jour-là – que je ne devais pas écrire notre histoire au lieu de la vivre, que je n'avais pas à me donner un rôle, que ce soit celui du shérif ou du méchant, parce que la vie est plus complexe que ça.

Cette conversation ne portait pas tant sur la nouvelle qu'elle avait étudiée en cours que sur moi.

C'était sa façon à elle de me dire que j'avais commis une grave erreur, mais que j'avais droit à une seconde chance.

Je me suis rendu à la bijouterie dans l'idée de lui acheter un peigne en argent. Je tenais à ce qu'elle ait un souvenir du moment où elle m'avait offert ce dont j'avais le plus besoin sans même en être conscient.

Et puis, j'ai changé d'avis.

Non. Je ne veux pas qu'elle n'en ait qu'une moitié.

Je veux qu'elle ait tout.

Elle m'embrasse.

— C'est parfait, West.

Je lui rends son baiser, et elle me fait basculer sur elle, les bras autour de mon cou. Les maillons frais du bracelet glissent le long de ma nuque.

— Tu es parfait, souffle-t-elle.

— Je suis loin d'être parfait !

Elle m'embrasse sur les lèvres, les joues, les paupières.

— Tu en es suffisamment proche à mon goût.

Je roule sur le côté, et nous restons comme ça un long moment, les jambes entremêlées, à nous regarder.

Suffisamment proches.

— Frankie, dis-je en frappant à sa porte pour la troisième fois. Ouvre-moi.

— Laisse-moi tranquille ! hurle-t-elle.

— Frankie, ma puce, c'est Noël et tu pleures. Il est hors de question que je te laisse tranquille.

— C'est pas vrai ! Je pleure pas !

Elle envoie quelque chose contre la porte, et l'impact est assez fort pour me faire reculer d'un pas. Caroline se tient derrière moi, les bras croisés, coudes dans les mains.

— Tu veux que j'essaie ?

Vingt minutes.

Il a suffi de vingt petites minutes au téléphone avec ma mère, le jour de Noël, alors que j'étais dans le salon avec elle et que j'écoutais ce qui se disait, mais voilà comment ça se termine. Ma sœur a lancé le téléphone à travers la pièce, a éclaté en sanglots et est allée s'enfermer dans sa chambre.

Évidemment, ma mère a attendu qu'il soit presque l'heure d'aller se coucher pour Frankie. J'avais essayé de l'appeler pendant la journée, histoire qu'on en soit débarrassés, mais elle répond quand ça lui chante, même quand c'est Noël.

En général, on n'arrive à la joindre que quand elle est en voiture, et qu'elle a dix minutes à perdre à parler de tout et de rien.

Elle nous demande comment ça va mais elle n'a pas vraiment envie de savoir.

Frankie a plus de mal que moi à encaisser ses coups de téléphone. Parfois, quand je rentre de l'atelier, je la trouve enfermée dans sa chambre, avec le panneau « Interdiction d'entrer » qu'elle a dessiné elle-même scotché à la porte. Alors je regarde Caroline et articule en silence : « Maman ? »

Invariablement, la réponse est « oui ».

Dans ces cas-là, Caroline fait des cookies, ou je télécharge un épisode d'un dessin animé que Frankie aime bien, et on finit par réussir à la faire sortir de son trou.

Ce soir, ma mère était d'une humeur particulièrement émotive, dont je me méfiais un peu. « *Vous me manquez. Oh ! là, là ! Si tu savais ! C'est dur !* »

Elle parlait trop vite, d'une voix qui dérapait sur les consonnes. Je n'avais pas envie de lui passer Frankie alors qu'elle était dans cet état-là, mais je me suis forcé à faire un effort parce que c'était Noël.

J'aurais mieux fait de refuser.

— Je ne sais pas quoi faire, avoué-je à Caroline.

— Tu pourrais peut-être lui laisser une minute, le temps qu'elle se calme.

— Elle n'est pas en colère. Enfin, pas vraiment. Ce n'est pas ça, le problème. Ma mère a dû dire quelque chose qui l'a blessée, et je ne veux pas la laisser toute seule dans ces conditions.

Je fais une nouvelle tentative.

— Frankie, ouvre-moi, sinon je démonte la poignée.

— Tu ne ferais pas ça.

— C'est facile, tu sais.

— Tu n'es pas mon père !

— Je suis ton frère et, accessoirement, c'est moi qui paie le loyer, alors tu m'ouvres cette porte, Frankie. Je ne plaisante pas.

— Non.

— Oh, mais putain !

— West..., souffle Caroline.

Je fais demi-tour, m'adosse à la porte et me laisse glisser au sol.

— Je ne sais pas comment faire pour être son père.

— Tu te débrouilles super bien.

— Ça fait des semaines que j'essaie, que je lui pose des questions pour qu'elle comprenne qu'elle peut me parler, que je vais voir son conseiller d'éducation et la prof pour les gamins doués, que je remplis tous les formulaires qu'il faut, mais ça ne mène à rien.

Caroline s'assied à côté de moi et pose une main sur mon bras.

— Mais si.

— Elle ne veut même pas me laisser rentrer dans sa chambre !

— C'est à cause de Noël et du coup de fil de ta mère. Elle est triste et contrariée, mais ça va passer.

— Elle m'en veut à cause du petit haut.

— Tu as bien fait de le lui prendre, West.

C'était le cadeau de ma mère à Frankie, un truc super décolleté, pas du tout approprié pour une petite fille de dix ans.

On a envoyé un album photo à ma mère. C'est Caroline qui en a eu l'idée. On a choisi les plus belles photos de Frankie qu'on avait, et on en a pris plein d'autres pour lui montrer l'Iowa et la ferme, moi et Laurie, Caroline et Frankie. Puis on les a imprimées et on a collé tout ça dans un bel album.

« *Comme ça, elle verra ce qu'elle rate* », a commenté Frankie.

Quand j'ai demandé à ma mère si elle l'avait bien reçu, elle a dit « ouais, c'est chouette » et a changé de sujet.

Elle s'est remise avec Bo et passe désormais son temps à s'engueuler avec mon oncle Jack. Elle s'est fâchée avec presque toute la famille de mon père et m'a déclaré que les Leavitt n'avaient aucune loyauté.

Elle a dû oublier que c'est aussi mon nom, et celui de sa fille.

Je ne veux plus qu'elle fasse partie de ma vie, pour mon bien à moi et pour celui de Frankie. Je ne veux plus de son incompétence ni de ses brefs élans d'affection passionnée. Ça fait trop mal quand elle retombe dans son indifférence molle. Frankie mérite mieux que ça.

Je l'entends pleurer doucement dans sa chambre.

Je me relève et frappe.

— Frankie, écoute-moi. Il faut vraiment que tu m'ouvres cette porte. Je vais compter jusqu'à dix. OK ? Un...

Caroline m'interrompt.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que j'essaie ?

— Deux.

— West ?

— Oui, je suis sûr. Trois. Quatre...

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? demande Caroline.

— Oui. Va me chercher le tournevis qui est dans le tiroir de la cuisine. Cinq.

— Celui à tête plate ou le cruciforme ?

— Six. Le cruciforme.

Elle se met sur la pointe des pieds pour m'embrasser.

— Je t'aime.

— Sept. Moi aussi, je t'aime, Caro. Huit.

Frankie ouvre la porte à « neuf ». Elle a les yeux rouges.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'aimerais t'emprunter ton nouveau sac à main. À ton avis, Frankie ? Je veux te parler, tout simplement. Laisse-moi entrer.

Je l'écarte doucement pour pouvoir passer puis referme la porte derrière moi.

Tous ses cadeaux sont rassemblés sur son bureau en une espèce de tableau bien ordonné. Je me fais la réflexion que c'est bien un geste d'enfant – que c'est tellement Frankie. J'en éprouve un tas d'émotions dont je ne sais pas quoi faire.

Je suis fier d'avoir pu lui offrir tout ça, d'avoir pu lui donner un Noël digne de ce nom.

Je suis furieux contre ma mère d'avoir tout gâché en vingt minutes.

Mais ce qui domine, c'est un élan d'amour pur envers ma petite fille.

Je m'assieds sur son lit défait.

— Quoi ? bougonne-t-elle.

— Je n'ai rien dit.

— Tu fais une drôle de tête.

— C'est parce que je t'aime de tout mon cœur, Frankie.

Elle détourne le regard d'un air coupable.

Ça résume bien la situation. Je ne cesse de chercher à l'atteindre, et elle se dérobe constamment.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, maman ?

— Rien.

— Ce n'est pas vrai. Vous avez discuté pendant un bon moment.

— On a juste parlé de Noël et de nos cadeaux... ce genre de trucs. Elle est retournée habiter chez Bo.

— Oui, elle m'a appris ça.

— Elle m'a demandé si je voulais rentrer à la maison.

— Non, lancé-je avant même d'avoir pu réfléchir.

Je me lève, domine Frankie de toute ma taille.

— Pas question, putain !

Elle se recroqueville. Il faut que je me calme, je le sais bien, mais putain de bordel de merde ! Quel genre de personne oserait faire ça ? Demander à Frankie si elle veut rentrer à la maison ? Balancer une question pareille, comme ça, le jour de Noël, sans me demander mon avis d'abord ?

Non mais pour qui elle se prend ?

Évidemment, je connais la réponse, et ça me met hors de moi. Elle se prend pour la mère de Frankie et elle a raison. Je ne suis qu'un substitut.

— Raconte-moi ce qu'elle t'a dit, Frankie. Je veux tout savoir.

Frankie lève les yeux vers moi, méfiante.

— Elle a dit que je pouvais rentrer si je voulais. Elle dit que je lui manque, et tu as probablement...

— J'ai probablement quoi ?

Frankie hausse les épaules, tête basse.

— Tu as Caroline.

— Qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Que tu ne veux plus de moi.

— Est-ce que j'ai dit ça ? Est-ce que tu m'as déjà entendu dire ça ?

— Non, mais je le sais bien. Tu me détestes !

— Je ne te déteste pas, voyons !

— Tu me cries dessus ! Tu te mets tout le temps en colère ! Avant tu n'étais jamais comme ça mais maintenant je te déteste ! Je veux rentrer à la maison. Maman me manque, et papa aussi.

— Ce n'est pas vrai, pas papa.

— Si ! Il m'aime, lui !

— Il t'aimait. Il est mort.

C'est méchant.

C'est odieux de ma part, mais c'était un connard violent, et elle préférerait vivre avec lui qu'avec moi. C'est la pire chose qu'elle pouvait me balancer, la preuve la plus noire de mon échec.

Elle veut retourner à Silt, et j'aimerais mieux mourir que de la suivre.

Plutôt mourir que la laisser partir.

Son petit visage se crispe.

— Je te déteste !

Elle s'effondre sur son lit, en larmes.

Caroline se tient sur le seuil de la chambre et m'appelle. Je sens sa main sur mon bras. Je reviens à moi – à mon corps, à la tension qui l'habite, au goût amer dans ma gorge.

Je m'entends. Je me rappelle.

Je ne suis pas un bon père. Je ne suis pas quelqu'un de bien.

Je ne le serai jamais. Je n'ai pas le mode d'emploi. Caroline se trompe quand elle croit qu'il suffit de lire des livres et de persévérer avec patience. Ce n'est pas ça, le problème – c'est moi. Je suis colérique et violent parce que je suis né comme ça, dans un environnement comme ça. Je suis maudit,

depuis le départ.

Le pire, c'est que Frankie l'est aussi.

Quand je tends la main vers ma sœur, elle l'écarte d'une tape sonore.

— Laisse-moi tranquille !

Je ne sais pas quoi faire.

— West, souffle Caroline.

— Tu peux rester avec elle ?

Voilà au moins quelque chose que je peux apporter à Frankie – la présence de quelqu'un qui sait l'aimer comme il faut.

Quelqu'un qui sait trouver les mots quand je n'y arrive plus.

À cause de la neige et de ce qui s'est passé à Noël, Caroline est revenue sur sa décision d'aller passer quelques jours chez son père. Elle préfère aller déjeuner avec sa famille puis revenir dormir ici.

Elle veut que Frankie et moi l'accompagnions.

J'ai comme l'impression qu'elle a peur de nous laisser seuls tous les deux. Le 26 décembre elle nous a entraînés au grand centre commercial de Des Moines pour faire les soldes de Noël et utiliser nos cartes cadeaux. Frankie n'a pas reparlé de retourner à Silt.

De mon côté, j'essaie de ne plus y penser.

Je ne suis même pas en colère. Je me sens vide de ne pas pouvoir offrir à ma sœur ce qu'elle mérite – pas si elle le refuse.

Pas si j'ignore comment m'y prendre.

Caroline prétend que je dramatise trop. Elle dit que ma mère n'est qu'une source d'emmerdes, mais ça, je le savais déjà. Elle me répète que je suis un bon père et un homme formidable, et que personne n'est sans défauts.

Caroline me fait remarquer que j'ai haussé le ton face à Frankie mais que je ne m'en suis pas pris à elle physiquement, que je ne lui ai rien dit d'insultant – ni sur elle ni sur ma mère –, que je n'ai frappé personne, que je n'ai rien cassé, que je ne suis pas allé me soûler ni me droguer ni tirer sur quelqu'un.

C'est sûrement censé m'aider, de compter toutes les conneries que je n'ai pas faites.

Pourtant ça ne m'aide pas. Ça me fait réfléchir à la chance que j'ai que Caroline daigne encore parler à un casse-couilles pareil, mais ça ne change rien à ma triste conviction que je n'ai pas l'étoffe d'un parent.

Cependant, quand Caroline veut quelque chose, elle l'obtient. Le 27 décembre, nous partons pour la demeure familiale des Piasecki.

Caroline a grandi dans le genre de maison où il y a une salle à manger à part, avec une nappe ancienne décorée de dentelle au milieu, et où les assiettes et les couverts sont merveilleusement assortis.

Je survis au dîner en terminant toutes mes phrases par « s'il vous plaît » ou « merci » et en ne parlant que quand j'y suis obligé.

Frankie s'en sort bien. Elle reste bouche bée devant la saucière et se fait tomber un peu de jus de dinde sur les genoux, mais elle a dix ans, alors personne ne s'en formalise. Caroline l'a aidé à choisir sa tenue et lui a fait une jolie tresse. Elle est jolie comme un cœur à la lumière des bougies.

Quand Caroline s'installe à côté de ses sœurs et de son père, je distingue des échos de son visage dans le leur. Elle tient ses yeux de son père, alors que son nez et son menton lui viennent sûrement de

sa mère.

Janelle parle fort, avec autorité. Alison revient tout juste d'une mission avec le Corps de la Paix. Elle est toute maigre et parle peu ; elle semble un peu dépassée.

En bout de table, le père de Caroline ressemble à un chef d'orchestre avec ses grands gestes, ses grosses mains, ses bajoues et ses sourcils broussailleux et intimidants. Sauf que, quand il sourit à ses filles, il se change en père Noël, avec sa bedaine et ses yeux bienveillants.

C'est le même genre de sourires qu'il adresse à Frankie, alors je ne peux pas me résoudre à le détester, même si les regards qu'il me lance à moi sont nettement plus hostiles.

Je l'ai rencontré deux fois auparavant. La première, je m'étais appliqué à passer pour un gros con lubrique. La deuxième, j'étais dans une cellule. Si je dois attendre dix ans pour qu'il apprenne à m'apprécier, je m'estimerai heureux.

Ça ne plaît pas à Caroline, en revanche. Chaque fois qu'il se montre un peu sec avec moi, elle le remet à sa place. La conversation s'échauffe peu à peu, et le rouge leur monte aux joues.

Où que je regarde, je vois des souvenirs de l'enfance de Caroline. Des photos un peu partout, des dessins maladroits et pourtant encadrés, un truc en papier brun de forme vaguement ovale qui, si j'ai bien compris, est censé représenter une dinde de Thanksgiving. C'est une création de Janelle, à l'époque où elle était en maternelle.

Je n'arrive pas à m'agacer de la froideur de son père parce que je suis trop occupé à observer les lieux en pensant : *C'est à ça que ressemble une enfance choyée, en sécurité.*

Ça ne tient pas tant à la taille de la maison, ni au joli quartier, ni au beau canapé d'angle en cuir. Ce qui m'impressionne, c'est l'ambiance, l'attitude de cette famille où tout le monde est affectueux, où l'on se parle et on s'écoute. Le père et les sœurs de Caroline racontent à Frankie des anecdotes de leur enfance – des histoires qui sont drôles sans jamais être humiliantes.

Je ne peux pas renvoyer ma sœur à Silt.

Pas question.

Pas s'il y a la moindre chance qu'elle grandisse dans un environnement comme celui-ci.

Après le repas vient le moment de l'échange des cadeaux. Je suis gêné. Caroline nous a pris au dépourvu, Frankie et moi, et on n'a rien apporté, alors que ses proches ont prévu quelque chose pour nous. Ils nous ont gâtés. J'ai droit à une paire de gants en cuir fourrés, et Frankie reçoit une paire de boucles d'oreilles et une écharpe en cachemire.

Je ne tiens plus en place. Je finis par m'esquiver pour aller aux toilettes puis, en sortant, je passe devant la cuisine et aperçois la vaisselle sale empilée à côté de l'évier.

J'en suis presque à la moitié quand Caroline vient me rejoindre, prend un torchon et commence à essuyer.

— Ça va ? me demande-t-elle.

— Oui. Pas de problème avec Frankie ?

— Non, au contraire. Elle est sortie acheter du beurre avec Janelle pour faire des sablés de Noël.

— Elle n'a pas fait de caprice, j'espère ?

— Pas du tout. C'est Janelle qui a eu cette idée. Et puis, tu sais, ce n'est pas grave si elle n'est pas parfaitement polie tout le temps. C'est une petite fille.

Le père de Caroline entre dans la cuisine et s'immobilise en nous voyant devant l'évier.

— Ça vous dit, un café ? propose Caroline.

— Bonne idée.

— Je m'en charge. Papa, tu n'as qu'à prendre le relais, lance-t-elle en lui tendant le torchon.

Puis elle se tourne vers moi.

— C'est son boulot, d'essuyer, d'habitude.

On se retrouve côte à côte devant l'évier, M. Piasecki et moi, pendant que Caroline moud le café et prépare la machine.

— Quand est-ce que vous comptez repartir ? lui demande son père.

— Le temps que les filles fassent les sablés... je dirais dans quelques heures. Enfin, si West est d'accord.

— Pourquoi je ne serais pas d'accord ?

— Parce que ça veut dire que Frankie risque de se coucher tard.

— Ce n'est pas grave. Elle pourra dormir dans la voiture au retour.

— Vous pouvez passer la nuit ici, vous savez, intervient son père. Il y a deux chambres de libres à l'étage, et on a un matelas gonflable qu'on pourrait installer dans...

— Sérieux, papa ? l'interrompt Caroline. Tu nous ferais le coup de nous mettre dans deux pièces différentes ?

Elle bondit devant le plan de travail à ma gauche, ce qui me place pile entre son père et elle.

Il me jette un regard en coin.

— Alors c'est comme ça, hein, West ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire.

— Maintenant que ma fille vit chez vous et qu'elle s'occupe de votre sœur, vous voudriez l'empêcher de passer la nuit ici à moins que je ne vous laisse partager la même chambre ?

— Non, monsieur. Ce n'est pas ça du tout.

— C'est pourtant l'impression que ça donne.

Je me racle la gorge en cherchant une façon de lui répondre avec tact, puis j'abandonne cette idée.

— C'est Caroline qui commande. Moi, je me contente de suivre le mouvement.

Il me scrute du regard pendant une bonne minute puis s'esclaffe d'un air bourru.

— C'est la première fois que je vous entends dire quelque chose d'intelligent.

Caroline se penche devant moi pour lui donner un coup de poing dans l'épaule. Elle ne plaisante pas.

— Aïe ! proteste-t-il mais sans grande conviction.

Quand il la regarde, c'est avec un sourire affectueux.

— Et moi ? Je n'ai plus mon mot à dire ? demande-t-il en se frottant l'épaule.

— Toi, tu as ta propre chambre, lance-t-elle.

— Je ne parlais plus des chambres.

— Dans ce cas, soyons francs. Ce n'est pas toi qui dois vivre ce procès au jour le jour, papa. C'est moi, alors c'est à moi de décider, que tu sois d'accord ou non.

— Oui, enfin, ces décisions, c'est moi qui les finance, de même que je finance tes études, alors j'estime que j'ai voix au chapitre. Tu me dois au moins une vraie conversation au lieu de me balancer des ultimatums, comme ça. Moi aussi, je vis avec cette histoire, que je le veuille ou non. Ce procès nous donne le choix, Caroline.

— Tu dis ça, mais ça n'a rien à voir avec ce que je subis, moi. Ce n'est pas toi qui dois enchaîner les dépositions, ni qui te retrouves à dire aux membres du cabinet du sénateur : « Ah, ben, non, désolée, je pourrais vous aider, mais il se trouve que j'ai une vendetta sur le feu. »

— On en a déjà discuté, Caroline. On savait que ça n'allait pas être facile. C'est comme ça, et c'est normal que tu te sentes découragée à ce stade, mais quand tu entreprends quelque chose, tu vas jusqu'au bout. Je t'ai pourtant appris à ne pas baisser les bras.

— Je ne baisse pas les bras, papa !

— L'important, c'est de mettre le doigt sur ce qu'on veut puis de tout mettre en œuvre pour l'obtenir. Si tu crois que tu peux abandonner à la première anicroche...

— Je n'abandonne rien du tout !

Si j'étais à la place de son père, je m'écraserais vite fait, mais il faut croire qu'ils sont vraiment de la même trempe, tous les deux.

— Ah, oui ? gronde-t-il. Comment tu appelles ça, toi ? Le plus dur est derrière nous, on est à mi-chemin du procès, mais toi, tu décides que, finalement, non ? On a de quoi l'épingler, ce petit pervers. Si le verdict joue en notre faveur, on peut obtenir des dommages et intérêts ponctionnés à vie sur ses revenus. Ça veut dire qu'il ne pourra plus jamais faire un pas sans que cette histoire revienne le hanter. On va lui faire payer !

Ça fait au moins une minute que je lave la même assiette. L'eau coule dans l'évier, la vapeur monte, et il règne une tension à couper au couteau.

Caroline la tranche d'une question.

— Et si je n'ai pas envie de le faire payer ?

Son père repose l'assiette qu'il essuyait et appuie une hanche contre le plan de travail.

— Pourquoi tu n'en aurais plus envie ?

— Parce qu'il n'y a aucune justice là-dedans, explique-t-elle. L'image de la balance, dans notre cas, elle est trompeuse. Il a diffusé mon corps nu sur Internet ; il a lancé une meute de tordus à mes trousses ; il a fait de ma vie un cauchemar...

— Un enfer, intervient son père.

— ... alors la solution, ce serait de me dire : « Maintenant c'est à mon tour de lui pourrir la vie » ? C'est ça que tu proposes ? Je n'appelle pas ça de la justice, moi. J'appelle ça de la vengeance.

— Tu ne comprends pas toutes les ficelles du système.

— Je comprends très bien, papa. C'est toi qui m'as appris à comprendre tout ça. Le système dont tu parles, il est faussé. Je n'ai pas besoin que Nate me verse de l'argent jusqu'à la fin de ses jours. J'ai besoin que ce qu'il m'a fait ne soit plus toléré. Je veux que ce soit puni par la loi. Je veux que l'ensemble des lois change pour empêcher des connards de mettre en ligne des photos qui ne leur appartiennent pas, et pour que les sites qui hébergent ce genre d'horreurs ne puissent plus se planquer derrière le Copyright Act. Je veux faire évoluer les mentalités. Je ne veux plus me faire traiter de salope parce que j'ai couché avec mon copain et qu'il a pris des photos. Je veux faire tout mon possible pour que plus personne n'ait à subir ce genre d'épreuve – que Frankie et des filles de son âge n'aient jamais à connaître ça –, or ce n'est pas en engloutissant des fortunes dans ce procès et en se cachant derrière Jane Doe qu'on risque de changer quoi que ce soit. Alors ne viens pas me parler de justice si tu n'es pas prêt à réellement parler de justice, parce qu'il existe plein d'associations à qui tu pourrais verser ton argent au lieu de payer un avocat. Je suis sûre qu'elles feraient beaucoup plus avancer la justice que ce procès auquel, de toute façon, j'ai le droit de renoncer sans te demander ton avis, je te signale !

Le silence qui s'ensuit résonne dans la maison.

Le monde entier se tait tandis que les paroles de Caroline retentissent.

Voilà ce que c'est de savoir ce qu'on veut et de foncer, pensé-je.

Voilà ce que c'est de s'épanouir.

Ce n'est pas la première fois que j'entends Caroline s'exprimer avec cette fougue, et j'en reste invariablement ému et désarmé. Je suis tellement impressionné !

Son père se tait. J'étudie son visage pour voir s'il éprouve de la fierté, lui aussi.

Ce qu'il fait alors me prend complètement par surprise. Il s'assied à la table de la cuisine et

réfléchit. Je le vois à sa façon de froncer les sourcils et de laisser son regard se perdre au loin, comme Caroline.

Le café passe en gargouillant. Caroline saisit le torchon d'un geste rageur et entreprend de sécher les assiettes propres délaissées par son père. Je me remets donc à la tâche et termine de tout laver. Un instant plus tard, Caroline range la vaisselle.

Je m'adosse au plan de travail, les bras croisés, et tente de comprendre ce qui est en train de se jouer.

Là d'où je viens, les hommes ne sont bons qu'à deux choses. On apprend à se battre et on apprend à baiser. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire – pas de métiers dignes de ce nom, pas d'issue à moins de partir loin, et encore. Rien n'est jamais garanti.

J'ai eu la chance de trouver Evan et Rita Tomlinson. Ils m'ont permis de me tirer de Silt mais n'ont pas suffi à m'apprendre comment vivre mieux.

Je suis en train d'assister à quelque chose d'entièrement nouveau pour moi. Caroline et son père se disputent, mais elle ne risque rien.

Cette maison où elle a passé son enfance est un temple à mes yeux, et ce n'est pas une question de confort matériel. C'est parce qu'il y a de l'amour dans l'air, un bon repas sur la table, des cadeaux de Noël pour des quasi-inconnus et des sablés faits maison pour ma sœur.

Ils peuvent se disputer sans rien salir de tout ça.

Ils peuvent se disputer sans mettre leur amour en danger.

Ils ont haussé le ton, comme moi face à Frankie. Ils se sont énervés. Puis le père de Caroline s'est assis à la table de la cuisine pour réfléchir en silence à ce que sa fille lui a dit.

D'ailleurs, il y réfléchit encore.

De mon côté, je me dis que Caroline a raison. Elle est trop intelligente pour ne pas savoir ce qu'elle fait. Si elle m'a amené ici et qu'elle s'est disputée avec son père en ma présence, c'est sûrement parce qu'elle voulait me montrer quelque chose d'important.

Elle est en train de me montrer comment on s'y prend.

Ce n'est pas impossible. Il faut simplement que j'apprenne.

Ça tombe bien, j'apprends vite, même si je ne suis pas doué pour le reste.

Soudain, sans prévenir, le père de Caroline me demande :

— Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— De quoi ?

— De Nate.

— J'aimerais qu'il écope d'une bonne correction mais, franchement, à part la peine de mort, je ne trouve rien d'assez dur. En même temps je me dis que, même avant cette histoire de photos, il avait eu la bêtise de laisser filer Caroline et que, ça, il va le regretter toute sa vie.

Caroline me jette un regard sceptique.

— Quoi ? C'est vrai ! Il t'avait à ses côtés et il t'a perdue. Ça restera sûrement la plus grosse bourde de sa vie. Un jour tu seras à la Maison-Blanche, et lui, je le vois bien végéter dans un bar minable et raconter à sa bande de potes : « C'était ma copine, à la fac, mais j'ai fait la connerie de la laisser partir. » Pardon, conclus-je en lançant un regard au père de Caroline.

— Pardon pour quoi ? demande-t-il.

— Parce qu'il a dit un gros mot, explique Caroline.

— Ah, dit-il avec un geste évasif. La Maison-Blanche ?

Elle s'empourpre joliment.

— West n'était pas censé en parler.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est...

J'entends déjà les mots qu'elle s'apprête à articuler. « *Impossible. Stupide. Irréaliste.* »

« *Trop dur pour moi.* »

C'est là que je comprends – enfin ! Je comprends combien il est facile de se mettre des bâtons dans les roues.

On a toujours tendance, face à quelque chose de difficile, à s'imaginer que c'est insurmontable.

Quand je pense au genre de vie que je veux offrir à ma sœur – ce que je veux qu'elle devienne, ce que je veux qu'elle découvre et comprenne pour apprendre à évoluer, à s'épanouir –, je me dis qu'il n'y a pas meilleur exemple que la femme que j'aime en train de rappeler à son juge de père ce que c'est que la justice.

Caroline sait ce qu'elle veut et se donne les moyens de l'obtenir.

Il faut que j'apprenne à faire la même chose, et Frankie aussi. C'est la seule façon de vivre pleinement.

Tâcher d'aller plus loin, de vivre plus fort.

Il faut se faire à l'idée que la vie ne sera pas toujours facile et que l'on n'obtient rien de valable sans effort, mais il ne faut pas non plus se compliquer la tâche.

Alors, je vais prendre Caroline dans mes bras et je plonge mon regard dans ses grands yeux bruns.

— Non, Caro. Je ne sais pas ce que tu allais dire mais je suis sûr que ce n'est pas vrai. Et puis, même s'il apparaîtrait que tu avais raison, même si, au final, tu n'arrives pas jusque-là... eh bien, on verra en temps voulu. N'écris pas la fin de l'histoire avant qu'elle ait commencé.

Elle sourit, ce qui dévoile ses dents du bonheur.

— Ça me rappelle quelque chose, ça.

— C'est une femme remarquable qui me l'a dit un jour.

Elle se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse – un baiser chaste mais chargé d'émotion.

Son père se racle la gorge.

Caroline rompt notre baiser mais garde les bras autour de mon cou, et je ne me recule pas.

Il va bien falloir qu'il s'y fasse.

— Bon, les enfants.

Il se frotte le visage des deux mains. Je l'ai déjà vu faire ça, le jour où il est venu me parler au poste de police de Putnam.

Cette fois-là, déjà, il avait cédé face à la volonté de Caroline.

— On va devoir rédiger un règlement à l'amiable en béton, s'assurer que tu obtiennes le copyright sur toutes ces photos, avec une clause de confidentialité et... Je pense qu'on peut se passer de ses aveux. Il signera tout ce qu'on lui demande s'il n'a pas à se déclarer coupable.

— De toute façon, tout le monde sait qu'il est coupable, dit Caroline. Enfin, tous les gens qui comptent.

Elle me regarde droit dans les yeux.

J'entends la porte d'entrée qui s'ouvre, des bruits de pas qui s'approchent, Frankie qui parle avec animation. Elle a l'air contente, et je me rends compte que c'est grâce à moi.

C'est grâce à moi qu'elle a un vrai Noël, cette famille, Caroline.

Tous les gens qui comptent pour moi sont ici, autour de moi.

S'il faut que je me batte pour que ma sœur reste à mes côtés, alors je me battraï.

Tard dans la nuit, je me réveille en entendant les hurlements de Frankie.

Toujours les mêmes cris : « Papa ! », puis « Bo ! » et « Non, ne fais pas ça ! »

Je me lève et replace la couette sur Caroline.

Puis je traverse le couloir et me tiens sur le seuil.

— Frankie. Frankie. Tout va bien, ma puce.

Il lui faut presque une minute pour cesser de se débattre. Alors je l'entends renifler et chercher à tâtons la boîte de mouchoirs en papier qu'on laisse toujours au pied de son lit.

J'en attrape un et m'assieds à côté d'elle pour le lui donner. Je lui caresse doucement le dos.

— Tout va bien, ma chérie. Tu es en sécurité avec nous. Je suis là.

Elle se calme peu à peu.

Je passe mes doigts dans ses cheveux.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

C'est la première fois que je lui demande ça.

Peut-être que je ne voulais pas vraiment savoir.

Peut-être que j'avais peur de ce que j'allais entendre.

Frankie prend une profonde inspiration.

— J'étais allée dormir chez une copine.

— Chez quelle copine ?

— Chez Keisha.

— Où est-ce qu'elle habite, Keisha ?

— À Coos.

— Comment tu as fait pour rentrer à la maison, le lendemain ?

Elle ne répond pas.

— Ne me mens pas, Frankie.

Elle se tait.

Je regrette la pipelette qui ne s'arrêtait jamais. Ma Frankie d'avant, qui courait à ma rencontre dès que je passais une porte, qui me réclamait toujours que je la prenne sur mon dos et qui accaparait goulûment chaque minute d'attention que je pouvais lui accorder.

J'ai perdu cette petite fille en venant ici.

Maintenant j'ai cette nouvelle Frankie, chiante et insolente, qui semble m'éviter et qui refuse de me dire ce qu'elle a sur le cœur.

Je veux retrouver ma petite sœur, et le seul moyen que j'entrevois, c'est de plonger tête baissée dans cette mare d'embrouilles. Cette histoire qu'elle ne veut pas me confier, les changements qui s'opèrent dans sa vie, plus cette vérité qu'elle redoute de regarder en face : on ne retournera plus jamais à Silt.

On est des réfugiés, elle et moi.

— Dis-moi ce qui s'est vraiment passé.

— Je dormais.

Et voilà, tout simplement.

— Papa était parti, ça faisait déjà deux ou trois jours. Bo devait être au courant parce qu'il ne venait jamais d'habitude mais, là, il est passé. Ce qui m'a réveillée, c'est quand maman est allée lui ouvrir. Je les ai entendus parler. Elle l'a fait entrer.

Frankie se redresse brusquement et s'assied en tailleur, un genou posé sur ma cuisse.

— Ils ne faisaient rien, West. Ils discutaient, c'est tout, mais papa est rentré, et... Je crois qu'il avait pris quelque chose.

— Tu as une idée de ce que c'était ?

— Non, mais il était presque tout le temps bourré ou défoncé.

— Merde !

C'est plus une prière qu'un juron, avec plusieurs mois de retard.

Empêche-le de lui faire du mal. Assure-toi qu'il ne lui arrive rien.

— Il parlait trop vite. Il était super énervé, et ils se hurlaient tous dessus. Je crois que papa a frappé maman, parce qu'elle a crié comme si elle était surprise, puis Bo a dit quelque chose, et ils ont commencé à se battre. Je me suis cachée sous mes couvertures. Ils n'arrêtaient pas de se cogner et de casser des trucs, et puis... et puis ils n'ont plus fait de bruit, tout d'un coup. Maman a hurlé : « Wyatt, non ! »

Ça me donne la chair de poule de l'entendre rapporter ces paroles tirées de son cauchemar.

— C'est là que je suis allée voir.

J'ai les mains crispées sur les genoux. Je veux la protéger de ce qu'elle est sur le point de voir, l'empêcher d'y aller, même si je sais que tout ça a déjà eu lieu.

N'y va pas, Frankie. Reste dans ta chambre !

— Bo était par terre. Il s'est essuyé la bouche ; il avait du sang partout. Papa avait...

Elle frissonne et se serre contre moi. Je passe un bras autour d'elle. Quand elle reprend son récit, c'est d'une petite voix forcée.

— Papa avait un pistolet. Il visait maman, en plein dans la tête.

Je l'attire sur mes genoux. Elle met les bras autour de mon cou et pose la tête sur mon épaule. Ça me rappelle tellement le bébé que j'ai si souvent bercé, ce petit poids tout chaud que je promenais et câlinais jusqu'à ce qu'il s'endorme, puis que je déposais bien au centre du lit de ma mère avant de sortir sur la pointe des pieds, frissonnant d'avoir perdu ma petite bouillotte. Ses lèvres entrouvertes, vulnérables à mille dangers.

— Tu en as parlé à quelqu'un ?

Elle hoche la tête.

— À Stephanie et à Caroline, mais je ne leur ai pas tout raconté.

Je la serre contre moi.

— Je suis content que tu te sois confiée à Caroline. Tu peux lui dire tout ce que tu veux, tu sais. Mais maintenant je veux que tu me racontes à moi.

Au bout d'une longue minute, elle reprend :

— Maman a essayé de me renvoyer dans ma chambre, mais papa a dit : « Non, reste. Il faut que tu voies ça. Il faut que tu voies ce qui arrive aux... »

Elle s'interrompt.

— Tout va bien, ma puce. Concentre-toi sur l'essentiel, d'accord ?

— J'avais peur ! J'aurais voulu être courageuse, comme toi, mais j'avais trop peur. Je ne savais pas quoi faire. Je lui ai dit de poser le pistolet. Il l'a pointé sur moi. « Ne me parle pas sur ce ton, Francine. » Maman pleurait. Bo s'est relevé mais je ne faisais pas bien attention, à cause du pistolet. Je regardais papa. Et puis, il...

Elle refoule un gros sanglot.

— Il y a eu un gros bruit, super fort, et puis du rouge partout, partout. Je n'ai pas compris ce qui se passait, jusqu'à ce que Bo commence à s'excuser. Je ne savais même pas que Bo avait une arme. Il a tué papa. C'est ma faute, parce que si je n'étais pas sortie, papa ne m'aurait pas visée, et Bo ne l'aurait pas tué, et maman...

Elle fond en larmes. C'est horrible. C'est le truc le plus atroce du monde. *Mon bébé. Ma Frankie.*

— Quand Bo a tiré, elle s'est jetée sur papa et elle lui a grimpé dessus, comme si elle voulait tout

remettre à sa place avec ses mains. Je...

— Frankie.

Je suis incapable d'en entendre davantage. Je me balance d'avant en arrière en gardant la tête de ma sœur blottie contre mon épaule et en espérant qu'elle se taise, parce que c'est une chose d'être au courant de ce qui s'est passé mais c'en est une autre de vraiment savoir.

Savoir que ton père, bourré ou défoncé, a pointé un flingue sur la tête de ta petite sœur et aurait pu la tuer.

Savoir que ta mère n'a pas tenté de la sauver et ne s'est même pas préoccupée d'elle après coup.

La douleur de savoir tout ça est tellement immense qu'elle ne trouve pas d'échappatoire, elle fait des ricochets dans mon cœur en hurlant.

— Je n'ai pas fait ce qu'il fallait, sanglote-t-elle.

— Non, ma chérie, ce n'est pas vrai.

— J'aurais dû appeler la police, mais je n'y ai pas pensé. J'ai essayé d'imaginer ce que tu m'aurais dit de faire mais je n'arrivais pas à réfléchir, et tu n'étais pas là, West.

Je n'étais pas là. Je ne peux rien y changer. Je voulais être là pour elle, j'ai fait tout ce que je pouvais, mais au moment où elle avait besoin de moi, je n'étais pas là.

— Tu as bien fait, ma puce. Tu as été très courageuse. Tu as très bien fait.

C'est débile de lui dire ça, et je ne vois pas en quoi ça va l'aider, mais en même temps, qu'est-ce qui pourrait l'aider ? Je ne peux pas réparer un choc pareil.

Je la berce doucement, sèche ses larmes et lui murmure des riens apaisants jusqu'à ce qu'elle se calme.

Dehors il neige. Dans l'obscurité silencieuse, je me rappelle mes pires moments.

Le jour où mon père a écrasé mon chaton avec sa voiture, est sorti regarder ce petit corps inanimé et, de la pointe de sa botte, l'a envoyé valser sous le mobil-home voisin.

Le jour où je lui ai tenu tête et où il m'a étalé d'un poing paresseux avant de me donner un grand coup de pied dans le ventre. Après ça j'ai chié du sang pendant au moins une semaine.

Le soir où les flics sont venus me chercher à la boulangerie alors que je venais d'apprendre que ma mère s'était remise avec lui.

Le jour où j'ai dû quitter Caroline à l'aéroport de Des Moines.

L'espèce de vide temporel qui a suivi l'enterrement, quand j'essayais de cramer ma vie pour ne plus avoir besoin de penser ni de ressentir, parce que j'en avais assez. J'en avais marre.

Le pire moment de Frankie est encore mille fois plus horrible que les miens, et je ne peux rien y changer.

Tout ce que je peux faire, c'est ça.

— Ce n'est pas ta faute.

Je murmure dans ses cheveux, derrière son oreille. Sa tête est toute ronde et toute douce sous ma main, son corps si frêle, recroquevillé contre moi comme ce pauvre chaton tout chaud et innocent que je n'ai gardé que quelques heures.

— Tu n'as rien fait de mal, Frankie. C'est eux. C'est leur faute à eux.

Elle se cache contre mon torse en agrippant mon tee-shirt.

— Je ne veux pas retourner chez Bo.

— Tu n'es pas obligée d'y retourner. Tu peux rester avec moi.

— Maman dit que tu veux être tout seul avec Caroline.

— Je veux que tu restes avec moi. D'accord ? Tu es ma petite fille.

Elle ne dit rien.

— Je t’aime, Frankie. Je t’aime depuis que tu es née, et ça ne changera jamais. Le fait que j’aime Caroline aussi ne t’enlève rien, à toi. Ça signifie juste que je veux vivre avec vous deux – toutes les deux. Tu comprends ?

Je la sens hocher la tête.

— Depuis Noël je pensais que tu voulais retourner à Silt et que j’allais devoir t’en dissuader. Je ne veux pas me battre avec maman mais, si jamais elle essaie de te forcer à y retourner, je me battraï, Frankie, parce qu’on est mieux ici. On est loin de la perfection, je sais bien, mais je crois qu’on peut s’en rapprocher si on fait des efforts. En revanche, si tu es malheureuse, il faut que tu m’en parles pour que je puisse t’aider. Il faut que tu me dises ce qui ne va pas. Je ne peux pas lire dans tes pensées.

— Des fois j’ai l’impression que si.

— Ça, c’est parce qu’on est super futés, dans la famille Leavitt.

Elle se redresse un peu et pose la tempe contre mon épaule.

— C’est différent, ici.

— Qu’est-ce qui est différent, ma puce ?

— Tout.

— C’est différent en bien ou en mal ?

— Un peu des deux.

Ses cheveux sentent le shampoing à la cerise.

— C’est vrai. Pour moi aussi, tu sais. Tu crois que tu finiras par t’y faire ?

— Probablement.

On se tait un instant. Elle s’est détendue et pèse plus lourd dans mes bras.

— Je t’aime, West.

C’est tellement bon d’entendre ça !

C’est fort et solide ; c’est une base sur laquelle on va pouvoir construire et c’est d’autant plus doux qu’elle ne me l’avait pas dit depuis des mois.

Pendant de longues minutes je serre ma petite sœur contre moi.

— Est-ce que tu as réfléchi à ce que je t’ai demandé un jour ? Tu sais... si tu pouvais faire ce que tu veux, être qui tu veux... qu’est-ce que tu voudrais ?

— Non, pas vraiment.

Je dépose un baiser dans ses cheveux à la cerise.

— Commence à y penser.

Le colis de ma grand-mère arrive au cours de la première semaine de janvier. Au début, je me dis qu’il a été retardé par les intempéries puis je vois que le cachet de la poste date du 29 décembre.

Il contient un jeu de backgammon emballé dans du papier cadeau pour Frankie, une nouvelle couverture en crochet assez grande pour recouvrir tout le dos du canapé, et une enveloppe à mon nom qui semble renfermer un petit objet.

Je la glisse dans ma poche. Plus tard, une fois que Frankie est repartie dans sa chambre en sautillant et alors que Caroline discute avec Paul dans son casque, j’enfile mes bottes et sors sur le palier pour lire la lettre.

Je retiens mon souffle.

Mon cher West,

Michelle m’a montré l’album photo que tu lui as envoyé. Vous avez l’air en forme, ta sœur et toi.

Je tenais à te donner ma médaille des cinq ans des Alcooliques anonymes. Dans un mois j'aurai droit à celle de mes dix ans. Je sais bien que ça ne te servira à rien, mais c'est quelque chose dont je suis fière – comme toi.

J'aimerais avoir plus à t'offrir. Je n'ai jamais su comment m'y prendre pour arranger les choses avec toi.

Ton oncle Jack ne parle plus de cette histoire de procès. Stephanie m'a dit qu'ils avaient reçu un courrier de l'avocat les informant qu'il laissait tomber l'affaire, donc j'imagine que c'est terminé, tout ça.

Écris-moi à l'occasion pour me donner des nouvelles.

Je te promets de garder un œil sur ta mère.

Je t'embrasse,

Joan.

Elle me fait chialer, sa lettre. Je ne sais même pas pourquoi.

C'est peut-être à cause de ces vérités tellement évidentes qu'elle ne les a même pas mentionnées.

Je ne retournerai jamais chez moi.

Ça n'a jamais été chez moi de toute façon.

Ma mère est une enfant, ma famille est un nid de vipères, je ne peux compter que sur moi-même.

Joan me souhaite d'être heureux.

Au bout d'une minute, je sèche mes larmes. Je lève le visage vers le ciel et inspire profondément.

C'est une belle journée claire comme on n'en voit pas souvent en hiver dans l'Iowa, où il gèle si fort que ça fait mal de respirer, mais où le soleil brille dans un ciel bleu pâle et lointain.

La neige scintille. Le monde est ourlé de cristal.

Je sors mon téléphone de ma poche et appelle ma mère. Elle décroche au bout de deux sonneries.

On parle de tout et de rien pendant quelques minutes. Le vent se lève et envoie tourbillonner la poudreuse à travers les champs. J'écoute ma mère et dis ce qu'il faut quand il faut en attendant le moment opportun.

— Je veux la garde officielle et permanente de Frankie.

Le soleil se cache derrière un nuage. Ma mère proteste et ronchonne, mais je ne me laisse pas émouvoir. Je laisse le vent me passer dessus.

Je ne suis pas surpris quand ma mère finit par demander :

— Tu m'autoriseras quand même à la voir ?

— Évidemment. Je te paierai un billet d'avion pour que tu viennes signer les papiers. Tu pourras rester un peu si tu veux.

— Ce serait chouette.

Puis elle se tait, et moi aussi. On a compris ce que ça signifiait.

— Je t'aime, West.

— Moi aussi, je t'aime, dis-je.

Parce que c'est vrai, et parce que c'est gentil.

Et, surtout, parce que c'est fini.

Quelques jours plus tard, je me rends sur le campus, au bâtiment des arts. Je veux parler à Rikki, lui demander si elle pourrait aider Frankie avec son art-thérapie.

Je n'ai aucune idée de ce que ça peut coûter et je ne sais même pas si ça ferait du bien à ma sœur, mais Caroline m'a fait remarquer qu'elle-même avait beaucoup apprécié de pouvoir parler à un

psychologue après son histoire avec Nate et que je n'avais aucune raison d'être aussi méfiant.

Elle a raison. J'essaie de garder l'esprit ouvert. Frankie continue de faire des cauchemars ; elle a encore beaucoup de chemin à parcourir et, comme l'a dit Caroline, ça ne peut pas lui faire de mal. Frankie aura simplement l'impression de prendre des cours de dessin avec Rikki, ce qui arrive déjà plus ou moins chaque fois que Frankie va voir les Collins avec le carnet que je lui ai offert à Noël.

Le bureau de Rikki est vide, je me rends donc à l'atelier. Je la trouve en compagnie de Raffé et d'Annie – le type avec la super tignasse qui était en cours avec moi au semestre dernier, et la petite blonde qui traîne toujours avec lui.

Depuis que j'ai cessé de fumer et qu'il s'est mis à neiger, je ne les ai presque pas vus. Ça me fait bizarre de les croiser ici pendant les vacances.

Je me demande comment ça se passe dans leurs familles respectives pour qu'ils soient sur le campus, à l'atelier, quelques jours après Noël.

Ils sont penchés sur une table où sont posées des formes en céramique blanche qui ressemblent à des bacs à glaçons. Armée d'une cuillère, Rikki tapote l'un des petits cubes, où je distingue une sorte de sable blanc étincelant.

— Le truc, c'est de faire bien attention à ne pas laisser trop d'air dedans, explique-t-elle. Sinon ça forme des bulles, et la fritte ne fond pas de façon homogène.

Raffé lève les yeux à mon approche.

— Tiens, salut, Leavitt.

— Salut, Raffé.

Annie me salue d'un battement de cils, comme d'habitude. Je n'ai jamais réussi à lui arracher trois mots. J'ai eu l'occasion de discuter avec Raffé en cours, mais c'était le genre de conversation polie qui ne mène nulle part.

« *Tu as fini de te servir de ça ?* »

— *Oui, vas-y, prends-le.*

— *Cool, merci. »*

— Vous êtes restés ici pendant les vacances ?

— Oui, on fait un projet indépendant avec Rikki entre les deux semestres.

— C'est quoi, le projet ?

— On apprend à couler du verre fritté, répond-il en remuant les doigts comme un magicien.

C'est grâce à l'influence de Rikki que Laurie s'est mis à travailler le verre. Avant il se contentait de ses gigantesques structures métalliques mais, maintenant, il veut aussi des marteaux en verre géants. D'ailleurs il ne plaisantait pas quand il disait que la logistique était une vraie saloperie. Ce n'est déjà pas simple de faire un modèle de taille réelle, mais en multipliant l'échelle par mille, c'est un cauchemar. Déjà, où est-ce que tu vas dégoter une quantité pareille de verre ? Comment tu te débrouilles pour fabriquer le moule qui va bien ? Et puis, surtout, où est-ce que tu vas trouver un four assez grand pour faire cuire un marteau de la taille d'une voiture ?

C'est précisément pour réfléchir à ce genre de problèmes qu'il me paie, et j'adore ça. C'est le travail le plus génial que je connaisse.

— Tu avais besoin de quelque chose ? me demande Rikki.

Tiré de ma rêverie, je me rends compte que je suis planté là, à regarder des petits bacs pleins de verre fritté.

— Oui. Enfin, non. Ça peut attendre. Je voulais vous parler, mais vous êtes occupée.

— Je peux bien t'accorder une minute. C'est pour Frankie ?

Je n'ose pas dire la vérité.

— Non, c'était pour les cours.

— Tu t'es inscrit au cours de design 3D avec Laurie, pour ce semestre ? lance Raffe.

— Non.

— Ah, bon ? Pourquoi ?

Je hausse les épaules.

— Parce que.

Rikki me jette un coup d'œil.

— À quoi est-ce que tu t'es inscrit ?

— Biologie, chimie organique, un séminaire d'économie et un cours de statistiques avancées.

— Ce sont des sciences, tout ça.

— Oui, enfin, l'économie, c'est une science sociale.

— Pourquoi tant de sciences ?

— Parce que c'est pratique.

Rikki s'esclaffe.

— Tu as déjà l'esprit pratique. Ce n'est pas ça qu'il te faut ; c'est de l'art.

C'est sa rengaine, à Rikki. Je dois faire de la place pour l'art dans ma vie. Je dois apprendre à jouer. Je dois m'autoriser à occuper davantage de place dans le monde.

Tout ça, je l'ai entendu tellement souvent que je pensais que ça cesserait de me toucher, mais non. C'est comme si Rikki grattait quelque chose de sensible en moi. Ça m'agace beaucoup, et je crois bien qu'elle le sait, en plus.

Je crois même qu'elle le fait exprès.

Le truc, c'est que j'ai beaucoup aimé ses cours. Ce n'était pas évident mais c'était chouette.

J'aime aussi beaucoup travailler pour Laurie.

Même l'histoire russe, le cours sur la musique dans la littérature afro-américaine et l'introduction à l'espagnol, ça m'a beaucoup plu, mais quand j'ai dû choisir mes options pour le semestre j'ai pris la bio, la chimie, l'éco et les maths, parce que je suis ici grâce à une bourse qui coûte 50 000 dollars par an et que je ne vois pas ce que je pourrais faire dans la vie avec un diplôme d'art.

Rien, sans doute.

Je ne peux pas gaspiller tout cet argent.

Rikki me regarde. Elle s'est fait des couettes et porte un gilet sans manches en fourrure bleue par-dessus une tunique en cuir noir. Le résultat devrait être ridicule, pourtant, sur elle, ces looks un peu barrés semblent parfaitement naturels.

À la voir, on pourrait croire que la vie qu'elle mène est accessible à qui veut – et qu'il devrait en être ainsi pour tout le monde.

Je me passe une main sur la gorge. J'ai trop chaud.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, précisément ?

Raffe sourit.

— Pour le moment on fait simplement des carreaux, pour avoir des échantillons. Annie, où est passé le bouquin ?

Annie lui tend un livre, et il me montre des pages entières de petits carrés de couleurs chatoyantes. Je pose quelques questions, obtiens des réponses, en pose donc quelques autres, et on se retrouve à discuter de la technique qu'ils utilisent, des problèmes qu'ils rencontrent et de ce qu'ils pourraient faire pour les régler.

Avant de comprendre ce qui m'arrive, j'ai une cuillère à la main et je tasse du verre fritté dans le bac dont Rikki se servait. C'est un travail méticuleux, qui exige une grande concentration. Il faut peser

tous les composants, les ajouter à la base par centigrammes et milligrammes. Chaque carreau contient dix grammes. « Tap, tap, tap. »

— Tu vois, ça, c'est le genre d'art que j'aime bien, dis-je.

— Pourquoi ? interroge Raffé.

— Parce que c'est de la technique et que la technique, c'est quelque chose que je comprends. J'aime bien avoir l'impression de résoudre un problème, comme quand Laurie a besoin de quelque chose et qu'il faut que je trouve un moyen d'arriver à un résultat donné mais, pour ça, je dois prévoir tout un tas de trucs et faire beaucoup de calculs avant que ça marche.

— Tu travailles avec Laurie ? me demande Raffé.

— Oui, je suis son assistant.

— Trop bien !

— Ouais, c'est génial. Ce qui serait parfait, ce serait de pouvoir faire ça à temps plein et sur le long terme, d'être l'assistant de quelqu'un comme Laurie.

— Tu n'as pas envie de fabriquer tes propres œuvres ? intervient Annie.

Penchée sur son petit entonnoir en métal, elle ajoute du pigment rouge à un petit récipient posé sur la balance.

Je suis sur le point de dire « je ne suis pas assez créatif », mais je me reprends.

Ces derniers temps j'essaie de remarquer quand je me complique la vie inutilement.

J'essaie de remarquer quand j'ai envie de quelque chose et que, au lieu de foncer, je me mets des bâtons dans les roues.

Ce que je remarque en cet instant, c'est que j'étais parfaitement à l'aise il y a quelques minutes mais que, maintenant, je transpire et je me sens... Je ne sais pas. Je me fais l'effet d'un sale cachottier, comme si j'étais en train de mater un porno pendant que Caroline est dans la chambre – chose que je ne ferais jamais, mais c'est le même genre de honte furtive, comme si j'allais me faire surprendre en flagrant délit.

Comme s'il m'était défendu de parler d'art.

Quand je me décide à prendre la parole, c'est pour demander :

— Comment vous faites pour savoir ? Comment vous... vous arrivez à convaincre les gens que c'est parfaitement légitime de faire ça ?

Raffé éclate de rire.

— Genre, les parents ?

— Non, pas les parents.

Soi-même.

C'est ça que je veux savoir. Comment me convaincre que j'ai le droit d'étudier l'art ?

Comment me sortir de mon ornière ?

Je repose ma cuillère.

— Par exemple, pour choisir vos cours. Vous avez une dominante, n'importe laquelle...

— Moi, c'est l'art, dit Raffé.

— Moi aussi, renchérit Annie.

— OK, mais admettons que ce soit autre chose et que vous deviez suivre des cours de bio pendant un semestre ou deux. Il vous faut encore choisir toutes vos options. Comment vous décidez quoi prendre ?

— Je regarde ce qui a l'air intéressant, répond Raffé sans hésiter.

— Oui, ou si j'ai entendu dire qu'un cours valait vraiment la peine, ajoute Annie. Le séminaire du professeur Gates sur les littératures de genre.

— D'accord. Moi, en revanche, je pense au métier que je pourrai faire après. J'essaie de choisir ce qui va me permettre de décrocher un boulot qui paie bien, ce qui va me donner l'impression d'avoir rentabilisé mes études.

— Alors, comment ça se fait que tu aies choisi cet atelier ? demande Raffe.

— Un peu par hasard.

— Le hasard a plutôt bien fait les choses, je trouve.

— Je ne sais pas. J'ai eu un B- pour le semestre.

— Rikki note sec.

Je tourne la tête, parce qu'il parle de Rikki comme si elle n'était pas là, et je me rends compte qu'effectivement, elle s'est éclipsée. Je n'ai même pas remarqué.

— Tu te souviens du projet où on devait faire une nature morte ? Ma pomme semblait tout droit sortie d'un livre pour enfants. Le mec à côté de moi, il avait tout le temps l'air complètement à côté de la plaque. Le type, il passe le semestre sur un nuage et puis, un jour, il sort des bleus, des noirs, des violets, des jaunes et des roses, et il nous peint une pomme. Il n'y avait même pas de rouge sur sa palette, et pourtant, quand il a terminé, c'était parfait.

— Ah, tu parles de Kyle ? dit Raffe.

— Je ne sais pas. Il ressemble à quoi, Kyle ?

— Un type tout sec qui demandait toujours à Rikki de tout répéter ?

— Oui, c'est lui.

— Il est super doué avec les couleurs, lui.

— Exactement. Kyle est créatif, alors il devrait faire de l'art. Moi, en revanche... Je ne veux pas passer mon temps à m'amuser et à gaspiller ma bourse si ça ne m'apporte rien au final.

— Ça t'a déjà aidé à décrocher un job, fait remarquer Annie.

— Oui, mais c'était un hasard.

— Il y a beaucoup de hasards, dans ton histoire, observe-t-elle d'une voix douce. Tu veux savoir comment je me suis retrouvée à étudier l'art ?

— Comment ?

— J'ai pris l'option au lycée, pour voir, et j'ai commencé à dessiner, à peindre, à sculpter. Quand la cloche sonnait, je n'avais jamais envie de partir.

— Idem, intervient Raffe. Sauf que moi, c'était ici. Mon premier semestre, je l'ai passé à l'atelier. J'oubliais de manger, j'oubliais d'aller faire la fête. Tout ce qui comptait, c'était ça, ici. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés, tous les deux.

— Vous ne vous inquiétez jamais de ce que vous allez faire après ?

— Rikki et Laurie s'en sortent plutôt bien, répond Raffe.

— Oui, mais tout le monde n'a pas forcément la chance et le talent de Rikki et Laurie. Qu'est-ce que tu feras si tu te plantes ?

Raffe sourit.

— Même si je me plante, j'aurai toujours mon diplôme de Putnam, et la preuve que je suis capable de travailler d'arrache-pied sur ce qui m'intéresse. J'aurai au moins appris à m'investir dans ce que j'aime et à communiquer cette passion au reste du monde. Ce n'est pas du temps perdu. Et puis, quand bien même, je crois que je m'en fous pas mal.

Il referme le couvercle d'un petit pot et l'agite pour mélanger les pigments.

— Mais d'ailleurs, mec, t'as quel âge ? me demande-t-il. Vingt ans ?

— Vingt et un.

— OK, donc tu as le droit de t'amuser, de faire des expériences, de toucher un peu à tout. C'est le

privège d'avoir vingt et un ans, non ?

— Et puis, rien ne t'oblige à n'avoir qu'une carrière, renchérit Annie. Tu peux étudier l'art et devenir prof, puis si tu te rends compte que tu détestes enseigner, tu peux bosser dans une station-service, et si ça te soûle tu peux te recycler en croque-mort. Il y a plein de façons de s'occuper.

— En croque-mort ?

— C'était juste un exemple.

Raffe repose son pot de verre fritté sur la table.

— Tu ne vas peut-être pas me croire, Leavitt, mais tu as beaucoup de talent, même si ce n'est pas le même que Kyle. Lui, son truc, c'est la couleur, mais toi, tu es précis et tu arrives à voir les choses sous plusieurs angles à la fois. Tu es super fort quand il s'agit de résoudre des problèmes, notamment parce que tu ne lâches jamais l'affaire. J'ai compris tout ça alors qu'on a seulement passé un semestre de cours ensemble, et je ne pense pas me tromper sur ton compte. La preuve : Laurie t'a embauché pour travailler avec lui.

— J'avais posé ma candidature, mais il n'a pas voulu de moi, intervient Annie.

— Il a aussi refusé Josh et Marvin, ajoute Raffe. Je ne savais même pas que tu avais postulé.

— C'est parce que je n'ai pas postulé. J'ignorais qu'il avait besoin d'un assistant, jusqu'à ce qu'il me propose le taf.

— Précisément. Tu vois ce que je veux dire ?

Je vois ce qu'il veut dire.

J'ai même l'impression de voir des possibles que j'ignorais jusque-là. C'est comme si, en faisant un pas sur ma gauche, j'avais découvert un nouveau chemin, qui n'est même pas semé d'embûches.

J'ai un carnet, à la maison, où j'ai noté toutes sortes d'idées de trucs que je pourrais faire ou construire si j'avais le temps et les ressources nécessaires. Ce carnet, je ne l'ai montré à personne, pas même à Caroline, parce que c'est terrifiant de me détourner du pratique et du raisonnable pour me consacrer à ce qui n'est peut-être pas rentable mais qui m'enthousiasme complètement.

Ma sœur est obsédée par ses dessins à base de quadrillages. Dès qu'elle en termine un, elle en commence un autre. Il n'y a que ça qui l'intéresse. Pourtant elle me répète que ce n'est pas vraiment de l'art, alors même qu'elle progresse à vue d'œil.

Ma grand-mère a des tonnes de couvertures qu'elle a tricotées elle-même. Elle les fait sans suivre un modèle, sans regarder, et elles sont super impressionnantes, mais si on la complimente, elle rétorque que c'est uniquement pour soulager son arthrite.

Elle ne fait pas ça parce que ça lui fait plaisir de fabriquer quelque chose de beau.

J'ignore si ce que j'ai envie de faire sera beau ou pas, mais j'ai envie d'essayer. J'ai envie de faire fondre du verre, de découper du métal, et j'ai cette idée de scier un arbre en tranches fines et de les suspendre verticalement, afin de montrer à quoi cet arbre ressemblait quand il était vivant tout en permettant de regarder à l'intérieur et de lire son histoire.

J'ignore si c'est de l'art.

J'imagine que c'en est si j'en décide ainsi – si ça fait réagir et réfléchir les gens.

Ce ne serait peut-être pas du grand art. Ce serait peut-être juste un mec qui s'amuse, mais je viens de trouver ce que je veux. Je veux m'accorder une chance d'essayer.

C'est ce que je veux pour moi-même mais aussi pour Frankie. En me voyant réaliser ça, elle va comprendre qu'elle a le droit de suivre ses propres rêves.

Je commence à me rendre compte que, si j'obtiens ce dont j'ai besoin, alors ma sœur aura ce dont elle a besoin aussi. Ce qui est bon pour moi et pour Caroline l'est également pour Frankie.

— Où est passée Rikki ?

— Elle est retournée dans son bureau, me répond Annie.

Je regarde l'heure et suis surpris de voir que je suis resté plus d'une heure. J'avais seulement prévu de m'arrêter cinq minutes. Il faut que je m'occupe du dîner. Cela dit, Caroline a déjà dû préparer quelque chose pour Frankie.

— Il faut que j'y aille. Merci de m'avoir montré tout ça.

— Tu ne veux pas rester manger avec nous ? propose Raffe. On allait justement aller se chercher quelque chose en ville.

— J'aimerais bien mais je ne peux pas.

— Ah. OK.

Ça me fait penser à la fois où Krishna m'a attendu à la fin des cours pour me forcer à venir à sa fête.

Il est à Chicago pour les vacances.

Je me promets de l'appeler ce soir.

— Ça vous dirait de venir chez moi, un de ces jours ? Pas ce soir, parce que je ne sais pas ce que Caroline a prévu, mais peut-être demain ? Ou après-demain ? Je vous préviens, j'ai une petite sœur de dix ans, alors si vous n'aimez pas les enfants...

Je laisse ma phrase en suspens.

Je crois que ce que je m'efforce de leur faire comprendre, c'est que je me traîne un sacré bagage. Je vis loin du campus avec ma copine et ma sœur. Je ne sais pas bien comment on fait pour avoir des amis, et il m'arrive d'être un sale grincheux parfois, mais j'aimerais bien discuter d'art avec eux.

Il se passe un an avant qu'ils répondent. Je me sens vieillir.

— J'aime bien les enfants, déclare Annie.

— Tu veux qu'on apporte quelque chose ? demande Raffe.

Et voilà.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

CAROLINE

Le printemps tarde toujours à arriver dans l'Iowa, d'habitude, mais cette année fut une exception. Les neiges de décembre cédèrent la place à un janvier givré, clair et bleu, cristallin.

Les yeux de West sous ce ciel étaient tout de feu et de glace.

Ses mains étaient froides sur ma peau quand il les glissait sous ma veste. Je hurlais sous le choc mais j'adorais ça.

Le choc d'avoir West – de pouvoir le garder.

Le choc que cette vie devienne peu à peu normale, avec ses journées bien remplies et ses soirées familiares, et qu'elle parvienne néanmoins à me surprendre et à m'émouvoir.

J'ai consacré le mois de février à écrire des articles, à répondre à des interviews téléphoniques et à passer à la télé. Je me suis levée aux aurores pour aller aux Quad Cities, où on me coiffait et on me maquillait avant le flash info du matin. J'ai vu mon nom dans le *Des Moines Register*, j'ai pris place face à huit sénateurs dans la salle de conférences d'un grand hôtel, et pas un seul d'entre eux n'a insinué que j'étais une salope.

Tous m'ont serré la main à la fin et m'ont remerciée pour le service que je rendais aux citoyens de l'Iowa.

En février, je me suis renseignée sur toutes les associations et tous les groupes d'action qui se battaient pour la même chose que moi. J'ai parlé avec des activistes et ai réfléchi aux personnalités qu'on pouvait inviter à nos réunions.

J'ai commencé à organiser un avenir sans barrières à l'horizon.

En février, Frankie s'est fait une copine, Nadine, et l'a invitée à venir jouer à la maison une fois, puis deux, puis autant que possible.

Quinn est rentrée de Florence, et j'ai passé du temps avec elle pour voir toutes ses photos et l'écouter raconter ses aventures italiennes.

J'ai passé plus de temps avec Bridget, aussi, et j'en ai appris plus sur sa relation avec Krishna, prête à lui prodiguer des conseils dont, en fait, elle n'avait pas besoin puisque les choses se déroulaient à merveille.

Frankie a entamé les séances d'art-thérapie, et ses cauchemars se sont un peu calmés. Mes insomnies aussi.

Ce mois de février, c'était West à l'atelier, West travaillant aux côtés de Laurie ou discutant avec Raffae et Annie, West qui s'est mis à me raconter ses projets en cours, ce qu'il voulait essayer, ce qui n'avait pas marché mais il avait une meilleure idée, une autre idée, une nouvelle idée.

J'ai pris cinq kilos en février.

Puis est arrivé mars, et il s'est mis à pleuvoir. Le monde s'est changé en une grosse mare de boue. La neige a fondu. Le paillason est devenu uniformément brun. On devait poser nos chaussures sur des sacs-poubelles pour éviter de salir partout.

Les vacances de printemps ont marqué l'anniversaire du départ de West pour l'Oregon. On a confié Frankie aux Collins et on est allés dîner au restaurant à Iowa City. Entrée, plat et dessert en tête à tête aux chandelles, à s'échanger nos assiettes, tellement de choses à nous dire.

J'ai ri aux éclats pendant ce dîner, parce que ma vie était devenue tellement foisonnante qu'elle débordait. Puis, dans la voiture, West m'a serrée dans ses bras tandis que la pluie tambourinait sur le toit et m'a embrassée jusqu'à ce que j'en perde le souffle et recommence à rire.

Puis il y a eu les crocus.

Avril a entraîné le soleil à sa suite. Il a séché le monde, et les premiers brins d'herbe ont commencé à pointer. Il fallait organiser les entraînements de rugby, les réunions avec les activistes. Chaque jour il y avait un nouveau contact à établir, un reporter à rappeler, un nouveau but à atteindre.

Voilà ce que serait mon avenir.

Plein de changements. Plein de vie.

Débordant de mots et de rires, de mains froides et de lèvres chaudes, même sous la pluie battante.

Il fait froid dans le cabinet de l'avocat.

Dehors, la température est parfaite, vingt degrés sous un grand soleil, ce qui n'arrive jamais dans l'Iowa en avril. Du coup, tout le monde ne parle que du Gulf Stream et du réchauffement climatique.

À Putnam, c'est l'un de ces après-midi où les hordes d'étudiants blafards sortent de leur dortoir en clignant des yeux face à tant de lumière et étendent des couvertures dans l'herbe. Les garçons retirent leur tee-shirt et jouent au Frisbee. Les filles font mine de se plonger dans des manuels ou des notes de cours alors que ce qui les intéresse réellement, c'est le défilé de torsos nus.

Je suis assise à une longue table ovale avec, d'un côté, l'avocat et mon père et, de l'autre, West et

Frankie. En face, Nate est flanqué de son avocat et de ses parents.

Ce n'est pas comme ça que les choses se passent normalement, comme mon père me l'a répété des dizaines de fois.

Ce n'est pas l'usage de signer les papiers en présence de la personne qu'on accuse.

Ce n'est pas non plus l'usage d'amener son copain, et encore moins une fillette trop jeune pour pleinement comprendre à quoi elle assiste.

« *D'habitude ça ne prend pas non plus quinze semaines pour négocier un accord à l'amiable, ai-je rétorqué à mon père. Pourtant je t'ai laissé faire, alors lâche-moi du lest.* »

Le document est ridicule. Je ne sais pas pourquoi je m'attendais à un gros dossier relié et couvert de Post-it alors que j'ai contribué à choisir chacun des termes de ce contrat.

On s'imagine toujours que les grands virages de notre existence vont être clairement signalés alors que, la plupart du temps, les changements importants surviennent quand on n'y fait pas attention.

Ni garde-fou ni panneau « sans issue ».

Seulement six pages, quinze paragraphes, avec une ligne à la fin pour que je puisse signer.

— Paraphez ici, me dit mon avocat.

Je m'exécute puis le regarde passer le document à Nate.

Je ne connais plus l'homme qui tient un stylo en face de moi. Je l'ai quitté avant la rentrée de notre deuxième année, et maintenant la troisième touche à sa fin. Nous ne sommes même plus des ex.

Nous sommes des inconnus.

Le père de Nate se saisit des quelques pages pour les lire avant de le laisser signer. Nate se retrouve donc comme un con avec son stylo à la main dans le silence gêné de cette grande pièce froide.

Il croise mon regard.

Je le soutiens.

C'est un jeune homme blond dont les mèches sont plus claires au bout, avec une petite barbe de trois jours sur ses joues rondes et de grands yeux bleus. Il est venu en costume-cravate.

Il affiche ses privilèges par ses vêtements et par son expression agacée, comme s'il avait été convoqué là sans raison, que sa patience était à bout face à cette perte de temps précieux.

Face à cette exigence qu'il me regarde dans les yeux.

Face à cette mise en scène qui n'est sans doute pas de son goût.

Dès que son père repose le document devant lui, il signe à la fin, paraphe où lui indique l'avocat, puis fait glisser les feuilles dans ma direction.

— Voilà. T'es contente ?

Il pourrait se passer plusieurs choses en cet instant.

West pourrait sauter par-dessus la table pour lui en coller une.

Je pourrais demander à rester seule avec Nate pour lui dire tout le bien que je pense de lui avant que l'accord entre en vigueur et que je sois tenue de ne plus lui adresser la parole.

C'est ce que je pensais faire, au début. J'en ai rêvé.

J'avais même réfléchi à ce que je lui dirais pour l'atteindre en plein cœur, et lui faire comprendre la gravité de son erreur et de ses conséquences.

J'avais un petit discours tout prêt.

Mais ce qui vient de se passer dans cette salle froide comme une tombe, ce n'est pas ma vie. Tout le monde est habillé comme pour un enterrement, parce que ça marque la fin de quelque chose – le dernier acte d'un drame qui s'est révélé tour à tour difficile et douloureux, complexe et enrichissant.

J'en ai appris plus sur moi-même au cours de ces épreuves que pendant toutes les années qui avaient précédé.

Ce que m’a fait Nate ne s’effacera jamais. Ma colère ne me quittera jamais, parce que ça ne cessera jamais de revenir me hanter. Il m’a attaquée sauvagement, avec les armes dont il disposait, et il a changé les contours de mon être.

Il a changé mon avenir.

Il a rendu ma vie plus difficile.

Pourtant me voilà, entourée de West, de Frankie et de mon père – ces gens que j’aime par-dessus tout. En sortant de cette pièce, je vais remonter dans le pick-up de West, baisser la vitre et passer la main au-dehors pour sentir le vent printanier filer entre mes doigts.

De retour à Putnam, je vais enfiler un short, dénicher une grande couverture et aller m’allonger sur une des pelouses du campus pour faire semblant de réviser tout en regardant les mecs jouer au Frisbee torse nu.

Puis je vais rentrer à la maison, et dîner en compagnie de West et de sa sœur, à qui je vais expliquer pourquoi on l’a emmenée avec nous aujourd’hui, ce que ça signifie pour ma vie et mon avenir – pour le sien.

Ce que ça signifie d’être une femme dans ce monde.

Une fois qu’elle sera endormie, je vais fermer notre porte à clé, me déshabiller et me lover contre West, mon copain, mon mec, l’amour de ma vie. Je vais l’embrasser, le lécher, le baiser, glisser contre sa peau à la lueur douce de la lampe de chevet, je vais haleter à son oreille et lui dire que je l’aime, je l’aime, je l’aime tellement !

Tout ça m’appartient.

Nate ne peut pas me le reprendre.

« *T’es contente ?* » me demande-t-il comme une accusation.

Ma réponse est toute simple. Elle tient en un petit mot.

— Oui.

— Putain, c’est flippant, ton truc.

— Ce n’est pas flippant, c’est provocant.

— Moi, ça me fait flipper. J’en ai les boules qui se rétractent.

— Ça, ce n’est pas mon problème.

— Ben, si, c’est toi qui as fait ça. Tu as fabriqué un truc qui me rétracte les boules, alors assume.

— Tu pourrais cesser de parler de tes boules ?

— Mes boules sont un élément pertinent de cette conversation.

— Une conversation dont je me retrouve exclue faute de boules. Trouve-toi une autre métaphore.

Le bâtiment d’arts plastiques a de très longs couloirs. Tard le soir, quand ils sont déserts, les sons portent super loin. Je suis entrée par le côté le plus proche de la bibliothèque, ce qui veut dire que j’ai pu suivre cet échange le temps d’arriver jusqu’à l’atelier.

J’ai eu tout le loisir d’identifier qui parle. Celui qui tient à évoquer ses boules, c’est West, et c’est Annie qui proteste. Quant à Raffe – je le comprends en passant la porte et en découvrant de quoi ils discutent –, il est l’auteur de l’œuvre la plus bizarre que j’aie jamais vue.

Il s’agit d’une chaise en métal renversée. Par terre, collée au-dessous du siège, il y a une poupée de chiffon habillée comme un adulte, avec une perruque rousse miniature, un petit costume et des chaussures.

Sauf qu’au lieu d’un visage de poupée, elle a des traits humains, projetés sur le tissu et qui bougent. Elle parle.

— Oh, putain, c'est flippant ! dis-je.

Ils se retournent d'un même mouvement. West a un grand sourire aux lèvres.

— Ah, tu vois !

Je me tourne vers Raffé.

— Tu as fait ça exprès ?

Raffé sourit. S'il portait une salopette, il passerait les pouces sous les bretelles, tellement il est fier.

— Eh oui !

— Pourquoi ?

Annie pousse un petit grognement.

— Pitié, ne lui demande pas pourquoi.

— Mais...

Alors West s'approche de moi et m'entraîne vers l'autre bout de la pièce.

— Viens voir ça !

Il a une trace brune sur la pommette. Son tee-shirt est constellé de petites taches blanches qui n'étaient pas là ce matin, j'en suis presque sûre. Il porte le jean qu'il met tout le temps pour aller à l'atelier, et dont le bleu a quasiment disparu sous les couches de peinture, de vernis, de graisse et de je ne sais quoi d'autre.

Ce jean me met dans tous mes états.

C'est un truc de fou. Il ne faut surtout pas que West l'apprenne. Il n'en finirait plus de me taquiner avec ses sourires coquins et ses petits airs autoritaires.

Je ne m'autorise donc qu'un bref coup d'œil à ses cuisses, là où il a dû s'essuyer les mains un millier de fois, y laissant un souvenir de chacun de ses projets.

Il y en a eu tellement au cours du semestre ! Si c'était quelqu'un d'autre que West, je m'inquiérais peut-être – on pourrait voir dans cette prolifération le symptôme d'une névrose – mais je le connais trop bien. Je sais ce que ça signifie quand West me fait asseoir et me dit de fermer les yeux avant de se mettre à fouiller dans l'un des placards de l'atelier.

Ça signifie qu'il a une idée qui l'enthousiasme.

Il a quelque chose à me montrer.

Il a enfin trouvé la liberté de tenter toutes sortes d'expériences, de faire des erreurs, de gâcher des matières premières, de se tromper.

Je ne l'ai jamais vu aussi heureux.

Je l'entends poser son carnet sur la table et le feuilleter un instant.

— Regarde ça.

J'ouvre les paupières et vois ce qui ressemble au diagramme d'un arbre explosé. Le tronc, les racines, les branches, séparés les uns des autres comme s'ils flottaient dans l'air. J'ai du mal à comprendre le sens de cette image, et ça ne m'aide pas beaucoup quand West commence à disposer des tranches d'arbres et des tubes métalliques devant moi.

Il entreprend d'assembler les différentes pièces, tout en me parlant de mèches de perceuse et d'autres outils, en me racontant qu'il a essayé le Plexiglas mais que c'était trop banal, alors il a pensé à des tubes de plomberie en cuivre parce que ça formerait un joli contraste avec le bois, et puis Laurie lui a suggéré de se renseigner sur le matériel des chimistes, surtout les systèmes anciens, qui ont une certaine élégance surannée et...

Il parle et parle. Les mots se bousculent sur sa langue et, pendant ce temps, il est en mouvement perpétuel. Il se déplace d'un pied sur l'autre, tend le bras vers un tube, passe des fils pour faire tenir l'ensemble.

J'adore le regarder bouger.

West en mouvement, ça me fait au moins autant d'effet que le jean.

C'est même pire, parce qu'il le sait pertinemment.

Quand il travaille avec bonheur, comme ça, il entre dans une espèce de transe fluide qui déboulonne complètement les portes de ma libido. J'observe les muscles qui se contractent et se relâchent sous sa peau. Je regarde ses cuisses se mouvoir sous ce satané jean, ses fesses, ses épaules. Plus que tout, j'admire sa bouche. J'adore le voir si animé, débordant d'idées et d'informations sur ce qui l'intéresse tellement.

Et puis, pour moi, ça a toujours été sa bouche, si grande, si expressive...

C'est West, mais encore plus West qu'avant – un peu plus West chaque jour.

— Qu'est-ce que tu en penses ? me demande-t-il.

— Hein ?

Il incline la tête sur le côté.

— Tu ne m'écoutais pas.

— Si, je t'écoutais.

Il plisse les yeux, un demi-sourire au coin des lèvres.

— Menteuse. Tu as l'air ailleurs.

— Pas du tout.

Pourtant, alors même que je m'efforce de nier, j'écarte un peu les jambes et pose les coudes sur la table pour cambrer le dos, parce que ça fait reculer mes hanches et que j'en ai besoin.

West s'assied sur la table, ce qui place ses cuisses juste sous mon nez. Raffe et Annie ne font pas attention à nous. West se penche sur moi et murmure :

— Qu'est-ce que je te disais, Caro ?

— Tu parlais de tubes en cuivre.

— Ça, c'était il y a un moment, déjà.

— De matériel de chimie.

— Tu chauffes...

— D'adhésifs.

Il m'effleure le front du bout des lèvres.

— Trop facile. Je parle quasiment tout le temps d'adhésifs.

Il dit ça d'une voix grave et rauque, comme s'il m'annonçait qu'il allait me retirer ma culotte et s'agenouiller devant ma chaise. Un frisson me parcourt l'échine, érige mes tétons au passage et vient s'échouer entre mes jambes avec un baiser mouillé.

West me décoche un grand sourire lascif.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? Je croyais que tu avais une dissertation à finir.

C'est vrai, mais j'en ai eu marre. J'étais toute seule au troisième étage de la bibliothèque. Mon esprit a commencé à vagabonder, ce qui comporte toujours un risque, parce qu'il s'y est passé des choses entre West et moi.

Ce sont des souvenirs propres à me déconcentrer et à me convaincre que j'ai bien le droit de faire une petite pause et d'aller voir West à l'atelier, des fois qu'il s'ennuierait.

West ne s'ennuie jamais quand il travaille à l'atelier.

En revanche, il est rarement contre l'idée de faire une petite pause avec moi.

— Ta sœur passe la nuit chez Nadine, fais-je remarquer.

Il sourit de plus belle, les yeux luisants.

— Je sais.

— Alors je me disais...

Je dessine un cercle sur sa cuisse.

— Tu te disais... ?

— Je me disais qu'on pourrait faire quelque chose dont on n'a pas l'occasion d'habitude, au lieu de passer la soirée à travailler chacun de son côté.

— Tu veux qu'on aille au Forum ? On pourrait partager une pizza.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'une pizza.

— Alors de quoi tu as envie ?

Je croise les bras sur ses cuisses, juste pour le plaisir de le sentir. Il se penche encore un peu, si bien que nos nez se touchent presque.

— Je ne sais pas. Je ne vois rien qui me branche.

— Je suis sûr que je pourrais te faire changer d'avis.

— Je ferais peut-être mieux de retourner à la bibliothèque.

— Je te raccompagne.

Il descend de la table, fouille dans son sac et en ressort quelque chose qu'il met directement dans sa poche.

— Je raccompagne Caro à la bibliothèque, je reviens, lance-t-il en passant devant Raffaele et Annie.

— Bien sûr. C'est tout à fait plausible, rétorque Raffaele.

— Si tu n'es pas revenu quand on part, tu veux qu'on range tes affaires ?

— Oui, merci, dit West.

Il pose une main au creux de mon dos et me pousse gentiment.

On s'approche de l'escalier qui est à l'autre bout du couloir.

— Où est-ce qu'on va ?

— On monte, répond West. Les dames d'abord.

Je passe devant, pensant qu'il veut m'emmener à l'étage, où il y a de salles de musique vides, mais alors qu'on approche du palier, West glisse une main entre mes jambes et la referme sur mon sexe.

— Continue.

J'obéis, trempée de désir.

Qu'y a-t-il au deuxième étage ? Il me semble que c'est des bureaux. Aurait-il la clé de l'un d'eux ? Ou alors, on va aller se cacher dans des toilettes, ce qui n'est pas hygiénique du tout, mais il a les mains sur mes fesses et je respire super vite, trop excitée pour me soucier de notre destination, pourvu qu'on y arrive vite.

Je m'arrête au deuxième.

— Et maintenant ? Je vais où ?

Il remonte la main entre mes cuisses et fait passer le talon de son pouce contre ma fente.

Je sens les muscles de mes jambes fondre.

— Continue.

— Mais où ?

— Monte, lance-t-il en refermant la main.

Je ferme les yeux et me mords la lèvre.

Quelques marches plus loin, on arrive à une porte fermée. West agite une clé devant mes yeux.

— C'est le toit ?

Il me retourne, me plaque contre la porte et m'embrasse si brusquement que je manque de défaillir.

Est-ce possible de s'évanouir d'avoir gravi un escalier sous l'effet d'un désir insupportable ?

Apparemment, oui.

Il avance un genou entre mes cuisses, m’agrippe la taille et me soulève, si bien que je me retrouve sans défense. Je me perds dans ses baisers, dans ses bras, dans la chaleur dure de son érection et dans le gémissement qu’il pousse quand j’en caresse le contour à travers son jean avec mes doigts, puis mes ongles.

— Prends-moi ici, vite !

— Non.

— Je t’en supplie !

Il me repose et recule d’un pas.

— Sur le toit.

— Alors, ouvre cette porte.

Il m’écarte, déverrouille la porte puis m’entraîne à sa suite.

— Comment ça se fait que tu aies une clé ?

— C’est le passe-partout de Laurie.

— On donne des passes aux étudiants ? C’est carrément de l’incitation à aller fornicuer sur le toit.

— On est d’accord. Je suis surpris qu’il n’y ait pas déjà vingt couples ici.

Il me prend par la main et, un instant plus tard, nous tournons à un coin.

— Et voilà !

— Qu’est-ce que c’est ?

— C’est de l’herbe.

— Oui, d’accord, mais...

Je me tiens devant un carré de pelouse d’environ 5 mètres de côté. De la pelouse toute bête, sur le toit du bâtiment des arts.

— C’est le projet de quelqu’un ?

— C’était une expérience qui visait à recréer une prairie sauvage, je crois. Enfin, c’était il y a longtemps. Maintenant c’est juste un carré d’herbe que Rikki tond de temps en temps.

— Pourquoi ?

— Parce que c’est Rikki. Déshabille-toi.

— Ici ?

— Je veux te voir toute nue sur cette pelouse dans trente secondes. Tu ne vas pas le regretter.

— Oui, mais il y a peut-être des tiques.

— Comment veux-tu qu’il y ait des tiques ?

— Je ne sais pas, moi.

— Il n’y a pas de cerfs ni de renards, ici, Caro. Pour qu’il y ait des tiques, il faut qu’il y ait un animal porteur.

— On est des animaux porteurs, nous.

— Il faudrait qu’il y ait vraiment beaucoup de monde qui vienne faire des cochonneries sur ce toit.

— Mais...

— Chut.

— Mais...

Il pousse un soupir agacé et retire son tee-shirt. Le clair de lune épouse les muscles de ses épaules et prête à sa peau une lueur bleutée, pailletée de chair de poule.

West torse nu dans ce satané jean...

Quand il défait le bouton, je m’avance pour ouvrir sa braguette moi-même. J’ai besoin de le toucher.

Il repousse ma main.

— Déshabille-toi, Caro.

— Oh, ça va !

Il est nu avant moi, ce qui veut dire que, quand j'enlève ma jupe, c'est avec son regard sur moi. Je me tiens devant lui en culotte et soutien-gorge. Je frissonne de froid – un peu – et de désir – beaucoup.

— Viens, West.

— Allonge-toi.

— Toute seule ?

— Allonge-toi sur l'herbe, Caro.

— C'est bizarre.

— Je sais.

Je m'exécute, parce que c'est certes un peu étrange mais pas au point de me mettre mal à l'aise. Et puis, ce n'est pas souvent que West me demande des choses qui sortent de l'ordinaire. Je n'ai aucune raison d'avoir peur.

Il m'aime et m'apporte son soutien, me redonne confiance en moi quand j'en ai besoin, prend ma défense, me fait rire, me fait jouir... Il me rend plus heureuse que n'importe qui d'autre.

Alors, oui, je veux bien m'allonger nue dans l'herbe si ça lui fait plaisir.

Les brins en sont plus raides que je ne m'y attendais, et me chatouillent le dos et la nuque. Ils sont frais contre mes jambes et mes fesses.

West s'agenouille à côté de moi.

— C'est ton nouveau fantasme, de faire l'amour à l'air libre ?

Il secoue la tête.

— Sur les toits, alors ?

— Non plus. Je voulais juste te voir nue sous les étoiles. J'ai envie de ça depuis notre premier baiser.

Il me caresse le cou puis passe sa main entre mes seins, au-dessus de mes tétons sans réellement les toucher, puis descend lentement en effleurant le fin duvet de mon ventre.

Il remonte, me taquine.

Je ferme les paupières, sinon, c'est trop. L'intensité de son regard. Les rayons de lune sur sa peau.

Il pose un coude à côté de moi et approche son visage tout près, ses yeux et ses lèvres, son menton, sa mâchoire, sa bouche... exactement comme cette nuit-là, quand on est montés sur le toit de ma maison, pourtant tout a changé ou presque.

Ce soir-là j'avais fumé et j'avais peur.

J'entendais des voix insultantes dès que je fermais les yeux et je ne savais pas quoi faire de West parce que j'avais envie de lui mais, en même temps, je ne voulais pas qu'il me blesse.

Je le dévorais des yeux, fascinée par son visage, par les formes qui le composaient, par les battements de son cœur, par le souffle de vie chaude qui le parcourait.

— Viens, dis-je.

Il se penche sur moi et m'embrasse. Il s'approche encore et me réchauffe de son corps tout en glissant enfin un doigt en moi.

— Tu es toute mouillée.

— Sans blague.

— Fais gaffe, je vais finir par croire que je te plais.

— Ne va pas attraper la grosse tête. J'espérais juste trouver quelqu'un sur ce toit qui se dévoue pour me faire jouir.

— Quelqu'un qui n'a rien contre les meufs autoritaires.

— Ne m'appelle pas comme ça, je ne suis pas une meuf.

Il passe son pouce contre mon clitoris, m'arrachant un petit cri, et murmure quelque chose qui ressemble à « je t'appelle comme je veux ».

— Attention, ajouté-je une fois que j'ai repris mon souffle. Si tu continues comme ça, j'irai me trouver quelqu'un d'autre pour être ma première dame.

Il faut croire qu'il en a assez de mes provocations. Quand il reprend la parole, c'est pour me donner un ordre.

— Écarte les jambes.

Alors il plonge en moi – fort, de plus en plus fort.

Il va vite, ses doigts mordent la chair tendre de mes hanches.

Waouh !

— Tu ne mentais pas quand tu disais que tu en avais envie, observé-je, haletante.

— J'envisageais de venir te voir à la bibliothèque.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis le déjeuner.

J'éclate de rire, puis je me tais, parce que ses puissants coups de reins me coupent le souffle, tendent mon corps comme un arc et me font vibrer.

West dépose des baisers dans mon cou, derrière mon oreille, le long de ma gorge.

Le monde sent merveilleusement bon, une odeur verte et fraîche.

Je ferme les yeux et, quand je les rouvre, les étoiles sont éparpillées dans le ciel comme des diamants échappés au hasard.

West trouve mon clitoris avec son pouce et commence à le masser en petits cercles entêtants.

De l'autre main il me caresse l'épaule, le bras, puis descend le long de ma cuisse et me fait remonter le genou.

Il me regarde dans les yeux.

On s'envole – loin, très loin, encore plus loin.

Tant qu'il est avec moi, je ne suis jamais perdue.

HORIZONS

CAROLINE

Je ne connais pas grand-chose de meilleur dans la vie qu'un plaquage réussi.

En gros, tout en haut de ma liste des trucs que j'adore et que je veux faire le plus souvent possible, il y a les orgasmes et les plaquages. Il m'arrive parfois de me dire que les plaquages, c'est encore mieux, même si la probabilité de se prendre un coup dans la figure est aussi beaucoup plus élevée.

La première fois que j'ai réussi à plaquer une autre joueuse sur un terrain de rugby, j'ai eu l'impression d'avoir décrypté un code – d'avoir découvert un secret que, jusque-là, les hommes avaient jalousement gardé. Quand on les regarde faire, on a l'impression que c'est un truc de sauvages, qu'il faut être soit dans une rage folle soit planqué sous des protections pour oser se lancer.

Pendant ce temps, les femmes regardent des tribunes en buvant du chocolat chaud, et rien n'indique que cette activité puisse nous plaire – que nous ayons le courage ou la force de faire la même chose.

Avant j'étais une gentille petite fille. J'allais m'asseoir dans les tribunes. Je suivais sagement les règles, je travaillais bien à l'école pour avoir de bonnes notes, je sortais avec un gentil garçon que j'avais fait poireauter longtemps avant de coucher avec lui.

Ce n'était pas précisément ce que je voulais mais ça s'en rapprochait suffisamment pour que j'y croie.

Il semblerait que les gentilles filles – des filles intelligentes, pourtant – grandissent avec la certitude que, si elles suivent bien toutes les règles, le monde va les récompenser en leur accordant ce qu'elles veulent.

Alors on se met en rang et on attend, mais personne ne vient jamais faire la distribution. Le pire, c'est que plus on fait la queue, plus on risque de récolter des rations de galère.

J'étais une gentille fille, mais ça ne m'a pas réussi.

Alors que ma troisième année à Putnam touche à sa fin, je ne suis plus la même personne. Je suis sortie de la file d'attente.

J'ai changé.

Jour après jour, je m'efforce de devenir moi-même. Il y a une chose que je n'avais jamais comprise avant, c'est que j'ai le droit d'essayer tout ce que je veux. Tous les sports, toutes les activités – tout m'est offert pourvu que je sois prête à faire l'effort nécessaire.

Je sais qu'il y aura des jours où ce sera dur.

Je sais qu'il y aura des gens qui m'en voudront.

Ce n'est pas grave.

Ce n'est pas grave du tout, parce que ce dimanche matin d'avril, je suis sur le terrain de rugby de Putnam College et je sens la terre meuble sous mes crampons, l'odeur du fumier dans les champs, douce et piquante, portée par le vent qui agite ma queue-de-cheval.

Quand je regarde vers la ligne de touche, je vois Krishna, Frankie et West installés sur une couverture. Le sourire éclatant de Krishna. Le visage rayonnant de Frankie quand Krishna la taquine et que West la chatouille jusqu'à ce qu'elle s'affale en travers de ses jambes, pliée de rire.

Quand je regarde à ma droite je vois mon amie Quinn, grande et solide, méchamment drôle.

Quand je regarde à ma gauche je trouve mon amie Bridget, toute pâle et menue avec sa tignasse rousse, mal à l'aise parce que c'est la première fois que j'arrive à la traîner sur un terrain de rugby.

Je lui ai dit de ne pas s'en faire. Les plaquages, c'est facile. Tout ce qu'il faut pour y arriver, c'est la volonté de se jeter sur les jambes de l'adversaire et le refus formel de lâcher prise.

C'est tout.

Je vous jure.

Je ne suis ni très grande ni très costaud mais je serais capable de faire tomber une femme de 150 kilos par la seule force de ma volonté. Je pourrais plaquer un éléphant.

Une équipe d'inconnues se sont alignées en face de nous, en maillot rouge et noir, l'air déterminées et les joues rouges, les cheveux fouettés par le vent. Elles sont prêtes, elles aussi. On va toutes se lancer.

On va lancer un ballon ovale, le rattraper puis courir aussi vite que nos jambes le permettent.

On va repérer la porteuse de la balle, lui foncer dessus et se jeter sur elle jusqu'à ce qu'elle s'aplatisse et qu'on se retrouve toutes emmêlées en un fouillis haletant et suant de bras et de jambes tachés de terre et d'herbe.

J'ai la force et le cran d'obtenir ce que je veux, depuis toujours.

Comme tout le monde.

C'est ce que je dis à West quand il lui arrive de perdre courage. Je serai toujours à ses côtés pour le lui rappeler.

C'est ce que je répondrai à Frankie quand elle me posera des questions, quand elle doutera d'elle.

Ça ne demande pas de talent particulier de se défendre contre le monde et de se rebeller contre ses tentatives pour nous mettre dans des cases, nous poser des limites et nous empêcher d'avancer. Il suffit de savoir ce qu'on veut accomplir. Il faut

savoir quels sont ceux qu'on veut avoir à ses côtés et ce qu'on est prêt à sacrifier pour mériter leur loyauté.

Il faut s'autoriser à vouloir ce que l'on veut, jusqu'au bout, même si c'est terrifiant.

Il ne faut pas s'alarmer si ces désirs et ces besoins sont comme un puits sans fond, et si la peur est si grande qu'elle empêche de respirer.

Au final, la peur ne compte pas – pas plus que la douleur.

Il arrive de se prendre un coup en pleine figure. Le désastre fait hurler tout le système nerveux, et puis ça passe.

C'est passé, tu es de l'autre côté, tu peux continuer de foncer vers la vie que tu veux.

Moi, j'ai trouvé la mienne. Je suis là où je veux, entourée de mes amis, West à portée de vue, notre drôle de petite famille heureuse et réunie.

J'en suis là parce que je m'en suis donné les moyens.

J'ai couru après mon rêve ; je me suis jetée dessus et je l'ai plaqué de toutes mes forces. Je ne le lâcherai pas.

Devant moi se profile tout le bien que je peux faire dans ce monde.

Je n'ai pas peur.

J'en suis capable.

WEST

— Je me demande pourquoi on ne faisait pas ça, l'an dernier, lance Krishna. En fait, je me demande pourquoi je n'ai pas fait ça tous les dimanches depuis le début de mes études.

On est assis dans l'herbe à côté du terrain. On se fait passer la flasque de whisky de Krishna en regardant des filles couvertes de boue se rentrer dedans violemment. À une dizaine de mètres de nous, Frankie est en adoration devant Quinn, qui fait une petite pause après avoir joué toute la première mi-temps.

À moins que ce ne soit le quart-temps.

Je ne comprends rien du tout à ce sport, mais je suis d'accord avec Krish. Il y a sur cette pelouse une trentaine d'étudiantes qui se courent après et se jettent à terre, et je ne connais rien de meilleur.

— Comment tu as fait pour me cacher ça pendant tout ce temps ? interroge Krishna. Tu devais pourtant te douter que je serais prêt à tuer pour assister à ces matchs. Maintenant je ne vais plus en rater un. Je ne vais plus les lâcher. Je vais devenir leur mascotte, tiens !

— Je ne pouvais pas savoir, c'est le premier match que je vois.

— Sérieux ?

— J'avais toujours du travail.

Krishna pousse un soupir exaspéré.

— Je te l'ai toujours dit : « Travaille moins, tu ne seras pas jeune toute ta vie. »

— Tu me disais aussi plein de conneries, du genre : « Ne t'attache pas à une seule meuf. »

Je le vois parcourir le terrain du regard jusqu'à ce qu'il aperçoive Bridget. C'est de loin la plus minus, la plus crevette et la plus crottée de toutes, mais elle tient le choc. Elle passe les bras autour du cou de Caroline puis se met à sautiller, glisse dans la boue et se retrouve sur le cul.

Caroline tombe à genoux à côté d'elle, obligée de se retenir avec les mains tellement elle rit.

Pendant tout ce temps, j'ai manqué ça. Je n'en reviens pas.

Je n'en reviens pas d'être ici aujourd'hui, de pouvoir profiter de tout ça.

Je m'épanouis.

On s'épanouit, tous les trois. Il n'est plus question de survie.

Alors je repense à Silt. L'an dernier j'y suis retourné en croyant que je ne reverrais plus jamais Caroline.

Je pensais que rien ne pourrait être plus dur que de la quitter mais je me trompais.

C'était encore plus dur que ça.

Beaucoup trop dur.

Je suis rentré dans l'Oregon en me figurant que j'étais le shérif et que j'allais affronter mon père, mais le duel qui m'attendait n'était pas celui que je croyais. Il y a bien eu des coups de feu, comme dans un western, mais je n'étais même pas là. Je me suis retrouvé tout seul dans les rues d'une ville fantôme sous le soleil de midi, tandis que les bords de l'écran se noircissaient et se resserraient peu à peu.

C'est Caroline qui m'a tiré de là, qui m'a fait passer par cette tête d'épingle pour me ramener vers la lumière.

C'est Caroline, depuis le début. Ce jour où elle a posé la main sur mon dos à la bibliothèque, où elle s'est presque frottée à ma cuisse avant de me dire de la laisser tranquille – comme si j'en étais capable –, elle a vu en moi quelque chose que j'ignorais complètement.

Elle sait qui elle est et elle sait qui je suis. Elle sait qui nous sommes ensemble.

J'ai joué beaucoup de rôles depuis que je la connais – celui du guide, du méchant, du pionnier, de l'exilé – mais je n'ai jamais été le shérif, parce que je ne comprenais pas ce que ça impliquait.

Le rôle du shérif n'est pas de vaincre le mal. Son rôle est de garder un œil sur l'avenir. Il fait respecter la loi et appliquer les règles ; il est le poing qui empêche le chaos de gagner.

Tu ne peux pas être le shérif si tu n'as qu'un adversaire contre qui te battre.

Il te faut aussi des raisons de te battre.

Frankie en pleine conversation avec Quinn au bord d'un terrain de rugby, les mains dans les poches d'un jean à sa taille, un grand sourire aux lèvres, les yeux plissés face au soleil.

Caroline qui roule sur le dos et lève les bras vers le ciel en riant.

Un carnet de croquis plein d'idées. Un lot de tubes en cuivre. Un projet.

C'est facile.

C'est ma vie.

REMERCIEMENTS

Je mets toujours beaucoup de moi-même dans les histoires que j'écris. Pour celle-ci, je me suis servie de tout ce que j'avais pu lire sur l'amour, la vie, et ce que cela signifie de survivre et de s'épanouir. J'ai eu la chance de grandir dans un environnement privilégié, imprégné d'amour, d'art et de beauté. Je remercie donc mes parents de m'avoir donné l'horizon sans limites que West veut offrir à sa sœur. J'espère leur avoir rendu justice, à Caroline et à lui. J'y ai mis tous mes efforts.

Au cours de l'écriture du manuscrit, Mary Ann Rivers m'a montré comment me sortir des ornières où j'allais parfois me fourrer. Serena Bell m'a rappelé à l'ordre quand je perdais de vue l'histoire d'amour. Mon agent, Emily Sylvan Kim, m'a tenu la main tout du long, et mon éditrice chez Bantam, Shauna Summers, m'a aidé à amender les passages qui ne fonctionnaient pas. Estimez-vous heureux de ne pas avoir lu ce livre tel qu'il était avant leur précieuse contribution.

J'ai eu la chance de pouvoir compter, pour toutes les recherches préliminaires, sur l'aide d'amis experts dans leur domaine et de nombreux spécialistes sympathiques. Je tiens donc à remercier Erin Rathjen, Holly Jacobs, Erica Johnstone, Jeni Mokren, Marian Houseman et Patrick Wilson d'avoir eu la patience de répondre à toutes sortes de questions bizarres, et la gentillesse de me parler de leurs passions respectives.

L'installation de Raffe est inspirée d'une œuvre formidable que j'ai vue au Milwaukee Art Museum. Si, un jour, vous êtes de passage dans le Wisconsin, je vous le recommande chaleureusement. Enfin, merci à vous, mes chers lecteurs. Vous êtes les meilleurs des meilleurs.

Robin York a grandi sur le campus d'une université, étudié à l'université, travaillé à l'université et a épousé un professeur d'université. Elle se demande toujours pourquoi elle n'a pas eu plus tôt l'idée de se lancer dans la littérature New Adult. Elle est mère de famille à ses heures perdues, sait faire du caramel au beurre salé comme personne et réfléchit à ses intrigues en allant courir, marcher ou faire du vélo.

Du même auteur, chez Milady :

Caroline & West :

1. *Plus loin*

2. *Plus fort*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Harder*

Copyright © 2014 by Ruth Homrighaus

Originellement publié par Bantam Books, une marque de Random House LLC, appartenant au groupe Penguin Random House, New York. Tous droits réservés.

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2673-1

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [FIN](#)
 - [West](#)
 - [Caroline](#)
- [SILT](#)
 - [Caroline](#)
- [FRONTIÈRES NOIRES](#)
 - [West](#)
- [TERRES SAUVAGES](#)
 - [Caroline](#)
- [ÉCLAIREUR](#)
 - [West](#)
- [PARDONS](#)
 - [Caroline](#)
- [PIONNIERS](#)
 - [West](#)
- [COURAGE](#)
 - [Caroline](#)
- [PREMIÈRE SÉQUENCE](#)
 - [West](#)
 - [Caroline](#)
- [HORIZONS](#)
 - [Caroline](#)
 - [West](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Milady c'est aussi](#)